Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Herbert George Wells

QUAND LE DORMEUR S'ÉVEILLERA

When the Sleeper Awakes

(1899)

Traduction par Henry D. Davray et B. Kozakiewicz

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

Insomnie

Un après-midi, à marée basse, M. Isbister, jeune peintre, en villégiature au village de Boscastle, partit avec l'intention de faire un tour à la baie pittoresque de Pentargen. À mi-chemin du sentier abrupt qui mène aux grottes, il se trouva soudain en face d'un homme assis, en une attitude de profonde détresse, sur un rocher qui surplombait. L'inconnu avait mollement laissé tomber ses mains sur ses genoux ; ses yeux étaient rouges et fixes et son visage baigné de larmes. Il détourna la tête en entendant marcher.

Les deux hommes parurent décontenancés, et Isbister, le plus embarrassé des deux, pour dissiper la gêne causée par son arrêt involontaire, déclara, sur un ton de conviction expérimentée, que le temps était chaud pour la saison.

– Très chaud, – répondit brièvement l'inconnu. Puis, après une seconde d'hésitation, il prononça d'une voix sans timbre : – Je ne puis pas dormir.

La physionomie d'Isbister prit une expression compatissante.

– Vraiment ? – dit-il.

– Cela semble incroyable, – reprit l'inconnu en tournant son regard baissé vers Isbister et en soulignant chaque mot d'un geste de sa main languissante, – mais voilà six nuits... oui, six nuits que je ne dors pas !

– Vous avez demandé conseil à votre médecin ?

– Oh ! oui, de mauvais conseils les trois quarts du temps, des drogues... Les médicaments, c'est bon pour le commun des mortels... Mon système nerveux... Mon cas est difficile à expliquer. Je n'ose pas prendre... des drogues assez puissantes...

– Cela complique la difficulté, – répondit Isbister qui restait là, impuissant, dans l'étroit sentier, se demandant anxieusement ce qu'il pouvait faire.

Évidemment, cet homme avait le désir de conter ses malheurs. Une idée, assez naturelle en pareille circonstance, permit au jeune peintre de continuer la conversation.

– Je n'ai jamais souffert de l'insomnie, – dit-il d'un air détaché, – mais j'ai connu des cas semblables, et les patients ont toujours trouvé quelque remède.

– Je n'ose plus tenter aucune expérience.

L'homme parlait avec lassitude. Il eut un geste de découragement, et pendant un instant le colloque fut interrompu.

– De l'exercice ? – suggéra Isbister timidement, et son regard, quittant la figure lamentable de son interlocuteur, examina le costume de touriste dont il était revêtu.

– J'ai essayé, et ce n'est peut-être pas ce que j'ai fait de mieux. J'ai suivi la côte, jour par jour, depuis New Quay. L'exercice ? Il ajoute la fatigue physique à la fatigue mentale. Cette agitation provient de surmenage, d'excès de travail..., de chagrin. Il y a quelque chose...

Il se tut, l'air véritablement épuisé, se frotta le front de sa main amaigrie, puis reprit, comme quelqu'un qui se parle à soi-même :

– Je suis un loup sauvage, un isolé errant à travers un monde où il n'a que faire. Je suis sans femme, sans enfants... Qui donc a dit que l'homme sans enfants est comme une branche morte sur l'arbre de la vie ? Je suis sans femme, sans

enfants... Je n'ai trouvé aucun devoir à remplir, nul désir même dans mon cœur. Il est une chose cependant, une seule, à laquelle j'avais enfin résolu de m'atteler... Je m'étais dit : Il le faut, il le faut absolument, et, pour vaincre l'inertie de ce corps sans âme, j'eus recours à des drogues. Grand Dieu ! en ai-je assez absorbé ! Je ne sais si vous sentez la pesante incommodité de notre corps, si exaspérante, tout le souci qu'il donne à l'esprit... Le temps !... La vie !... Vivre ! Nous ne vivons que des parcelles de vie. Il faut manger, et puis subir l'ennuyeuse et abêtissante fonction de la digestion... et ses désagréments. Il nous faut prendre l'air si nous ne voulons pas que notre pensée se traîne, paresseuse, privée de toute activité, de tout essor. Mille distractions nous réclament, du dedans comme du dehors ; puis l'engourdissement, le sommeil. Les hommes ne semblent vivre que pour dormir. Combien peu d'heures dans la journée sont réellement à nous, même dans les meilleures conditions ! Enfin, ce sont ces faux amis, ces perfides auxiliaires, les alcaloïdes, qui étouffent la fatigue naturelle et tuent le repos... café noir, cocaïne...

– Je comprends, – dit Isbister.

– Enfin je suis arrivé à accomplir mon œuvre, – continua l'homme sans sommeil, d'un ton dolent.

– Et voilà le résultat que vous avez obtenu ?

– Oui.

Pendant un instant ni l'un ni l'autre ne dit mot.

– Vous ne sauriez vous imaginer combien je soupire après le repos... J'en ai faim et soif. Pendant six longs jours, depuis que j'ai terminé ma tâche, mon esprit a été un tourbillon vertigineux, toujours le même et sans répit, un torrent de pensées sans suite... un torrent, qui roule rapide et régulier...

Il s'interrompit, puis acheva :

– … vers le gouffre !

– Il faut que vous dormiez, – dit Isbister d’un ton ferme, comme s’il venait de découvrir un remède, – il faut absolument que vous dormiez.

– Mon esprit est parfaitement lucide. Il ne l’a jamais été davantage. Mais je me sens rouler vers le gouffre actuellement…

– Eh bien ?

– Vous avez vu quelquefois des objets engloutis dans un gouffre… arrachés à la lumière du jour, à toutes les douceurs de ce monde… anéantis ?

– Mais… – protesta Isbister.

L’homme étendit le bras : ses yeux étaient hagards, sa voix avait pris tout à coup un timbre aigu.

– Je me tuerai… Si je n’imagine pas d’autre moyen… ce sera au fond de ce sombre précipice, là-bas, où les flots sont verts, où la houle blanche s’élève et retombe, où tremble ce petit filet d’eau. Là, au moins, je le trouverai… le sommeil !

– Ce n’est pas raisonnable, – se récria Isbister, effrayé de ces accents égarés. – Les drogues valent encore mieux.

– Là, au moins, je trouverai le sommeil, – répétait l’inconnu, sans entendre.

Isbister le regarda, se demandant un instant si quelque mystérieux décret du destin ne les avait pas mis en présence tous deux, en cet endroit, à pareille heure.

– Ça n’est pas du tout certain, – fit-il. – Il y a une falaise comme celle-là, dans la baie de Lulworth… au moins aussi haute… Une petite fille dégringola jusqu’en bas… et elle vit encore aujourd’hui… elle se porte même très bien.

– Mais ces rochers-là !

– Vous y seriez plutôt mal pour y passer la nuit avec le frisson qui ferait s'entrechoquer vos os brisés, et tout éclaboussé par l'eau glacée. Hein ?

Leurs yeux se rencontrèrent.

– Je suis navré de démolir votre idéal, – continua Isbister, fier de ses phrases désinvoltes. – Mais un suicide du haut de ce roc... du haut de n'importe quel roc, d'ailleurs... non, vraiment, en tant qu'artiste – (il se mit à rire) – ce serait, à mon avis, un procédé d'amateur.

– Mais, l'autre alternative ? – s'écria l'homme sans sommeil, d'un ton égaré. – Qui donc ne finirait par déraisonner quand, nuit après nuit...

– Vous avez parcouru toute la côte... tout seul ?

– Oui... tout seul !

– C'est assez idiot ! Excusez-moi de parler de la sorte. Seul ! Comme vous dites, l'épuisement corporel est un mauvais remède contre l'épuisement cérébral. Qui vous a conseillé cela ? Pas surprenant. Marcher ! Avec le soleil sur la tête, tout le long du jour. Ensuite, je pense, vous allez au lit, et, de toutes vos forces, vous essayez de... Hein ?

Isbister s'arrêta brusquement et examina le malade d'un air indécis.

– Regardez-moi ces rochers, – cria l'homme avec une violence soudaine dans le geste. – Regardez cette mer qui n'a jamais cessé de briller et de miroiter ! Voyez cette écume blanche qui se précipite dans l'ombre, sous la grande falaise. Et cette voûte bleue, ce dôme, d'où le soleil éblouissant tombe à flots... C'est votre monde ! Vous l'acceptez, vous en jouissez. Il vous réchauffe, vous soutient et vous charme... Mais pour moi !...

Il tourna la tête, montrant une face de spectre, des yeux ternes, injectés de sang, et des lèvres décolorées. Il murmura :

– C’est le vêtement de ma misère. Le monde entier... est le vêtement de ma misère.

Isbister jeta un regard sur la beauté sauvage des rochers ensoleillés, puis sur cette figure de désespoir. Pendant un instant, il garda le silence. Enfin, il tressaillit et eut un geste, comme pour rejeter une impression pénible.

– Tâchez de passer une bonne nuit à dormir, – dit-il, – et vous ne verrez plus guère de misère dans tout cela. Croyez-moi...

Sa conviction maintenant devenait inébranlable : la rencontre était providentielle. Une demi-heure auparavant, à peine, il éprouvait un ennui intolérable. Or, ici, il pouvait être utile, et cette seule pensée le rendit véritablement heureux.

Il se mit à l’œuvre tout de suite. Le premier besoin de cet être épuisé, se dit-il, c’est d’avoir un compagnon. Se laissant tomber sur le tapis de gazon qui couvrait cette pente abrupte, il déploya toute son habileté pour sonder plus avant le désespéré, qui avait repris son immobilité et paraissait même plongé dans une complète apathie.

D’un air lugubre, l’inconnu regardait droit devant lui vers la mer, et n’ouvrait la bouche que pour répondre aux questions directes d’Isbister, et encore pas à toutes. Mais il n’essaya nullement de se dérober à l’enquête curieuse et bienveillante dont son désespoir était l’objet. D’une manière passive, il semblait même reconnaissant, et lorsque Isbister, sentant que la conversation, livrée à ses seules ressources, perdait tout entrain, suggéra qu’ils pourraient regrimper la pente et retourner vers Boscastle pour jouir du coup d’œil de Blackapit, il acquiesça tranquillement.

À mi-chemin, il commença à monologuer, et brusquement, tournant sa face cadavérique vers son compagnon :

– Qu'est-ce qui peut bien arriver ? – demanda-t-il, complétant sa phrase d'une contorsion de sa main décharnée. – Qu'est-ce qui peut bien arriver ? Ça vire, ça tourne, ça tourbillonne, ça tourne, tourne, tourne sans cesse, et pour toujours.

Il s'arrêta, parcourant l'horizon d'un geste circulaire.

– Tout va bien, mon cher, – certifia Isbister du ton d'un vieil ami. – Ne vous tourmentez pas, fiez-vous à moi.

L'inconnu laissa tomber sa main et se remit en marche. Ils suivirent la crête de la falaise et parvinrent au promontoire au delà de Penally ; l'homme sans sommeil gesticulait toujours, se plaignait, par lambeaux de phrases, du tourbillon de son cerveau. Au promontoire, ils firent une halte auprès du banc d'où la vue s'étend vers les sombres mystères de Blackapit, et l'homme s'assit. Isbister reprenait sa causerie toutes les fois que le sentier devenait assez large pour leur permettre de marcher côte à côte : il dissertait sur l'énorme difficulté qu'il y avait pour les navires à gagner le havre de Boscastle, par gros temps. Tout à coup, son compagnon l'interrompit encore par une phrase inattendue :

– Ma tête n'est plus ce qu'elle était, – fit-il, en gesticulant, faute de phrases pour mieux expliquer sa pensée. – Non, elle n'est pas ce qu'elle était... C'est comme une oppression, un poids. Non, ce n'est pas que j'aie sommeil... Ah ! si c'était cela ! C'est comme une ombre, une ombre épaisse qui tombe tout à coup, rapide, à travers l'activité de mon esprit... ça tournoie dans les ténèbres. Le tumulte de la pensée, la confusion, un remous, toujours un remous. Je ne puis exprimer cela. J'ai peine à y arrêter mon esprit d'une manière assez ferme pour vous l'expliquer.

Il se tut comme s'il était las.

– Ne vous fatiguez pas, mon cher, – dit Isbister. – Je comprends parfaitement. En tout cas, que vous m'expliquiez la

chose maintenant ou plus tard, cela n'a pas beaucoup d'importance, réellement.

L'homme sans sommeil se frotta les yeux avec le dos de son poing fermé. Isbister continua de parler encore quelques instants, puis, tout à coup, une idée lui vint.

– Venez jusqu'à ma chambre, – insinua-t-il, – vous essaierez de fumer. Je vous montrerai quelques esquisses de ce Blackapit, si la peinture vous intéresse.

L'autre se leva, obéissant, et ils descendirent ensemble. Plusieurs fois, Isbister l'entendit buter, et ses mouvements étaient lents et hésitants.

– Entrons chez moi – dit le peintre, – vous essayerez un peu de la cigarette, et d'un alcool bienfaisant. Prenez-vous de l'alcool ?

L'étranger s'arrêta à la porte du jardin. Il n'avait plus l'air de bien se rendre compte de ses actes.

– Je ne bois pas, – répondit-il lentement, en montant l'allée du jardin, et, après un moment, il répéta d'un air absent : – Non, je ne bois pas. Ça tourne, ça tourne... tourne... tour...

Arrivé au seuil, il trébucha et entra dans l'appartement, avec l'allure de quelqu'un qui ne voit rien ; puis il s'assit ou plutôt se laissa choir brusquement et lourdement dans un fauteuil confortable. Il se pencha en avant, le front dans ses mains, et resta immobile. Bientôt, une sorte de grognement inarticulé lui échappa. Isbister allait et venait par la chambre, avec la nervosité d'un hôte inexpérimenté, faisant quelques petites remarques qui ne demandaient guère de réponse. Il traversa la pièce pour prendre son carton à dessin, le plaça sur la table, puis regarda la pendule.

– Je ne sais pas s'il vous serait agréable de souper avec moi, – dit-il, une cigarette à la main, tandis que la pensée

d'administrer furtivement une dose de chloral à son convive obsédait son esprit. – Rien que du mouton froid, vous savez, mais exquis, du vrai présalé… Et une tarte, je crois.

Il répéta ces mots après un instant de silence. L'homme, assis, ne répondait pas. Isbister s'arrêta, l'allumette en main, le contemplant. Le silence se prolongeait. L'allumette s'éteignit, il laissa là sa cigarette. L'homme était certainement très calme, très tranquille, Isbister prit le carton, l'ouvrit, le posa, hésita, parut sur le point de parler.

– Peut-être, – se dit-il, incertain.

Aussitôt, il jeta un coup d'œil dehors, puis un autre vers son hôte. Alors, sur la pointe des pieds, il sortit de la chambre, et, à chaque pas, il se retournait pour épier son compagnon. Il ferma la porte sans bruit. Toutes les issues extérieures étaient ouvertes ; il dépassa le porche et s'arrêta devant un pied d'aconit, au coin de la plate-bande. De là, il pouvait voir, par la fenêtre ouverte, l'inconnu silencieux et sombre, qui n'avait pas bougé, toujours assis, la tête dans sa main.

Quelques enfants, passant sur la route, s'arrêtèrent pour considérer curieusement le peintre. Il échangea le bonjour avec un batelier. Soudain, l'idée lui vint que son attitude circonspecte pouvait paraître bizarre et inexplicable. Il aurait peut-être l'air plus naturel s'il fumait. Il tira sa blague de sa poche, et lentement bourra sa pipe.

– Je me demande… – commença-t-il avec une imperceptible nuance de satisfaction, – en tout cas, il faut lui en offrir la chance.

Vigoureusement, il frotta une allumette et voulut allumer sa pipe. Tout à coup, il entendit derrière lui sa propriétaire qui sortait de la cuisine, avec une lampe. Il la rattrapa à la porte du petit salon, mais il éprouva quelque embarras à lui expliquer tout bas la situation, car elle ne savait pas qu'il avait un visiteur.

Elle se retira, remportant sa lampe, et un peu mystifiée, à en juger d'après ses manières. Isbister reprit sa faction au coin du porche, rouge et moins à son aise.

Longtemps après qu'il eut achevé sa pipe, et qu'il eut patiemment suivi les ébats des chauves-souris, sa curiosité triompha de ses hésitations, et il regagna, à pas de loup, sa chambre déjà sombre. Sur le seuil, il fit halte. L'étranger était toujours dans la même attitude, sa silhouette noire se découpant dans le cadre de la fenêtre. Sauf le chant de quelques marins à bord des barques, dans le port, la soirée était tout à fait paisible. Au-dehors, les tiges des aconits et des delphiniums se dressaient droites et immobiles, attendant que l'ombre de la colline les absorbât.

Une lueur subite se fit dans l'esprit d'Isbister ; il eut un tressaillement, et, appuyé à la table, resta aux écoutes. Un soupçon désagréable se fortifiait en lui, devenait conviction.

L'étonnement le saisit et se chargea en effroi.

Nul bruit de respiration chez l'homme toujours assis. Il rampa lentement et sans bruit autour de la table, s'arrêtant deux fois pour écouter. Enfin, il put poser sa main sur le bras du fauteuil. Il se pencha vers l'inconnu, jusqu'à ce que leurs deux têtes fussent oreille contre oreille. Puis il s'inclina plus bas encore, pour voir le visage de son compagnon. Il tressaillit violemment et poussa une exclamation. Les yeux étaient vides et blancs. Il regarda encore, et constata qu'ils étaient ouverts, et que les pupilles avaient disparu sous les paupières. Terrifié, il prit l'homme par l'épaule et le secoua.

– Dormez-vous ? – cria-t-il, d'une voix aiguë. Il répéta encore : – Dormez-vous ?

La conviction que cet homme était mort s'emparait de son esprit. Il éprouva un soudain besoin de s'agiter, de faire du

bruit, et il déambula à grands pas à travers la chambre, se heurtant à la table, en passant. Il sonna.

– Apportez, je vous prie, une lumière immédiatement, – cria-t-il, dans le corridor. – Mon ami se trouve mal.

Puis il revint vers l'homme inanimé, l'empoigna par l'épaule, le secoua et poussa un cri. La propriétaire entra effarée, tenant une lampe qui inonda soudain la pièce d'un flot jaune. Isbister se tourna vers elle en clignotant, livide.

– Il faut appeler un docteur immédiatement. Il y a mort ou syncope. Avez-vous un médecin dans le village ? Où peut-on le trouver ? Où ?

CHAPITRE II

La catalepsie

L'état cataleptique rigide dans lequel cet homme était tombé fut d'une durée sans précédent ; puis, son corps passa lentement à la phase de flaccidité et à une mollesse d'attitude qui faisait penser à un repos profond. Ce fut alors qu'on put lui fermer les yeux.

On le transporta de l'hôtel à la clinique de Boscastle et, quelques semaines après, de la clinique à Londres. Mais tous les efforts que l'on fit pour le ranimer demeurèrent infructueux. Finalement, on y renonça. Pendant un temps considérable, il resta dans cet état étrange, toujours immobile, inerte, ni vivant, ni mort, mais pour ainsi dire en suspens, à moitié chemin entre l'anéantissement et l'existence.

Ses ténèbres n'étaient éclairées par aucun rayon de pensée ou de sensation ; c'était un néant sans rêves, une vaste torpeur dans une quiétude infinie. Le tumulte de son esprit avait grossi, s'était accru jusqu'à devenir un silence que rien ne pouvait vaincre. Où était l'homme ? Où est l'homme, quel qu'il soit, lorsque l'insensibilité s'empare de lui ?

– Il me semble que c'était hier, – disait Isbister. – Je me rappelle tout cela comme si c'était tout récent... plus clairement peut-être que si c'était récent.

C'est bien l'Isbister du chapitre précédent qui parle, mais non plus un jeune homme ! Ses cheveux, jadis châtains, et un peu plus longs qu'il n'est de mode, étaient maintenant gris de fer et coupés court ; la figure, autrefois rose et blanche, avait pris la couleur du maroquin. La barbe taillée en pointe était

poivre et sel. Isbister s'adressait à un homme d'âge moyen, vêtu d'un complet de coutil, – l'été, cette année-là, étant particulièrement chaud. Cet interlocuteur, un certain Warming, avoué à Londres, se trouvait être le plus proche parent de Graham, le cataleptique. Et les deux hommes, debout côte à côte, dans une chambre d'une maison de Londres, contemplaient fixement un corps en léthargie.

Le corps jaune, revêtu d'une chemise flottante, était étendu sur un matelas de caoutchouc rempli d'eau, qu'entourait un vitrage. La face était ratatinée, la barbe touffue et courte, les membres amaigris, les ongles longs. Cette cage vitrée semblait séparer le dormeur de la vie réelle d'alentour : il était comme une chose à part, un objet anormal, étrange et unique, que les deux hommes, la figure contre le verre, ne se lassaient pas d'examiner.

– Cela m'a donné un rude choc, – racontait Isbister. – J'éprouve encore maintenant une surprise singulière, en pensant à ses yeux tout blancs. Ils étaient blancs, vous savez, comme retournés. De me trouver ici, cela me fait revivre toute la scène.

– L'avez-vous jamais revu depuis lors ? – demanda Warming.

– Souvent, j'ai songé à venir, – répondit Isbister – mais les affaires, de nos jours, sont trop absorbantes pour qu'on puisse prendre beaucoup de liberté. J'ai vécu la plus grande partie du temps en Amérique...

– Si j'ai bonne mémoire, – reprit Warming, – vous êtes peintre ?

– Oui, je l'étais... Mais je me suis marié, et j'eus tôt fait de découvrir que mettre des couleurs sur une toile blanche, pour un talent médiocre... ne menait à rien... Alors du rêve j'ai passé

à l'action... Ces réclames, sur les falaises de Douvres, sont exécutées par mon procédé.

– Elles sont excellentes, – opina l'avoué, – bien qu'il soit fâcheux de les voir là.

– Elles dureront autant que les rochers, s'il le faut, – déclara Isbister, d'un air satisfait. – Le monde change. Lorsque votre parent s'est endormi, il y a vingt ans, j'étais à Boscastle, avec ma palette, plein d'une ambition noble autant que surannée. Je ne m'attendais pas à ce qu'un jour « mon pinceau illustrât les côtes de la vieille Angleterre, depuis Land's End jusqu'au Lizard. La chance vient nous trouver, bien souvent, quand on y songe le moins.

Warming parut avoir des doutes sur la qualité de cette chance.

– Il s'en est peu fallu que je vous rencontre, si je me souviens bien.

– Vous êtes arrivé par la voiture qui m'avait emmené à la gare de Camelford. On était à la veille du Jubilé, le Jubilé de Victoria, car je me rappelle les estrades et les oriflammes de Westminster et la querelle que j'eus avec mon cocher, à Chelsea.

– C'était le grand Jubilé, – précisa Warming, – le second jubilé.

– Oh ! oui, pour le vrai Jubilé, celui du cinquantenaire, j'étais encore enfant... à Wookey... je n'en ai rien vu... Mais quel mal il nous donna, notre dormeur ! Ma propriétaire qui ne voulait pas le garder... qui ne voulait pas qu'il restât... Il avait une si drôle de mine dans sa rigidité. Il fallut l'installer sur une chaise et l'importer aussi jusqu'à l'hôtel. Et le docteur de Boscastle... – ce n'était pas le même qu'aujourd'hui, mais le praticien qui l'a précédé, – s'obstina après lui, jusqu'à deux heures du matin, avec moi et avec l'hôtelier qui s'empressait à tenir la lumière et passer ce qu'il fallait.

– Ce fut d’abord une crise de catalepsie, n’est-ce pas ?

– Il était d’un roide ! Si on lui pliait bras ou jambe, il restait tel. Vous auriez pu le mettre debout sur sa tête, il s’y serait tenu. Je n’ai jamais vu roideur pareille. Il est évident que là – d’un mouvement de tête, il désignait le corps étendu – là, il est tout autre. Et à coup sûr, le petit docteur... comment donc s’appelait-il ?

– Smithers ?

– Smithers, c’est cela... se fourvoya complètement en voulant le faire revenir trop tôt ; ce fut l’avis général. Tout ce qu’il essaya pour cela ! Maintenant encore, cela me rend... Brr ! Moutarde, tabac, piqûres... et même une de ces horribles petites choses... une dynamo !

– Des bobines d’induction.

– Oui. Vous auriez vu ses muscles se gonfler et se tordre ; il s’agitait en tous sens, cela à la lueur pâle et tremblotante de deux bougies qui faisaient danser les ombres. Et le petit docteur nerveux se donnait des airs importants, et lui... qui tressautait et se tortillait avec des contorsions si peu naturelles. Je croyais rêver.

Il y eut une pause.

– Quelle extraordinaire léthargie, – dit Warming.

– C’est une sorte de complète absence. Le corps est là, vide, point du tout mort, et pourtant point vivant. C’est comme un siège vacant que quelqu’un a marqué : « retenu ». Pas de sensibilité, pas de digestion, point de battements du cœur, pas une palpitation, pas un souffle. Devant cela, je n’ai aucunement l’impression de me trouver devant un homme. En un sens, il est plus mort qu’un mort, puisque les médecins prétendent que les cheveux même ont cessé de pousser. Or, dans la mort véritable, la chevelure continue à croître.

– Je sais, – répondit Warming avec une tristesse passagère. De nouveau, ils se collèrent le nez contre le vitrage. Graham était vraiment dans un étrange état, dans la phase molle de la catalepsie, mais d'une catalepsie sans précédent dans l'histoire médicale. On avait déjà vu certains états cataleptiques durer jusqu'à dix ou douze mois, mais au bout de ce temps ç'avait toujours été le réveil ou la mort. Quelquefois, le réveil d'abord, puis la mort presque aussitôt. Isbister examinait les marques laissées par les injections de nourriture auxquelles procédaient les médecins ; car on avait eu recours à ce moyen pour retarder la catastrophe. Du doigt, il les montrait à Warming qui s'efforçait de ne pas les voir.

– Et pendant qu'il gisait là, – raconta Isbister, pensant combien lui-même avait été heureux de vivre librement sa vie, – j'ai changé le plan de mon existence, je me suis marié, j'ai fondé une famille. Mon aîné... j'étais loin de penser à la paternité... mon aîné est citoyen américain, et va bientôt quitter l'université de Harvard. Mes cheveux commencent à grisonner. Et cet homme n'est pas plus vieux d'un jour, ni plus sage que je n'étais moi-même, à cette époque. C'est incroyable, vraiment !

– Et moi aussi, j'ai vieilli, – répliqua Warming, en se tournant vers son loquace compagnon. – Je jouais au cricket avec lui, quand je n'étais encore qu'un adolescent... Il a toujours l'air d'un jeune homme, lui... Jauni, peut-être, mais il est resté jeune...

– Puis, nous avons eu la guerre, – reprit Isbister.

– Du commencement jusqu'à la fin.

– Et l'invasion des Martiens !... J'ai entendu dire, – continua Isbister, après une pause – qu'il avait quelque bien ?

– En effet, – répondit Warming qui eut une petite toux affectée. – Et par le fait, c'est moi qui ai charge de l'administrer.

– Ah !

Isbister songeait. Après un instant d'hésitation, il revint à la charge.

– Sans doute... son entretien ici n'est pas coûteux... son bien a dû fructifier... s'accumuler ?

– Précisément. Il se réveillera, s'il s'éveille, dans une situation meilleure que lorsqu'il s'est endormi.

– C'est à cause de mon habitude des affaires que cette idée m'est venue à l'esprit. J'ai, en effet, souvent pensé que, commercialement parlant, ce sommeil pourrait être une fort bonne affaire pour lui... qu'il sait bien ce qu'il fait, pour ainsi dire, en restant insensible si longtemps. S'il avait tout bonnement continué à vivre...

– Je doute fort que ses prévisions soient allées jusque-là, – interrompit Warming. – Il n'avait ordinairement pas des vues si lointaines... En fait...

– En fait ?

– Nous n'étions pas toujours d'accord sur ce point. Outre mes relations amicales, j'avais avec lui des rapports de conseil à client... Vous êtes assez au courant des affaires pour savoir que, à l'occasion de certains tiraillements... Mais, même en admettant qu'il ait prévu son cas, je doute qu'il puisse jamais se réveiller. Ce sommeil épuise peu, mais il épuise à la longue. Apparemment, il est en train de glisser, lentement, très lentement et lamentablement, sur une pente bien longue... Vous me comprenez, je pense ?

– Ce sera dommage de ne pouvoir pas être témoin de sa surprise si jamais il se réveille. Il y en a eu, du changement, pendant ces vingt dernières années. C'est l'histoire de Rip Van Winkle qui se réalise.

– C'est la fiction de Bellamy aussi, – ajouta Warning. – Il y a eu des changements, c'est certain. Et entre autres, moi, j'ai changé : je suis un vieillard.

Isbister hésita, puis feignant une surprise un peu lente à venir :

– Je ne l'aurais pas cru !

– J'avais quarante-trois ans, lorsque ses banquiers... vous vous souvenez que vous leur aviez télégraphié... lorsque ses banquiers me firent prévenir.

– J'avais pris leur adresse sur le livre de chèques qui était dans sa poche, – expliqua Isbister.

– Eh bien, l'addition est facile, – conclut Warming.

Il y eut un instant de silence, après quoi Isbister céda à une irrésistible curiosité.

– Il peut rester comme cela encore des années, – fit-il, sur un ton vaguement interrogateur ; puis, après un moment d'hésitation : – Il faut tenir compte de cela. Ses biens, vous savez, peuvent, quelque jour, tomber entre les mains de... d'une autre personne...

– C'est là, si vous voulez me croire, M. Isbister, une des inquiétudes qui me tourmentent le plus. Nous nous trouvons... le fait est que nous n'avons guère de parents ou d'amis qui m'inspirent beaucoup de confiance. C'est un événement bizarre et sans précédent.

– Effectivement, – admit Isbister. – En toute logique, sa garde devrait incomber à une sorte de conservateur officiel, si l'on pouvait nommer un fonctionnaire de ce genre.

– Il me semble que ce serait plutôt l'affaire d'une administration publique, d'un corps constitué, d'un gardien qui, pratiquement, serait perpétuel... si, réellement, il continue à vivre...

comme les médecins, quelques-uns du moins, le pensent. À la vérité, j'ai consulté à ce sujet un ou deux hauts personnages. Mais, jusqu'à présent, rien n'a été fait.

– Ce ne serait pas une mauvaise idée que de le confier à quelque corps public... le conseil d'administration du British Muséum ou l'Académie de Médecine. Cela semble un peu étrange, évidemment, mais est-ce que la situation elle-même ne l'est pas ?

– La difficulté, c'est de les amener à le prendre.

– Bureaucratie et formalités, j'imagine.

– Exactement.

La conversation resta un instant en suspens.

– C'est une curieuse affaire, certainement, – murmura Isbister. –... Et les intérêts composés ont une façon de monter...

– Certes ! – fit Warming. – Et maintenant que les ressources aurifères commencent à s'épuiser, il y a une tendance à la hausse.

– Je m'en suis aperçu, – assura Isbister, avec une grimace, mais la hausse sur l'or ne peu que lui profiter.

– S'il s'éveille.

– S'il s'éveille, – répéta Isbister. – Avez-vous remarqué combien son nez est pincé, et comme ses paupières retombent ?

Warming regarda le visage du dormeur et demeura méditatif.

– Je doute qu'il s'éveille, – dit-il enfin.

– Je n'ai jamais bien compris, – recommença Isbister – ce qui a pu amener cette léthargie. Il m'a bien parlé de surmenage intellectuel. Cela m'a intrigué souvent.

– C’était un homme remarquablement doué, mais impressionnable et capricieux. Il eut des chagrins domestiques, divorça, et ce fut, je pense, pour faire diversion à ces déboires qu’il se lança dans la politique exaltée. Il était radical fanatique... socialiste... *libéral typique*, comme ils s’intitulaient dans le parti avancé. Énergique... inconstant... indiscipliné... C’est dans une polémique à outrance qu’il s’est ainsi surmené. Je me rappelle la brochure qu’il avait écrite... bien curieuse production ! Quelque chose d’échevelé, d’enragé. Elle contenait quelques prophéties. Les unes sont déjà démenties... D’autres ont été vérifiées par les faits. Mais, en général, à lire la plupart de ces thèses-là, on se rend compte combien le monde est plein d’imprévu... Il aura beaucoup à apprendre... et beaucoup à désapprendre aussi, quand il s’éveillera... si jamais le réveil vient.

– Je donnerais n’importe quoi pour être là, – attesta Isbister, – simplement pour entendre ce qu’il dirait.

– Moi aussi, certes, moi aussi ! – fit Warming, avec un soudain apitoiement sur lui-même, dans son égoïsme de vieillard. – Mais je ne le verrai jamais s’éveiller.

Il fixait pensivement la face de cire.

– Il ne s’éveillera jamais, – répéta-t-il à la fin, en soupirant. – Non, il ne s’éveillera jamais plus.

CHAPITRE III

Le réveil

Mais en cela Warming se trompait. Le réveil arriva.

Quelle chose vraiment complexe est cette unité qui paraît simple : l'être. Qui pourrait, jour après jour, chaque matin, découvrir le secret de sa réintégration, à notre réveil : ce flux, ce mélange de facteurs innombrables s'entrelaçant, se réajustant ? Qui pourrait surprendre les premiers mouvements confus de notre âme, la croissance et la synthèse de l'inconscient au subconscient, du subconscient aux premières lueurs du conscient, jusqu'à ce qu'enfin nous nous reconnaissions nous-mêmes. Et, ainsi qu'il en est pour nous après une nuit de sommeil, ainsi fut-il pour Graham, à la fin de son grand sommeil. Un nuage équivoque de sensations prenant forme, une tristesse indéfinie et morne, et il se trouva vaguement quelque part, étendu, faible, mais en vie.

Le pèlerinage vers son être personnel semblait traverser de vastes abîmes, occuper des époques. Des rêves gigantesques, qui avaient été autrefois des réalités terribles, lui laissaient des souvenirs imprécis et angoissants ; il entrevoyait d'étranges paysages, comme d'une autre planète. Il avait aussi l'impression distincte d'une conversation importante, d'un nom, – sans pouvoir dire quel était ce nom qui devait se représenter plus tard, – et de quelque sensation longtemps oubliée, insolite et baroque, sensation, dans tous ses membres, dans ses veines et ses muscles, d'un vaste effort sans espoir… l'effort d'un homme prêt à se noyer dans les ténèbres. Puis ce fut un panorama de scènes éblouissantes, se perdant les unes dans les autres.

Graham se rendit compte que ses yeux étaient ouverts et que ses regards percevaient un objet qui ne leur était pas familier.

C'était quelque chose de blanc, la limite de quelque chose, un cadre de bois. Il remua la tête légèrement pour suivre le contour de cette forme qui s'étendait plus loin que la portée de ses yeux. Il chercha à deviner en quel endroit il se trouvait. Mais qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Il se sentait si anéanti ! Si ses pensées avaient eu une couleur, c'eût été celle du noir le plus sombre. Il éprouva cette misère imprécise de quelqu'un qui s'éveille vers l'heure de l'aurore. Très vaguement, il entendit des murmures étouffés, de légers pas qui s'éloignaient en hâte.

Le mouvement qu'il essaya de faire pour tourner la tête lui prouva qu'il était dans un état de faiblesse physique extrême. Il supposa qu'il était alité, dans l'hôtel de la petite plage, mais il n'avait aucun souvenir de cette raie blanche. Il devait avoir dormi. Il se rappelait, en effet, qu'il avait voulu dormir. Il se souvint encore de la falaise et du ruissellement des vagues dans les anfractuosités, puis il se remémora, confusément, une conversation avec un passant...

Combien de temps avait-il dormi ? Quel était ce bruit ? ce piétinement assourdi ? cette rumeur qui s'enflait et décroissait, semblable au murmure de la mer sur les galets de la plage ? Il étendit sa main languissante pour prendre sa montre sur la chaise où il avait coutume de la poser, et il heurta une surface lisse et résistante comme du verre. Ce contact était si inattendu qu'il lui causa un saisissement extrême. Il se retourna soudain, écarquilla les yeux, et fit des efforts pour s'asseoir. Mais ce mouvement fut plus difficile qu'il ne s'y attendait ; il en resta étourdi, exténué, stupéfait.

Il se frotta les yeux. Le mystère qui l'entourait était déconcertant, mais son esprit possédait toute sa netteté : – évidemment, le sommeil lui avait été salutaire. Il n'était pas du tout dans un lit, au sens où il entendait ce mot, mais il se vit, presque

nu, couché sur un matelas doux et moelleux, dans une case de verre à peine transparent. Le matelas était, lui aussi, en partie transparent, fait qu'il observa avec une étrange sensation d'insécurité, et au-dessous il aperçut un miroir qui le réfléchissait indistinctement. Autour de son bras, – et il remarqua, non sans une soudaine angoisse, que sa peau était curieusement sèche et jaune – se trouvait fixé un étrange appareil fait d'une sorte de gutta-percha et attaché avec un tel art qu'au-dessus comme au-dessous il paraissait se confondre avec l'épiderme. Une case en verre de couleur verdâtre, à ce qu'il lui sembla, recouvrait ce lit singulier sur lequel il reposait ; et c'est sur une partie de l'armature blanche qui soutenait le vitrage que ses yeux s'étaient d'abord portés. Dans un coin de cette case de verre, se dressait une console garnie d'instruments brillants, délicatement construits, dont il ne comprenait pas l'usage, bien qu'il lui fût possible d'y reconnaître un thermomètre à minima.

La légère teinte verdâtre de cette substance semblable à du verre qui l'entourait de tous côtés obscurcissait ce qui se trouvait au-delà ; néanmoins, il distingua un vaste appartement de splendide apparence, avec, en face, une sorte d'arche, de passage voûté, immense, tout simple et blanc. Contre sa caisse de verre étaient appuyés quelques meubles : une table couverte d'un tapis de couleur argent, brillant comme le flanc écailleux d'un poisson, deux chaises de forme gracieuse, et, sur la table, il discerna un certain nombre de plats avec divers mets empilés, une bouteille et deux verres. Il se sentit un appétit sans bornes.

Il n'apercevait aucun être humain, et, après un instant d'hésitation, il joua des pieds et des mains pour quitter le sommier transparent, et essaya de se tenir debout sur le sol propre et blanc ; – mais il avait mal calculé ses forces, car il faiblit, chancela, et dut s'appuyer contre la paroi de verre, pour reprendre son aplomb. Un instant le panneau résista à la pression de sa main, tout en fléchissant comme du caoutchouc, puis il se brisa avec une légère détonation, s'anéantissant du même coup, comme une bulle qui crève. Le dormeur culbuta au-dehors,

complètement ahuri, dans la grande salle qu'il avait entrevue. Pour éviter une chute complète, il s'accrocha à la table, faisant tomber un des verres, qui résonna sans se casser ; enfin, il réussit à s'asseoir dans un des fauteuils.

Lorsqu'il se fut un peu remis, il prit la bouteille, remplit le second verre, et but : ce n'était pas de l'eau, mais un liquide incolore, avec un arôme faible et une saveur agréable, qui le réconforta immédiatement. Il posa le verre et regarda autour de lui.

L'appartement ne perdait rien de ses dimensions, ni de sa magnificence, pour n'être plus vu à travers la transparence verdâtre de la paroi. La voûte qu'il avait remarquée conduisait à un escalier qui descendait, sans qu'aucune porte le fermât, vers un spacieux couloir transversal. Ce passage était bordé de piliers polis, d'une substance bleu foncé coupé de veines blanches, et par là montait le tumulte d'une agitation humaine, une rumeur de voix confondues, et un bourdonnement constant et uniforme. Maintenant, bien réveillé, il restait assis là, aux écoutes, et oubliant les mets posés devant lui.

Puis, tout à coup, il se rappela qu'il était peu vêtu, et, cherchant de quoi se couvrir, il vit une longue robe noire, jetée sur une des chaises. Il se la drapa autour du corps, et se rassit, tremblant.

Son esprit devenait de plus en plus perplexe. Évidemment il avait dormi, et, pendant son sommeil, on l'avait transporté... Mais où ? Et qui étaient ces gens, cette foule lointaine derrière ces piliers d'un bleu sombre ? Boscastle ? Il se versa un autre verre du liquide incolore et en but quelques gorgées.

Quel était ce lieu que ses sens percevaient comme un décor animé, à travers un tremblotement subtil ? Il examinait autour de lui la belle et nette harmonie de la salle que ne déparait aucun ornement, et il vit qu'en un endroit le plafond présentait une ouverture circulaire, par où la lumière entrait à flots, et,

tandis qu'il regardait, quelque chose comme une ombre se balançait régulièrement, passait et masquait l'ouverture, puis disparaissait, pour reparaître encore, avec chaque fois un choc qui ajoutait sa note au tumulte assourdi de l'atmosphère.

Il aurait voulu appeler, mais il ne tira de sa gorge qu'un son affaibli. Alors il se leva et, avec la démarche incertaine d'une personne ivre, il se dirigea vers le passage voûté. Il descendit les degrés en titubant, s'empêtra dans les pans du vêtement noir dont il s'était enveloppé, et saisit un des piliers bleus pour ne pas choir.

Le couloir se déroulait, offrant une fraîche perspective de bleu et de pourpre, et il se terminait au loin par un espace que fermait une sorte de balcon brillamment éclairé, une balustrade, se projetant dans une étendue brumeuse qui avait l'air d'être l'intérieur de quelque construction gigantesque. Au-delà, très loin, s'érigeaient de vastes structures architecturales.

La clameur des voix s'élevait maintenant haute et claire et, sur le balcon, tournant le dos à Graham, gesticulant, et apparemment engagés dans une conversation animée, se tenaient trois personnages richement habillés de vêtements flottants et larges, aux nuances chatoyantes. Le brouhaha d'une grande multitude montait, puissant, et il crut voir passer, à ce moment, l'extrémité d'une bannière, puis un objet de couleur, une coiffure ou un vêtement bleu pâle, jeté en l'air peut-être, qui brilla une seconde, au-dessus de la balustrade, et retomba. Il crut aussi distinguer, au milieu du grondement, un mot qui revint à diverses reprises... *S'éveillera !* Il entendit un cri aigu, indistinct, et, tout à coup, les trois individus se mirent à rire.

– Ha ! ha ! ha ! – ricanait l'un d'eux, un homme aux cheveux roux, vêtu d'une courte robe pourpre. – Quand le dormeur s'éveillera !... Quand ?...

Railleur, il regarda du côté de la galerie, et sa figure, tout son corps, des pieds à la tête, changea, ses membres devinrent

rigides. Ses deux compagnons se retournèrent vivement à son exclamation et restèrent immobiles. Les trois visages prirent une expression de consternation, qui se transforma graduellement en effroi.

Soudain, les genoux de Graham plièrent sous lui. Son bras qui tenait le pilier retomba mollement, il voulut marcher, chancela, et s'abattit la face contre terre.

CHAPITRE IV

L’écho du tumulte

Avant de perdre connaissance, Graham eut l’impression qu’il entendait une éclatante sonnerie de cloches. Il sut plus tard qu’il était resté inanimé, suspendu entre la vie et la mort, pendant près d’une heure. En reprenant ses sens, il se retrouva sur sa couche transparente et il ressentit au cœur et à la poitrine une chaleur surexcitante. L’appareil de couleur foncée avait été remplacé à son bras par un bandage. Le cadre blanc était toujours en place, mais la substance transparente et verdâtre qui le remplissait avait complètement disparu. Un homme vêtu d’une robe d’un violet sombre, l’un des trois qu’il avait vus au balcon, observait sa figure avec une extrême attention.

De très loin, mais avec persistance, lui parvenait la retentissante clameur des cloches, en même temps qu’un brouhaha confus lui faisait deviner une multitude poussant ensemble un même cri. Quelque chose claqua au milieu de ce tumulte : une porte subitement fermée. Graham tourna la tête.

Il aperçut alors l’homme aux cheveux rouges qui, le premier, l’avait découvert.

– Que signifie tout ceci ? – balbutia-t-il lentement. – Où suis-je ?

Il lui sembla qu’on lui demandait de répéter ce qu’il avait dit, mais on n’acheva pas la phrase commencée. L’homme en violet parla d’une voix douce, s’exprimant avec un léger accent étranger, ou du moins c’est ce que pensa le Dormeur :

– Vous êtes sain et sauf. On vous a ramené ici, de l'endroit où vous êtes tombé en vous endormant. Il n'y a rien à craindre. Vous êtes depuis quelque temps en léthargie.

Il dit encore autre chose que Graham ne put entendre, et il déboucha une petite fiole qu'on lui tendit. Graham sentit qu'on lui aspergeait le front : une brume odorante se joua autour de sa tête, pendant un instant. Il ferma les yeux de contentement, ranimé par une fraîcheur délicieuse.

– Mieux ? – demanda le personnage en violet, comme Graham rouvrait les yeux. C'était un homme de figure agréable, âgé d'une trentaine d'années peut-être, avec une barbe blonde en pointe, et une agrafe d'or au cou, fermant sa robe.

– Oui, – fit Graham.

– Vous avez dormi quelque temps... un sommeil cataleptique... Vous entendez ? Cataleptique ? Cela vous surprend sans doute,... mais je puis vous assurer que tout va bien.

Graham ne répondit pas, mais ces mots eurent pour effet de le rassurer. Ses regards allaient de l'un à l'autre des visages qui l'entouraient et qui l'observaient d'une étrange manière. Il savait qu'il devait être quelque part, dans les Cornouailles, mais il ne pouvait accorder, avec cette idée, l'ambiance actuelle.

Une préoccupation qui avait envahi son esprit, pendant ses dernières minutes de conscience à Boscastle, lui revint : une résolution bien décidée et quelque peu négligée. Il s'éclaircit la gorge.

– Avez-vous télégraphié à mon cousin Warming, 27, Chancery Lane ?

Ils l'écoutaient tous avec beaucoup d'attention, mais il dut répéter sa phrase.

– Quelle articulation gutturale ! – murmura l'homme aux cheveux rouges.

– Télégraphié ? – questionna le personnage à barbe blonde, évidemment stupéfait.

– Il veut parler d'un télégramme électrique, – déclara le troisième, un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, à figure avenante.

L'homme à la barbe blonde poussa une exclamation.

– Que je suis bête ! Vous pouvez être sûr que tout sera fait, Sire, – dit-il à Graham. – Je crains qu'il soit difficile de télégraphier... à votre cousin. Il n'est pas à Londres pour l'instant. Mais ne vous tourmentez pas au sujet de ces arrangements ; vous avez dormi très longtemps, et le plus important, c'est de reprendre le dessus, Sire.

Graham éprouva une certaine surprise, en s'entendant appliquer pour la seconde fois ce titre, mais il conclut que ce devait être le mot anglais « Sir », déformé par la prononciation insolite de ces individus.

« Bien, bien », se dit-il, rassuré.

Tout cela était fort énigmatique, mais évidemment ces gens au solennel costume paraissaient savoir ce qu'ils faisaient. Cependant, ils avaient un aspect étrange, et la salle aussi était bien étrange. Il avait sans doute été transporté en un établissement nouvellement installé.

Il eut tout à coup un soupçon : s'il se trouvait exhibé dans quelque salle publique ! Ah ! bien, alors, il se proposait de dire son fait à Warming, et sans réticence. Mais, toute réflexion faite, c'était là une conjecture peu probable, d'autant plus que, dans une salle publique, on ne l'aurait pas laissé nu.

Puis, d'un seul coup, il entrevit la vérité. Il n'y eut pas d'intervalle perceptible entre son soupçon et sa certitude, point de degré à sa connaissance. Brusquement, il se rendit compte que sa léthargie avait duré un temps considérable ; comme par

quelque procédé de lecture de la pensée, il interpréta la stupeur mêlée de respect des visages curieux qui l'examinaient. Il les scruta anxieusement, en proie à une émotion intense. On eût dit qu'ils lisaient dans ses yeux. Il disposa ses lèvres pour parler, et ne put. Une inexplicable impulsion de cacher sa pensée lui vint à l'esprit au moment même de sa découverte. Il contempla ses pieds nus, sans mot dire : son désir de parler passa. Il tremblait violemment.

On lui fit prendre une substance fluide et rose, aux fluorescences verdâtres, et il eut la notion plus ferme que ses forces revenaient.

– Cela... cela me fait du bien... je me sens mieux, – dit-il d'une voix rauque, et il y eut des murmures d'approbation respectueuse.

Sa conviction était faite, maintenant. Il voulut parler, et, de nouveau, cela lui fut impossible. Il gonfla sa poitrine et essaya une troisième fois.

– Combien de temps, – demanda-t-il d'une voix terne, – combien de temps ai-je dormi ?

– Un temps considérable, – répliqua l'homme à la barbe blonde, en lançant aux autres un rapide coup d'œil.

– Combien de temps ?

– Un temps bien long.

– Oui... oui... – dit Graham qui s'agaçait. – Mais je voudrais... Est-ce... est-ce... quelques années ?... Beaucoup d'années ? Il est arrivé quelque chose... J'ai oublié. Je me sens désorienté. Mais vous... – Un sanglot l'étreignit. – À quoi bon tergiverser ? Combien de temps ai-je dormi ?

Il se tut ; sa respiration était irrégulière, il se frotta les yeux avec les jointures de ses doigts, puis croisa ses bras, attendant qu'on lui répondît. Les hommes se concertaient à voix basse.

– Cinq ou six ans ? – insista-t-il faiblement. – Davantage ?

– Beaucoup plus que cela.

– Plus que cela ?

– Beaucoup plus.

Il les regarda, et on eût dit que des diablotins s'acharnaient après lui et lui contractaient les muscles du visage. Son regard les questionnait.

– Bien des années, – fit l'homme à la barbe rouge.

Graham s'efforça de se mettre sur son séant. De sa main maigre, il essuya une larme sur sa figure.

– Bien des années, – répéta-t-il.

Il ferma les yeux hermétiquement, les ouvrit et examina autour de lui, l'une après l'autre, toutes ces choses si peu familières.

– Combien d'années ? – interrogea-t-il.

– Attendez-vous à une surprise.

– Eh bien ?

– Plus qu'une *grosse* d'années.

Ce terme baroque l'irrita.

– Plus que quoi ?

Deux des hommes échangèrent quelques paroles. Il ne put saisir, des réflexions rapides qu'ils firent, que le mot *décimal*.

– Combien de temps avez-vous dit ? – demanda Graham. – Combien d'années ? Ne prenez pas cet air-là… Parlez.

Il y eut un nouveau colloque à mi-voix où son oreille put saisir ces quatre mots.

– Plus de deux siècles.

– Quoi ? – s'écria Graham, en se tournant vers celui qui avait prononcé cette phrase. – Qui a dit… ? Qu'est-ce… ? Plus de deux *siècles ?*

– Oui, – fit l'homme à la barbe rouge, – deux cents ans.

Graham répéta ces paroles. Il s'était attendu à une vaste période de repos ; et pourtant, le caractère concret de ce laps de temps, *deux siècles,* l'accablait au-delà de toute mesure.

– Deux cents ans – dit-il encore, tandis que s'ouvrait lentement, dans son esprit, comme un immense abîme. Puis : – Oh, mais… !

Les trois compagnons restaient muets.

– Vous… avez bien dit ?

– Deux cents ans. Deux siècles, – certifia l'homme à la barbe rouge.

Il y eut un silence. Graham épia leurs visages et comprit que ce qu'il venait d'entendre était bien vrai.

– Mais c'est impossible, – se récria-t-il, d'un ton plaintif. – Je rêve… Léthargie… La léthargie ne dure pas… Ce n'est pas bien… C'est un mauvais tour qu'on me joue là. Dites-moi… Il y a quelques jours, tout au plus, je me promenais le long de la côte de Cornouailles…

La voix lui manqua. L'homme à la barbe blonde hésitait.

– Je ne suis pas très fort là-dessus, – plaida-t-il faiblement, et il lança un coup d'œil aux autres.

– C’est exact, – assura le plus jeune. – Boscastle, dans le vieux duché de Cornouailles... c’était dans la région du Sud-Ouest, au-delà des pâturages... Il y reste encore une maison. J’y suis allé.

– Boscastle... – Graham tourna les yeux vers le petit homme. – C’est bien cela... Boscastle. Le petit port de Boscastle. C’est quelque part, par là, que je me suis endormi. Je ne me souviens plus exactement...

Il pressa son front dans ses deux mains et murmura :

– Plus de deux cents ans !

Il se mit à parler très vite, la face contractée, et, au-dedans de lui, son cœur était glacé.

– Mais, si c’est vraiment deux cents ans, tous ceux que j’ai connus, tous les êtres humains que j’ai vus, à qui j’ai parlé avant de m’endormir, tous doivent être morts !

Personne ne lui répondit. Il reprit :

– La reine et la famille royale, les ministres, l’Église et l’État, en haut et en bas, riches et pauvres, les uns comme les autres... L’Angleterre existe-t-elle toujours ?... Londres existe-t-il ?... Et ici, où je suis en ce moment, est-ce Londres ?... Ah ! vraiment, c’est vous qui êtes mon conservateur adjoint ?... Et ceux-ci ?... Comment ?... Des conservateurs adjoints, eux aussi ?...

Il les regardait avec un air passablement ahuri.

– Mais pourquoi suis-je ici ? Non, ne parlez pas. Ne bougez pas. Taisez-vous. Laissez-moi...

Il resta silencieux, se frotta longuement les yeux et, quand il retira les mains, il vit qu’on lui présentait un autre petit verre du fluide rosâtre. Il le vida. L’effet réconfortant fut de nouveau presque immédiat. Aussitôt qu’il eut bu, il se laissa aller tout na-

turellement à pleurer, et cette détente lui procura un grand soulagement. Il observa ses compagnons à travers ses larmes, et se mit soudain à rire, un peu bêtement.

– Mais… deux… cents… ans… – s'écria-t-il.

Il eut une grimace convulsive et se couvrit le visage. Au bout de quelques instants, il devint plus calme. Il s'assit, les mains posées sur les genoux, dans une attitude presque semblable à celle où Isbister l'avait trouvé sur la falaise de Pentargen. Bientôt, son attention fut attirée par une voix forte et dominatrice, et par les pas d'un personnage qui s'avançait.

– Que faites-vous ? Pourquoi n'ai-je pas été averti ? Vous auriez pu sûrement le prévoir. Gare au coupable… Il faut laisser cet homme en paix. Les issues sont-elles closes ? Toutes les issues ? Il faut le laisser absolument en paix, et ne rien lui dire. Lui a-t-on appris quelque chose ?

L'homme à la barbe blonde fit une réflexion à voix basse. Graham, regardant par-dessus son épaule, vit venir un personnage de petite taille, trapu, gras, et imberbe : il avait le nez aquilin, le cou large, le menton fort. D'épais sourcils noirs, légèrement obliques et se rejoignant presque au-dessus du nez, recouvraient des yeux d'un gris foncé qui donnaient à sa physionomie une expression formidable et bizarre. Il dévisagea d'abord Graham d'un air menaçant, puis brusquement se tourna vers l'homme à barbe blonde.

– Les autres, là, – interpella-t-il sur un ton d'irritation extrême, – feraient mieux de s'en aller.

– Nous en aller ? – fit l'homme à la barbe rouge.

– Certainement… Allons, partez, mais veillez à ce que les issues soient fermées derrière vous.

Les deux hommes à qui s'adressaient ces ordres firent demi-tour, avec obéissance, après un regard de regret lancé à Gra-

ham, et, au lieu de sortir par le passage voûté, ainsi qu'il s'y attendait, ils se dirigèrent vers le grand mur sans ouverture qui bornait l'appartement du côté opposé. Alors un fait étonnant se produisit : une longue bande de ce mur en apparence solide s'enroula avec un bruit sec, resta suspendue au-dessus des deux hommes qui s'en allaient, puis retomba. Graham fut seul avec le nouveau venu et l'individu en robe pourpre, à la barbe blonde.

Pendant un instant, l'homme trapu ne fit pas la moindre attention à Graham, mais se mit à interroger l'autre – évidemment son subordonné – sur ce qui venait de se passer. Il s'exprimait clairement, mais avec des phrases qui n'étaient que partiellement intelligibles pour Graham. Ce réveil inopiné semblait être pour ce personnage non seulement un sujet de surprise, mais de consternation et d'ennui : il était, de toute évidence, extrêmement agité.

– Il ne faut pas jeter la confusion dans son esprit en lui racontant trop de choses – répéta-t-il plusieurs fois. – Il ne faut pas embrouiller ses idées.

Lorsque l'autre eut répondu à ses questions, le chef se retourna vivement et observa le Dormeur éveillé avec une expression ambiguë.

– Vous vous sentez quelque peu désorienté ? – demanda-t-il.

– Tout à fait.

– Le monde, ce que vous en voyez, vous paraît étrange ?

– Je pense qu'il faudra que j'y vive, si étrange qu'il puisse me paraître.

– C'est mon avis, à présent.

– Tout d'abord, ne jugez-vous pas nécessaire que j'aie quelques vêtements ?

– Ils vous ont... – commença l'homme trapu, et il s'arrêta ; l'homme à barbe blonde échangea un coup d'œil avec lui, puis s'éloigna.

– Est-ce bien vrai ? Ai-je dormi pendant deux cents ans ? – demanda Graham.

– Ils vous l'ont dit, n'est-ce pas ? Deux cent trois ans, pour être exact.

Graham maintenant acceptait l'inéluctable. Les sourcils relevés, les coins de la bouche abaissés, il garda le silence un moment, puis posa une question.

– Il y a près d'ici sans doute un moulin, ou une dynamo ? – Il n'attendit pas la réponse. – Les choses ont changé d'une manière effroyable, je suppose ?... Quels sont ces cris ?

– Rien, – dit l'homme trapu, avec impatience. – C'est le peuple... Vous comprendrez mieux plus tard... peut-être. Comme vous le dites, les choses ont changé.

Il parlait d'un ton bref, les sourcils contractés, lançant des coups d'œil autour de lui, comme s'il eût cherché à prendre une décision, en présence d'une difficulté subite.

– Il faut qu'on vous procure des vêtements, et le reste, dans tous les cas. En attendant que vous soyez vêtu, il vaut mieux que vous demeuriez ici. Personne ne viendra près de vous. Vous avez aussi besoin d'être rasé.

Graham passa la main sur son menton rugueux. À ce moment, l'homme à la barbe blonde, qui revenait vers eux, s'arrêta court, prêta l'oreille un moment, regarda son supérieur en plissant le front et relevant les sourcils, et s'élança précipitamment, par le passage voûté, du côté du balcon.

Le tumulte et les cris augmentaient, et l'homme trapu se détourna, écoutant lui aussi. Soudain, il mâchonna un juron et porta ses regards vers Graham avec une expression hostile. La

rumeur houleuse d'une multitude de voix s'élevait et retombait, acclamations et hurlements, huées et vociférations ; un instant, ce fut un vacarme comme de coups et de cris aigus, suivi de crépitements semblables à ceux du menu bois sec. Graham tendit l'oreille, tâchant d'isoler, dans cet inextricable tumulte, un son reconnaissable. Enfin il perçut, répétée sans relâche, une certaine phrase. Pendant quelques minutes, il crut avoir mal entendu. Mais sûrement les mots étaient bien :

– Montrez-nous le Dormeur ! montrez-nous le Dormeur.

L'homme trapu bondit tout à coup et se précipita vers le couloir.

– C'est insensé ! – cria-t-il. – Comment ont-ils pu ?... Savent-ils ou devinent-ils ?

La réponse se perdit dans le bruit.

– Je ne puis y aller, – fit l'homme trapu. – Il faut que je m'occupe de lui. Mais haranguez-les du haut du balcon.

De nouveau une réponse que Graham ne put saisir.

– Dites qu'il n'est pas réveillé... Ce que vous voudrez. Je vous laisse libre.

Sur ces derniers mots, l'homme trapu revint en hâte vers Graham.

– Il vous faut des vêtements, tout de suite – déclara-t-il. – Vous ne sauriez rester ici presque nu... et il sera impossible de...

Il s'éloigna rapidement, tandis que Graham lui criait des questions auxquelles il ne répondit pas. Une minute après, il était de retour.

– Je ne puis vous dire ce qui se passe. C'est trop complexe à expliquer. Dans un instant vos vêtements seront faits. Oui...

dans un instant. Et puis, je pourrai vous emmener. Vous connaîtrez bientôt quelles sont nos difficultés.

– Mais ces voix. Elles criaient... ?

– Quelque chose au sujet du Dormeur... de vous... Ils se sont fait une chimère... je ne sais laquelle... Je ne sais rien...

Une cloche au son criard jeta sa note aiguë dans le mélange confus des bruits lointains. Aussitôt le brusque personnage bondit vers un petit groupe d'appareils placés dans un coin de la salle. Il écouta un moment, regardant une boule de cristal, inclina la tête, et prononça quelques paroles indistinctes... Puis il se dirigea vers le mur du fond. Le panneau se releva encore comme un rideau, et l'homme resta debout, attendant.

Graham leva le bras et fut étonné de la force que le cordial lui avait procurée. Il s'assit, passant une jambe par-dessus le côté de sa couche, puis l'autre jambe. Il n'éprouvait plus ni vertiges ni étourdissements. Il pouvait à peine croire à un rétablissement aussi rapide. Il se tâta les membres un à un.

L'homme à la barbe blonde reparut dans le passage voûté, et en même temps la cage d'un ascenseur descendit et s'arrêta devant le personnage trapu ; un individu maigre, à barbe grise, vêtu d'un justaucorps de couleur vert sombre et portant un rouleau, en sortit.

– C'est le tailleur, – fit le chef avec un geste qui présentait le nouveau venu. – Ce vêtement noir ne vous était certes pas destiné. Je ne conçois pas comment il a pu venir ici. Mais je le saurai, je le saurai certainement.

– Vous serez aussi prompt que possible, n'est-ce pas ? – dit-il au tailleur.

L'individu vêtu de vert s'inclina, et, s'avançant, vint s'asseoir à côté de Graham, sur le lit. Ses façons étaient calmes, mais ses yeux dénotaient une vive curiosité.

– Vous trouverez la mode bien changée, Sire, – commença-t-il sans lever la tête.

Puis, en un tour de main, il ouvrit le rouleau et toute une confusion d'étoffes brillantes se répandit sur ses genoux.

– Vous viviez, Sire, – continua-t-il, – à une époque essentiellement cylindrique… avec une tendance à la forme hémisphérique dans les chapeaux… des courbes… perpétuellement… À l'époque actuelle…

Prestement, il exhiba un petit appareil dont les dimensions et l'aspect suggéraient l'idée d'une montre à remontoir, fit jouer le bouton, et tout à coup apparut, comme dans un kinétoscope, une petite personne vêtue de blanc, marchant et tournant sur le cadran.

Il saisit un échantillon de satin, d'un blanc légèrement teinté de bleu.

– C'est, – dit-il, – d'après ce modèle, que je me propose de vous habiller.

Le chef vint se placer tout près de Graham.

– Nous avons très peu de temps, – fit-il.

– Fiez-vous à moi – répondit le tailleur. – Ma machine sera là, dans quelques secondes. Que pensez-vous de ceci ?

– Qu'est cela ? – demanda l'homme du dix-neuvième siècle.

– De votre temps, on vous montrait une gravure de mode, – expliqua le tailleur. – Mais ceci, c'est le progrès moderne. Voyez.

La petite poupée recommença ses évolutions avec un costume différent.

– Ou ceci ?

Et, après un déclic, il fit apparaître une autre petite poupée vêtue d'une robe d'un modèle plus volumineux, et qui se pavana encore sur le cadran. Le tailleur avait des mouvements très prompts, ce qui ne l'empêcha pas, deux ou trois fois, de regarder du côté de l'ascenseur. Un court bruissement s'entendit bientôt et, de la cage, sortit un adolescent anémique, aux cheveux coupés ras, aux traits rappelant le type chinois, vêtu d'une toile grossière d'une nuance bleu pâle. Il poussait silencieusement une machine compliquée, montée sur des roulettes. Incontinent, le tailleur fit disparaître le petit kinétoscope et il invita Graham à se tenir devant la machine. Puis il marmotta quelques instructions à l'adolescent aux cheveux courts, qui lui répondit avec une voix gutturale et en une langue que Graham ne reconnut pas. Le jeune homme se dirigea alors vers les appareils devant lesquels il tint un incompréhensible monologue, tandis que le tailleur faisait mouvoir un certain nombre de bras articulés, se terminant par de petits disques ; il déployait ces bras jusqu'à ce que les disques se trouvassent à plat contre le corps de Graham, un sur chaque omoplate, d'autres aux coudes, un autre au cou, et ainsi de suite ; de telle sorte qu'à la fin il y en eut peut-être plus de quarante sur son corps et sur ses membres.

Cependant, une autre personne était entrée dans la salle, par l'ascenseur, derrière Graham. Le tailleur mit en action un mécanisme qui produisait des mouvements rythmiques avec un faible bruit : un moment après, il défit, d'un seul coup, les leviers, et Graham se trouva libre. Le tailleur lui remit son manteau de couleur noire, et l'homme à la barbe blonde lui tendit un petit verre plein d'une substance fluide rafraîchissante. Graham vit par-dessus les bords du verre un jeune homme à figure pâle, qui le regardait avec une fixité singulière.

Le personnage trapu, agité et impatient, faisait pendant ce temps les cent pas dans la salle. Bientôt il tourna les talons et s'engagea dans le passage voûté pour aller au balcon, d'où le bruit d'une foule lointaine arrivait en rafales cadencées. L'adolescent aux cheveux courts passa au tailleur un rouleau de

satin bleuâtre, que tous deux fixèrent dans le mécanisme, d'une manière qui rappelait celle dont on fixait un rouleau de papier dans la machine à imprimer du XIXe siècle. Puis, la poussant à travers la salle, sur ses roulettes silencieuses, ils menèrent la machine dans un coin éloigné, où une sorte de câble tressé sortait assez gracieusement du mur. Ils opérèrent une jonction, et la machine fonctionna, vive et rapide.

– Que fait-on là ? – demanda Graham, montrant, avec son verre vide, les tailleurs affairés, et essayant d'ignorer l'examen minutieux que lui faisait subir le nouveau venu. – Est-ce là... un genre de force motrice... en application ?

– Oui, – répondit l'homme à la barbe blonde.

– Qui est *celui-là ?* – Et il indiquait derrière lui le personnage trapu, dans le passage.

L'homme vêtu de pourpre caressa sa petite barbe, hésita et répondit à mi-voix :

– C'est Howard, votre principal gardien. Vous comprenez, Sire, c'est un peu difficile à expliquer. Le Conseil nomme un conservateur-chef et des adjoints. Ce hall, avec certaines restrictions, a été public, pour que le peuple pût y venir à son gré. Or, pour la première fois, nous en avons clos les portes. Mais, n'est-ce pas ?... si cela ne vous fait rien, je lui laisserai le soin de vous expliquer...

« Bizarre ! – pensait Graham. – Conservateur ? Conseil ? » Puis, tournant le dos au nouveau venu, il demanda à voix basse : – Pourquoi cet homme me fixe-t-il ainsi ? Est-ce un magnétiseur ?

– Un magnétiseur ?... C'est un capillotomiste.

– Un capillotomiste ?

– Oui, un des principaux. Ses honoraires annuels s'élèvent à sixdoz lions.

Ces derniers mots parurent une véritable absurdité à Graham qui, l'esprit troublé, fit des efforts pour en saisir le sens.

– Sixdoz lions ? – répéta-t-il.

– Il n'y avait pas de lions, de votre temps ?... Je suppose que non... Vous aviez encore les anciennes livres sterling. Les lions sont maintenant nos unités monétaires.

– Mais, qu'était-ce donc que vous disiez ?... *Sixdoz ?*

– Oui, six douzaines, Sire. Évidemment les choses, même ces petites choses là, ont changé. Vous viviez au temps du système décimal, le système arabe... les dizaines, les centaines minuscules, et les mille. Nous avons onze chiffres, maintenant. Nous employons un seul chiffre pour exprimer dix et un seul pour onze, deux chiffres pour une douzaine. Une douzaine de douzaines fait une grosse, une centaine un peu plus grande que la vôtre ; une douzaine de grosses fait une dozande et une dozande de dozandes, une myriade. Vous voyez, c'est très simple.

– Je veux bien, – fit Graham. – Mais, ce capill... comment l'appelez-vous ?

L'homme à la barbe blonde lança un coup d'œil par-dessus l'épaule de Graham.

– Voici vos habits, – dit-il.

Graham se retourna vivement et vit le tailleur debout, coude à coude avec lui, souriant, et tenant, sur son bras, des vêtements évidemment neufs. Le jeune homme aux cheveux courts, d'un seul doigt, poussait la machine compliquée vers l'ascenseur par lequel elle était arrivée. Graham regardait, stupéfait, le costume terminé.

– Vous n'allez pas me faire croire... ?

– Terminés à l'instant, – interrompit le tailleur.

Il laissa tomber les vêtements aux pieds de Graham, se dirigea vers le lit, où, si peu de temps auparavant, Graham était encore étendu, rejeta le matelas transparent et dressa le miroir.

Une sonnerie furibonde appela le personnage trapu vers les appareils. L'homme à la barbe blonde se précipita vers lui, puis s'éloigna rapidement par le passage. Un moment après il reparut, venant du balcon, et le personnage trapu quitta les appareils pour courir à sa rencontre : ils se mirent à parler vite, à voix basse ; toute leur attitude exprimait, très évidemment, l'anxiété.

Pendant ce temps le tailleur aidait Graham à entrer dans un vêtement pourpre foncé, une sorte de combinaison comprenant à elle seule bas, pantalon et veste.

Par-dessus le vêtement pourpre, venait un complexe mais gracieux habillement d'un blanc bleuâtre, et encore une fois Graham fut habillé à la mode. Il s'examina dans le miroir, et vit son visage blême, ses cheveux longs et sa barbe drue. Il n'était plus nu tout au moins, et il se trouvait même une élégance certaine encore qu'indéfinissable.

– Il faut que je me rase, – dit-il.

– Dans un moment, – fit Howard.

Le jeune homme à la fixité persistante ferma les yeux, les rouvrit, et, sa maigre main tendue, s'avança vers Graham. Puis il s'arrêta, gesticulant lentement, et parut chercher quelque chose autour de lui.

– Un siège ! – cria Howard avec impatience, et, en une seconde, l'homme à la barbe blonde avait placé une chaise derrière Graham.

– Asseyez-vous, je vous prie, – invita Howard.

Graham hésita. Dans l'autre main de l'homme aux regards fixes il vit étinceler l'acier.

– Ne devinez-vous pas, Sire ? – expliqua l'homme à la barbe blonde, avec une politesse empressée. – Il va vous couper les cheveux.

– Oh ! – fit Graham qui comprit. – Mais vous l'appeliez...

– Un capillotomiste, précisément ! C'est un des plus brillants artistes du monde.

Graham s'assit. L'homme à la barbe blonde disparut. Le capillotomiste s'approcha avec de gracieux gestes. Il examina les oreilles de Graham et l'inspecta tout entier, palpa le derrière de sa tête, et se serait mis de nouveau à le contempler, sans la trop visible impatience de Howard. Incontinent, avec des mouvements rapides et une série d'outils prestement maniés, il lui rasa le menton, tailla et arrangea sa moustache et sa chevelure. Il fit tout cela sans un mot, avec l'air ravi d'un poète inspiré. Puis, aussitôt qu'il eut fini, on passa à Graham des chaussures. Soudain, une voix forte se fit entendre, dont les cris paraissaient sortir d'un appareil mécanique placé dans un coin de la salle.

– Tout de suite... tout de suite... Le peuple sait tout, d'un bout à l'autre de la ville. Le travail est suspendu, venez sans délai !

Ces nouvelles parurent troubler énormément Howard. À ses gestes, Graham comprit qu'il hésitait entre deux directions. Brusquement, il alla vers le coin où l'appareil était installé, auprès du petit globe de cristal. Pendant ce temps le bruit des clameurs tumultueuses, qui n'avait cessé d'arriver par le passage, mugissait comme un vent puissant, s'enflait parfois, comme s'il était tout proche, puis s'affaiblissait comme dans une fuite rapide.

Ce bruit exerçait sur Graham un attrait irrésistible. Il jeta un coup d'œil du côté du personnage trapu et céda à son impulsion. En deux enjambées, il fut au bas des marches, s'élança

dans le passage et, en une vingtaine de pas, parvint sur le balcon où il avait vu les trois hommes se pencher.

CHAPITRE V

Les chemins qui marchent

Il s'avança jusqu'à la balustrade et leva la tête.

Une exclamation de surprise éclata à son apparition, et des bousculades se produisirent dans l'arène spacieuse d'en bas.

Sa première impression fut un émerveillement. L'endroit qui s'offrait à ses regards était la nef d'un édifice titanesque, d'une architecture aux proportions extravagantes, et qui se déployait en une courbe immense, sur la droite et sur la gauche. Au-dessus de sa tête, de puissants arcs-boutants s'élançaient et se rencontraient à travers l'énorme largeur de l'arcade, et des châssis garnis d'une matière translucide interceptaient le ciel. Des globes gigantesques, déversant une lumière froide et blanche, faisaient honte aux pâles rayons solaires qui filtraient d'en haut, à travers le réseau de métal. Çà et là de très légers ponts aériens, suspendus dans l'espace, et où apparaissaient, comme des points, des passagers, étaient jetés à travers l'abîme, et de minces câbles tissaient dans l'air une colossale toile d'araignée.

En tournant la tête, Graham s'aperçut que l'édifice, sur la façade duquel il se trouvait, continuait à s'élever à pic, au-dessus de lui ; l'autre façade était grise et sombre, et brisée par de grands porches, par des ouvertures circulaires, des balcons, des arcs-boutants, des tourelles projetées, des myriades d'immenses fenêtres, et un fouillis inextricable d'ornements architecturaux. En travers de cette façade, couraient horizontalement et obliquement des inscriptions tracées avec des lettres inconnues de Graham. Çà et là, des câbles d'une grosseur remar-

quable étaient fixés à la voûte et, décrivant une courbe rapide, allaient se perdre dans des baies, sur le côté opposé. Au moment même où Graham notait ces détails, la silhouette lointaine et toute menue d'un homme vêtu de bleu pâle attira son attention. Cette petite forme humaine, perchée très haut sur l'autre versant de la voûte, tout près de l'attache supérieure de l'un de ces festons, se penchait en dehors d'un rebord de maçonnerie, manœuvrant des cordages à peine visibles ; puis, saisissant soudain le câble, avec une vitesse terrifiante, – Graham en sentit le cœur lui manquer – cet homme parcourut toute la courbe et s'engouffra dans un orifice rond, pratiqué dans la muraille opposée.

En arrivant sur le balcon, Graham avait tout d'abord porté ses regards vers la voûte, et ce qu'il avait vu au-dessus et en face de lui avait captivé sa curiosité, à l'exclusion de toute autre chose. Mais tout à coup, il découvrit la chaussée. Ce n'était pas une chaussée au sens que Graham attachait à ce mot, car, au XIXe siècle, les voies publiques, routes et chemins, étaient de simples sentiers battus, faits de matériaux immobiles, où s'entre-heurtaient des courants de véhicules, entre deux minuscules trottoirs. La chaussée qu'il voyait là avait trois cents pieds (cent mètres) de large, et était mobile : elle se mouvait toute, sauf la partie inférieure et centrale. Pendant un instant, ce mouvement continu jeta dans son esprit une véritable confusion. Puis il comprit.

Sous le balcon, cette chaussée extraordinaire s'éloignait, rapide, vers la droite de Graham, flot sans fin et précipité, allant à l'allure d'un train express du XIXe siècle ; c'était une plate-forme interminable, faite d'étroites barres transversales à recouvrement, avec de petits espaces intermédiaires lui permettant de suivre les courbes de la rue. On y voyait des bancs, et, ici et là, de petits kiosques qui filaient sous les yeux de Graham avec une vitesse telle, qu'il ne lui était guère possible de distinguer ce qu'ils contenaient. De cette plate-forme, la plus proche et la plus rapide, une série d'autres plates-formes descendaient

vers le centre. Chacune d'elles se mouvait vers la droite, et chacune à une allure sensiblement plus lente que celle de sa voisine supérieure ; mais la différence de vitesse était assez légère pour permettre à n'importe qui de passer d'une plate-forme sur la plate-forme adjacente, et d'arriver ainsi, sans interruption et sans arrêt, de la voie la plus rapide à la voie centrale immobile.

Au-delà de cette voie centrale, une autre série de plates-formes infinies se dirigeaient, à des vitesses variées, vers la gauche de Graham. Une multitude innombrable, d'une diversité merveilleuse, était assise sur les deux plates-formes les plus rapides et les plus larges, ou bien allait de l'une à l'autre, en descendant les degrés, ou se pressait, fourmillante, sur l'espace central.

– Il ne faut pas rester là, – cria Howard, inopinément, à côté de lui. – Venez par ici, tout de suite.

Graham ne répondit pas. Il entendait sans comprendre. Les plates-formes couraient avec un grondement continu et les gens qu'elles portaient s'époumonaient sans trêve ni répit. Il aperçut des femmes et des jeunes filles aux cheveux flottants, avec des robes superbes et des rubans qui se croisaient entre leurs seins. C'est elles qu'il distingua les premières, dans cette confusion. Puis, il constata que la note dominante, dans ce kaléidoscope de costumes, était une nuance bleu pâle, semblable à celle de la robe que portait le commis du tailleur. Il finit par discerner des cris :

– Le Dormeur ! Qu'est-il arrivé au Dormeur ?

Et il lui sembla que, sur les mouvantes plates-formes, une multitude de figures humaines, innombrables petites taches pâles, se pressaient, pullulaient de plus en plus, formant une masse compacte. Il vit des doigts qui le désignaient, et remarqua que l'espace immobile, au centre de l'énorme arcade, juste en face du balcon, s'encombrait d'une dense cohue d'individus vêtus de bleu pâle. Une sorte de bousculade se produisit sou-

dain : on eût dit que la foule était repoussée sur les plates-formes en marche, de chaque côté, et qu'on la délogeait malgré elle. Dès qu'ils se trouvaient à quelque distance du gros de la mêlée, les gens, par un détour, revenaient en courant vers le conflit.

– C'est le Dormeur. En vérité, c'est le Dormeur – criaient des voix.

– Mais non, ce ne peut être le Dormeur, – répondaient d'autres voix.

Les visages se tournaient vers lui, de plus en plus nombreux. Dans les intervalles, le long de la surface centrale, Graham remarqua des ouvertures, des cavités où, selon toute apparence, aboutissaient des escaliers, fourmillant de gens qui montaient ou descendaient sans arrêt. La lutte se centralisait vers celui de ces escaliers qui était le plus près du balcon. Quittant les voies mouvantes, des hommes s'y précipitaient, sautant avec dextérité de plate-forme en plate-forme. Et ceux qui s'entassaient sur les plates-formes supérieures semblaient partager leur curiosité entre ce point et le balcon. Un certain nombre de minuscules personnages opiniâtres et résolus, revêtus d'un uniforme rouge éclatant, et opérant ensemble et méthodiquement, s'efforçaient de défendre l'accès de cet escalier. Autour d'eux, rapidement, la foule s'accumulait. La couleur de leur uniforme faisait un violent contraste avec la nuance bleu blanchâtre de leurs adversaires, – car on ne pouvait douter qu'il n'y eût lutte.

Tandis qu'en quelques coups d'œil le Dormeur démêlait ces scènes successives, Howard s'égosillait à son oreille et le secouait en vain par le bras ; mais subitement Howard disparut et Graham se trouva seul. Il s'aperçut que les cris « le Dormeur ! » prenaient des proportions colossales, et que les gens, sur la plus proche des plates-formes, se tenaient debout. La voie rapide, sur sa droite, était déserte, et, en face, les voies qui couraient dans la direction opposée arrivaient bondées, déversaient leur

monde et repartaient vides. Avec une rapidité incroyable, dans l'espace central, sous ses yeux, une foule immense s'était assemblée, une cohue mouvante et dense ; et les cris, intermittents d'abord, se précisaient en une clameur immense et incessante :

– Le Dormeur ! le Dormeur !

Il s'y mêlait des glapissements et des acclamations joyeuses ; on agitait et on lançait en l'air des vêtements et des coiffures.

– Arrêtez les plates-formes ! – braillèrent des voix.

Puis on brailla aussi un nom inconnu de Graham, un nom aux syllabes étranges :

– Ostrog !

Les plus lentes des plates-formes se couvrirent bientôt d'une foule grouillante, qui courait à rencontre du mouvement, de façon à se maintenir en face du balcon où se tenait Graham.

– Arrêtez les voies ! – vociférait-on.

Des individus plus agiles s'élançaient du centre jusqu'à la voie la plus rapide, tout auprès de lui. Ils passaient devant lui, emportés très vite, hurlant des choses inintelligibles, puis ils revenaient obliquement, en courant, jusqu'à la plate-forme centrale. Graham ne distinguait qu'une seule phrase :

– C'est bien le Dormeur ! C'est lui ! C'est lui ! – affirmaient les voix.

D'abord Graham resta penché là sans bouger. Puis il eut la sensation très vive que tout cela le concernait. Il fut enchanté de cette surprenante popularité ; il salua de la tête et, cherchant un geste plus significatif, il agita son bras. Il fut stupéfié du tonnerre d'acclamations que ce geste provoqua. Le tumulte autour de l'escalier descendant prit des proportions colossales. Bientôt

il aperçut des balcons bondés de monde ; des hommes glissaient par des cordages, d'autres, assis sur des espèces de trapèzes, se balançaient vertigineusement à travers l'espace. Il entendit derrière lui des voix qui se rapprochaient, et remarqua tout à coup que son gardien Howard était revenu et lui étreignait le bras à lui faire mal, tout en lui criant dans l'oreille des paroles inintelligibles. Il se retourna : le visage d'Howard était blême.

– Rentrez. Ils vont arrêter les voies. La ville entière sera sens dessus dessous – finit-il par ouïr.

Des gens se précipitaient le long du couloir aux colonnes bleues : l'homme aux cheveux rouges, le jeune à barbe blonde, un grand, vêtu de vermillon éclatant, une foule d'autres, en rouge portant des bâtons ; et leurs figures exprimaient une anxiété ardente, impatiente.

– Emmenez-le, – ordonna Howard.

– Mais pourquoi ? – questionna Graham, – je ne vois pas...

– Il faut nous suivre – déclara l'homme en rouge, d'un ton impérieux. Sa bouche et ses yeux avaient une expression résolue.

Le regard de Graham allait de l'un à l'autre, et il eut immédiatement la notion de ce que l'on peut éprouver de plus désagréable dans la vie : être victime de la violence. Quelqu'un saisit fortement son bras... On le traînait. Le tumulte redoubla tout à coup, comme si la moitié des cris qui s'élevaient de cette merveilleuse chaussée avaient envahi les couloirs du grand édifice, derrière lui. Interloqué et ahuri, agité d'un impuissant désir de résister, Graham se sentait à demi conduit, à demi poussé le long du passage aux colonnes bleues, et soudain il se trouva seul avec Howard, dans un ascenseur qui l'emportait rapidement vers des régions plus hautes.

CHAPITRE VI

Le hall de l'Atlas

Depuis le moment où le tailleur, avec une révérence, avait pris congé de lui, jusqu'au moment où Graham entra dans l'ascenseur, cinq minutes à peine s'étaient écoulées. Le brouillard de cet immense sommeil lui obscurcissait encore l'esprit ; la stupéfaction de se retrouver bien vivant, en ce siècle lointain, jetait sur toute chose une magie, un caractère irrationnel, confondait le rêve et la réalité. Il existait, spectateur étonné de la vie ambiante à laquelle il recommençait à appartenir. Ce qu'il avait vu, et surtout ce dernier tumulte, ce grouillement formidable, contemplé dans le cadre du balcon, devenait comme un spectacle grandiose qu'on suit du fond d'une loge de théâtre.

– Je n'y comprends rien, – dit-il. – Qu'est-ce qu'il y avait donc ? Tout tourbillonne dans ma tête. Pourquoi criaient-ils ? Quel danger redoute-t-on ?

– Nous avons des difficultés, – répondit évasivement Howard, dont les yeux évitaient le regard interrogateur de Graham. – Nous passons par une période d'agitation, et, en fait, votre apparition, votre réveil, juste en ce moment, ont une sorte de rapport...

Il parlait par phrases entrecoupées, comme un homme qui n'est pas tout à fait maître de sa respiration. Il s'interrompit brusquement.

– Je n'y comprends rien, – répéta Graham.

– Plus tard cela vous paraîtra clair, – répondit Howard, qui leva la tête d'un air d'inquiétude, comme si l'ascenseur allait trop lentement.

– Je saisirai mieux, sans doute, lorsque j'aurai eu le temps de m'orienter un peu, – remarqua Graham perplexe. – Ce sera... cela va être forcément troublant... déconcertant... À présent, tout est si étrange. Il faut s'attendre à tout... à tout... dans les détails même. Votre numération, ai-je compris, est différente.

L'ascenseur s'arrêta, et ils s'engagèrent dans un couloir étroit, mais très profond, entre de hauts murs, le long desquels couraient une quantité extraordinaire de tuyaux et de gros câbles.

– Que c'est immense, ici ! – s'écria Graham. – Est-ce que tout cela ne forme qu'un seul édifice ? Quel endroit est-ce ?

– C'est une des voies de la Cité, qui sert à divers services publics, éclairage et le reste.

– Était-ce un soulèvement populaire... une sédition... ce... ce que j'ai vu sur la grande chaussée ? Comment êtes-vous gouvernés ? Avez-vous toujours une police ?

– Plusieurs, – répondit Howard.

– Plusieurs ?

– Environ quatorze.

– Je ne comprends pas.

– C'est fort probable. Notre organisation sociale vous semblera sans doute très complexe. À vous dire vrai, je ne la comprends pas très bien moi-même... ni personne... Peut-être la comprendrez-vous plus tard... avant peu... Il faut maintenant nous rendre au Conseil.

L'attention de Graham était partagée entre la nécessité présente de se renseigner et la curiosité que lui inspiraient les gens qu'il croisait dans les couloirs et les halls. Un instant, son esprit se concentrait sur Howard et sur les réponses hésitantes qu'il en tirait, puis quelque impression vive et inattendue lui faisait perdre le fil de ses idées. Le long des passages, dans les salles, les hommes en uniformes rouges constituaient la moitié de la foule. Invariablement, ils le regardaient avec un respect étonné et le saluaient, ainsi qu'Howard.

Les costumes de toile bleu pâle, si nombreux au long des voies mouvantes, étaient absents dans cette région.

Toujours à la suite d'Howard, il pénétra dans un long corridor où des fillettes étaient assises sur des sièges bas, comme dans une classe. Il ne vit pas de professeur, mais seulement un appareil bizarre, d'où il s'imagina entendre sortir une voix. Les fillettes, à ce qu'il crut, le considérèrent, son conducteur et lui, avec curiosité et surprise. Il jugea qu'elles connaissaient Howard, mais non pas le nouveau venu, et qu'elles se demandaient qui il était. Mais il fut entraîné plus loin, avant d'avoir pu se faire une idée nette de ce qu'était cette réunion. Cet Howard paraissait un personnage de quelque importance. Pourtant il n'était pas le gardien de Graham.

Ils entrèrent ensuite dans un couloir où régnait une lueur crépusculaire : un trottoir y était suspendu, de telle sorte que seuls les pieds et les chevilles des gens qui y circulaient étaient visibles ; puis, Graham eut la vague impression de traverser des galeries, où quelques rares passants se détournaient pour suivre d'un regard ébahi les deux hommes et leurs gardes vêtus de rouge. Le stimulant des liquides qu'il avait absorbés n'était que temporaire, et cette hâte excessive eut tôt fait de le fatiguer. Il pria Howard de ralentir son allure. Ils entrèrent dans un ascenseur dont les panneaux vitrés donnaient sur la rue, mais aucun d'eux ne s'ouvrait, et on était à une hauteur trop grande pour apercevoir les plates-formes de la chaussée. Mais Graham vit

des gens qui montaient et descendaient par de longs câbles, et qui franchissaient d'étranges et frêles passerelles.

Parvenus à une hauteur considérable, ils traversèrent la rue sur un pont étroit entièrement clos de verre, et d'une transparence telle que la seule pensée lui en donnait le vertige, car le parquet était aussi de verre. En se rappelant les falaises de New Quay à Boscastle, souvenir si lointain dans le temps mais si proche encore dans son esprit, il lui sembla que ces ponts devaient s'élever de près de quatre cents pieds au-dessus des chemins mouvants. Il s'arrêta, regardant en bas, entre ses jambes, le fourmillement bleu et les troupes rouges, tout cela minuscule et raccourci, luttant et gesticulant toujours vers le balcon, au loin, là-bas, ce petit balcon exigu et lilliputien, d'où, l'instant d'avant, il avait contemplé le spectacle. Une vapeur ténue et l'aveuglante clarté des énormes globes de lumière noyaient toute chose. Un homme assis dans une sorte de petit berceau à claire-voie passa comme un boulet, venant de quelque point plus élevé encore et descendant le long d'un câble, presque aussi vite que s'il tombait. Graham s'arrêta involontairement pour voir cet étrange passager disparaître dans une grande ouverture circulaire qui béait beaucoup plus bas, puis son regard revint vers la lutte tumultueuse.

Sur l'une des voies les plus rapides, une troupe compacte, une cohue de taches rouges parut soudain. Elle s'émietta en approchant du balcon et se déversa comme un torrent sur les voies plus lentes, vers la multitude dense et surexcitée qui se débattait dans l'espace central. Ces hommes en rouge étaient armés d'un bâton à gros bout, une sorte de matraque ou de casse-tête, avec lequel ils frappaient tout en chargeant. Un vacarme épouvantable éclata. Des cris de colère, des hurlements de douleur ou d'effroi assourdirent les oreilles de Graham, frissonnant et défaillant.

– En avant ! – cria Howard en le tirant par le bras.

Un autre homme glissa vertigineusement le long d'un câble ; Graham leva vivement la tête pour voir d'où sortaient ces acrobates. Il aperçut, à travers le toit vitré de l'enchevêtrement des câbles, des poutres et des traverses, de vagues ombres paraissant produites par des ailes de moulin à vent, qui tournaient avec un mouvement rythmique, et, entre chaque passage, Graham entrevoyait un morceau du ciel, lointain et pâle. Toujours traîné par Howard, il avait traversé le pont et il allait s'engager dans un étroit passage décoré de dessins géométriques.

– Je veux en voir davantage – cria Graham, en résistant.

– Non, non, – refusa Howard, sans lui lâcher le bras. – Par ici, venez par ici.

Et les hommes en rouge qui les suivaient semblaient prêts à renforcer ses ordres. Quelques nègres, vêtus d'un curieux uniforme noir et jaune, qui leur donnait l'air de grosses guêpes, apparurent au bas du couloir. L'un d'eux se hâta de relever, en le faisant glisser brusquement, un panneau que Graham avait pris pour une porte, et il les précéda. Ils se trouvèrent dans une galerie dominant une grande salle, au bout de laquelle le nègre en jaune et noir fit glisser un second panneau et attendit. Ce lieu avait l'aspect d'une antichambre. Au centre, se tenaient un certain nombre de personnes. À l'extrémité opposée s'ouvrait, au-dessus de quelques marches, une entrée vaste et imposante, avec une tenture épaisse servant de portière et dont un coin soulevé laissait entrevoir, au-delà, un hall plus grand. Graham aperçut des hommes en rouge, à visage blanc, et encore des nègres en jaune et noir, debout, raides et immobiles, auprès du portail. Quand il traversa la galerie, tous les regards se tournèrent vers lui, en même temps qu'une rumeur montait :

– Le Dormeur !

Par une issue ouverte soudain dans le mur de cette antichambre, le petit groupe s'engouffra dans un autre passage, et déboucha sur une galerie métallique à rampe de fer qui courait,

à mi-hauteur, le long de la paroi de la grande salle entrevue derrière la tenture. C'est par un des angles que Graham pénétra dans cette salle, de sorte qu'il fut très vivement impressionné par ses proportions énormes.

Plus encore que tous ceux que Graham avait vus jusque-là, ce second hall paraissait décoré avec une extrême richesse. Sur un piédestal, à l'extrémité la plus éloignée, et plus brillamment éclairée que tout le reste, s'élevait une gigantesque et blanche statue d'Atlas, musculeux et puissant, soulevant le Globe sur ses épaules inclinées. Cette allégorie frappa d'abord son attention : ce colosse était si patiemment, si péniblement réel, si blanc et si simple. Sauf cette statue et une estrade au centre, le vaste parquet de la salle n'était qu'un espace brillant. L'estrade se perdait dans l'immensité du hall ; elle aurait eu l'air d'une simple plaque de métal, sans le groupe des sept hommes qui s'y tenaient debout, autour d'une table, et donnaient, par comparaison, l'idée de ses proportions. Ils étaient vêtus de robes blanches, semblaient s'être levés à l'instant même de leur siège et dévisageaient Graham avec persistance. Au bout de la table, le Dormeur vit scintiller des appareils mécaniques. Howard le conduisit le long de la galerie, jusqu'à ce qu'ils fussent en face de la puissante statue de l'effort. Puis il s'arrêta. Les deux hommes en rouge qui les avaient suivis s'arrêtèrent de chaque côté de Graham.

– Il faut que vous restiez ici quelques instants, – murmura Howard, et, sans attendre une réponse, il fila par la galerie.

– Mais... pourquoi ? – demanda Graham.

Il fit mine d'accompagner Howard, mais un homme en rouge lui barra la route.

– Il faut attendre ici, Sire.

– Mais, pourquoi ?

– Ordres, Sire !

– Quels ordres ?

– Les ordres qu'on nous a donnés, Sire.

L'exaspération de Graham était visible sur ses traits.

– Où suis-je ? – interrogea-t-il encore. – Qui sont ces personnages ?

– Ce sont les Seigneurs du Conseil, Sire.

– Quel Conseil ?

– Le Conseil.

– Ho ! – se contenta de dire Graham, et après avoir fait, auprès de l'autre gardien, une tentative également vaine, il s'avança vers la rampe et contempla avec stupeur ces hommes vêtus de blanc, qui, debout, l'examinaient de loin et se parlaient bas.

Le CONSEIL ?

Il s'aperçut qu'ils étaient huit maintenant, sans qu'il pût, d'ailleurs, se rendre compte comment était entré le nouveau venu. Ils n'échangèrent entre eux aucun geste de salutation ; ils le regardaient comme, au dix-neuvième siècle, un groupe de passants se serait mis à regarder un ballon soudain découvert à l'horizon. Quel pouvait être ce Conseil, ce petit groupe réuni là, au-dessous du significatif Atlas blanc, à l'abri de toute oreille curieuse, dans cet espace impressionnant ? Pourquoi fallait-il qu'il leur fût amené, à ces personnages qui l'observaient d'une manière étrange et s'entretenaient de lui sans qu'il en pût rien saisir ? Howard reparut, avançant vivement, sur le parquet poli, vers le groupe des Conseillers. Devant l'estrade, il s'inclina et fit quelques mouvements bizarres, apparemment cérémonieux. Puis il gravit les marches et se tint debout, auprès des appareils, à l'extrémité de la table. Graham épiait le colloque, mais n'entendait rien. De temps en temps, un des hommes en robe blanche lançait un coup d'œil vers lui ; vainement Graham ten-

dait l'oreille : il était si loin que c'était une peine inutile. La gesticulation de deux des orateurs s'anima. Il les regarda un instant, puis se mit à dévisager les traits passifs des gardes qui l'accompagnaient. Quand il reporta ses yeux vers l'estrade.

Howard étendait les mains et remuait la tête, comme un homme qui proteste. Il fut interrompu, sembla-t-il, par l'un des hommes en robe blanche qui frappait sur la table.

La conversation dura, pour Graham, un temps interminable. Il leva les yeux vers le géant immobile au pied duquel se tenait le Conseil. Ensuite, il promena ses regards sur les murs d'alentour. Le hall était décoré par de longs panneaux peints en un style quasi japonais. Beaucoup de ces panneaux étaient magnifiques et ils se trouvaient groupés dans un vaste et somptueux encadrement de métal sombre, qui venait se perdre dans les cariatides métalliques des galeries et les grandes lignes architecturales de la salle. La grâce légère de ces panneaux contribuait à faire ressortir la puissance de l'effort imposé à la statue blanche, centre de la composition. Lorsque le regard de Graham revint vers le Conseil, Howard descendait les degrés de l'estrade. Dès qu'il fut possible de distinguer ses traits, Graham remarqua qu'il était rouge et paraissait grommeler à voix basse. Presque aussitôt, il reparut à l'entrée de la galerie, le visage encore bouleversé.

– Par ici, – fit-il brièvement, et ils se dirigèrent en silence vers une petite porte qui s'ouvrit à leur approche.

Les deux hommes en rouge s'arrêtèrent de chaque côté. Howard et Graham passèrent, et ce dernier, en tournant la tête, vit les conseillers en robes blanches toujours debout en un groupe serré et le suivant des yeux. Puis la porte s'abattit derrière lui, lourdement, et, pour la première fois depuis son réveil, Graham se trouva dans le silence. Le parquet même était silencieux sous ses pieds. Howard ouvrit une autre porte donnant sur deux pièces contiguës, au mobilier blanc et vert, et ils entrèrent dans la première.

– Quel est donc ce Conseil ? – demanda Graham. – Qu'est-ce qu'ils discutaient ? Qu'ont-ils ainsi à s'occuper de moi ?

Howard ferma soigneusement la porte, poussa un profond soupir, et prononça quelques mots à voix basse. Il traversa la chambre obliquement et se retourna, grommelant encore et coupant ses phrases de peuh ! peuh ! fréquents et courroucés.

– Ouf ! – soupira-t-il, comme soulagé.

Graham le regardait.

– Il faut bien vous rendre compte – commença Howard, sans préambule et en évitant les yeux de Graham, – que notre ordre social est très complexe. Une demi-explication, un exposé incomplet et défectueux ne vous en donneraient que de fausses impressions. En réalité, il n'y a guère là qu'une affaire d'intérêts composés... Votre petite fortune, celle de votre cousin Warming, qui vous revint plus tard... et certains autres appoints... sont devenus très considérables. Et, pour des raisons qu'il vous sera difficile de comprendre, vous êtes un personnage d'importance... d'une très grande importance... impliqué dans l'organisme mondial. Il se tut.

– Vraiment ? – fit Graham.

– Nous avons de graves perturbations sociales...

– Vraiment ?

– Les choses en sont arrivées à un tel point que, en fait, il est essentiel de vous enfermer ici.

– Vous m'emprisonnez ? – se récria Graham.

– Heu !... Nous vous demandons de vouloir bien vous tenir à l'écart.

– Ceci est fort étrange ! – protesta Graham irrité.

– Il ne vous sera fait aucun mal.

– Aucun mal ?

– Mais il est indispensable que vous restiez enfermé ici.

– Le temps nécessaire pour que je sois renseigné sur ma position, je présume ?

– Précisément.

– Très bien alors. Je vous écoute. Que signifie ce *aucun mal* ?

– Je ne puis vous l'expliquer maintenant.

– Pourquoi pas ?

– C'est une trop longue histoire, Sire.

– Raison de plus pour commencer tout de suite. Vous dites que je suis un personnage d'importance. Quelles étaient ces clameurs que j'ai entendues ? Pourquoi une multitude s'agite-t-elle en apprenant que ma léthargie a pris fin, et quels sont ces hommes en blanc dans l'immense salle du Conseil ?

– Tout vous sera exposé en temps opportun, Sire, – répondit Howard, – mais non pas ainsi de but en blanc... Nous traversons une de ces périodes incertaines où les esprits sont surexcités. Votre réveil... Personne ne s'attendait à votre réveil. Le Conseil délibère.

– Quel Conseil ?

– Le Conseil que vous avez vu.

Graham eut un geste de vivacité.

– Cela n'est pas juste. On devrait me tenir au courant de ce qui se passe.

– Il faut que vous attendiez. Réellement, il le faut.

Graham s'assit brusquement.

– Je suppose que, puisque j'ai attendu si longtemps pour revenir à la vie, il vaut autant que j'attende encore un peu.

– Cela vaut mieux, – approuva Howard. – Oui ! cela vaut beaucoup mieux. Et il faut que je vous laisse seul... un moment... pendant que j'assisterai à la délibération du Conseil... Je regrette...

Il se dirigea vers la porte silencieuse, eut un mouvement d'hésitation, et disparut. Graham s'avança aussi jusqu'à la porte, essaya de l'ouvrir, la trouva hermétiquement close par un système qu'il n'arriva pas à comprendre, fit demi-tour, arpenta la pièce fiévreusement et finit par s'asseoir. Il resta ainsi quelques instants, les bras croisés, les sourcils froncés, se mordant les poings et s'efforçant d'ordonner, dans son esprit, les différentes pièces du kaléidoscope de cette première heure de résurrection : les vastes espaces mécaniques, la grande lutte qui mugissait et s'entrechoquait à travers ces étranges voies, les séries interminables de salles et de couloirs, le petit groupe lointain de ces antipathiques personnages, sous la colossale statue d'Atlas, enfin les façons mystérieuses de Howard. Il entrevoyait déjà quelque immense héritage – un héritage illicitement employé – qui lui donnait une puissance et des prérogatives sans précédent. Que devait-il faire ? Et le silence de cette chambre close disait assez éloquemment qu'il était prisonnier !

Il se forma dans l'esprit de Graham la conviction irrésistible que cette série d'impressions magnifiques était un rêve. Il voulut fermer les yeux et y parvint. Mais, quand il les rouvrit, cet expédient vénérable n'avait amené aucun réveil. Alors, il se mit à toucher et à examiner un à un les meubles peu familiers qui garnissaient les deux petites chambres. Dans un miroir, en forme de long panneau ovale, il se vit et resta étonné. Vêtu d'un élégant costume pourpre et blanc, d'un blanc bleuâtre, il avait une petite barbe grisonnante taillée en pointe, et sa chevelure noire, à présent striée de fils argentés, était arrangée sur son front d'une façon gracieuse, mais bizarre. Il avait l'air d'un

homme de quarante-cinq ans, peut-être. Pendant un moment, il ne se rendit pas compte que c'était là sa propre image. En se reconnaissant, il éclata de rire.

– Je devrais aller comme cela chez ce vieux Warming, – s'écria-t-il, – et me faire offrir à déjeuner au restaurant.

Puis il songea à revoir, tour à tour, chacun des quelques vieux amis qu'ils avaient conservés de sa jeunesse, et, au milieu de ces pensées divertissantes, il lui fallut se rendre à ce fait, que tous ceux avec qui il aurait pu se réjouir étaient morts, depuis des années et des années… Cette pensée le frappa tout à coup d'une angoisse douloureuse : il s'arrêta court, et ses traits pâlirent sous l'effet de cette soudaine consternation.

Le souvenir tumultueux des mouvantes plates-formes et de l'énorme façade de cette rue merveilleuse se représenta à son esprit. Il revit clairement les multitudes hurlantes, et il revit aussi ces conseillers en blanc, lointains, muets, hostiles. Il se sentit un petit être, très petit, égaré, impuissant, pitoyablement en évidence, dans un monde invraisemblable.

CHAPITRE VII

Dans les chambres silencieuses

Graham s'était remis à parcourir l'appartement. La curiosité, en dépit de la fatigue, le tenait en mouvement. La chambre du fond était haute ; le plafond, en forme de dôme, avait au centre une ouverture oblongue, aboutissant à un tuyau évidé en entonnoir dans lequel tournait un large ventilateur apparemment destiné à aspirer l'air. La faible note bourdonnante de ce mécanisme était le seul son dans la chambre paisible. Par les intervalles des ailes du ventilateur, Graham put entrevoir, par échappées, un coin du ciel. Il fut surpris d'y apercevoir une étoile, et ce fait attira son attention sur le brillant éclairage de ces chambres, qui était obtenu grâce à une multitude de lampes incandescentes, très faibles, disposées au long des corniches. Il n'y avait point de fenêtres, et il se souvint que, dans toutes les immenses pièces et les passages qu'il avait traversés avec Howard, il n'avait remarqué aucune fenêtre. Y en avait-il ? Il existait, à vrai dire, des baies ouvrant sur la vaste rue, mais était-ce dans le but de donner de la lumière ? Ou la cité tout entière était-elle éclairée, nuit et jour, continûment, de façon qu'il n'y eût pas de nuit ?

Un autre problème se présenta à son esprit. Il n'y avait de cheminées dans aucune de ces deux chambres. Se trouvait-on en été et n'étaient-ce là que des appartements d'été ? Ou toute la cité était-elle uniformément chauffée ou rafraîchie ? Ces questions l'intéressèrent ; alors, il examina la contexture lisse des murs, le lit si simplement construit, les dispositions ingénieuses par lesquelles le service domestique était pratiquement aboli. Et, dans tout, la même absence curieuse d'ornements, une grâce nue de forme et de couleur, qu'il trouvait très agréable à l'œil. Il

y avait plusieurs chaises très confortables, une table légère montée sur des roulettes silencieuses et portant des bouteilles, des verres et deux assiettes remplies d'une substance claire semblable à de la gelée. Aucun livre, aucun journal, ni rien pour écrire.

– Le monde a changé, en vérité, – se dit-il.

Il remarqua sur un côté entier de la seconde chambre des rangées bizarres de cylindres doubles portant des inscriptions vertes sur fond blanc, en harmonie avec le système décoratif de la chambre. En outre, au centre de ce panneau, un petit appareil d'environ un mètre carré faisait une légère saillie et tournait vers la chambre une surface lisse et blanche. Une chaise était placée devant. Il eut un moment l'idée que ces cylindres pouvaient être des livres, ou un système nouveau se substituant aux livres, mais l'aspect en était tout autre.

Les caractères gravés sur les cylindres l'intriguaient. À première vue, on eût dit du russe. Puis, il discerna des mots connus, mais mutilés ou bizarrement défigurés. Cette inscription :

LOM KI VWLUT HTRE RWA

s'imposait à son esprit sous la forme ancienne : « L'homme qui voulut être roi. »

– Écriture phonétique, – se dit-il.

Il eut vaguement le souvenir d'avoir lu un conte qui avait ce titre, puis il se le remémora vivement et, par une autre réminiscence, il le qualifia : « La plus belle histoire du monde ». Mais cet objet qu'il avait devant lui n'était pas un livre tel qu'il le concevait. Il réussit à déchiffrer les titres des deux cylindres adjacents :

AU CŒUR DES TÉNÈBRES.

Il n'avait jamais entendu parler de ce livre-là, non plus que de :

LA MADONE DU FUTUR.

Nul doute que, si c'étaient là des romans, leurs auteurs ne fussent postérieurs au XIXe siècle.

Il se creusa la tête un instant encore devant cet étrange cylindre, puis le laissa là et se tourna vers l'appareil carré qu'il examina. Il ouvrit une sorte de couvercle et trouva à l'intérieur un des doubles cylindres. Sur l'arête supérieure, il vit un petit bouton semblable au bouton d'une sonnerie électrique. Il le pressa : un cliquetis rapide commença, puis s'arrêta. Il perçut des voix et de la musique, et remarqua un jeu de couleurs sur la surface plate. Il comprit soudain et recula pour regarder.

Sur la surface carrée, se peignait maintenant un paysage aux couleurs très vives, et, dans ce paysage, de menus personnages se mouvaient ; non seulement ils se mouvaient, mais ils conversaient avec de petites voix très claires. C'était exactement comme la réalité vue à travers une jumelle d'opéra et écoutée dans un long tube. Son intérêt fut captivé tout de suite par la situation qui mettait en présence un homme marchant de long en large et vociférant des paroles furieuses et une femme jolie, mais pétulante. Tous deux étaient vêtus de ce pittoresque costume qui paraissait si étrange à Graham.

– J'ai travaillé, – disait l'homme, – mais toi, qu'as-tu fait ?

– Ah ! Ah ! – fit Graham.

Il oublia toute autre chose et s'installa sur un siège. Peu après, on parla de lui. On disait : *Quand le Dormeur s'éveillera,* par plaisanterie, comme une manière de proverbe, pour indiquer un ajournement interminable, et lui-même il se considéra comme quelque chose de lointain et d'invraisemblable. Au bout d'un court instant, il connut ces deux personnages comme des amis intimes.

Enfin ce drame en miniature se termina, et la surface carrée de l'appareil resta vide.

C'était un monde extraordinaire qu'il lui avait été donné de voir là, un monde sans scrupules, chercheur de plaisir, énergique, subtil, un monde aussi de terrible lutte économique ; il y avait, dans ce drame, des allusions qu'il ne pouvait interpréter, de rapides incidents qui laissaient deviner d'étranges modifications du code moral et de douteuses améliorations. La toile bleue, qui tenait une si grande place dans ses premières impressions de la Cité, reparaissait, encore et toujours, comme le costume des gens du commun. Il ne doutait pas que toute cette histoire, dont le réalisme intense était indéniable, ne fût contemporaine : elle se terminait en une tragédie angoissante. Il restait sans bouger, les yeux écarquillés, devant la surface de l'appareil.

Il tressaillit enfin et se frotta les yeux. Il avait été si absorbé par ce succédané imprévu du roman d'autrefois qu'il se retrouva, dans la petite pièce verte et blanche, avec une surprise qui ressemblait assez au saisissement de son premier éveil. Il se leva, et, brusquement, il fut replongé dans cette ambiance féerique. La netteté de ce drame kinétoscopique s'effaça, et l'émeute dans le vaste espace des rues, le Conseil mystérieux, les phases successives de son réveil, tout lui revint. Ces personnages du drame avaient parlé du Conseil de manière à suggérer l'idée de quelque vague pouvoir universel. Et ils avaient fait allusion au Dormeur, sans qu'il se rendît clairement compte que c'était lui, le Dormeur. Il dut faire un effort pour se rappeler exactement ce qu'ils avaient dit.

Il entra dans la chambre à coucher, et essaya de voir quelque chose, par l'ouverture du dôme, durant les intervalles rapides que laissaient les ailes du ventilateur. Pendant qu'elles tournaient, un bourdonnement confus, semblable à un bruit de machine, arrivait en tourbillons rythmiques. Tout le reste était silence. Bien qu'un jour perpétuel irradiât sans cesse dans cet appartement, là-haut la petite bande intermittente de ciel était

maintenant d'un bleu foncé, presque noir, et parsemée d'une poussière de petites étoiles.

Il reprit son inspection des chambres. Impossible de se faire ouvrir la porte matelassée : ni sonnette, ni aucun autre système d'appel. Son impression d'émerveillement ne le quittait pas, mais il était curieux de se renseigner. Il voulait apprendre exactement en quel rapport il se trouvait avec ces nouveautés. Il résolut alors d'attendre patiemment que quelqu'un vînt. Mais bientôt il se sentit inquiet, dévoré du désir de savoir, d'être distrait, d'éprouver d'autres sensations encore.

Il revint vers l'appareil de l'autre chambre, et il eut vite découvert le moyen de remplacer les cylindres par d'autres. Pendant qu'il opérait ce changement, il songea que, grâce à ces petits instruments, le langage avait été fixé de telle sorte qu'il restait clair et compréhensible, après une période de deux siècles. Les cylindres qu'au hasard il substitua aux autres lui servirent une fantaisie musicale qui fut tour à tour magnifique et sensuelle. Aux paroles, il reconnut une version altérée de l'histoire de Tannhäuser. Cette musique était insolite, bizarre, exécutée d'une manière réaliste et avec le caractère étrange qu'avaient toutes ces nouveautés. Tannhäuser n'allait pas au Venusberg, mais à une *Ville de Plaisirs*. Qu'était-ce qu'une Ville de Plaisirs ? Un rêve, sûrement, l'imaginaire création d'un écrivain fantasque, voluptueux.

Il s'intéressait à cet opéra qui fournissait un nouvel élément à sa curiosité. L'histoire se développait avec une sentimentalité savoureuse, compliquée d'une façon extraordinaire. Soudain, elle cessa de l'intéresser, lui plut de moins en moins, à mesure qu'elle se développa.

Ses sentiments firent une volte-face complète. Ce n'étaient point là des tableaux, ce n'étaient point des idéalisations, mais des réalités photographiées. Le Venusberg du XXIIe siècle le dégoûta, et, oubliant le rôle que jouait le modèle nu dans l'art du XIXe siècle, il s'abandonna à une indignation archaïque. Il se le-

va mécontent et à demi honteux de s'intéresser à de pareils spectacles, même dans la solitude. Il tira sur l'appareil avec violence, chercha le moyen d'interrompre le mouvement. Quelque chose se cassa net. Une étincelle violette atteignit et convulsa son bras, mais l'appareil s'arrêta. Lorsque le lendemain il voulut remplacer ces cylindres de Tannhäuser par d'autres, il constata que le ressort était brisé...

Il se mit à arpenter la chambre, d'un angle à l'autre, en proie à une agitation intolérable et démesurée. Tout ce qu'il venait d'apprendre et ce qu'il avait vu s'entrechoquait, se contredisait, le troublait. Il lui semblait vraiment surprenant que, pendant ses trente années de vie, il n'eût jamais essayé de s'imaginer un tableau de ces temps futurs.

« Nous préparions l'avenir, – se disait-il, – et nul d'entre nous qui prît la peine de se demander quel serait ce futur dont nous jetions les bases. Et le voici... Où en sont-ils ? Qu'est-ce qui a été fait ? Comment me trouvé-je moi-même au milieu de tout cela ? »

Il s'attendait certes à des rues et à des maisons immenses, à des multitudes. Mais ces échauffourées dans les voies de la Cité, et cette sensualité systématisée d'une classe de gens opulents !... Il songeait à Bellamy, dont le héros, dans son Utopie Sociale, avait si étrangement prévu tout ce qui se passait maintenant. Mais ici, aucune Utopie, nul État Socialiste. Il en avait vu assez déjà pour se rendre compte que l'ancienne contradiction du luxe, du gaspillage et de la sensualité, d'un côté, de l'abjecte pauvreté, de l'autre, régnait toujours. Il connaissait suffisamment les facteurs essentiels de la vie, pour saisir cette corrélation. Non seulement les édifices de la Cité étaient gigantesques, les foules, dans les rues, innombrables, mais les clameurs qu'il avait entendues sur les voies, l'embarras d'Howard, l'atmosphère même, parlaient d'un mécontentement colossal. Quel était ce pays ? Toujours l'Angleterre, semblait-il, mais avec des caractères singulièrement peu anglais.

Son esprit cherchait à deviner le reste du monde et se heurtait à un voile énigmatique. Il rôda par son appartement, examinant toute chose, comme pourrait le faire un animal encagé. Il se sentait très fatigué, éprouvait cet épuisement fiévreux qui ne permet pas le repos. Il restait aux écoutes, pendant de longs moments, sous le ventilateur, pour saisir quelques échos lointains des tumultes qu'il savait se continuer dans la Cité, et il se surprenait à parler tout haut.

– Deux cent trois ans – répéta-t-il longtemps avec un rire stupide. – Alors, je suis âgé de deux cent trente-trois ans : le plus vieil habitant du globe. Sûrement, ils n'ont pas renoncé à la tendance que l'on avait de notre temps à confier l'autorité au plus vieux. Mes droits sont indiscutables ! Allons, je radote ! Je me rappelle les atrocités turques comme si c'était hier. Voilà un véritable grand âge ! Ha ! Ha !

Il fut étonné de s'entendre rire, puis il s'esclaffa délibérément et plus haut. Enfin, il s'aperçut qu'il se conduisait comme un fou.

« Allons, du calme, – se dit-il, – du calme ! »

La promenade par la chambre se fit plus régulière.

– Ce nouveau monde, – monologuait-il, – je ne le comprends pas. Pourquoi ?... Toujours des pourquoi... Je suppose qu'ils peuvent voler dans les airs et accomplir toutes sortes de merveilles. Voyons, que j'essaie de raccorder le passé au présent.

En premier lieu, il constata avec stupéfaction combien vagues étaient devenus les souvenirs de ses toutes premières années. Il ne retrouvait que quelques fragments, en général les moments les plus insignifiants, des événements d'importance médiocre. Son enfance sembla, tout d'abord, avoir laissé plus de traces ; il se rappela ses livres de classe, et certaines leçons d'arpentage ; puis il se remémora les aspects les plus saillants

de sa vie ; il songea à sa femme, depuis longtemps morte, à son influence néfaste, maintenant anéantie dans la corruption ; il évoqua les figures de ses rivaux, de ses amis, et de ceux qui lui avaient été fidèles et de ceux qui l'avaient trahi, ses dernières années de misère, ses résolutions changeantes, et enfin ses études et ses travaux acharnés. Au bout d'un instant, il reconnut que tout ce passé était resté dans sa mémoire – ténébreux peut-être, et semblable à du métal depuis longtemps au rebut mais nullement endommagé, ni détérioré, n'ayant besoin que d'être repoli. Et ce passé se colorait d'une nuance de misère de plus en plus profonde. Valait-il la peine de repolir ces vieilles ferrailles ? Par un miracle, il avait été arraché à une vie devenue intolérable...

Il en revint à sa condition actuelle. Il luttait en vain avec les faits. C'était un fouillis inextricable.

À travers le ventilateur, il aperçut le ciel rosé par l'aurore. Une vieille habitude prit le dessus dans les sombres replis de sa mémoire.

– Il faut que je dorme, – dit-il.

Le sommeil lui apparut comme un délicieux soulagement à sa détresse mentale et aussi à la douleur, à la lourdeur croissante de ses membres. Il se dirigea vers le petit lit si bizarre, s'y étendit et ne tarda pas à s'endormir...

Il devait, en vérité, se familiariser avec cet appartement, avant de le quitter, car il y resta enfermé trois jours, pendant lesquels nul, excepté Howard, n'entra dans sa prison. L'étrangeté de sa destinée se mêlait à celle de sa survivance, et en quelque sorte la diminuait. Il avait fait sa réapparition dans l'humanité, semblait-il, uniquement pour en être arraché et jeté dans cette inexplicable solitude. Howard venait régulièrement, avec des fluides subtilement nutritifs et réconfortants et des mets légers et agréables, tout à fait nouveaux pour Graham. Il fermait soigneusement la porte en entrant. Pour les questions

de détail, son obligeance augmentait. Mais quant aux rapports existant entre Graham et les grands événements qui se décidaient d'une façon si mystérieuse derrière ces murs impénétrables, il se refusait à donner aucune explication. Il éludait aussi poliment que possible toute question touchant la situation des affaires du dehors. Mais, pendant ces trois jours là, l'activité cérébrale de Graham fit bien du chemin.

Ce qu'il avait vu, ces efforts et ces précautions pour l'empêcher de voir, tout cela s'agitait dans son esprit. Il échafauda d'innombrables hypothèses pour expliquer sa position, et par hasard il trouva la vraie.

Ces divagations étaient une excellente préparation aux événements affolants qui devaient se produire peu après et lorsque vint enfin le moment de sa libération, il était capable de tout affronter…

La façon dont Howard se comportait vis-à-vis de lui augmentait encore chez Graham l'impression de son extraordinaire importance. Dans l'instant où elle s'ouvrait et se refermait, la porte, eût-on dit, laissait s'engouffrer toute une invasion d'éventualités. Graham posait, avec insistance, des questions qui devenaient chaque fois plus précises, plus pressantes, et auxquelles Howard échappait en alléguant d'équivoques impossibilités.

– Ce réveil était imprévu, – répétait-il. – Il s'est trouvé coïncider avec les débuts d'une convulsion sociale. Pour vous l'expliquer, il me faudrait vous raconter l'histoire d'une grosse et demie d'années.

– La vérité, – ripostait Graham, – c'est que vous avez peur de mon intervention… Il me paraît, en somme, que je pourrais être l'arbitre… que je devrais l'être.

– Ce n'est pas exact, mais vous possédez… Au fait, je puis bien vous le dire… l'accroissement automatique de vos richesses

met en vos mains... de grandes possibilités d'intervention. En outre, vous exerceriez votre influence... de diverses manières, avec vos idées du dix-huitième siècle.

– Du dix-neuvième, – corrigea Graham.

– Avec vos notions du vieux monde, enfin, ignorant comme vous l'êtes de tous les caractères et du fonctionnement de notre État... !

– Suis-je si bête ?

– Certainement non.

– Me croit-on capable d'agir témérairement ?

– On ne s'attendait en aucune façon à ce que vous eussiez jamais la possibilité d'agir... Personne ne s'imaginait que vous finiriez réellement par vous réveiller. Le Conseil vous avait entouré de toutes les précautions antiseptiques... Mais, en fait, nous vous croyions mort... Une simple halte dans le processus de corruption... Et... Mais c'est trop complexe. Nous n'osons pas... brusquement... tandis que vous n'êtes encore... qu'à demi éveillé...

– Mauvaise excuse, – interrompit Graham. – Pourquoi ne me bourre-t-on pas nuit et jour de faits et d'avertissements, et ne m'enseigne-t-on pas toute la sagesse d'à présent, afin de me qualifier mieux pour mes responsabilités ? Suis-je, en quoi que ce soit, plus sage maintenant qu'il y a deux jours, lorsque je m'éveillai ?

Howard, muet, pinçait les lèvres.

– Je commence à éprouver... j'éprouve à chaque instant plus clairement cette impression qu'il y a un secret... un secret compliqué dont vous tenez la clef... Est-ce que le Conseil, ce Comité, quel que soit le nom dont il vous plaira de l'appeler, s'occupe à falsifier le compte de mes biens ? Est-ce cela ?

– Ce soupçon... – protesta Howard.

– Peuh ! – fit Graham. – En tout cas, retenez bien mes paroles : il en cuira à ceux qui m'ont mis ici. Il leur en cuira. Je suis vivant, n'en doutez pas, je suis bien vivant. Chaque jour, mon pouls est plus vigoureux et mon esprit plus clair. C'est fini la léthargie. Je suis un homme revenu à la vie et je veux vivre...

– Vivre !

La figure de Howard s'éclaira sous l'effet d'une subite inspiration. Il s'approcha de Graham et parla d'un ton cordial et confidentiel.

– C'est pour votre bien que le Conseil vous renferme ici ! Vous êtes agité. Naturellement... un homme énergique ! Vous ne vous amusez guère ici. Mais nous tenons vivement à ce que tous vos désirs soient... Peut-être voudriez-vous... ? Est-ce que... un peu de société... ?

Il eut un silence plein de sous-entendus.

– Oui, – fit Graham, d'un air pensif. – J'ai un désir.

– Ah ! nous y sommes. En effet, c'est de notre part un oubli impardonnable.

– Ces foules, dans vos rues là-bas...

– Pour cela, – dit Howard, – je crains que... Mais... vous désirez de la compagnie... ?

Howard restait debout près de la porte, et observait Graham qui arpentait la chambre, incertain du sens véritable de l'offre qu'on lui faisait. De la compagnie ? En admettant qu'il accepte, qu'il demande *de la compagnie ?* Sera-t-il possible de recueillir dans la conversation quelque vague idée de la lutte qui a éclaté au moment de son réveil ? Il médita encore, et la proposition lui apparut sous son vrai jour. Il se tourna brusquement vers Howard.

– Qu’entendez-vous par *compagnie* ?

Howard leva les yeux au ciel et haussa les épaules.

– Des êtres humains, – dit-il, avec un curieux sourire sur sa face épaisse. – Nos idées sociales sont certainement... plus libérales que celles de votre temps. Si un homme désire apaiser un ennui comme celui-ci... par la société féminine, par exemple... nous ne voyons là aucun scandale. Nous avons débarrassé notre esprit des formules. Il y a dans notre Cité une classe, une classe nécessaire, discrète... qui n’est plus méprisée...

Graham demeura stupéfait.

– Cela vous aiderait à passer le temps, – continua Howard. – J’aurais peut-être dû y penser déjà ? mais, à la vérité, il arrive tant de choses...

Il indiquait le monde extérieur. Graham hésita. Pendant un instant, la forme d’une femme, que son imagination créait subitement, domina son esprit avec une séduction intense. Puis il eut un éclair de colère.

– Non ! – cria-t-il, en parcourant la chambre à grands pas. – Tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, me convainc... de quelque grand événement auquel je suis mêlé... Je n’ai aucune envie de passer le temps, comme vous me le proposez. Oui, je sais, le désir et la satisfaction sont la vie, en un sens... et aussi la mort, l’anéantissement ! Dans ma première existence avant de m’endormir, j’ai travaillé cette pitoyable question : je ne veux pas recommencer. Il y a une cité... une multitude en émoi... et pendant ce temps... je suis ici comme un lapin pris au filet...

Sa colère croissait ; il suffoqua un instant, brandissant ses poings fermés. Il cédait à une crise de rage, proférait d’antiques jurons. Ses gestes avaient le caractère de menaces, de voies de fait.

– J'ignore à quel parti vous appartenez. Vous me maintenez dans une complète ignorance. Mais je sais une chose, c'est que je suis enfermé ici, dans une intention inavouable... criminelle peut-être. Je vous avertis, je vous préviens des conséquences. Dès que j'aurai repris ma liberté et... mon pouvoir...

Il comprit tout à coup que menacer ainsi pourrait être un danger pour lui, et il se tut.

Howard le regardait avec une curieuse expression.

– Dois-je prendre vos paroles comme un message pour le Conseil ? – fit-il.

Graham, à cet instant, eut l'envie de bondir sur l'homme, de l'abattre ou de l'étourdir. Cette impulsion dut se trahir sur son visage ; en tout cas, la retraite de Howard fut prompte. En une seconde la porte silencieuse s'était refermée, et le revenant du XIXe siècle se trouva seul. Pendant un moment, il demeura rigide, les poings fermés, à demi levés. Puis il les laissa retomber avec violence.

– Quel fou j'ai été ! – se dit-il, et il donna libre cours à son exaspération, tapant du pied par la chambre et vociférant des injures...

Longtemps il s'entretint dans cette frénésie, pestant contre sa situation, contre sa propre folie, furieux contre les drôles qui l'avaient emprisonné. Il s'obstina dans son emportement, pour éviter de considérer sa situation avec calme. Il se livrait à sa colère, dans la crainte d'être en proie à la peur.

Bientôt, pourtant, il s'aperçut qu'il retrouvait l'usage de sa raison. Cet emprisonnement était inexplicable, mais, sans nul doute, les formes légales – les nouvelles formes légales, – le permettaient. Sa claustration devait donc être légale. Ces gens étaient de deux cents ans plus avancés dans la civilisation que ses contemporains d'autrefois. Il était peu probable qu'ils fussent moins... humains. Cependant ils avaient débarrassé leur

esprit des formules. La pitié, l'humanité, comme la chasteté, n'étaient-elles que des formules ?

Son imagination se mit à l'œuvre pour conjecturer le sort qu'on lui réservait. Les efforts de sa raison, afin de chasser ses prévisions, pour la plupart logiquement admissibles, furent sans succès.

« Pourquoi me ferait-on quoi que ce soit ?... Si les choses en viennent au pire, – se dit-il enfin, – je n'aurai qu'à acquiescer à ce qu'ils veulent. Mais que veulent-ils ? Et pourquoi ne pas m'interroger, au lieu de me claquemurer ainsi ? »

Il reprit ses méditations sur les intentions possibles du Conseil. Puis, il examina en détail la conduite d'Howard, ses regards sinistres, ses hésitations inexplicables. Pendant un instant, son esprit s'attacha à une autre idée, celle de s'échapper de ces chambres. Mais où pourrait-il se réfugier dans ce vaste monde si peuplé ? Il serait plus mal en point qu'un paysan du moyen âge tombé par hasard dans la Londres du XIXe siècle.

« À qui profiterait le mal qui me serait fait ? »

Il songeait au tumulte, au grand bouleversement social dont il était devenu l'axe, d'une manière si inconcevable. Un texte d'ailleurs sans aucune relation avec ses pensées, mais pourtant singulièrement persistant, surgit, flottant sur les ténèbres de sa mémoire. Jadis un autre Conseil avait déclaré :

– Il est utile qu'un homme meure pour tout le peuple.

CHAPITRE VIII

Les toits

Tandis que le ventilateur, en marche dans l'ouverture circulaire, laissait voir rapidement quelques parcelles du ciel nocturne, des bruits étouffés parvenaient jusqu'au prisonnier, par ce chemin. Debout, au-dessous du dôme, et se débattant obscurément avec les pouvoirs inconnus qui l'emprisonnaient et qu'il avait maintenant délibérément mis au défi, Graham tressaillit tout à coup au son d'une voix.

Étonné, il leva la tête, et vit, entre les intervalles du ventilateur en marche, la face et les épaules d'un homme qui l'observait. Une main passa et fut aussitôt frappée par l'aile de l'appareil qui oscilla un instant et continua à tourner, avec, sur le bord de sa lame mince, un petit fragment brunâtre, et quelque chose commença à tomber de là sur le parquet, en gouttelettes, comme une pluie silencieuse.

Graham regarda à terre et reconnut du sang. Il leva la tête encore, étrangement intrigué. L'homme avait disparu.

Graham resta muet et immobile, tous ses sens tendus vers le petit coin enténébré, car, au-dehors, la nuit complète était venue. Il crut voir de petites taches faibles, éloignées, flottant légèrement à travers l'air extérieur. Elles descendaient, capricieuses, tourbillonnantes, et disparaissaient, chassées par la colonne d'air qu'aspirait le ventilateur. Un rayon de lumière tremblota, les taches s'éclairèrent vivement d'une lueur blanche, puis les ténèbres envahirent tout. De sa retraite bien chauffée et lumineuse, il s'aperçut qu'il neigeait à quelques pieds de lui.

Graham recula jusqu'à l'autre bout de la chambre, puis il revint sous le ventilateur. Il distingua une tête, entendit des chuchotements, un coup vif sur une substance métallique, un effort, des voix, et le ventilateur s'arrêta. Une rafale de flocons de neige s'engouffra dans la chambre, fondant à la chaleur avant d'avoir touché le sol.

– N'ayez pas peur ! – cria quelqu'un.

– Qui êtes-vous ! – murmura Graham.

Un moment, on n'entendit autre chose que le balancement du ventilateur, puis un homme introduisit sa tête, avec précaution, dans l'ouverture. Sa figure apparaissait presque renversée ; sa chevelure sombre était humide de neige fondante. Il avait le visage jeune, les yeux brillants, et les veines de son front étaient gonflées. Il semblait faire tous ses efforts pour conserver l'équilibre. Pendant plusieurs secondes, ni lui, ni Graham ne parlèrent.

– C'est vous le Dormeur ? – questionna enfin l'étranger.

– Oui, – répondit Graham. – Que me voulez-vous ?

– Je viens de la part d'Ostrog, Sire.

– Ostrog ?

L'homme, dans le ventilateur, se tourna de telle sorte que Graham put le voir de profil. Il semblait écouter. Soudain, retentit un cri d'alarme, et l'intrus se rejeta en arrière, juste à temps pour éviter le coup de balai du ventilateur relâché. Graham n'aperçut plus que les ailes en mouvement et, dans les intervalles, la neige qui tombait lentement.

Il se passa peut-être un grand quart d'heure avant que quelqu'un reparût au haut du dôme. Mais, à la fin, le même bruit métallique se reproduisit ; les volants s'arrêtèrent et la neige recommença à tomber. Graham était resté tout le temps

debout, à la même place, aux écoutes, et tout frémissant. Il reconnut dans l'ouverture la tête de l'individu.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? – demanda-t-il.

– Nous voulons vous parler, Sire, – dit l'homme.

– Nous voulons... Hé ! je vais lâcher prise... Voilà trois jours que nous cherchons à parvenir jusqu'à vous... trois jours.

– Est-ce enfin la délivrance ? – murmura Graham. – Est-ce la fuite ?

– Oui, Sire, si vous voulez.

– Vous êtes de mon parti... du parti du Dormeur ?

– Oui, Sire.

– Que faut-il que je fasse ?

Il y eut un remue-ménage confus. L'intrus passa le bras – sa main saignait – et ses genoux parurent au-dessus du rebord.

– Attention, éloignez-vous, – dit-il, et il se laissa tomber, plutôt lourdement, sur les mains et sur une épaule, aux pieds de Graham.

Le ventilateur relâché tourbillonna bruyamment. L'étranger roula sur lui-même, se remit debout prestement, et tout ému, la main à son épaule meurtrie, il fixait Graham de ses yeux brillants.

– C'est bien vous le Dormeur, – dit-il. – Je vous ai vu endormi, lorsque la loi permettait à chacun de vous voir.

– Je suis l'homme qui était en léthargie, – certifia Graham. – Ils m'ont emprisonné. Je suis ici depuis mon réveil... depuis trois jours au moins.

L'intrus sembla prêt à parler. Mais il perçut un bruit, jeta un rapide coup d'œil vers la porte et, soudain, quitta Graham et courut de ce côté, criant des mots incohérents. Un court ciseau d'acier brilla dans sa main, et il se mit à frapper à coups répétés sur les gonds.

– Attention ! Hop ! – cria une voix provenant d'en haut.

Graham leva les yeux, aperçut deux jambes qui pendaient, recula, fut atteint à l'épaule par une des deux jambes, et une masse pesante l'entraîna : perdant l'équilibre, il tomba de tout son long, tandis que la masse culbutait par-dessus sa tête. Il se releva sur les genoux et vit, assis devant lui, un second individu venu par le même chemin.

– Je ne vous avais pas vu, Sire, – haletait l'homme.

Il se leva, et aida Graham à se remettre debout.

– Êtes-vous blessé, Sire ? – dit-il, encore tout essoufflé.

Des coups sourds commençaient à pleuvoir sur le ventilateur. Quelque chose effleura la figure de Graham, et une lame scintillante de métal blanchâtre tomba la pointe en avant et s'abattit à plat.

– Que signifie tout cela ? – cria Graham, stupéfait. – Qui êtes-vous ? Qu'allez-vous faire ? Songez que je ne comprends rien à ce qui se passe.

– En arrière ! – cria le premier des deux individus, et il attira brusquement Graham vers lui, pour l'empêcher d'être atteint par un autre fragment de métal.

– Nous voulons que vous veniez, Sire, – dit en haletant le nouveau venu, et Graham, se tournant vers lui, aperçut sur son front une coupure récente d'où le sang coulait. – Venez... Votre peuple vous appelle.

– Venir où ? Mon peuple ?

– À la grande salle, près des marchés. Ici, votre vie est en danger, nos espions nous ont avertis… juste à temps. Le Conseil a décidé… aujourd'hui même ou de vous faire prendre une drogue, ou de vous tuer. Or, tout est prêt, le peuple est exercé, la police des moteurs aériens, les ingénieurs et la moitié des employés des chemins mobiles sont avec nous. Les lieux de réunion sont pleins d'une foule qui vous acclame. La Cité entière est en révolte contre le Conseil. Nous avons des armes…

D'un revers de main il essuya le sang de son front.

– Votre vie, ici, est en danger…

– Mais pourquoi des armes ?

– Le peuple s'est soulevé pour vous protéger, Sire ! Mais qu'est-ce ?

Il se retourna rapidement, tandis que l'homme qui était descendu le premier faisait entendre un sifflement entre ses dents. Puis il recula vivement, en faisant signe à son compagnon et à Graham de se cacher, et lui-même se dissimula derrière la porte qui s'ouvrait.

Au même instant Howard, son lourd visage soucieux, entrait, un petit plateau à la main. Il tressaillit, leva les yeux, la porte se ferma brusquement derrière lui, le plateau bascula, pencha de côté, et le ciseau d'acier vint le frapper derrière l'oreille. Il tomba comme un arbre abattu et resta étendu en travers de la baie ouvrant sur la chambre extérieure. L'homme qui l'avait frappé se baissa vivement, examina un instant la figure d'Howard, se leva, et retourna continuer son travail à la porte.

– Votre poison ! – murmura une voix à l'oreille de Graham.

Puis, brusquement, ils furent dans les ténèbres. Les innombrables lumières des corniches avaient été éteintes. Dans l'ouverture du ventilateur, Graham vit tourbillonner la neige blafarde, tandis que s'agitaient hâtivement de sombres formes

humaines. Trois d'entre elles s'agenouillèrent. Un objet confus... une échelle fut descendue par l'ouverture, et une main apparut, tenant une lumière jaune que le vent agitait.

Graham eut un moment d'hésitation, mais les actes et les paroles de ces hommes, leur promptitude et leur ardeur s'accordaient si bien avec les craintes que lui inspirait le Conseil, avec son idée et son espoir de délivrance, qu'il laissa de côté toute défiance. Et son peuple ne l'attendait-il pas ?

– Je ne comprends pas, – dit-il, – mais je me fie à vous. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

L'homme qui avait une balafre au front saisit vivement le bras de Graham.

– Grimpez à l'échelle, – murmura-t-il, – et lestement, ils ont dû entendre.

En tâtonnant, Graham parvint à saisir les montants de l'échelle, fixa son pied sur le premier échelon, et, en tournant la tête, il vit, au vacillement jaune de la lumière, par-dessus l'épaule de l'homme qui était près de lui, le premier de ses sauveurs, travaillant toujours après la porte, une jambe de chaque côté du corps d'Howard. Graham reprit son ascension : soulevé par son conducteur et tiré par ceux qui étaient en haut, il se trouva debout, enfin, sur quelque chose de dur, de froid et de glissant, en dehors du tuyau de ventilation.

Il frissonna à ce brusque changement de température. Une demi-douzaine d'hommes se tenaient autour de lui, et de légers flocons de neige tombaient, en fondant, sur ses mains et son visage. Pendant un moment, ce fut l'obscurité complète, puis une lueur brilla, lueur blafarde, d'un blanc tirant sur le violet. Et de nouveau tout fut plongé dans l'ombre.

Il vit cependant qu'il était sur le toit du vaste édifice de la Cité, édifice général qui avait remplacé la diversité des maisons, des rues et des places, telles qu'elles étaient à Londres jadis. La

surface sur laquelle il marchait était unie, avec d'énormes câbles qui serpentaient et s'entrecroisaient dans toutes les directions. Les roues d'un certain nombre de moulins à vent apparaissaient confuses et gigantesques, à travers l'obscurité, au milieu de la tourmente de neige, et mugissaient avec un ronflement qui variait selon la violence des rafales. Un peu plus loin, une lueur blanche, intermittente, s'élevait d'en bas, frôlant les tourbillons de neige d'un éclair passager, et formant dans la nuit un spectre aussitôt disparu. Çà et là, bas et aplatis, des mécanismes aux contours vagues, mus par le vent, lançaient de livides étincelles.

Il discerna tout cela sommairement, tandis que ses sauveurs remontaient auprès de lui. Quelqu'un lui jeta sur les épaules un manteau moelleux, d'un tissu semblable à la fourrure, et le lui fixa avec des boucles, à la taille et aux épaules. On parlait brièvement, d'un ton résolu. Avant qu'il eût pu se faire une idée claire de ce spectacle nouveau, une forme sombre avait saisi son bras et l'entraînait.

– Par ici, – et, se laissant mener, Graham vit qu'on lui indiquait, à une certaine distance, sur la surface unie du toit, une buée semi-circulaire, confusément lumineuse. Il obéit.

– Attention, – fit une voix, comme Graham trébuchait contre un câble. – Posez le pied dans l'intervalle, mais pas dessus... il faut nous hâter.

– Où est le peuple ? – demanda Graham. –... Le peuple qui m'attend, comme vous disiez ?

L'étranger ne répondit pas. Il lâcha le bras de Graham, parce que le sentier se faisait plus étroit, et marcha devant, à rapides enjambées. Graham suivait aveuglément. L'instant d'après, il courait.

– Est-ce que les autres viennent ? – s'enquit-il en haletant.

Mais il ne reçut pas de réponse. Son compagnon lança un coup d'œil en arrière et continua de détaler. Ils arrivèrent à une

sorte de chemin en métal, à claire-voie, ouvert, transversal à la direction d'où ils venaient, et ils s'y engagèrent. Graham regarda derrière lui, mais la tourmente de neige cachait ses compagnons.

– Avançons, – répétait son guide.

Au galop, maintenant, ils approchaient d'un petit moulin à vent qui tournait à une grande hauteur.

– Baissez-vous ! – avertit le guide, et ils évitèrent une courroie sans fin qui allait, en mugissant, rejoindre en haut le pivot des ailes.

– Par ici. – Et ils enfoncèrent jusqu'à la cheville, dans une gouttière pleine de neige fondante, entre deux parapets de métal, qui bientôt s'élevèrent jusqu'à hauteur de la taille.

– Je passerai le premier, – dit le guide.

Graham serra davantage son manteau autour de lui et suivit. Ils rencontrèrent soudain un étroit abîme, que la gouttière franchissait, pour aller se perdre dans les ténèbres. Graham voulut entrevoir, par-dessus le parapet, le fond du gouffre. Un instant, il déplora sa fuite irréfléchie, n'osa plus regarder, et un vertige le prit, tandis qu'il pataugeait dans la neige à demi liquide.

Puis, sortis de la gouttière, ils s'élancèrent à travers un vaste espace plat couvert de neige fondante ; par ci par là, cet espace était transparent et éclairé faiblement par les lumières qui, au-dessous, allaient et venaient. Il hésita devant cette substance d'apparence peu solide, mais son guide continua sa course, sans y prendre garde ; ils gravirent des marches glissantes et arrivèrent ainsi jusqu'au bord d'un grand dôme de verre. Ils en firent le tour. Bien loin, en bas, on semblait se livrer à la danse, et les échos de la musique leur parvenaient à travers la coupole. Graham s'imagina entendre un appel dans la tourmente, et son guide le pressa de forcer son allure. Ils atteigni-

rent, en grimpant, tout essoufflés, un endroit où s'élevaient d'énormes moulins à vent, dont l'un avait des dimensions si vastes que l'extrémité inférieure de ses ailes était seule visible, tombant brusquement du ciel et rebondissant d'un élan nouveau jusque dans la nuit et dans la neige. Ils traversèrent en hâte le colossal réseau métallique de ses supports, et se trouvèrent au-dessus de plates-formes mobiles semblables à celles que Graham avait contemplées du balcon. Ils rampèrent à travers la transparence inclinée qui recouvrait cette voie, se traînant comme ils pouvaient, sur leurs mains et sur leurs genoux, à cause de la neige glissante.

Presque partout, le toit était embu à l'intérieur, et Graham n'apercevait la chaussée qu'à travers une brume ; mais, près du bord supérieur, le verre était clair, et il parvint à distinguer tout ce qui se passait au-dessous. Malgré les sollicitations pressantes de son guide, il céda un moment au vertige et resta étendu sur le verre, en proie à un malaise qui le paralysait. En bas, comme des points qui se meuvent, les gens de la Cité sans sommeil s'agitaient dans leur clarté perpétuelle, et les plates-formes poursuivaient leur incessant voyage. Des messagers, des gens se rendant à des occupations inconnues partaient comme des projectiles, le long des câbles en arc de cercle, et des foules s'entassaient sur les fragiles passerelles. C'était comme une gigantesque ruche en verre que Graham contemplait là, et ce gouffre s'étendait au-dessous de lui, verticalement : pour le préserver d'une chute, rien que ce verre qui semblait résistant, mais dont il ignorait l'épaisseur.

La rue était là, baignée de chaleur et de clarté, tandis que Graham se sentait maintenant trempé jusqu'aux os par la neige fondue. Ses pieds étaient transis de froid. Il lui fut impossible de bouger :

– En avant ! – lui cria son guide, avec de l'inquiétude dans la voix. – En avant !

Graham, avec un effort, atteignit le sommet du toit. Sur l'autre pente, suivant l'exemple de son guide, il se retourna et se laissa glisser en arrière, très rapidement, au milieu d'une petite avalanche de neige. Tandis qu'il glissait, il songeait à ce qui arriverait s'il rencontrait quelque trou béant sur son chemin. Une fois au bord, il retomba sur ses pieds, trébucha et enfonça jusqu'à la cheville dans la neige fondue, remerciant le ciel de se retrouver sur un sol plus résistant. Son guide franchissait déjà une cloison métallique qui clôturait un espace horizontal. À travers les flocons de neige, rares maintenant, apparaissait confusément une autre ligne d'immenses moulins à vent ; puis, soudain, un bruit assourdissant vint percer le vague brouhaha des ailes en mouvement. C'était un sifflement de machine, d'une intensité extraordinaire, qui semblait venir simultanément de tous les points de l'horizon.

– Ils se sont aperçus de notre fuite, – s'écria le guide, avec un accent de terreur, et tout à coup, la nuit s'illumina d'un éclat aveuglant.

Au-dessus de la neige tourbillonnante, au-dessus des sommets des moulins à vent, se dressaient d'immenses mâts portant des globes de lumière livide. Ils décrivaient des perspectives illimitées dans toutes les directions, et leur clarté s'étendait à perte de vue.

– Montez là-dessus, – fit le conducteur de Graham, et il le poussa en avant, vers un long grillage de métal qui courait comme un ruban noir entre deux bordures de neige.

Un faible tourbillon de vapeur s'en élevait, et Graham sentit une chaleur à ses pieds engourdis.

– Avancez ! – cria le guide à dix mètres plus loin ; puis, sans attendre, traversant l'éblouissante clarté, il se lança à toutes jambes vers les supports de fer de la rangée suivante des moulins à vent.

Graham, se remettant de son étonnement, le suivit à la même allure, convaincu que leur capture était imminente. Au bout d'une vingtaine de secondes, ils se trouvèrent dans un réseau de lumière vive et d'ombres noires coupées de grandes barres plus sombres et mouvantes, au-dessous des roues monstrueuses. Le guide continua à courir pendant un moment, et soudain se jeta de côté et disparut dans un coin obscur, au pied d'un énorme support. Ils se blottirent là, haletants et aux aguets.

La scène qui se déroulait devant Graham était fantastique. La neige avait presque complètement cessé de tomber ; seul, un flocon attardé passait de temps à autre à travers le tableau. Mais devant eux ils voyaient une large étendue plate, d'un blanc blafard, interrompue seulement par des masses gigantesques, des formes mouvantes et de longues bandes d'impénétrables ténèbres.

Partout, autour d'eux, s'enchevêtraient des constructions métalliques et des poutres de fer aux proportions surhumaines, à ce qu'il lui sembla, et les bras des moulins, presque immobiles dans l'accalmie qui suivait la tempête, passaient en grandes courbes luisantes et montaient lentement se perdre dans les buées lumineuses. Partout où la lumière pailletée de neige frappait le sol, des poutres, des traverses et d'interminables courroies apparaissaient en haut et en bas, comme avec une obstination indomptable, puis disparaissaient dans le noir. Et malgré toute cette activité puissante, malgré ce témoignage omnipotent de volonté et de dessein, cette immensité de mécanismes, sous son manteau de neige, semblait vide et toute présence humaine, sauf la leur, et aussi déserte, aussi peu fréquentée par les hommes que quelque inaccessible glacier des Alpes.

– Ils doivent s'être lancés à nos trousses, – cria le guide. – Nous sommes à peine à moitié chemin. Si froid qu'il fasse ici, il faut nous y cacher un moment... au moins jusqu'à ce que la neige recommence à tomber plus épaisse.

Ses dents claquaient.

– Où sont les marchés ? – demanda Graham, écarquillant les yeux autour de lui. – Où est le peuple ?

L'autre ne lui répondit pas.

– Regardez ! – murmura Graham, puis il se tapit et ne fit plus aucun bruit.

La neige subitement tombait plus dense, et, glissant sur les remous tourbillonnants de la voûte noire du ciel, quelque chose venait, vague, ample et rapide. Cela descendit en une courbe très accusée et décrivit un large cercle, avec de grandes ailes éployées, laissant une traînée de vapeur qui se condensait ; puis cela s'éleva avec une extrême agilité et remonta doucement dans l'air, plana horizontalement en une vaste courbe et disparut dans la nuit. À travers les côtes de ce grand corps, Graham aperçut deux hommes tout menus, très actifs, fouillant les solitudes neigeuses avec des lunettes de campagne. Pendant une seconde, ils apparurent clairement, ensuite confus, à travers un tourbillon de neige, puis petits et lointains et, une minute après, ils étaient hors de vue.

– Allons ! – cria le guide. – En avant !

Il tira Graham par la manche et, incontinent, tous deux se mirent à descendre à toute vitesse l'arcade de fer, au-dessous des roues à vent. Graham courant aveuglément se jeta sur son conducteur qui venait soudain de se retourner. À une douzaine de mètres de là un abîme s'étendait à perte de vue, à droite et à gauche, dans toutes les directions, semblant s'opposer à leur marche.

– Faites comme moi, – chuchota le guide.

Il se mit à quatre pattes et rampa jusqu'au bord, avança la tête, puis lentement se tourna et recula jusqu'à ce qu'une de ses

jambes pendît dans le vide. Il tâtait quelque chose avec son pied, et enfin il se laissa glisser dans le gouffre. Sa tête reparut.

– C'est un large rebord, dans l'obscurité d'un bout à l'autre. Faites comme moi.

Après une légère hésitation, Graham rampa à quatre pattes vers le bord et fouilla des yeux dans un trou d'un noir velouté. Atrocement angoissé, il ne se sentait le courage ni d'avancer ni de battre en retraite : il s'assit, laissa pendre sa jambe, sentit les mains de son guide qui le tiraient, éprouva l'horrible impression de glisser dans l'insondable. Sous ses pieds, un liquide épais clapota, et il comprit qu'il se trouvait dans un chéneau boueux, au milieu de ténèbres opaques.

– Par ici ! – murmura son guide qui pataugeait dans le chéneau plein d'eau en se serrant contre le mur.

Ils continuèrent à marcher ainsi. Il lui semblait que, de minute en minute, il passait, dans le froid et l'humidité, par d'innombrables phases de misère, par une centaine de degrés d'épuisement. Au bout d'un moment, il ne sentit plus ses mains, ni ses pieds. Le chéneau descendait. Il s'avisa qu'ils étaient maintenant à quelques pieds au-dessous du sommet des édifices. Des rangées de formes blanches, fantomatiques, semblables à des spectres de fenêtres aux jalousies baissées, s'élevaient au-dessus d'eux. Ils arrivèrent à l'extrémité d'un câble fixé au-dessus de l'une de ces fenêtres blanches, câble obscurément visible et tombant dans une ombre impénétrable. Tout à coup la main de Graham rencontra celle du guide.

– Ne bougeons plus ! – murmura l'autre très bas.

Graham leva les yeux en tressaillant et vit au-dessus de sa tête les énormes ailes de la machine volante qui glissait lentement et sans bruit en travers de la large bande du ciel d'un bleu-gris tacheté de neige. Presque aussitôt, elle disparut.

– Ne bougez pas encore, ils viennent de tourner.

Tous deux restèrent immobiles un instant, puis le compagnon de Graham se leva et, tendant le bras vers les attaches du câble, commença à manipuler un amas indistinct de poulies et de cordages.

– Qu'est cela ? – demanda Graham.

La seule réponse qui lui parvint fut un faible cri. L'homme se tenait accroupi contre la paroi. Graham écarquillant les yeux aperçut confusément le visage de son compagnon, qui observait attentivement le long ruban de ciel, et, en suivant son regard, il distingua la machine volante toute lointaine et à peine visible. Puis il remarqua que les ailes pointées vers eux se développaient des deux côtés, et qu'à chaque seconde ses proportions augmentaient. Elle longeait le bord du précipice.

Les mouvements de l'homme devinrent convulsifs. Il jeta deux barres croisées dans les mains de Graham, qui, ne pouvant rien voir, s'assura de leur forme en les palpant. De fines cordes les reliaient au câble, et sur les cordes étaient fixées des poignées faites d'une substance élastique.

– Mettez-vous à cheval sur la croix, – murmura le guide alarmé. – Prenez les poignées, tenez bon ! Serrez ferme !

Graham fit ce qu'on lui disait.

– Sautez ! – commanda la voix. – Au nom du ciel, sautez !

Pendant une seconde d'épouvante, Graham ne put desserrer les dents. – Il fut aise ensuite que les ténèbres n'eussent pas permis de voir sa figure. – Incapable de dire un mot, il commença à trembler violemment, et lança un regard vers l'ombre qui masquait le ciel, dans un vol rapide.

– Sautez ! Sautez ! Je vous en supplie, sautez, ou ils nous tiennent, – criait le guide, et, incapable de résister à sa surexcitation, il le poussa en avant.

Graham chancela convulsivement, poussa un cri éperdu, un cri qu'il ne put retenir, puis, au moment où la machine volante s'abattait sur eux, il fut précipité dans le trou de ténèbres, assis sur les barres en croix, et les mains crispées sur les poignées, dans une étreinte désespérée. Quelque chose craqua, quelque chose qui se heurtait violemment contre un mur. La poulie de son siège mobile bourdonna sur sa corde. Il entendit le cri de dépit des aéronautes. Une paire de genoux s'enfoncèrent dans son dos. Il dégringolait avec une vitesse folle, faisant un plongeon éperdu dans l'abîme. Toute sa force était dans ses mains. Il aurait poussé volontiers des cris perçants, mais l'haleine lui manquait.

Il passa comme un projectile, dans une lumière aveuglante qui lui fit doubler son étreinte. Il reconnut le grand passage avec les voies mouvantes, les lumières suspendues et les traverses en entrelacs. Tout cela semblait bondir vers lui. Il eut un moment la sensation d'un trou béant, prêt à l'engloutir. Il se trouva de nouveau dans l'obscurité, tombant, tombant, se cramponnant de ses mains crispées, douloureuses... tout à coup un bruit soudain, un éclat de lumière, et il est dans un hall brillamment éclairé, avec le fracas de la multitude sous ses pieds. Le peuple ! Son peuple ! Un proscenium, une estrade montent à sa rencontre, et son câble descend à droite vers une ouverture circulaire. Il sent qu'il va plus doucement, d'une allure plus ralentie à chaque seconde. Il distingue des cris :

– Sauvé ! Le Maître ! Il est sauvé !

L'estrade montait vers lui avec une vitesse de moins en moins grande. Puis... Il entendit l'homme cramponné derrière lui pousser un cri, comme terrifié soudain, et ce cri fut répété en écho en bas. Il comprit qu'il ne glissait plus le long du câble, mais qu'il tombait avec lui. Il y eut un vacarme de hurlements, de clameurs de toutes sortes. Il rencontra quelque chose de mou sous sa main tendue, et le choc d'une chute adoucie lui secoua les bras...

Il désirait rester immobile et stable, et les gens le soulevaient. Il lui sembla qu'on le portait vers la plate-forme et qu'on lui faisait prendre un breuvage, mais il n'en fut jamais sûr. Il ne savait pas ce qu'était devenu son guide. Lorsqu'il eut surmonté ce vertige, il se trouva d'aplomb sur ses pieds ; des mains empressées l'aidaient à se tenir debout, au milieu d'une grande alcôve qui rappelait à son expérience antérieure les baignoires d'un théâtre. C'était peut-être un théâtre... Le tumulte lui assourdissait les oreilles, on eût dit un mugissement d'orage. Une multitude innombrable l'acclamait et criait :

– C'est le Dormeur ! Le Dormeur est avec nous ! Le Dormeur est avec nous ! Le Maître... Le Possesseur ! Le Maître est avec nous, il est sauf !

Graham eut la vision houleuse d'un énorme hall bondé de monde. Il ne distinguait pas les individus, il eut seulement conscience d'une marée montante de figures humaines, de bras, de vêtements agités ; il ressentit l'occulte influence d'une foule immense se ruant vers lui, le soulevant. Il y avait des balcons, des galeries, de grands passages en arceaux offrant de plus lointaines perspectives, et partout le peuple, une vaste arène de peuple, dense et entassée, criant et applaudissant. Dans le parterre, le câble tombé gisait, tel un énorme serpent. Il avait été coupé à son extrémité supérieure par les hommes de la machine volante, et il était venu s'écrouler dans le hall. Des gens semblaient haler sur le câble pour en débarrasser la place, mais l'ensemble du spectacle restait vague ; tout l'édifice palpitait et tressaillait du mugissement des voix. Graham était debout, pas très sûr de son assiette, et il regardait ceux qui se tenaient auprès de lui. Quelqu'un le soutint par le bras.

– Menez-moi dans une petite chambre, – supplia-t-il en pleurant, – dans une petite chambre.

Il ne put en dire davantage. Un homme en noir s'avança, prit son autre bras. Il s'aperçut qu'on s'empressait d'ouvrir une porte devant lui. On le guida vers un siège. Il chancela, s'assit

lourdement, et couvrit son visage de ses mains. Il tremblait violemment : sa résistance nerveuse était à bout. On le débarrassa de son manteau, sans qu'il y prît garde ; il remarqua seulement que son espèce de haut-de-chausses pourpre était trempé et tout noir. Des gens couraient autour de lui, des choses se passaient ; mais, pendant quelque temps, il ne fit attention à rien.

Il avait échappé au Conseil. Des milliers de cris le lui disaient. Il était sauf. C'était là le peuple qui formait son parti. Il fit, un instant, de violents efforts pour respirer, puis il resta assis tranquille, le visage dans ses mains. L'air était ébranlé par les cris d'une cohue innombrable.

CHAPITRE IX

Le peuple est en marche

Graham, levant les yeux, vit un jeune homme au teint foncé, et vêtu de jaune, qui lui tendait, depuis un moment, un verre contenant un liquide clair. Il prit aussitôt le breuvage et aussitôt il se sentit pénétré de chaleur. Un homme de haute taille, en robe noire, était debout auprès de lui et indiquait de la main la porte à demi ouverte, donnant sur le hall. Cet homme lui parlait très fort à l'oreille, et pourtant ce qu'il disait restait indistinct, à cause de l'épouvantable mugissement de l'énorme théâtre. Derrière l'homme, vêtue d'une robe gris argent, se tenait une jeune fille que Graham, dans tout ce bouleversement, jugea fort belle. Elle fixait sur lui ses yeux noirs pleins de mystère et de curiosité ; ses lèvres entrouvertes tremblaient. Par la porte entrebâillée on apercevait l'amphithéâtre plein de monde et l'on entendait un vaste et inégal tumulte : piétinements, applaudissements et cris, qui mouraient, renaissaient, s'enflaient en un bruit de tonnerre, et qui continuèrent ainsi, intermittents, pendant le colloque qui avait lieu dans la petite chambre.

Graham, observant les lèvres de l'homme en noir, comprit que celui-ci était en train de lui donner une explication sommaire. Il contempla d'un œil vague, stupide, toutes ces choses, puis se leva brusquement et saisit avec force le bras de celui qui parlait.

– Dites-moi, – supplia-t-il, – qui suis-je ? Qui suis-je ?

Les autres s'approchèrent pour mieux entendre.

– Qui suis-je ?

Ses yeux examinaient avidement les figures.

– Ils ne lui ont rien dit ! – s'exclama la jeune fille.

– Parlez ! Parlez ! – criait Graham.

– Vous êtes le Maître de la terre ! Vous êtes possesseur de la moitié du Monde !

Il crut que ses oreilles le trompaient. Il se refusa à la persuasion et fit semblant de ne pas entendre, de ne pas comprendre. Il éleva de nouveau la voix.

– Il y a trois jours que je suis réveillé... et trois jours que je suis séquestré... Je juge qu'il y a conflit entre une partie des habitants de la ville... et ceux qui se réunissent dans la grande salle où se trouve l'Atlas blanc. Qu'ai-je à faire dans tout cela ? Et qu'est-ce que tout cela peut me faire ?... Comment ?... Pourquoi ?... C'est ce que je ne sais pas... Il me semble que, pendant que j'ai dormi, le monde est devenu fou... ou c'est moi qui le suis... Qui sont ces conseillers sous l'Atlas ? Pourquoi... essaieraient-ils de me droguer ?

– Pour que vous retombiez en léthargie, – expliqua l'homme en jaune, – et pour vous empêcher d'intervenir.

– Mais pourquoi ?

– Parce que c'est vous qui êtes l'Atlas, Sire. Le monde repose sur vos épaules. Ils le gouvernaient en votre nom...

Le brouhaha du hall s'était apaisé en un silence que troublait seulement une voix unique, monotone. Puis soudain un tumulte assourdissant surgit ; un mugissement et un bruit de tonnerre retentirent ; les vivats, les milliers d'acclamations se renouvelaient ; des voix enrouées, des voix criardes se heurtaient et s'entrecroisaient. Et tant que cela dura, ceux qui étaient dans la petite chambre ne purent s'entendre parler.

Graham, debout, attachait désespérément son esprit à ce qu'il venait d'apprendre.

– Le Conseil... – répétait-il en balbutiant, puis un nom qui l'avait frappé lui revint avec force. – Mais qui est Ostrog ? – demanda-t-il.

– C'est lui l'organisateur... l'organisateur de la révolte. Notre chef... en votre nom.

– En mon nom ?... Et vous ?... Pourquoi n'est-il pas ici ?

– Il... nous a délégués. Je suis son frère, son demi-frère, Lincoln. Il veut que vous vous montriez à ces gens et qu'ensuite vous alliez à lui. C'est pourquoi il nous a envoyés. Il est aux bureaux des Moteurs à Vent, qu'il dirige... Le peuple est en marche.

– En votre nom, – criait le plus jeune des deux hommes, – ils ont gouverné, écrasé, tyrannisé. Mais voici qu'enfin...

– En mon nom ! Mon nom ! Maître !

Pendant une accalmie du tintamarre extérieur, le jeune homme put se faire entendre ; outré, vociférant, il avait, sous son rouge nez aquilin et son épaisse moustache, une voix haute, pénétrante :

– Nul ne s'attendait à votre réveil. Ils étaient astucieux... les tyrans maudits ! Mais ils ont été pris à l'improviste. Ils ne savaient s'ils devaient vous droguer, vous hypnotiser, ou vous tuer.

De nouveau, le hall domina tout.

– Ostrog est au Bureau des Moteurs à Vent, il est prêt... Déjà même gronde une rumeur de combat.

L'homme qui avait déclaré se nommer Lincoln s'approcha :

– Ostrog a ses plans. Fiez-vous à lui. Nous sommes organisés, tout prêts. Nous nous emparerons des débarcadères des machines volantes... Il a peut-être réussi déjà... alors...

– Cet amphithéâtre public, – brailla l'homme en jaune, – ne contient qu'un contingent. Nous avons cinq myriades d'hommes entraînés...

– Nous avons des armes, – criait Lincoln, – nous avons des plans, un chef. Leur police a abandonné les rues. Elle est massée dans le...

Le reste de la phrase se perdit.

– C'est maintenant ou jamais. Le Conseil tremble... Ils n'osent se fier même à leurs hommes...

– Écoutez le peuple qui vous appelle !

L'esprit de Graham était comme une nuit de lune et de nuage rapides, tantôt sombre et sans espoir, tantôt éclairée d'une lueur brillante et nette... Il était le Maître de la terre, mais il était aussi trempé jusqu'aux os par la neige en dégel. Dans l'enchevêtrement de ses impressions, celles qui dominaient lui représentaient un conflit : d'un côté, le Conseil blanc, puissant, discipliné, peu nombreux, le Conseil blanc auquel il venait d'échapper ; et de l'autre, des foules monstrueuses, des masses entassées de gens impossibles à distinguer, clamant son nom, saluant le Maître. Les premiers l'avaient emprisonné, avaient débattu sa mort. Cette multitude qui l'acclamait, de l'autre côté de la petite porte, l'avait délivré. Mais il ne pouvait démêler les raisons de ce désordre.

La porte s'ouvrit. La voix de Lincoln fut emportée et submergée avec le bruit, des individus se précipitèrent vers lui et vers Lincoln, en gesticulant. Au dehors, les vociférations expliquaient ce qui sortait des lèvres de ces gens et qu'on ne pouvait entendre.

– Montrez-nous le Dormeur ! Montrez-nous le Dormeur ! – tel était le refrain de cet intense vacarme.

– De l'ordre ! Silence ! – hurlaient d'autres voix.

Graham se tourna vers la porte ouverte. À ses regards parut un tableau allongé de la salle voisine, un chaos incessant, grouillant, de milliers de visages, hommes et femmes mêlés, qui hurlaient, déliraient, agitaient des vêtements bleu pâle, les mains tendues. Beaucoup étaient debout ; un homme en haillons brun sombre, avec une figure décharnée, s'était juché sur un banc, brandissant une étoffe noire. Les yeux de Graham rencontrèrent ceux de la jeune fille, pleins d'émerveillement et d'espoir.

Qu'est-ce que ces gens attendaient de lui ?

Il sentait confusément que le tumulte du dehors avait changé de caractère, qu'il était en quelque sorte ébranlé, en marche. L'esprit de Graham changeait aussi. Pendant une minute, il ne se rendit pas compte de l'influence qui le transformait. Il fut bien près de la terreur panique, mais cet émoi passa. Il essaya de se faire entendre et de savoir ce que l'on voulait de lui.

Lincoln lui hurlait à l'oreille, mais il ne distinguait pas sa voix. Tous, sauf la femme, gesticulaient en indiquant le hall. Il comprit alors ce qui modifiait le vacarme. La multitude chantait. Ce n'était pas simplement un chant ; les voix étaient unies et soutenues par un torrent de musique instrumentale, semblable à celle d'un orgue – un amalgame de sons pleins de la sonore fanfare des trompettes, du claquement des bannières déployées, et rempli de tout l'élan et de tout l'apparat d'une marche guerrière.

Et les pieds de tous ces gens battaient la mesure lourdement... Rrran, rrran...

On voulut l'entraîner vers la porte. Il obéit machinalement. La force de ce chant s'empara de lui, le remua, l'enhardit. Le

hall s'ouvrait devant lui, vaste bouillonnement de couleurs qui se mouvaient suivant le rythme de la musique.

– Agitez les bras vers eux, – dit Lincoln. – Agitez vos bras.

– Et cela, – fit une voix de l'autre côté, – il faut qu'il ait cela.

Et, sur le seuil même, on jeta sur ses épaules, en le lui attachant autour du cou, un manteau noir aux plis légers. Il se dégagea et suivit Lincoln. Tout près de lui, il aperçut la jeune fille en gris, le visage animé, prête à l'accompagner. Un instant, elle devint pour lui, rougissante et enthousiaste, la personnification du chant de la foule. Guidé par la main de Lincoln, il traversa obliquement le centre du théâtre, faisant face au peuple, et il émergea de nouveau dans cette sorte d'alcôve. Incontinent, les vagues montantes du chant s'écroulèrent en une tempête d'acclamations.

Le hall était un lieu vaste et complexe : des galeries, des balcons, de larges travées de gradins en amphithéâtre, et de grandes arcades. Au loin, tout en haut, on eût dit l'embouchure d'un énorme fleuve plein d'humanité grouillante. La multitude oscillait en masses compactes. Certaines figures jaillissaient du tumulte, attiraient momentanément l'attention de Graham, et se perdaient de nouveau, indéfinies. Près de la plate-forme, sur les épaules de trois hommes, se balançait une superbe femme blonde, sa chevelure dénouée autour de son visage, et brandissant un bâton vert. À côté de ce groupe, un vieil homme à la face ravagée, vêtu de toile bleue, se maintenait dans la bousculade avec difficulté, et, plus loin, hurlait une tête sans cheveux, une grande cavité de bouche sans dents. Une voix clama soudain ce mot énigmatique : « Ostrog ». Toutes les impressions de Graham étaient vagues, sauf l'émotion empoignante de ce chant cadencé que la multitude accompagnait des pieds, marquant le temps, rrran... rrran... rrran.

Les armes vertes s'agitaient, brillaient et s'inclinaient. Puis il vit que ceux qui étaient le plus près de lui, devant la scène, étaient en marche vers un grand passage cintré, criant : Au Conseil ! et battant des pieds en cadence. Il leva le bras, et les vociférations redoublèrent. Il se rappela qu'il devait crier : En avant ! Sa bouche proféra en outre d'héroïques paroles qui ne furent pas entendues. Il agita encore son bras et, montrant du doigt le passage, cria encore : En avant ! Ils ne marquaient plus le pas, ils étaient partis, en marche, rrran... rrran... rrran... rrran... Dans cette armée, il y avait des hommes dans la force de l'âge, des vieillards, des jeunes gens, des femmes, aux bras nus, en robes flottantes, des jeunes filles – hommes et femmes du nouveau siècle. De riches robes, des haillons ternes s'agitaient ensemble dans le tourbillon, au milieu du bleu dominant. Une bannière noire, monstrueuse, avançait vers la droite. Il aperçut un nègre vêtu de bleu, une femme ratatinée, en jaune ; puis, un groupe d'hommes de haute taille, aux cheveux blonds, au visage blanc et vêtus de bleu, passa théâtral devant lui. Il remarqua aussi deux Chinois. Un grand jeune homme au teint blême, aux cheveux noirs, aux yeux brillants, blanc de la tête aux pieds, grimpa sur la plate-forme, proclama son dévouement, rejoignit d'un saut ses compagnons et s'éloigna en regardant derrière lui. Têtes, épaules, mains serrant des armes, tout cela ondulait dans le rythme de la marche.

Des visages s'isolèrent dans la confusion ; des yeux rencontrèrent ses yeux, puis disparurent. Des hommes s'adressaient à lui en gesticulant, criaient des choses personnelles qu'il n'entendait pas. La plupart des faces étaient rouges, mais beaucoup avaient un teint livide. La maladie régnait là, et plus d'une main qui se tendait vers lui était maigre et décharnée. Hommes et femmes du siècle nouveau ! Assemblée étrange et inimaginable ! Tandis que le large torrent s'écoulait devant lui, vers la droite, d'autres bandes arrivaient des hauteurs éloignées du hall, remplaçant ceux qui partaient, en un déversement continu, incessant, rrran... rrran... rrran... rrran...

Les échos puissants des arches et des passages renforçaient et compliquaient l'unisson du chant. Hommes et femmes se confondaient dans les rangs, rrran... rrran... rrran... rrran... Et toujours le même bruit de pieds en cadence, rrran... rrran... rrran... rrran... Le monde entier semblait être en marche, rrran... rrran... rrran... rrran... Et dans son cerveau résonnait seul l'écho de ce vacarme régulier. Les vêtements s'éloignaient en un flot continu, sans que parvînt à s'épuiser cette marée montante de visages, toujours plus abondante.

Rrrran... rrran... rrran... rrran... Sur un signe de Lincoln, il se tourna vers le passage, accordant inconsciemment son allure à ce rythme, sachant à peine quels mouvements il faisait, entraîné par la musique de ce tumulte. La multitude, les gestes et le chant, tout allait dans cette direction. Le flot du peuple s'écrasait vers le bas, jusqu'à ce que les visages retournés vers lui fussent au-dessous du niveau de ses pieds. Il se rendit compte qu'on lui faisait place, qu'une suite l'entourait, des gardes, un cortège d'honneur, et que Lincoln marchait à sa droite. De nouveaux venus augmentaient l'escorte sans cesse et lui masquaient la vue de la foule, vers la gauche. Devant, se dandinaient les dos noirs des gardes, trois par trois. Le cortège suivit une sorte de passerelle à claire-voie et passa au-dessus de l'arcade, tandis qu'au-dessous le torrent humain s'engouffrait entre les piliers, clamant vers le Dormeur sa joie et son espérance.

Graham ne savait pas où il allait ; il ne voulait pas le savoir. Il lança un regard en arrière, vers l'étendue immense du hall flamboyant. Et toujours le piétinement cadencé... rrran... rrran... rrran... rrran...

CHAPITRE X

La bataille dans les ténèbres

Il n'était plus dans l'amphithéâtre. Il suivait une galerie surplombant une des grandes rues à plates-formes mouvantes qui traversaient la Cité. Devant et derrière lui marchaient ses gardes. Toute l'étendue concave des chemins mobiles, au-dessous, n'était qu'une masse compacte de peuple en marche, piétinant en cadence, vociférant, agitant mains et armes, s'entassant en une énorme perspective, acclamant dès que Graham et son escorte apparaissaient en vue, acclamant pendant qu'ils défilaient, acclamant encore lorsqu'ils disparaissaient, jusqu'à ce que les globes de lumière électrique, se prolongeant en d'interminables rangées, allassent se confondre avec le fourmillement des têtes nues. Et toujours la même cadence : rrran... rrran... rrran... rrran.

Le chant montait maintenant vers Graham en un mugissement rauque et bruyant, que ne soutenait plus la musique, – et le piétinement régulier de la foule en marche, rrran... rrran... rrran, se mêlait au trépignement assourdissant de la cohue indisciplinée qui se déversait le long des chemins supérieurs.

Tout à coup, un contraste le frappa. Les édifices du côté opposé semblaient abandonnés ; les câbles et les ponts qui s'enchevêtraient dans la nef latérale étaient vides et noyés d'ombre. L'idée vint à Graham que tout cela aussi aurait dû être encombré de monde. Il éprouva une émotion curieuse, très rapide. Il s'arrêta. Les gardes, devant lui, marchaient toujours ; ceux qui l'escortaient firent halte. Ils levèrent tous leurs regards en haut, dans la même direction, vers les lumières.

Tout d'abord, on eût dit simplement qu'un accident était survenu, un phénomène isolé affectant l'éclairage, et sans aucun rapport avec ce qui se passait en bas. Chacun des énormes globes de blancheur éblouissante était pour ainsi dire saisi, comprimé, par une systole que suivait une diastole transitoire, puis de nouveau une systole, semblable à une étreinte étouffante : ténèbres, lumière, ténèbres, alternant coup sur coup.

Graham s'aperçut que ces étranges accidents des foyers lumineux intéressaient singulièrement le peuple d'en bas. L'aspect des maisons et des voies, l'apparence des masses compactes changea, devint une confusion de vives lueurs et d'ombres qui bondissaient. Il vit une multitude d'ombres qui s'animaient tout à coup d'une activité agressive, se lançaient à l'assaut, s'élargissaient, devenaient immenses, croissaient avec une rapidité constante, pour se jeter soudain en arrière et retourner à la charge, renforcées. Les chants et les piétinements avaient cessé, la marche unanime était entravée ; il y eut des remous, un recul en chaque sens, des cris : « les lumières ! » Les voix s'unirent dans une même clameur : « les lumières ! les lumières ! » Il regarda en bas cette danse macabre des lueurs et des ombres : l'arène de la rue offrait maintenant le spectacle d'une lutte monstrueuse. Les énormes globes blancs se teintèrent de pourpre, avec un rayonnement rougeâtre, tremblotèrent de plus en plus vite, vacillèrent comme prêts à s'éteindre, cessèrent de trembloter et devinrent de simples taches de feu, rougeâtres et ternes, dans l'obscurité immense. Au bout de dix secondes, l'extinction fut accomplie, et il n'y eut plus qu'un sourd mugissement dans les ténèbres ; un abîme noir avait subitement englouti ces myriades fulgurantes d'hommes.

Il sentit des êtres invisibles auprès de lui ; on saisit ses bras. Quelque chose le frappa au menton, lui laissant une sensation aiguë.

– Ça va bien, ça va bien, – lui hurla une voix dans l'oreille.

Graham secoua la paralysie de ce premier étonnement. En avançant, son front heurta celui de Lincoln.

– Que signifient ces ténèbres ? – demanda-t-il.

– Le Conseil a interrompu les courants qui éclairent la Cité. Il faut attendre, nous arrêter. Le peuple continuera à avancer… il les…

Le reste de la réponse se perdit. Des voix criaient :

– Sauvez le Dormeur. Protégez le Dormeur !

Un garde trébucha contre Graham et, par inadvertance, l'atteignit à la main avec son arme. Un violent tumulte éclata et tourbillonna autour de lui, devenant, à ce qu'il semblait, plus assourdissant, plus intense, plus furieux, à chaque moment. Des fragments de phrases reconnaissables étaient chassés vers lui, puis s'enfuyaient, par rafales, lorsque son esprit essayait de les saisir. Des ordres contradictoires s'entrecroisaient, d'autres y répondaient. Il y eut soudain une succession de cris perçants, tout près, au-dessous d'eux :

– La Police Rouge ! – brailla dans son oreille quelqu'un qui s'éloigna immédiatement, sans plus d'explication.

Une sorte de crépitement se rapprocha, devint distinct, et en même temps de petites flammes rapides dansèrent sur les bords des voies extérieures. À leur lueur, Graham entrevit les têtes et les bustes d'un certain nombre d'hommes munis d'armes semblables à celles de ses gardes, et, à chaque instant, ils devenaient visibles, tantôt ici, tantôt là, ou bien en plusieurs endroits à la fois. Toute l'arène crépita, s'illumina d'une infinité de petites lueurs fulminantes, et brusquement l'obscurité cessa.

Une lumière éclatante éblouit les yeux de Graham. Un immense bouillonnement d'hommes aux prises jeta la confusion dans son esprit. Des cris, des vivats montèrent de partout. Il leva les yeux pour voir d'où venait cette lumière. Un homme était

suspendu très haut, à la partie supérieure d'un câble, tenant par une corde l'étoile aveuglante qui avait chassé les ténèbres. Il portait un uniforme rouge.

Graham ramena son attention du côté des voies mouvantes. À une petite distance, une masse triangulaire, rouge, arrêta ses regards. Il vit une troupe compacte de policiers en uniforme amoncelés sur la plate-forme supérieure et adossés contre la façade à pic des édifices, serrés et pressés par une cohue d'antagonistes. Ils combattaient. Les armes étincelaient, s'élevaient et retombaient, des têtes disparaissaient à la lisière de la mêlée, et d'autres têtes les remplaçaient. Les éclairs, qu'émettaient les armes vertes, devenaient de petits jets de fumée grise dès que la lueur cessait.

Brusquement, tout s'éteignit, et les chemins ne furent, une fois de plus, qu'épaisses ténèbres, tumultueux mystère.

On jeta quelque chose contre lui. Il fut poussé le long de la galerie. Quelqu'un criait des paroles... peut-être à son adresse. Il était trop troublé pour entendre. Il fut serré contre le mur, et une troupe de gens passa, en courant, devant lui. Il lui sembla que ses gardes se battaient entre eux.

Soudain, celui qui, suspendu au câble, tenait l'étoile rayonnante, reparut, et toute la scène fut inondée d'une lumière blanche éblouissante. La longue bande des hommes en tuniques rouges semblait plus large et plus proche ; elle se déployait en formant un angle dont le sommet se trouvait à mi-chemin, le long des voies, vers l'aile centrale. Et Graham, levant les yeux, constata qu'un grand nombre de ces hommes se montraient aussi maintenant dans les galeries sombres du bâtiment opposé et, par-dessus les têtes de leurs camarades, tiraient dans le tas, au-dessous d'eux, sur la multitude qui résistait.

Le sens de ce qu'il voyait commençait à se faire jour en lui. Le peuple en marche était tombé sur une embuscade, au départ même. L'extinction inopinée des lumières avait jeté les insurgés

dans la confusion, et la Police Rouge à présent essayait de les repousser. Puis il s'aperçut qu'il était seul, que ses gardes et Lincoln s'éloignaient par les galeries, dans la direction qu'ils avaient suivie avant la tombée des ténèbres. Ils l'appelaient en gesticulant furieusement, et revenaient vers lui en courant, quand un tonnerre de vociférations éclata sur les voies inférieures. Toute la façade de l'édifice sombre, du côté opposé, était garnie d'hommes en rouge qui montraient Graham du doigt en poussant des cris.

– Le Dormeur ! Sauvez le Dormeur ! – hurlèrent des milliers de poitrines.

Quelque chose vint frapper le mur au-dessus de Graham. Le choc lui fit détourner la tête : une sorte d'étoile en métal, couleur d'argent, s'écrasait contre la muraille. Il aperçut Lincoln près de lui et sentit qu'on lui étreignait le bras. Puis, pif ! pif ! on l'avait encore manqué deux fois, mais il ne s'en rendit pas immédiatement compte. Au moment où il cherchait à démêler ce qui se passait, tout fut caché, tout disparut : une seconde fois l'illumination était interrompue. Lincoln avait saisi Graham par le bras, et l'entraînait le long de la galerie.

– Vite, avant la prochaine lumière, – cria-t-il.

Sa hâte fut contagieuse. L'instinct de la conservation eut raison de la paralysie que causait à Graham son ahurissement. Il ne fut plus que l'aveugle esclave de la peur de mourir.

Il courut, trébuchant dans les ténèbres qui rendaient sa route incertaine, et il alla se jeter dans ses gardes qui s'enfuyaient devant lui. Son seul désir était de s'échapper au plus tôt des périlleuses galeries.

Une troisième lumière s'alluma presque aussitôt. Avec elle, une acclamation partit des plates-formes, à laquelle un tumulte répondit sur les voies inférieures. En bas, les habits rouges atteignaient le passage central. Leurs figures innombrables se

tournaient vers lui, et ils poussaient des cris. Sur la blanche façade opposée les points rouges prédominaient, et cette force armée était la garde du Conseil lancée à ses trousses. Et il était l'enjeu de cette lutte acharnée, le centre autour duquel tout pivotait. Par bonheur, il restait indemne au milieu de ces coups de feu mal assurés, les premiers que la passion, depuis cent cinquante ans, fît tirer. Il entendit les balles siffler au-dessus de sa tête, sentit une éclaboussure de métal fondu lui piquer l'oreille, et il s'imagina que toute la façade masquait une embuscade de la Police Rouge, qui tirait sur lui.

Un de ses gardes tomba, et Graham, dans l'impossibilité de s'arrêter, sauta par-dessus le corps secoué par les spasmes de l'agonie.

Une seconde après, il s'enfonçait, sain et sauf, dans un passage obscur, et quelqu'un qui arrivait, semblait-il, d'une direction transversale, se jeta sur lui violemment, sans le voir. Comme un fou il descendit un escalier, dans les ténèbres les plus épaisses. Il fut frappé encore, chancela, et vint donner des deux mains contre un mur. Il se sentit écrasé par des corps serrés les uns contre les autres, tourna sur lui-même, et essaya de se frayer un chemin vers la droite. Une pression irrésistible le clouait sur place. Il ne pouvait respirer, ses côtes craquaient ; il éprouva un répit passager, puis toute la masse de gens, dans une poussée générale, le reporta en arrière, vers l'amphithéâtre d'où il venait de sortir. Il y avait des moments où ses pieds ne touchaient pas le sol. Il trébuchait et on le poussait. Il entendit crier : Les voici ! Puis, ce fut, tout près de lui, une exclamation étouffée. Il heurta quelque chose de mou, et un rauque juron partit à ses pieds. On clamait : Le Dormeur ! Mais il était trop bouleversé pour parler. Il entendit le crépitement des armes vertes, et tout à coup il n'eut plus aucune volonté, aucune personnalité, il fut un atome dans une panique, aveugle, le cerveau vide, agissant machinalement. Il voulut jouer des coudes et se démena en tous sens dans la cohue, entraîné malgré lui. Il buta contre une marche. Il l'enjamba et monta un plan incliné. Brus-

quement, les visages autour de lui surgirent des ténèbres, devinrent visibles, blêmes, stupéfiés, terrifiés, couverts de sueur, sous la clarté livide. Une figure, celle d'un jeune homme, était toute proche, à moins de deux pas de lui. Dans le moment, ce ne fut qu'un incident sans valeur émotionnelle, mais, par la suite, cette figure lui revint dans ses rêves. Car ce jeune homme, emporté un instant dans l'élan de la foule, avait été frappé par un projectile et il était déjà mort.

Une quatrième étoile avait dû être allumée par l'individu juché sur le câble. La lumière entrait par de vastes fenêtres, d'immenses arches, et montrait à Graham qu'il était maintenant une unité dans cette masse dense de silhouettes noires, refoulée vers l'arène du grand théâtre. Cette fois, le tableau était livide et fragmentaire, haché et barré d'ombres épaisses. Tout près de lui, les gardes rouges se frayaient rapidement un chemin, en combattant, à travers le peuple. Il n'aurait su dire s'ils le voyaient. Il chercha des yeux son escorte, et il aperçut Lincoln près de la scène du théâtre, au milieu d'une foule d'insurgés à insignes noirs, soulevé par des bras complaisants, et scrutant les remous de la foule, pour l'y découvrir. Graham se trouvait du côté opposé ; derrière lui, séparés par une barrière, s'étendaient en plan incliné les sièges du théâtre. Une idée soudaine lui vint, et il tenta de s'ouvrir un passage à toutes forces, vers la barrière. Lorsqu'il y parvint, la lumière s'éteignait.

Vivement il dégrafa le grand manteau, qui non seulement gênait ses mouvements mais pouvait attirer sur lui les regards ; il le fit glisser de ses épaules à terre, et quelqu'un s'embarrassa dans ses plis. Un instant après, il escaladait la barrière et se laissait choir dans le vide noir. Puis, il chemina à tâtons et atteignit l'extrémité inférieure d'une allée montante. Le bruit des coups de feu cessa et le tapage des pieds et des voix s'assoupit. Soudain il heurta une marche inattendue, trébucha et tomba. Au même instant, l'obscurité fut trouée de flaques de lumière intense, le mugissement s'enfla, et l'éclat d'une cinquième étoile blanche brilla à travers les vastes ouvertures du théâtre.

Il roula par-dessus quelques sièges, entendit des cris et le crépitement bourdonnant des armes, fit effort pour se relever, et un choc, de nouveau, le rejeta en arrière. Il s'aperçut alors qu'un certain nombre d'hommes à insignes noirs l'entouraient, faisant feu sur les habits rouges d'en bas, sautant de siège en siège, se blottissant derrière les dossiers pour recharger leurs armes. Instinctivement il s'accroupit, lui aussi, au milieu des sièges, car les balles perdues venaient frôler les coussins pneumatiques et faire de grandes balafres brillantes sur leurs légères enveloppes métalliques. Instinctivement encore, il remarqua la direction des passages, chercha des yeux le chemin par où il aurait le plus de chances de se sauver, aussitôt que retomberait le voile de ténèbres.

Un jeune homme aux vêtements d'un bleu passé s'avança en enjambant les sièges.

– Attention ! – cria-t-il, les pieds en l'air, à six pouces au-dessus de la figure du Dormeur.

Arc-bouté sur deux dossiers, il ouvrit des yeux hagards, sans avoir l'air de reconnaître quoi que ce soit, leva son arme et fit feu, puis se disposa à tirer encore, en criant :

– Mort au Conseil !

Tout à coup il sembla que la moitié de son cou disparaissait soudain. Une éclaboussure tiède tomba sur la joue de Graham. L'arme verte à moitié levée s'arrêta. Un instant, l'homme resta immobile, les traits soudain figés, puis il s'inclina en avant, ses genoux plièrent, et il culbuta, en même temps que les ténèbres se faisaient de nouveau. Au bruit de cette chute, Graham se leva et, pris d'affolement, s'enfuit ; une marche le fit trébucher, il s'affala tout de son long, se remit debout comme il put et grimpa l'escalier du passage.

Lorsque brilla la sixième étoile, il approchait de l'ouverture béante d'une allée. Quand il vit mieux son chemin il redoubla de

vitesse, entra dans l'allée, et, à un tournant, se retrouva encore dans la nuit complète. Un choc l'envoya de côté, il roula sur lui-même et reprit vite son équilibre. Il fut alors englobé dans une troupe de fuyards qui se pressaient dans une direction unique. La seule pensée de Graham, comme de ses compagnons, était de se dérober à cette bataille. Il poussa et frappa, chancela, courut, fut écrasé par la cohue, perdit pied.

Pendant quelques minutes, il galopa dans les ténèbres, le long d'un couloir tortueux, puis il traversa un espace ouvert et vaste, descendit une longue pente, et arriva enfin au bas d'un perron où il se trouva de plain-pied. Beaucoup de gens hurlaient :

– Les voici ! Voici les Gardes ! Ils tirent ! Sauve qui peut ! Les Gardes tirent ! On sera en sécurité dans la septième rue ! En avant vers la septième rue !...

Il y avait dans la cohue des femmes et des enfants. Des individus, en croisant Graham, lui criaient des injures. La foule se précipita vers un passage voûté, traversa une courte entrée, et atteignit un espace plus vaste, éclairé faiblement. Les hommes vêtus de noir se déployèrent et montèrent au galop une pente que, dans la lueur crépusculaire, Graham crut être une gigantesque série de marches. Il suivit. Le peuple se dispersa à droite et à gauche... Il s'aperçut qu'il n'était plus dans la foule, et il fit halte sur la plus haute marche. Près de lui, sur le même plan, étaient des groupes de sièges et un petit kiosque. Il avança jusque-là, et, haletant, dissimulé dans l'ombre des auvents, il surveilla les approches.

Tout était vague et gris. Mais il reconnut que ces grandes marches étaient une série de plates-formes, maintenant immobiles. Elles présentaient de chaque côté un plan incliné, et les édifices s'élevaient au-delà, immenses spectres sombres, avec leurs enseignes, leurs réclames à peine visibles, et, en haut, par les intervalles des poutres et des câbles, on apercevait un faible ruban de ciel pâle. Des gens passèrent à une allure accélérée. À

leurs cris, à l'accent de leurs voix, on devinait qu'ils couraient à la bataille. D'autres, moins bruyants, se glissaient timidement, légers et rapides, parmi les ombres.

Du bas de la rue, très loin, le bruit de la lutte arrivait. Mais il était évident que ce n'était pas la rue dans laquelle s'ouvrait le théâtre. La première bataille semblait maintenant avoir cessé tout à coup… Et – invraisemblable paradoxe – tout ce monde combattait pour lui.

Pendant quelques instants, il fut comme un homme qui s'arrête dans la lecture d'un livre passionnant, pris soudain de doutes sur la réalité de ce qu'il a admis jusque-là, sans plus de réflexion. Son esprit alors ne s'embarrassait guère des détails, et l'effet général était un étonnement énorme. Chose assez singulière, – tandis que sa fuite de la prison du Conseil, la grande foule dans le hall, et l'attaque soudaine du peuple par la Police Rouge, étaient des événements clairement présents à son esprit, – il lui fallait, au contraire, faire un effort pour se remémorer et revivre son séjour méditatif dans les chambres silencieuses. Tout d'abord, sa mémoire sautait ces choses et le ramenait à Pentargen, à la cascade qui tremblotait dans le vent, et à toutes les sombres splendeurs de la côte ensoleillée des Cornouailles. Le contraste donnait à ces choses une apparence d'irréel ; puis le gouffre se comblait, et il commençait à comprendre sa situation. Elle n'était plus absolument une énigme, comme dans les chambres silencieuses. Elle se dessinait, du moins, en un contour bizarre, et nue. Il se trouvait, sans savoir comment, possesseur de la moitié du monde, et de formidables partis politiques étaient en lutte pour s'emparer de sa personne. D'un côté, le Conseil blanc, avec la Police Rouge, résolu, semblait-il, à usurper sa propriété et peut-être à le supprimer lui-même ; de l'autre, la Révolution qui l'avait libéré, avec l'invisible Ostrog comme chef. Et toute la gigantesque Cité était bouleversée par cette lutte. Furieux affolement de ce monde transformé !

– Je ne comprends pas ! – s'écria-t-il. – Je ne comprends pas !

Il avait glissé entre les mains des partis aux prises, et se retrouvait seul, dans cette paix du crépuscule. Qu'arriverait-il ensuite ? Que se passait-il maintenant ? Il se figurait les hommes vêtus de rouge acharnés à s'emparer de lui et repoussant devant eux les insurgés aux insignes noirs.

En tout cas, le hasard lui permettait de respirer un peu. Il pouvait, sans risquer d'être dérangé, se dissimuler et observer le cours des événements. Son regard parcourait l'immensité inextricable et sombre des édifices ténébreux ; et il lui vint à l'esprit, comme un phénomène d'une étrangeté infinie, qu'au-dessus de tout cela le soleil à présent se levait et que le monde resplendissait radieux, sous la clarté familière du jour. Cette halte lui donnait le temps de reprendre haleine. Ses vêtements, trempés par la neige, avaient déjà séché sur lui.

Il déambula quelques milles, le long de ces voies, au crépuscule, ne parlant à personne, accosté par personne, forme sombre parmi les formes sombres – homme du passé, revenant convoité, possesseur inconscient de la moitié de la Terre. Partout où il y avait des lumières et des foules, ou quelque surexcitation exceptionnelle, il craignait d'être reconnu ; il épiait, tournait le dos, et montait ou descendait les escaliers du milieu, gagnait quelque système transversal de voies, à un niveau plus bas ou plus élevé. Bien qu'il ne constatât plus aucune mêlée, la Cité entière était en mouvement. Une fois, il lui fallut fuir à toutes jambes, pour éviter une multitude qui fit irruption, balayant la largeur de la rue. Toute la population paraissait prendre part à l'action. Les combattants étaient en majeure partie des hommes, et ils portaient des objets qui devaient être des armes. Le conflit se circonscrivait dans le quartier d'où il venait. À toute minute, un mugissement lointain lui arrivait aux oreilles, indiquant que les hostilités continuaient. Alors il fut partagé entre la prudence et la curiosité. Mais la prudence prévalut, et il persis-

ta, autant qu'il pouvait en juger, à s'éloigner de l'échauffourée. Il avançait, sans encombres, insoupçonné, à travers l'obscurité. Bientôt il cessa d'entendre les échos, même étouffés, de la bataille ; les gens passaient auprès de lui, de moins en moins nombreux, et enfin les rues titanesques devinrent désertes. Les façades des édifices avaient un aspect laid et rébarbatif ; on eût dit une région de magasins vides. Un sentiment de solitude s'emparait de lui. Il se mit à marcher plus lentement.

Sa fatigue augmentait. Parfois il s'arrêtait et s'asseyait à l'écart, sur un des nombreux sièges des chemins supérieurs. Mais une agitation fiévreuse, la conscience du rôle qu'il jouait dans cette lutte, ne lui permettait pas de rester longtemps dans le même endroit. Était-il donc l'unique cause de ce soulèvement ?

Puis, dans un lieu désolé, il fut surpris par la secousse d'un tremblement de terre, suivie d'un fracas épouvantable et d'un bruit de tonnerre ; un souffle puissant d'air froid passa à travers la Cité ; ce furent des vacarmes de vitrages énormes qui s'effondrent, d'édifices qui s'écroulent, une série d'ébranlements gigantesques. Une masse de verre et de ferraille s'abattit de toute la hauteur du toit, dans les galeries du milieu, à moins de cent mètres de lui, tandis qu'au loin on entendait galoper et crier. Lui aussi, un tressaillement inconnu le poussait à une activité sans but ; il s'élança d'abord dans une direction, puis revint sur ses pas, sans plus savoir pourquoi. Un homme arrivait en courant. Graham reprit son empire sur lui-même.

– Qu'ont-ils fait sauter ? – demanda l'homme, hors d'haleine. – C'était bien une explosion ?

Mais, avant que Graham eût eu le temps de répondre, il était déjà loin.

Les grands édifices s'élevaient dans l'ombre, voilés par un angoissant crépuscule, quoique le petit ruban de ciel, là-haut, annonçât maintenant un jour radieux. Il nota des traits

étranges, dont il ne comprit aucun, sur le moment ; il déchiffra même un bon nombre de ces inscriptions en caractères phonétiques. Mais quel profit peut-il y avoir à déchiffrer des lettres bizarres quand, après une tension pénible de l'œil et de l'esprit, on se trouve en face de phrases de ce genre : « Voici l'Eadhamite », « Bureau du Travail, Petit Côté » ?... Pensée grotesque : quelques-unes, ou la totalité de ces maisons semblables à des rocs gigantesques étaient à lui probablement.

Très nettement, il eut conscience de tout ce que les circonstances avaient de déconcertant. En réalité, il avait fait un de ces sauts dans le temps, tels que les romanciers en ont imaginé bien des fois. Et ce saut une fois admis, il s'attendait, ou du moins son esprit s'attendait, pour ainsi dire, à assister à un spectacle. Or ce n'était pas là un spectacle, mais un grand danger vague, des ombres hostiles et des voiles de ténèbres. Quelque part, à travers ce dédale d'obscurité, la mort le cherchait. Serait-il tué avant d'avoir vu ? Peut-être même qu'au prochain coin d'ombre sa destruction était embusquée.

Un grand désir de voir, une soif de connaître l'envahirent. Il eut peur des tournants et des recoins, et se persuada que sa sûreté dépendait de son habileté à se cacher. Où pourrait-il se dérober pour n'être point en vue, lorsque la lumière apparaîtrait ? À la fin, il s'assit sur un banc, dans un enfoncement, sur une des voies supérieures, heureux de se sentir seul.

Il frotta ses yeux fatigués. Si, quand il les rouvrirait, les sombres voies parallèles et ces façades intolérablement hautes avaient disparu ? S'il allait découvrir que toute l'histoire de ces quelques derniers jours – le réveil, les multitudes tumultueuses, l'obscurité, l'émeute – n'était qu'une fantasmagorie, un rêve d'un genre nouveau et plus vivant ? C'était un rêve à coup sûr, tout cela était si peu logique, si dénué de raison. Pourquoi le peuple combattrait-il pour lui ? Pourquoi ce monde plus rationnel verrait-il en lui un possesseur et un maître ?

Telles étaient ses pensées, tandis qu'il restait là, les yeux clos... Puis il regarda, espérant presque apercevoir, en dépit de ce que ses oreilles entendaient, quelque être familier de la vie du dix-neuvième siècle, et contempler peut-être le petit havre de Boscastle, les falaises de Pentargen ou la chambre à coucher de son logis. Mais les faits se soucient peu des espérances humaines. Une troupe d'hommes avec une bannière noire passa devant lui, émergeant de l'ombre, marchant à pas accélérés vers la lutte prochaine ; et, au-delà, s'élevaient les murs vertigineux des façades, vastes et sombres, avec leurs enseignes incompréhensibles, confuses, en grandes lettres à peine visibles.

– Ce n'est pas un rêve, – dit-il, – non, ce n'est pas un rêve !

Il baissa la tête et cacha son visage dans ses mains.

CHAPITRE XI

Le vieillard qui sait tout

Une toux, auprès de lui, le tira de sa rêverie.

Il se tourna vivement et découvrit une petite forme humaine toute voûtée, assise, quelques pas plus loin, dans l'ombre.

– Avez-vous des nouvelles ? demanda la voix suraiguë, essoufflée, d'un très vieil homme.

Graham hésita.

– Aucune ! – dit-il.

– Je reste ici jusqu'à ce que les lumières se rallument, – fit le vieillard. – Ces coquins bleus sont partout... partout !

Graham articula vaguement une approbation. Il essaya d'examiner le vieillard dont les ténèbres cachaient le visage. Il désirait fort répondre, parler, mais il ne savait de quelle façon commencer.

– Misère et damnation, – s'exclama le vieillard tout à coup. – Misère et damnation ! Chassé de ma chambre au milieu de tous ces dangers.

– C'est dur, – aventura Graham, – c'est dur pour vous.

– Les ténèbres... Un vieillard perdu dans les ténèbres ! Et le monde entier devenu fou. Guerre et combats ! La police battue, et la canaille répandue partout. Pourquoi ne font-ils pas venir quelques nègres pour nous protéger ? Je ne veux plus me risquer dans les galeries obscures... Je suis tombé sur un cadavre !

En compagnie, on est plus en sûreté... si la compagnie est bonne, toutefois.

Et il dévisagea Graham sans aucune gêne. Tout à coup, il se leva et se rapprocha. Apparemment, l'examen avait été satisfaisant. Le vieillard s'assit, comme un homme qui se sent soulagé de n'être plus seul.

– Eh ! – reprit-il, – ce sont, ma foi, des temps terribles ! Guerre et combats, et des morts partout... des hommes en pleine vigueur qui sont massacrés dans les ténèbres... Mes fils ! J'en ai trois. Qui sait où ils sont, ce soir ?

Il se tut, puis répéta d'une voix chevrotante :

– Qui sait où ils sont ce soir ?

Graham cherchait une question qui ne trahît pas son ignorance. De nouveau, la voix du vieillard rompit le silence.

– Cet Ostrog gagnera... il gagnera. Et ce que le monde deviendra avec lui, nul n'en sait rien. Mes fils sont employés aux moteurs à vent tous les trois... L'une de mes brus a été sa maîtresse pendant quelque temps. Sa maîtresse ! Nous ne sommes pas des gens du commun ! Et, malgré cela, ils m'ont expulsé, m'ont jeté aux hasards des rues, ce soir, pour que je me débrouille au petit bonheur... Je savais, avant la plupart des gens, ce qui se préparait... Mais ces ténèbres ! Et chavirer comme cela sur un cadavre, dans la nuit !

On entendait son souffle d'asthmatique.

– Ostrog ! – fit Graham sur un ton engageant.

– Le plus fameux meneur que le monde ait jamais vu, – répondit le vieux.

Graham se creusait la tête. Il hasarda :

– Le Conseil a peu d'amis parmi le peuple ?

– Peu d’amis et de piètres amis encore. Ils ont fait leur temps. Eh ! ils auraient dû ménager les malins. Mais deux fois ils ont truqué les élections, et Ostrog… Maintenant le conflit a éclaté et rien ne peut l’arrêter, rien. Deux fois, ils ont éliminé Ostrog… Ostrog le Grand Meneur. On m’a raconté ses colères dans le moment, il était terrible. Que le ciel les protège ! Car rien sur terre ne peut les sauver, maintenant qu’il a soulevé contre eux les Compagnies du Travail. Toute la toile bleue est armée et en marche ! Il ira jusqu’au bout… il ira jusqu’au bout.

Il resta un instant silencieux.

– Ce Dormeur… – insinua-t-il, puis il s’arrêta.

– Oui… Eh bien ? – questionna Graham.

La voix sénile s’abaissa en un chuchotement confidentiel, le pâle et confus visage s’approcha :

– Le vrai Dormeur…

– Oui, – dit Graham.

– Il y a longtemps qu’il est mort.

– Quoi ? – fit Graham vivement.

– Il y a des années qu’il est mort… des années…

– Pas possible ! – s’écria Graham.

– Si fait c’est comme je vous le dis. Il est mort. Le Dormeur qui s’est éveillé, ils l’ont changé pendant la nuit. Un pauvre diable qu’ils ont drogué, à qui ils ont fait perdre la tête. Mais je ne dois pas dire tout ce que je sais ; il ne faut pas que je dise tout.

Il marmotta des choses inintelligibles. Mais son secret était trop lourd pour lui :

– Je ne connais point ceux qui l'ont plongé dans le sommeil… c'était avant mon temps… mais je connais l'homme qui lui injectait les stimulants et qui l'a réveillé. Il y avait six chances pour une… le réveil ou la mort. Réveiller ou tuer… C'est la manière d'Ostrog.

Graham fut si abasourdi qu'il dut l'interrompre, lui faire répéter ses paroles, le questionner à nouveau d'une manière vague avant d'être sûr de l'insanité de ce que le vieux affirmait. Ainsi son réveil n'aurait pas été naturel ! Était-ce une marotte sénile de ce vieux, ou y avait-il la quelque vérité ? En fouillant les coins sombres de sa mémoire, il retrouva une impression qui pouvait, au besoin, passer pour le ressouvenir des effets d'un excitant. Et l'idée lui vint que peut-être le hasard lui avait procuré là une heureuse rencontre, qu'à la fin il allait peut-être apprendre quelque chose de l'âge nouveau. Le vieillard souffla un instant avec peine et cracha, puis la voix chevrotante, la petite voix réminiscente, reprit :

– La première fois ils l'ont évincé, j'ai suivi toute l'affaire.

– Évincé qui ? – questionna Graham. – Le Dormeur ?

– Le Dormeur ? Non ! Ostrog. Il était terrible, terrible. Et on lui promit alors, on lui promit formellement pour la prochaine fois… Insensés… de n'avoir pas eu plus peur de lui. Maintenant toute la Cité est sous ses talons, et nous autres, nous sommes la poussière qu'il écrase… la poussière qu'il écrase. Jusqu'à ce qu'il s'en mêlât, les travailleurs se contentaient de se couper la gorge entre eux, ou d'assassiner par ci par là un Chinois ou un agent de la Police du Travail, et ils nous laissaient en paix. Le meurtre ! Le vol ! Les ténèbres ! De pareilles choses ne se sont pas vues depuis une grosse d'années. Eh ! Eh ! ça va mal pour les petits quand les grands se chamaillent, ça va mal.

– Vous dites qu'il n'y a pas eu… quoi ?… depuis une grosse d'années ?

– Eh ? – fit le vieillard, et il marmonna quelque chose comme « manger ses mots », obligeant Graham à répéter trois fois sa question. Puis il reprit :

– Des combats et des massacres les armes à la main, et des imbéciles s'égosillant au nom de la liberté, et tout ce qui s'ensuit... De ma vie, il n'y a rien eu de pareil... Ça recommence comme dans l'ancien temps... c'est certain... lorsque le peuple de Paris s'est soulevé... il y a trois grosses d'années. Voilà ce qu'on n'a pas vu depuis... mais ainsi va le monde. Il fallait que cela vînt. Je sais. Je sais. Il y a cinq ans qu'Ostrog y travaille, et il y a eu la discorde et le gâchis, et la faim, et des menaces, et des grands mots, et des armes, des toiles bleues et des récriminations. Tout s'embrouille et se disloque. Et à présent nous y voilà : la révolte et le massacre... le Conseil est au bout de son rouleau.

– Vous avez l'air fort bien informé sur toutes ces choses, – remarqua Graham.

– Je dis ce que j'ai entendu de source sûre et pas seulement ce que bredouillent les machines parlantes.

– Assurément ! – dit Graham, se demandant ce que pouvait être une machine parlante. – Et vous êtes certain que cet Ostrog... vous êtes certain qu'Ostrog a organisé la rébellion, et que c'est lui qui a fait réveiller le Dormeur... uniquement pour prouver son pouvoir... pour se venger de n'avoir pas été admis dans le Conseil ?

– Tout le monde sait cela, il me semble, – répondit le vieillard, – excepté... les imbéciles, bien entendu. Il voulait être le maître, d'une manière ou d'une autre... dans le Conseil ou non. Même ceux qui ne savent rien savent cela. Et maintenant, nous voilà avec des cadavres partout, dans les ténèbres. Mais d'où sortez-vous pour n'avoir pas entendu parler de la rivalité d'Ostrog et des Verneys ? Et pour quelle raison alors aurions-

nous ce bouleversement ? Le Dormeur ? Hein ? Vous croyez que le Dormeur est réel et qu'il s'est réveillé tout seul... Eh ?

– Je suis un homme très paisible, plus vieux que je ne le parais, et fort oublieux, – repartit Graham. – Un tas d'événements... surtout ceux qui se sont produits en ces dernières années... Si j'étais le Dormeur, à vous dire vrai, je ne pourrais pas être moins bien renseigné sur ces choses...

– Hein ? Vous êtes vieux, vous ? Vous n'avez pas l'air si vieux que cela. Mais tout le monde, il est vrai, ne garde pas sa mémoire fraîche, ainsi que moi, à mon âge... Cependant, des choses d'une pareille notoriété ! Vous n'êtes pas aussi vieux que moi... Vous n'approchez pas de mon âge. Ma foi, je ne devrais pas juger les autres d'après moi... Je suis jeune, pour un homme si vieux. Il se peut que vous, vous soyez vieux tout en étant si jeune.

– C'est cela, – approuva Graham. – Et mon existence a été bizarre. Je sais très peu de choses ! Et l'histoire ! Pratiquement, j'ignore l'histoire. Le Dormeur et Jules César, c'est tout un pour moi. C'est intéressant de vous entendre parler du passé.

– Je suis au courant de certaines affaires, – assura complaisamment le vieillard. – Je sais quelques petits faits. Mais... Écoutez !

Les deux hommes firent silence et prêtèrent l'oreille. Un coup sourd résonna, suivi d'une secousse qui fit trembler leur siège. Des passants s'arrêtèrent, se crièrent quelque chose les uns aux autres. Le vieillard était anxieux de se renseigner ; il cria des questions à un homme qui se rapprocha d'eux. Graham, enhardi par cet exemple, se leva et alla en accoster d'autres. Nul ne savait ce qui était arrivé. Il retourna à son siège et trouva le vieillard marmottant de vagues interrogations à voix basse. Pendant un instant, ils ne soufflèrent mot.

La sensation de cette lutte gigantesque, si proche et pourtant si lointaine, oppressait l'imagination de Graham. Le vieillard disait-il vrai ? Ce que rapportaient tous ces gens était-il exact ? Les insurgés avaient-ils l'avantage ?... Ou bien étaient-ils tous dans l'erreur, et les innombrables gardes rouges ne chassaient-ils pas tout devant eux ? À chaque instant, le flot de la mêlée pouvait se déverser dans ce quartier silencieux et emporter à nouveau Graham. Il était utile pour lui d'en apprendre le plus qu'il pourrait, pendant qu'il en avait le loisir. Il se tourna subitement vers le vieillard, prêt à lui faire une question qu'il n'osa proférer. Mais ce mouvement incita le vieux à reprendre son monologue.

– Eh ! mais, comme les choses s'emmanchent ! Ce Dormeur, en qui tous les imbéciles ont mis leur espoir, je sais son histoire tout entière... J'ai toujours été bon pour les histoires. Lorsque j'étais enfant... ça ne nous rajeunit pas... je lisais pas mal de livres imprimés. Vous ne le croiriez pas. Sans doute, vous n'en avez jamais vu... Ils pourrissent ou tombent en poussière au point que l'Administration sanitaire les brûle et en fait une excellente lixivite pour le blanchissage. Mais ils avaient du bon, malgré leur saleté. On apprenait beaucoup là-dedans. Ces machines parlantes nouveau jeu... elles ne vous semblent pas nouveau jeu, à vous, hein ? elles sont faciles à entendre... faciles à oublier. Mais j'ai suivi toute l'histoire du Dormeur depuis le début.

– Vous ne sauriez croire, – dit Graham lentement –, jusqu'à quel point je suis ignorant... J'ai été si absorbé par mes propres petites affaires... Ma situation a été si étrange que je ne sais rien de l'histoire du Dormeur. Qu'était-il ?

– Eh ! – fit le vieillard, – je le sais, je le sais. C'était un individu quelconque, qui s'était amouraché d'une femme folâtre, le pauvre ! Et il tomba en catalepsie... Ces vieilles choses qu'on avait autrefois, ces choses brunâtres... photographies au ni-

trate... qui le montrent tel qu'il était couché, il y a une grosse et demie d'années... une grosse et demie !

– Amouraché d'une femme folâtre... le pauvre – se répétait tout bas Graham, puis à haute voix : – Oui... très bien ! continuez.

– Il faut que vous sachiez qu'il avait un cousin nommé Warming, un homme solitaire, sans enfants, qui fit une grosse fortune en spéculant sur les chemins... les premiers chemins en Eadhmite. Mais vous en avez sûrement entendu parler ? Non ? Comment cela ? Il acheta tous les brevets et fonda une immense Compagnie pour leur exploitation. En ces temps, il y avait des quantités d'entreprises séparées et de Compagnies d'affaires. En deux douzaines d'années, ses chemins tuèrent les chemins de fer... ces moyens de transport de jadis. Il acheta d'un coup toutes les voies ferrées et les eadhamita... Et comme il ne voulait pas morceler ses biens et sa grande fortune, ni admettre des actionnaires, il a tout laissé au Dormeur, en instituant un Conseil d'administration qu'il avait choisi et façonné. Il savait alors que le Dormeur ne s'éveillerait pas, qu'il continuerait à dormir et à dormir, jusqu'à ce qu'il meure. Il le savait très bien. Et puis, vlan ! Un Américain qui avait perdu deux fils, dans un accident de bateau, renchérit là-dessus avec un autre legs colossal. Les commissaires de Warming se sont dès le commencement trouvés à la tête d'une fortune mobilière et immobilière s'élevant à plus d'une douzaine de myriades de lions.

– Comment s'appelait-il ?

– Graham.

– Non... Je veux dire l'Américain ?

– Isbister.

– Isbister, – s'écria Graham, – mais je ne connais même pas ce nom-là !

– Naturellement ! – dit le vieillard. – Naturellement. On n'apprend pas grand-chose dans les écoles aujourd'hui. Mais je sais tout ce qu'il y a à savoir à son sujet. C'était un riche Américain, originaire d'Angleterre, et il laissa au Dormeur une fortune plus grande encore que celle de Warming. Comment l'avait-il acquise ? Cela, je l'ignore. Une sorte de procédé pour peindre les tableaux à la machine... Cette fortune, il l'a léguée au Dormeur, et c'est avec cela que le Conseil a débuté. C'était seulement un comité d'administrateurs tout d'abord.

– Et comment cette fortune s'est-elle accrue ?

– Eh ! mais vous n'êtes guère au courant... L'argent attire l'argent... et douze cerveaux valent mieux qu'un seul. Ils ont manœuvré habilement, ils ont fait marcher la politique avec l'argent, et ils ont continué à accroître ces richesses par l'agio et le monopole... elles augmentèrent... augmentèrent. Et longtemps les douze commissaires tinrent secret l'accroissement de la fortune du Dormeur, par le moyen de prête-noms, de sociétés fictives, et autres expédients semblables. Le Conseil accaparait toutes les valeurs, les actions, les hypothèques ; il achetait les partis politiques et faisait passer à sa solde tous les journaux. En vous renseignant dans ces vieilles histoires, vous verriez comment le Conseil a acquis son pouvoir et ses richesses... Des billions et des billions de lions à la fin... la fortune du Dormeur. Et tout cela provenant d'un caprice... du testament de ce Warming et d'un accident arrivé aux fils d'Isbister...

– Les hommes sont étranges, – reprenait, après un silence, le vieillard. – La chose incroyable pour moi c'est que le Conseil ait pu travailler d'accord si longtemps. Ils sont douze pourtant ! Mais ils ont formé des cliques au début pour mieux manœuvrer... puis ils les ont lâchées pour reprendre leur indépendance. Dans ma jeunesse, parler du Conseil, c'était comme lorsqu'un ignorant s'avise de parler de Dieu. Nous ne croyions pas qu'ils pussent mal faire. Nous ne savions rien de leurs femmes et de tout le reste. Je suis devenu plus sage... Les hommes sont

étranges, – répéta le vieillard. – Vous voici jeune et ignorant, et moi... vieux de soixante-dix ans, et qui pourrais, il n'y aurait rien d'étonnant, avoir oublié tout cela... c'est moi qui vous renseigne. Soixante-dix ans, soixante-dix ans, et j'entends et je vois... j'entends mieux que je ne vois, et je raisonne clairement, et je me tiens au courant de tout ce qui se passe. Soixante-dix ans ! La vie est extraordinaire. J'avais vingt ans quand Ostrog est venu au monde. Je me le rappelle, longtemps avant qu'il se soit poussé à la tête du Contrôle des Moteurs à Vent. J'ai vu beaucoup de changements... Moi aussi, j'ai porté le bleu. Et enfin je suis arrivé à voir cet écrasement et ces ténèbres, et ce tumulte, et des morts amoncelés sur les chemins ! C'est lui... c'est lui, l'artisan de tout cela !

Sa voix ne fut plus qu'un chuchotement inarticulé de louanges à l'adresse d'Ostrog. Graham songeait.

– Voyons, – fit-il, – si je ne me trompe pas.

Il étendit une main et se disposa à compter sur ses doigts.

– Le Dormeur est resté endormi...

– Il a été changé, – rectifia le vieillard.

– Et pendant ce temps, la fortune du Dormeur s'accroissait entre les mains de douze commissaires, jusqu'à ce qu'enfin elle soit arrivée à accaparer la propriété du monde. Les douze commissaires, en vertu de cette propriété, sont devenus véritablement les Maîtres du Monde, parce qu'ils sont la puissance qui dispense l'argent, précisément comme l'étaient les anciens Parlements.

– Eh ! – dit le vieillard. – C'est bien cela... c'est une bonne comparaison... Vous n'êtes pas si...

– Et voilà que cet Ostrog a soudain révolutionné le monde en éveillant le Dormeur... au réveil de qui personne, sinon les

superstitieux, le bas peuple, n'a jamais cru... le réveillant pour qu'il exige qu'on lui remette sa propriété... après tout ce temps.

– C'est étrange, – dit le vieillard qui avait ponctué cet exposé d'un accès de toux, – de trouver un homme qui apprend ces choses-là pour la première fois ce soir.

– Oui, – répondit Graham, – c'est étrange.

– Arrivez-vous d'une ville de plaisirs ? – questionna le vieillard. – Tout ma vie, j'ai voulu... (Il riait.) À mon âge encore, j'aimerais bien m'amuser un peu... me contenter de voir, en tout cas.

Il marmotta une phrase que Graham ne comprit pas.

– Le Dormeur... Quand s'est-il éveillé ? – demanda tout à coup Graham.

– Il y a trois jours.

– Où est-il ?

– Ostrog l'a avec lui. Il s'est échappé du Conseil, il n'y a pas quatre heures. Mon cher monsieur, où étiez-vous donc, à ce moment-là ? On l'a conduit dans le hall des marchés... où l'on s'est battu. D'un bout à l'autre de la Cité, on ne parlait que de cela. Toutes les machines parlantes le disaient. Partout on le clamait, on le criait. Même les idiots qui soutiennent le Conseil l'admettaient. Tous se précipitaient pour le voir. Tous couraient aux armes... Étiez-vous ivre, ou endormi ? Et maintenant encore ? Mais non ! vous plaisantez ! Sûrement, vous faites semblant. C'est pour arrêter les cris des machines parlantes et empêcher le peuple de s'assembler qu'ils ont interrompu les courants électriques et nous ont plongés dans ces maudites ténèbres. Allez-vous prétendre que... ?

– J'ai entendu dire qu'on était venu délivrer le Dormeur, – attesta Graham. – Mais... encore une fois, êtes-vous sûr qu'il soit avec Ostrog ?

– Il le tient bien ! – affirma le vieillard.

– Et le Dormeur ? Vous êtes sûr qu'il n'est pas authentique ? Je n'ai jamais entendu parler de...

– Oh ! oui, tous les imbéciles le croient... Comme s'il n'y avait pas des milliers de choses dont on n'entend jamais parler. Je connais trop bien Ostrog pour cela. Vous l'ai-je dit ? Je suis en quelque sorte parent d'Ostrog, par ma bru.

– Je suppose...

– Eh bien ?

– Je suppose qu'il n'y a aucune chance que ce Dormeur puisse faire valoir ses droits. Je pense qu'il ne sera qu'un jouet entre les mains d'Ostrog ou du Conseil, aussitôt que la lutte sera terminée.

– Dans les mains d'Ostrog... certainement. Pourquoi ne serait-il pas un jouet ? Considérez un peu sa position : tout est fait pour lui, tous les plaisirs possibles. Pourquoi voudrait-il faire valoir ses droits ?

– Qu'est-ce que les Villes de Plaisirs ? – demanda Graham, à brûle-pourpoint.

Le vieux lui fit répéter la question. Lorsqu'enfin il eut bien saisi les paroles de Graham, il le poussa du coude violemment.

– C'est trop, à la fin, – fit-il. – Vous voulez vous payer la tête d'un vieillard. Je vous soupçonnais déjà d'en savoir plus long que vous ne prétendez.

– Peut-être... Mais non ! pourquoi continuerais-je à simuler de la sorte. Non, je ne sais pas ce que c'est qu'une Ville de Plaisirs.

Le vieillard se mit à rire d'une façon familière.

– Il y a plus, – continua Graham. – Je ne sais même pas lire vos caractères. Je ne connais pas la monnaie dont vous vous servez. J'ignore quels pays étrangers existent en dehors de celui-ci. Je ne sais pas où je suis. Je ne sais pas compter. Je ne sais où trouver à manger, à boire, à m'abriter.

– Allons, allons ! si l'on vous donnait un verre de boisson, est-ce que vous iriez le mettre dans votre oreille ou dans votre œil ?

– Je voudrais que vous me renseigniez sur toutes ces choses.

– Oh ! – s'écria le vieux. – C'est bien, un monsieur vêtu de soie peut se distraire à une petite farce.

Et sa main flétrie caressait le bras de Graham.

– La soie, la soie... C'est bien, c'est bien ! Mais tout de même je voudrais être l'homme que l'on a mis à la place du Dormeur. Il va se payer du bon temps... l'opulence et le plaisir. Il a une drôle de figure. Lorsqu'on laissait tout le monde aller le voir, j'ai pris des billets, et j'y suis allé. Ce Dormeur substitué était l'image du vrai, tel que les photographies le montrent, jaune, blafard. Mais on va le remplumer et le mettre sur les pieds. Quel drôle de monde ! Pensez un peu à une pareille chance... Le veinard ! Je m'attends à ce qu'on l'envoie à Capri. C'est le meilleur endroit pour un débutant.

La toux le reprit, puis il se mit à bredouiller ses regrets pour les plaisirs et les jouissances qu'il ne connaîtrait jamais.

– Quelle chance il a ! Le veinard ! Toute ma vie je suis resté dans la Cité, espérant que mon tour viendrait.

– Mais comment pouvez-vous être sûr que le Dormeur soit mort ? – questionna soudain Graham.

Le vieux lui fit répéter ses paroles, puis expliqua :

– Les hommes ne vivent pas au-delà de dix douzaines. Ce n'est pas dans l'ordre des choses. Je ne suis pas un imbécile. Des sots peuvent croire cela, moi non.

L'assurance du bonhomme mettait Graham en colère.

– Que vous soyez ou non un sot, vous n'en êtes pas moins dans l'erreur en ce qui concerne le Dormeur.

– Comment le savez-vous ? Je croyais que vous ne connaissiez rien, pas même les Villes de Plaisirs...

Graham réfléchit un instant et déclara :

– C'est moi qui suis le Dormeur.

Il dut le répéter, après quoi tous deux gardèrent le silence.

– Voilà ce qui n'est pas malin à dire, sauf votre respect, et qui pourrait vous causer des ennuis, par le temps qui court, – répliqua enfin le vieillard.

Graham, légèrement décontenancé, affirma encore qu'il était le Dormeur.

– Je vous dis que je suis le Dormeur. Il y a des années et des années, je me suis endormi, dans un village bâti de pierres, au temps où il y avait des haies, des villages, et des auberges, et où toute la campagne était divisée en petites parcelles, petits champs. N'avez-vous jamais entendu parler de ce temps ? Et c'est moi, moi que vous voyez, qui me suis réveillé, voilà quatre jours.

– Il y a quatre jours !... Le Dormeur ! Mais ils l'ont, le Dormeur. Ils l'ont et ils ne veulent pas le lâcher. Quelle blague ! Nous avions pourtant causé assez raisonnablement jusqu'à présent... Je vois cela comme si j'y étais. Il y a Lincoln, comme gardien, juste derrière lui ; ils ne le laisseront pas aller seul ! On peut compter sur eux. Vous êtes un drôle de type, un de ces far-

ceurs… Je comprends maintenant pourquoi vous mangez vos mots d'une façon si drôle, mais…

Il s'arrêta tout à coup, et Graham put distinguer son geste.

– Comme si Ostrog était homme à laisser le Dormeur courir par les rues tout seul ! Non, il ne faut pas venir me conter cela. Comme si j'allais croire… Où voulez-vous en arriver ? Voyons… nous parlions du Dormeur.

Graham se leva.

– Écoutez, – dit-il posément. – Je suis le Dormeur.

– Vous êtes un drôle de farceur, – ricana le vieux. – Vous vous dissimulez là, dans l'ombre, écorchant les mots et contant une pareille blague. Mais…

L'exaspération de Graham s'exhala en hilarité.

– C'est absurde ! – s'écria-t-il. – Absurde ! Ce rêve doit finir. Cela devient de plus en plus diabolique. Me voilà perdu, dans ces maudites ténèbres, anachronisme de deux cents ans… et essayant de persuader à un vieillard que je suis bien moi-même… Ouf !

Il eut un mouvement d'irritation et se mit à fuir à grands pas. Le vieillard courut derrière lui.

– Eh ! Mais, ne partez pas, – appelait-il. – Je suis un vieux sot, je le sais. Ne partez pas, ne me laissez pas dans cette obscurité.

Graham hésita, s'arrêta. Soudain, il comprit la sottise qu'il venait de commettre en livrant son secret.

– Je ne voulais pas vous offenser en disant que je ne vous croyais pas, – expliqua le vieux en s'approchant. – Il n'y a pas de malice à cela. Appelez-vous le Dormeur, si cela vous plaît. C'est une supercherie stupide…

Graham lui tourna brusquement les talons et continua sa route.

Un moment, le vieillard essaya de le suivre, clopin-clopant ; puis ses appels d'asthmatique s'affaiblirent, et Graham ne le vit plus.

CHAPITRE XII

Ostrog

Graham maintenant envisageait plus clairement sa position. Longtemps encore il erra. Mais, après sa conversation avec le vieillard, il en était venu à cette conclusion évidente : ceux qui étaient à la tête de la révolte avaient admirablement réussi à cacher sa disparition. Par contre, à chaque instant, il s'attendait à apprendre la nouvelle de sa mort ou de sa capture par le Conseil. À ce moment, un homme s'arrêta devant lui.

– Vous savez la nouvelle ? – fit-il.

– Non, – répondit Graham, en tressaillant.

– Presque une dozande... une dozande de combattants !

Et l'homme poursuivit sa route.

Une troupe d'insurgés, avec une jeune fille, passèrent dans les ténèbres, gesticulant et vociférant :

– Capitulé !... Rendus !... Une dozande d'hommes !... Deux dozandes d'hommes !

Les cris s'éloignèrent, devinrent indistincts. D'autres troupes passèrent qui s'égosillaient aussi. Une minute, des fragments de conversation retinrent l'attention de Graham. Il se demanda si tous ces êtres parlaient la même langue. Des lambeaux de phrases lui venaient aux oreilles, qui semblaient une espèce d'argot, de déformation à la nègre, des phrases hachées, défigurées et confuses. Il n'osait arrêter les gens pour les interroger. L'impression que lui produisait le peuple allait à l'encontre des idées qu'il s'était faites à l'avance de la lutte, et

confirmait la foi que le vieillard avait en Ostrog. Il n'arriva que lentement à comprendre que ces fous se réjouissaient de la défaite du Conseil, et que ce Conseil, qui l'avait poursuivi avec tant d'obstination et de vigueur, était, en somme, le plus faible des deux partis en conflit. S'il en était ainsi, quelles seraient pour lui les conséquences ? À plusieurs reprises, il hésita, décidé à poser des questions fondamentales. Une fois même, il se détourna pour suivre assez longtemps un petit homme tout rond et d'aspect engageant, mais il n'eut pas le courage de lui adresser la parole.

Il lui vint enfin à l'esprit qu'il pourrait s'enquérir du chemin conduisant aux Bureaux des Moteurs à Vent, quoi que dussent être ces moteurs. À sa première question, on lui répondit de poursuivre sa route vers Westminster. À la seconde on lui indiqua un raccourci, grâce auquel il s'empressa de s'égarer. On lui conseilla enfin de laisser les chemins où il s'était confiné jusque-là, ne connaissant pas d'autres voies de communication, et de prendre, en descendant les escaliers centraux, une voie transversale plongée dans l'obscurité. Là, quelques petites aventures lui arrivèrent ; tout d'abord, la rencontre ambiguë d'un être qu'il ne pouvait voir, parlant d'une voix rude un dialecte baroque, qui lui sembla d'abord une langue étrangère : c'était un flot épais de paroles, avec, à la dérive, par ci par là, quelques cadavres de mots anglais, sans doute l'argot des voyous du jour. Puis une autre voix s'approcha en chantant, tralala, tralala, une voix de jeune fille qui interpella Graham : son langage avait quelque ressemblance avec l'autre. Elle déclara avoir perdu sa sœur, et se mit à rire, – sans nécessité, selon lui ; elle trébucha, tomba sur Graham, se raccrocha à son cou. Mais quelques mots de remontrance la firent disparaître. Le bruit augmentait autour de lui. Des gens passaient, se rencontraient, s'abouchaient, discutaient avec une animation extrême.

– Ils se sont rendus !

– Le Conseil ? Sûrement, non, pas le Conseil !

– On le dit dans les chemins.

Le passage s'élargissait. Soudain Graham arriva à l'extrémité du mur. Devant lui, s'ouvrait un grand espace, où des insurgés s'agitaient. Il demanda son chemin à un personnage indistinct.

– Traversez tout droit, – répondit une voix de femme.

Il abandonna le mur qui l'avait guidé, et, un moment après, trébucha contre une petite table sur laquelle étaient des ustensiles de verre. Les yeux de Graham, habitués maintenant à l'obscurité, découvrirent une longue perspective où, dans une lueur pâle, on distinguait vaguement d'autres tables. Il entendit un choc de vaisselle ; on mangeait là. Il y avait donc des gens assez placides pour dîner en un pareil moment, ou assez hardis pour voler des victuailles, à la faveur des convulsions sociales et des ténèbres. Il entra dans une galerie. Deux fillettes sanglotaient, bouleversées d'effroi et blotties contre une rampe. Elles se turent au bruit de ses pas. Il tenta de les consoler, mais elles gardèrent le silence ; puis, dès qu'il se fut éloigné, elles recommencèrent à sangloter. Bientôt, il arriva au pied d'un escalier : il en gravit les marches qui débouchaient dans une voie dont les plates-formes étaient arrêtées. Une troupe d'insurgés la parcouraient, en braillant, avec des voix fausses et discordantes, des bribes d'un chant de révolte. Il demanda son chemin, et deux fois le même argot vint le jeter dans l'embarras. Sa troisième tentative lui valut une réponse qu'il put comprendre. Il était à deux milles de Westminster. Lorsqu'enfin il approcha des bureaux en question, il lui sembla, par les acclamations des troupes, par le tumulte des réjouissances, et finalement par la lumière qui fut rendue à la Cité, que la chute du Conseil devait être un fait accompli. Et nulle part il n'entendait parler de sa disparition à lui.

La réillumination de la Cité se fit avec une soudaineté stupéfiante. Tout à coup, il fut ébloui ; ces hommes autour de lui s'étaient arrêtés, éblouis aussi, et on eût dit que toute

l’ambiance devenait incandescente. La lumière le trouva sur les confins des foules surexcitées qui encombraient les chemins près des Bureaux des Moteurs à Vent, et le sentiment d’être maintenant exposé aux regards changea en une vive anxiété sa vague intention de rejoindre Ostrog. Il fut bousculé, entravé, par des hommes las et enroués à force d’avoir crié son nom ; quelques-uns avaient des balafres et des blessures sanguinolentes reçues en défendant sa cause. À la façade des Bureaux flamboyaient des tableaux mobiles ; mais il ne put rien voir, car, malgré ses vigoureuses tentatives, la foule l’empêchait d’approcher. Par des fragments de conversations, il jugea que ces transparents donnaient les dernières nouvelles du siège du Palais où s’était réfugié le Conseil.

L’ignorance et l’indécision rendaient ses mouvements lents et impuissants. Il se demandait comment il pénétrerait derrière cette façade ininterrompue. Il se fraya un chemin, petit à petit, tenacement, au milieu de la cohue, jusqu’à ce qu’enfin il s’aperçût que l’escalier partant de la voie centrale menait à l’intérieur des édifices. Il persista dans cette direction, mais la foule était si dense qu’il fut longtemps à atteindre l’entrée de l’édifice. Et là même, il trouva sa route obstruée d’une manière inextricable, et une heure se passa à discuter et à parlementer dans une série de salles de garde, avant qu’il réussît à faire porter un billet à celui qui, entre tous, était le plus désireux de le voir. Tout d’abord son histoire avait été accueillie par des rires et des moqueries ; aussi, rendu plus sage par cette expérience, il déclara simplement, lorsqu’on l’arrêta encore, qu’il avait des nouvelles d’une importance extrême pour Ostrog, refusant obstinément de s’expliquer davantage. Il demanda à faire passer une note qu’on n’envoya qu’avec répugnance. On le relégua dans une petite pièce, au bas de l’ascenseur, et, après une longue attente, Lincoln descendit enfin. Du seuil, il examina Graham, puis s’élança vers lui, débordant d’effusion et d’excuses.

– Oui ! – cria-t-il, – c’est vous ! Et vous n’êtes pas mort !

Graham fournit quelques brèves explications.

– Mon frère vous attend, – déclara Lincoln. – Il est seul dans les bureaux. Nous craignions que vous n'eussiez été tué dans le théâtre. Il était fort perplexe… La situation est toujours périlleuse, malgré ce que nous leur disons… Sans cela, il serait venu au-devant de vous.

Ils montèrent par l'ascenseur, et arrivèrent dans une pièce comparativement petite, dont l'unique mobilier se composait d'un long canapé et d'un grand disque ovale d'un gris nuageux et changeant, suspendu au mur par des câbles. Là, Lincoln laissa Graham qui, resté seul, examina sans les comprendre les formes mouvantes et fumeuses qui se dessinaient lentement sur le disque. Son attention fut distraite par un soudain vacarme. Il reconnut une clameur, la clameur frénétique d'une foule immense, mais très lointaine, une exultation mugissante qui se termina aussi brusquement qu'elle avait commencé, comme un bruit perçu entre l'ouverture et la fermeture d'une porte. Dans la pièce adjacente, on entendait des pas pressés, et un cliquetis mélodieux, comme une chaîne lâche courant sur les dents d'une roue.

Puis ce fut un frou-frou de vêtements qu'il ne voyait pas, et la voix d'une femme qui disait :

– Voilà Ostrog !

Une petite cloche résonna, et le silence régna de nouveau. Bientôt, ce furent encore, au-dehors, des voix, un va-et-vient. Le bruit des pas d'une seule personne se détacha des autres bruits et approcha, indiquant une marche égale et ferme. Le rideau se souleva doucement. Un homme grand, aux cheveux blancs, vêtu de soie crème, regardait, le bras levé. Il s'arrêta un instant, soutenant le rideau, puis le laissa retomber derrière lui.

Ces quelques secondes permirent à Graham un rapide examen. Il vit un front très large, des yeux d'un bleu très pâle,

profondément enfoncés sous des sourcils blancs, un nez aquilin et une boucle résolue, aux lignes épaisses. Les plis charnus autour des yeux, les coins tombants de la bouche, contredisaient la belle prestance, le port altier, et annonçaient que l'homme était vieux. Graham se leva instinctivement, et, pendant un moment, les deux hommes restèrent debout, en silence, s'observant.

– Vous êtes Ostrog ? – dit Graham.

– Je suis Ostrog.

– Le Grand Meneur ?

– C'est ainsi qu'on m'appelle.

Graham éprouvai de la gêne à s'exprimer.

– Je sais, – dit-il, – que c'est à vous surtout que je dois ma sécurité.

– Nous avions peur que l'on ne vous eût tué, – répondit Ostrog, – ou renvoyé dormir… pour toujours. Nous avons tout fait pour garder notre secret… le secret de votre disparition. Où étiez-vous ? Comment êtes-vous venu ici ?

Graham le lui raconta brièvement. Ostrog écoutait en silence. Il souriait.

– Savez-vous quel plan je combinais lorsqu'on est venu me dire que vous étiez là ?

– Comment puis-je deviner ?

– Je préparais votre double.

– Mon double ?

– Un homme aussi pareil à vous qu'il est possible d'en trouver. Nous allions l'hypnotiser pour lui éviter la difficulté de son rôle. Cela s'imposait. La révolte ne peut réussir que si le peuple est convaincu que vous êtes réveillé, vivant, et avec nous.

En ce moment même, une multitude s'est réunie dans le théâtre, vous réclamant à grands cris. Ils ne se fient pas à nous... Vous savez naturellement quelque chose de votre position ?

– Très peu.

– Voici ce qu'il en est...

Ostrog s'éloigna de quelques pas, puis revint.

– Vous êtes possesseur absolu, – commença-t-il, – de plus de la moitié du monde. Comme conséquence, vous êtes pratiquement Roi. Vos pouvoirs sont limités de mille manières très compliquées, mais vous êtes la plus haute personnification, le symbole populaire du gouvernement. Ce Conseil blanc, ce Conseil des Commissaires, comme on l'appelle...

– On m'a esquissé vaguement ces choses.

– Je me demande comment...

– J'ai rencontré un vieillard loquace.

– Je comprends... Nos masses... ce mot vient de votre temps, et vous supposez bien qu'avec le mot nous avons toujours la chose... nos masses donc vous regardent comme le gouvernant véritable. Tout juste comme un grand nombre de gens de votre temps confondaient la couronne avec le pouvoir. Par toute la terre, les masses sont mécontentes de vos commissaires, de la façon dont ils gouvernaient. En général, c'est le vieux grief, la vieille querelle du malheureux contre sa misère, la misère du travail, de la discipline, et de l'incapacité. Mais vos commissaires ont été réellement maladroits. Dans certains cas, dans l'administration des Compagnies du Travail, par exemple, ils ont manqué de sagesse, ils ont fourni une infinité de prétextes... Déjà nous autres, ceux du parti populaire, nous fomentions l'agitation pour obtenir des réformes... lorsqu'arriva votre réveil. Le moment ne pouvait être plus opportun, l'eût-on choisi exprès. – Il eut, en prononçant ces mots, un sourire énigma-

tique. – L’esprit public, sans égard pour vos années de repos, avait déjà songé à vous réveiller et à en appeler à vous, et puis... crac !

Il indiquait du geste le débordement populaire, et Graham hocha la tête pour montrer qu’il comprenait.

– Le Conseil pataugea, se querella. Ils n’ont jamais fait autre chose. Ils ne parvinrent pas à décider ce qu’ils devaient faire de vous. Vous savez comment ils vous ont emprisonné ?

– Je sais, je sais. Et maintenant... nous avons la victoire ?

– Oui, après cinq rapides heures. Brusquement, nous avons frappé partout à la fois. Les employés des Moteurs à Vent, la Compagnie du Travail et ses millions d’individus, tout cela rompit ses digues. Nous avions mis la main sur les aéronats...

Il s’interrompit.

– Oui, – fit Graham, devinant qu’aéronat signifiait machine volante.

– C’était là naturellement une précaution essentielle. Sans cela, ils auraient pu s’échapper. Toute la Cité se souleva, les deux tiers de la population presque en étaient, tous les bleus, tous les services publics, sauf seulement quelques aéronautes, et environ la moitié de la Police Rouge. On s’occupa de vous délivrer : leur propre police des rues, dont une faible partie avait été massée au palais du Conseil, a été dispersée, désarmée ou tuée. La Cité entière est à nous maintenant. Il n’y a que le Palais du Conseil qui tienne encore. La moitié de la Police Rouge a péri dans cette charge insensée, tentée pour vous ressaisir. Ils perdirent la tête quand ils surent que vous vous étiez échappé et ils lancèrent toutes leurs forces contre le théâtre. Alors, nous leur avons coupé la retraite. En vérité, cette soirée a été une soirée de victoire. Partout votre étoile a brillé. Il y a vingt-quatre heures à peine, le Conseil blanc gouvernait, comme il a gouverné depuis une grosse d’années, depuis un siècle et demi ; et

puis, quelques mots chuchotés à voix basse, des gens s'armant çà et là dans les coins, et tout d'un coup… vlan !

– Je suis très ignorant, – dit Graham. – Je suppose… Je ne comprends pas très bien les conditions de cette lutte. Si vous pouviez m'expliquer… Où se trouve le Conseil ? Où en est la bataille ?

Ostrog traversa la pièce, un cliquetis se produisit, et soudain, sauf une ouverture ovale qui demeura brillante, ils furent plongés dans l'obscurité. Un moment Graham resta ahuri. Le disque gris nuageux avait pris de la profondeur et de la couleur, il offrait l'apparence d'une fenêtre ovale donnant sur une scène étrange.

Au premier coup d'œil, il lui fut impossible de deviner ce que pouvait être ce spectacle. C'était un paysage d'hiver, par une journée grise et claire. En travers du tableau et, semblait-il, à mi-distance entre les spectateurs et le point visible le plus lointain, un fort câble blanc, fait de fils de métal tressé, coupait la perspective verticalement en deux. Les rangées de grandes roues à vent que Graham voyait sur le tableau, les vastes intervalles, les gouffres de ténèbres qui béaient çà et là, étaient identiques à ceux qu'il avait aperçus dans sa fuite du Palais du Conseil. Il distingua un défilé régulier d'hommes rouges traversant un espace libre, entre deux rangs d'autres hommes en noir, et il comprit, avant qu'Ostrog lui eût parlé, qu'il contemplait la surface supérieure de la Cité. La neige de la nuit avait disparu. Il jugea que ce miroir était quelque perfectionnement moderne de la chambre noire, mais on ne lui donna aucune explication. Bien que la troupe d'hommes rouges avançât de gauche à droite, elle passait cependant en dehors du tableau, à gauche. Un moment il s'étonna, puis il constata que cette scène glissait lentement, comme un panorama, à travers le miroir ovale.

– Dans un instant, vous allez voir la bataille, – dit Ostrog, tout près de lui. – Ces gens en rouge que vous remarquez sont nos prisonniers. Ceci est la surface des toits de Londres… les

édifices forment une masse continue, à présent : les rues et les places publiques sont couvertes. Les vides, les intervalles de votre temps n'existent pas.

Quelque chose qui ne se trouvait pas au point, et dont la forme indiquait un homme, masqua le tableau à moitié. Il y eut un éclat métallique, un miroitement aveuglant qui traversa l'ovale, et de nouveau le tableau devint clair. Graham apercevait des hommes courant parmi les ailes des machines à vent, pointant des armes d'où jaillissaient de petites fumées avec une lueur vive et brève. Leur troupe s'épaississait de plus en plus vers la droite ; ils gesticulaient, – peut-être poussaient-ils des cris, mais le tableau ne donnait aucune indication à ce sujet. Ils passèrent, ainsi que les ailes des machines, à une allure lente et régulière, à travers le champ du miroir.

– Maintenant vient le Palais du Conseil, – dit Ostrog.

Et peu à peu, une raie noire retint l'attention de Graham. Bientôt, ce ne fut plus une raie, mais une cavité, un énorme espace noirci, parmi le groupe des édifices, d'où de minces spirales de fumée s'élevaient dans le pâle ciel d'hiver. La masse de l'édifice, rongée, croulante, dans un enchevêtrement d'énormes poutres et de colonnes tronquées, s'élevait lugubre dans cette obscurité de caverne. Et sur ces vestiges d'un Palais splendide, une foule incalculable d'hommes, tout petits, grimpaient, sautaient, grouillaient.

– Voici le Palais du Conseil, leur dernière forteresse, – déclara Ostrog. – Et les imbéciles, en faisant sauter tous les édifices autour d'eux... dans l'espoir d'arrêter notre attaque, ont gaspillé une quantité de munitions suffisante pour tenir pendant un mois. Vous avez entendu l'explosion ? La moitié des vitrages de la Cité en ont été fracassés.

Et, pendant qu'il parlait, Graham voyait, par-dessus ces ruines, les surplombant et s'élevant à une grande hauteur, un édifice blanc, énorme et dévasté. Cette masse avait été isolée par

la destruction impitoyable des bâtiments qui l'environnaient. À la place des galeries disloquées par le désastre, de grands trous noirs béaient ; de vastes salles, aux parois écroulées, exhibaient lugubrement, dans le crépuscule de ce matin d'hiver, leurs luxueuses décorations, et, le long des murs lézardés, pendant des festons de câbles arrachés, et les extrémités entortillées des cordages et des tiges métalliques. Parmi cet amoncellement, se mouvaient de petites taches rouges, les défenseurs du Conseil. À tout moment, de faibles et courtes lueurs illuminaient ces ombres désolées. À première vue, il sembla à Graham qu'une attaque était dirigée contre ce bâtiment blanc. Pourtant, il s'aperçut que les insurgés n'avançaient pas, mais qu'abrités parmi la colossale dévastation qui entourait cette dernière forteresse, ils tiraillaient sans cesse.

Tandis que cet épisode guerrier se déroulait en silence au centre du miroir, Ostrog se mit à lui décrire en phrases concises comment les assiégés avaient cherché à s'isoler, dans la crainte d'un assaut. Il parlait d'un ton indifférent de l'énorme perte d'hommes que cette catastrophe avait produite. Il signalait un cimetière improvisé à tel endroit, ou montrait des ambulances fourmillant le long de tel sillon plein de ruines, qui était auparavant une rue de chemins mouvants. Il témoigna plus d'intérêt en désignant les différentes parties du Palais du Conseil et les dispositions des assiégeants. En quelques instants, la guerre civile qui avait bouleversé Londres ne fut plus un mystère pour Graham. Ce n'était pas une révolte tumultueuse qui avait éclaté la veille, ni une bataille entre forces égales : c'était un coup d'État splendidement organisé. Ostrog avait, d'une façon étonnante, prévu tous les détails. Il semblait connaître le rôle que devaient jouer les plus infimes de ces taches noires ou rouges qui se traînaient parmi les décombres. Il étendit un énorme bras noir à travers le tableau lumineux, montrant la chambre d'où Graham s'était échappé, et indiquant, au milieu de toutes ces ruines, le chemin qu'il avait suivi dans sa fuite. Graham reconnut le gouffre que franchissait la gouttière, et les Moteurs à Vent près desquels il s'était blotti pour éviter la machine volante. Le

reste de sa route avait été détruit par l'explosion. Il regarda encore le palais du Conseil déjà à demi caché sur le miroir ; à droite, le flanc d'une colline glissait en vue, lentement, avec un groupe de dômes et de tourelles, brumeux, confus et lointain.

– Et le Conseil est réellement renversé ?

– Renversé, – assura Ostrog.

– Et moi... c'est vraiment certain que je... ?

– Vous êtes le Maître du monde.

– Mais ce drapeau blanc...

– C'est le drapeau du Conseil... le drapeau de la domination du monde. Il va tomber. La bataille est finie. L'attaque contre le théâtre a été leur effort suprême. Ils n'ont plus guère qu'un millier d'hommes, dont une partie est prête à passer avec nous. Ils ont peu de munitions, et nous faisons revivre les anciens arts, nous faisons fondre des canons.

– Mais cette Cité est-elle le monde ?

– Pratiquement, ceci est tout ce qui leur reste de leur empire. Au loin les villes ou se sont révoltées avec nous, ou attendent l'issue. Votre réveil les a rendues perplexes, les a paralysées.

– Mais le Conseil n'a-t-il pas de machines volantes ? Pourquoi ne s'en servent-ils pas pour combattre ?

– Ils en avaient, mais la plus grande partie des aéronautes étaient pour la révolte, avec nous. Sans vouloir courir le risque de combattre de notre côté, ils ne voulaient pas être contre nous, et les autres le savaient. Le Conseil ne put disposer que d'une seule machine pour vous poursuivre quand on vous eut fait échapper, et, il y a une heure, nous avons exécuté l'aéronaute qui a tiré sur vous. Dès le début, nous avons mis la main sur les embarcadères et les remises des machines volantes,

dans toutes les villes où cela a été possible, et nous avons ainsi arrêté et capturé les aéroplanes. Quant aux petites machines volantes qui se sont montrées, car quelques-unes l'ont osé, nous avons dirigé contre elles un feu trop serré et trop nourri pour qu'elles aient pu approcher du Palais du Conseil. Si elles avaient atterri, elles n'auraient pu ensuite reprendre leur essor, parce que la nature du lieu ne le permettait guère. Nous en avons détruit plusieurs, plusieurs se sont rendues ; les autres sont parties vers le continent pour chercher une cité amie, si elles peuvent en trouver avant que leur combustible s'épuise. Beaucoup de ces aéronautes furent contents d'être faits prisonniers et de se sentir ainsi à l'abri. Faire la culbute avec une machine volante n'est pas une perspective très attrayante… De ce côté, aucune chance pour le Conseil : il a fait son temps.

Il rit et se tourna de nouveau vers le miroir ovale, pour montrer à Graham ce qu'il entendait par embarcadères et par remises des machines volantes. Les quatre plus proches paraissaient lointains et obscurs, à cause du brouillard matinal, mais Graham put se rendre compte que c'étaient des structures aux dimensions très vastes, même en les comparant aux bâtisses environnantes.

Ensuite, comme les embarcadères passaient vers la gauche, de nouveau Graham put voir l'espace libre qu'avaient traversé les hommes rouges désarmés, puis les ruines noires, et encore la blanche forteresse du Palais assiégé : il n'avait plus l'air d'un lugubre édifice, mais resplendissait comme de l'ambre au soleil, car aucun nuage ne l'assombrissait plus. Autour, la lutte des pygmées était toujours en suspens, mais les rouges défenseurs avaient cessé le feu.

Ainsi, dans un silence et un calme crépusculaires, l'homme du XIXe siècle assista à la scène finale de la grande révolte. Il vit établir sa domination par la force ; il découvrit, en tressaillant, que c'était ce monde-là qui devenait le sien et non plus l'autre qu'il avait laissé derrière lui ; que ce n'était pas là un spectacle

qui allait atteindre son paroxysme, puis disparaître ; que l'existence qu'il avait encore à vivre devrait s'écouler dans ce monde-là, toute sa vie, avec tous les devoirs, les dangers et les responsabilités. De nouvelles questions s'imposèrent à son esprit. Ostrog commença par y répondre, puis s'interrompit brusquement.

– Mais, ces choses, je vous les expliquerai mieux plus tard. À présent, nous avons des... occupations plus pressantes. Par les chemins mouvants, le peuple arrive vers ce quartier, de tous les points de la ville... Les marchés et les théâtres sont bondés. Vous êtes juste venu à temps pour eux. Ils vous réclament à cor et à cri... et partout ailleurs on veut vous voir aussi, à Paris, à New York, à Chicago, à Denver, à Capri... Des milliers de cités sont soulevées, tumultueuses, irrésolues, et exigent qu'on vous montre. Depuis des années, on braille qu'il faut vous réveiller, et maintenant que c'est fait on se refuse à le croire.

– Mais, pourtant... je ne puis aller...

Ostrog répondit du bout de la salle, et sur le disque ovale le tableau pâlit et s'évanouit, tandis qu'à nouveau la lumière envahissait brusquement la pièce.

– Nous avons le cinétotéléphotographe, – dit-il. – Par le monde entier, simultanément, des myriades et des myriades de gens, entassés et immobiles dans d'obscurs amphithéâtres, vous verront les saluer, saluer le peuple... et vous entendrez leurs cris qui renforceront les cris de votre auditoire immédiat... Il y a un moyen optique dont nous usons, – continua Ostrog, – un procédé dont se servent les mimes, les acrobates et les danseuses. Cela vous paraît tout à fait nouveau ? Vous vous tenez dans une lumière très brillante, et ce n'est pas vous qu'on voit, mais une image magnifiée de votre personne, projetée sur un écran, de sorte que l'homme le plus éloigné, dans la galerie la plus lointaine, peut, s'il le veut, compter vos cils.

Graham lança désespérément une des questions qui cabriolaient dans son esprit.

– Quelle est la population de la ville ? – demanda-t-il.

– Vingt-huit myriades.

– Comment ?

– Plus de trente-trois millions.

Ces chiffres passaient l'imagination de Graham.

– Vous serez obligé de leur adresser quelques paroles, – reprit Ostrog. – Non pas ce que vous appelleriez une harangue, un discours, mais ce que nous appelons un *dire*... rien qu'une phrase, six ou sept mots... quelque chose de précis... par exemple : « Je me suis réveillé et mon cœur est avec vous. » C'est là à peu près ce qu'ils veulent.

– Rien que cela ? – demanda Graham.

– « Je me suis réveillé et mon cœur est avec vous. » Et puis, vous vous inclinerez royalement. Mais d'abord, il vous faut une robe noire, car le noir est votre couleur. Cela ne vous fait rien ? Ensuite, ils se disperseront et s'en iront chez eux.

Graham hésitait.

– Je suis entre vos mains, – fit-il.

Ostrog était visiblement de cet avis. Il réfléchit, se tourna vers le rideau et cria de brefs ordres à des serviteurs invisibles. Presque immédiatement, on apporta une robe noire, toute semblable à celle que Graham avait revêtue dans le théâtre. Et tandis qu'il la jetait sur ses épaules, le tintement suraigu d'une cloche se fit entendre dans la chambre adjacente. Ostrog se détourna d'un air interrogatif vers l'homme de service, puis soudain sembla changer d'avis, écarta le rideau et disparut.

Un moment, Graham resta seul avec le serviteur plein de curiosité déférente, tandis qu'Ostrog s'éloignait. Il y eut, au-dehors, un bref échange de questions et de réponses, des pas précipités. Le rideau s'écarta de nouveau et Ostrog reparut, sa figure massive exprimant une animation extraordinaire. D'une enjambée il traversa la pièce, tourna avec un léger cliquetis un petit appareil, et la chambre fut dans les ténèbres ; alors il saisit le bras de Graham et montra du doigt le miroir.

– Au moment même où nous tournions le dos, – dit-il laconiquement.

Son index, noir et colossal, indiquait le sommet du Palais du Conseil. Graham regardait sans comprendre, puis il s'aperçut que la hampe qui portait la bannière blanche était nue.

– Que signifie... ? – commença-t-il.

– Le Conseil a capitulé. Son règne est fini à jamais. Voyez !

Et Ostrog lui montrait un enroulement noir qui montait, par petits soubresauts, le long de la hampe, et se dépliait au fur et à mesure. Lincoln, écartant le rideau, entra ; le tableau pâlit.

– Ils s'impatientent, – dit-il.

Ostrog tenait toujours le bras de Graham.

– Nous avons soulevé le peuple, – fit-il. – Nous lui avons donné des armes. Pour aujourd'hui, au moins, sa volonté doit être souveraine.

Lincoln soutint le rideau pour laisser passer le Maître et le Grand Meneur.

Dans sa route vers les marchés, Graham entrevit fugitivement une salle aux murs blancs, longue et étroite, dans laquelle des hommes, vêtus de l'universelle toile bleue, transportaient des choses couvertes, semblables à des cercueils, et où d'autres hommes, vêtus de la pourpre médicale, couraient çà et

là, d'un air affairé. De cette salle sortaient des gémissements et des cris de douleur. Il discerna une couche vide, tachée de sang, et des hommes ensanglantés enveloppés de linges étendus sur d'autres lits. Ce ne fut qu'un aperçu rapide, qu'il eut en franchissant une galerie à balustrade... puis un arc-boutant intercepta ce spectacle, et ils continuèrent leur route vers les marchés.

Le bourdonnement de la multitude se rapprochait maintenant, s'enflant comme un tonnerre. Un ondoiement de bannières noires, de toile bleue, de haillons bruns que l'on agitait, arrêta son attention, et l'immense théâtre plein d'un fourmillement humain s'offrit à sa vue, au bout d'un long passage, près des marchés publics.

C'était le grand théâtre où il avait déjà fait une première apparition, le théâtre où il avait assisté à tout un jeu de lumière et de ténèbres, dans sa fuite devant la Police Rouge. Cette fois il y arriva par une galerie située à un niveau très élevé, au-dessus de la scène. La salle était brillamment éclairée. Il chercha l'allée par laquelle il avait fui, mais il ne put la distinguer parmi tant d'autres semblables ; il ne vit rien non plus des sièges défoncés, des coussins abîmés et des autres traces du combat, tant la cohue était dense ; seul le proscenium demeurait libre. D'en haut, on eût dit une vaste arène piquetée de points roses, dont chacun était une face humaine tournée vers lui et le regardant. Lorsqu'il apparut avec Ostrog, les cris cessèrent et les chants aussi : un intérêt commun apaisa le désordre. Chaque unité de cette multitude contemplait le Maître.

CHAPITRE XIII

La fin du vieil ordre

Autant que Graham put en juger, il était près de midi lorsque la bannière blanche du Conseil avait été amenée. Mais quelques heures devaient encore s'écouler avant qu'il fût possible d'effectuer la capitulation en règle, et, après qu'il eut prononcé son *dire*, il se retira dans ses nouveaux appartements. La fièvre incessante de ces douze dernières heures lui avait laissé une lassitude extraordinaire ; sa curiosité même était épuisée ; un moment il resta inerte et passif, les yeux ouverts, et finit par faire un somme. Il fut réveillé par deux attachés médicaux qui lui apportaient des stimulants pour le préparer aux fatigues futures. Après qu'il eut avalé leurs drogues, et que, sur leur avis, il se fut baigné d'eau froide, il sentit revenir rapidement son intérêt et son énergie. Il eut ainsi la volonté et la force de franchir, en compagnie d'Ostrog, une distance de plusieurs milles (à ce qu'il lui sembla) de passages, d'ascenseurs et de glissières, pour aller assister à la scène qui mettait un terme à la domination du Conseil blanc.

Le chemin qu'ils suivirent déviait à travers un dédale d'édifices. Ils arrivèrent enfin à une courbe, au bout de laquelle s'élargissait une ouverture oblongue. Sous les nuages qu'éclairait le soleil couchant, on apercevait la silhouette ravagée du Palais du Conseil. Un tumulte de cris salua Graham. Un moment après, il montait avec son cortège tout au haut de la falaise de bâtiments en lambeaux qui surplombaient les ruines. Une vaste arène s'étendait devant Graham ; la vue lointaine qu'il en avait eue dans le miroir ne la lui faisait pas paraître à présent moins étrange et merveilleuse.

Cet espace qui affectait presque la forme d'un amphithéâtre mesurait beaucoup plus d'un mille de largeur. Les rayons du soleil le revêtaient d'or à main gauche, et, au-dessous et à droite, il restait dans l'ombre, net et froid. Sur le Palais du Conseil qui s'élevait, gris et sombre, au milieu, la grande bannière noire de la reddition flottait paresseusement, se détachant sur le flamboiement solaire. Des chambres, des halls, des couloirs, s'ouvraient béants, étranges. D'informes masses métalliques se projetaient, lugubres, dans le pêle-mêle des décombres. Des quantités d'immenses câbles, enroulés, tordus, pendaient comme un amoncellement de lianes et, de la base, montait un tumulte de voix innombrables, de sourdes détonations et le son des trompettes. La désolation entourait ce grand bâtiment blanc. Des masses démantelées et noircies, des fondations mises à nu, les ruines et les débris des édifices détruits par les ordres du Conseil, des tronçons de charpentes, des lambeaux de murailles titanesques, une forêt de piliers énormes s'entassaient. Ici et là, parmi cette affreuse dévastation, une eau courante brillait et scintillait, et, tout au loin, à travers l'espace, à deux cents pieds dans les airs, du milieu d'un vague et immense amas d'édifices, sortait l'extrémité tordue d'une conduite à eau, vomissant avec un bruit de tonnerre une cascade étincelante. Et partout, grouillaient des multitudes.

Les étages supérieurs du Palais du Conseil semblaient abandonnés ; nul être humain ne s'y montrait. Seule, la bannière de la reddition pendait lourdement, en pleine lumière. Nulle part, on n'apercevait de cadavres, soit qu'ils fussent emportés déjà ou restés dans l'intérieur du Palais, soit que le fourmillement du peuple empêchât de les voir. Graham en distingua à peine quelques-uns, oubliés dans les ruines ou roulés par l'eau bouillante.

Partout où s'offrait un point d'appui, des essaims humains s'agitaient, créatures minuscules, infimes mais nettes, sauf là où la splendeur du couchant les confondait sous sa poussière d'or. Les gens grimpaient aux murs chancelants, se suspendaient en

guirlandes et en grappes aux piliers gigantesques. Ils s'entassaient vers la lisière de ce cercle de ruines. L'air était plein de leurs cris, et ils se pressaient en longues ondulations vers l'espace central.

– Voulez-vous permettre qu'on leur signale votre arrivée, Sire ? – demanda Ostrog. – Ils désirent si vivement vous contempler.

Graham hésitait. Il fit quelques pas en avant, vers l'endroit où le mur tombait à pic. Sa grande silhouette solitaire se découpa contre le ciel clair. Sur les ruines pleines d'essaims humains, on s'aperçut peu à peu de sa présence. Et des groupes d'hommes en uniforme noir surgirent au loin, se dirigeant, à travers les obstacles, vers le Palais du Conseil. Les petites têtes noires devenaient roses en se tournant vers lui, et il comprit, par l'ondulation légère qui anima toute cette foule, qu'on l'avait reconnu. Il pensa qu'il devait, par un signe quelconque, leur montrer qu'il les voyait. Il leva le bras et le garda un long moment tendu vers le Palais du Conseil. Les voix en bas s'unirent, s'enflèrent, montèrent vers lui, comme de multiples petits flots d'acclamations.

À l'ouest, le ciel était devenu d'un vert bleuâtre et pâle, Jupiter brillait haut vers le sud, et la capitulation n'était pas encore un fait accompli. Au-dessus des têtes, un changement lent et insensible se produisait, l'approche d'une nuit magnifique et sereine ; en bas, c'était la hâte, l'agitation, des commandements contradictoires, des arrêts, des efforts intermittents pour organiser ce désordre ; une clameur et une confusion grandissantes, immenses. Avant la sortie du Conseil, des porteurs enlevaient par centaines ceux qui avaient péri dans la lutte corps à corps, à l'intérieur de ces longs passages et de ces salles. Des gardes en noir faisaient la haie sur le chemin que le Conseil devait suivre, et, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, dans le bleu halo crépusculaire qui enveloppait les ruines se voyait une multitude innombrable, grouillant sur tous les points accessibles du Pa-

lais, et sur les sommets délabrés des édifices voisins. La voix de cette foule, même lorsqu'aucune acclamation n'était proférée, était comme le soupir de la mer sur une plage de galets. Ostrog avait choisi un énorme amoncellement de décombres, et ordonné qu'on y élevât hâtivement, avec des chevrons et des poutres métalliques, une sorte d'estrade. Les parties essentielles étaient terminées, mais tout un ensemble de machines bourdonnait et bruissait au-dessous, en trouant l'ombre de lueurs passagères.

L'estrade avait une partie plus élevée, sur laquelle Graham, Ostrog et Lincoln prirent place, un peu en avant d'un groupe d'officiers subalternes. Sur une plate-forme inférieure se rangèrent les gardes à l'uniforme noir, les gardes de la révolte, munis de ces petites armes vertes, dont le nom même était encore inconnu à Graham. Ceux qui se tenaient autour de lui s'aperçurent que ses regards erraient tour à tour de la foule entassée sur les ruines aux sombres masses du Palais, que les conseillers allaient bientôt quitter, et aux décombres qui l'encerclaient. Les voix de la multitude s'enflaient et devenaient un tumulte assourdissant.

Enfin parurent les conseillers, petit groupe blanc sous la grande voûte.

Sortant des ténèbres du Palais, ils clignotaient des yeux sous l'étincelante lumière des étoiles électriques placées sur leur passage. Le rugissement menaçant de la foule, sur laquelle le pouvoir de cette caste s'était appesanti pendant cent cinquante ans accompagnait les membres du Conseil déchu. Graham se rappela, par contraste, leur attitude étrange et froide dans le hall de l'Atlas... Maintenant il en reconnaissait plusieurs : celui qui avait frappé la table pour appeler Howard, un grand et gros homme à barbe rouge, et un autre, aux traits délicats, petit, basané, avec un crâne particulièrement long. Il remarqua que deux conseillers chuchotaient entre eux en regardant Ostrog. Puis venait un homme au teint brun, de haute taille, de belle tournure, mais l'air abattu. Il leva les yeux tout à coup, les fixa

sur Graham, puis sur Ostrog. Le chemin qu'ils devaient parcourir avait été ménagé de telle sorte qu'il leur fallut faire un détour avant d'arriver au passage en planches qui montait vers l'estrade où devait s'effectuer leur soumission définitive.

– Le Maître ! Le Maître ! Le Dieu et le Maître ! Mort au Conseil ! – criait le peuple.

Graham considéra cette multitude qui se perdait au loin, incalculable, dans la brume et le brouhaha, ensuite ses regards revinrent vers Ostrog, à côté de lui, blême, immobile et silencieux, puis vers le petit groupe des conseillers. Enfin il contempla un instant les étoiles, paisibles et familières, au-dessus de sa tête.

L'élément merveilleux de sa destinée prenait vie soudain. Pouvait-elle avoir été la sienne, en vérité, cette mesquine existence dont le souvenir persistait encore dans sa mémoire, cette vie d'il y avait deux cents ans... ? Et celle-ci lui appartenait-elle davantage ?

CHAPITRE XIV

En vigie

Ainsi, après d'étranges délais, et à travers une avenue de doutes et de combats, cet homme du dix-neuvième siècle se trouvait placé à la tête de ce monde complexe.

Lorsqu'après sa délivrance et la reddition du Conseil, il se réveilla d'un profond sommeil, il ne reconnut plus ce qui l'entourait. Avec effort, il découvrit enfin dans son esprit un fil conducteur, et tout ce qui était arrivé lui revint, d'abord avec l'invraisemblance d'une histoire entendue, comme quelque chose qu'il aurait lu dans un livre, et, avant même que sa mémoire s'éclaircît, la joie, l'éblouissement de sa suprématie l'émerveillèrent. Il était possesseur de la moitié du monde, maître de la terre. Le siècle nouveau était, dans le sens le plus complet, son siècle. Il ne se demanda plus si ce qu'il avait vu était un rêve ; sa seule anxiété maintenant était de se convaincre de la réalité de ces merveilles.

Un valet obséquieux l'aidait à s'habiller, sous la direction d'un assistant supérieur, plein de dignité, un petit homme au visage indéniablement japonais, mais qui s'exprimait avec une correction parfaite et le renseigna sur ce qui s'était passé dans l'intervalle. Déjà la révolution était un fait accepté ; déjà, d'un bout à l'autre de la Cité, on s'était remis au travail et aux affaires. Au-dehors, on avait appris en général avec beaucoup de plaisir la chute du Conseil qui nulle part n'était populaire, et les mille cités de l'Amérique Occidentale, jalouses encore, après deux siècles, de New York, de Londres et de l'Est, s'étaient soulevées presque unanimement, deux jours auparavant, à la nou-

velle de l'emprisonnement de Graham. À Paris, la lutte durait encore. Le reste du monde était en suspens.

Tandis qu'il déjeunait, une sonnerie téléphonique retentit dans un coin, et l'assistant principal l'avertit qu'Ostrog s'informait de lui avec sollicitude. Graham interrompit son repas pour répondre. Bientôt Lincoln arriva, et Graham exprima aussitôt un vif désir de se mettre mieux au courant de la vie nouvelle qui s'ouvrait devant lui. Lincoln l'informa que, dans trois heures, une assemblée représentative de personnages officiels, avec leurs épouses, allait se tenir dans les grands appartements du chef des Moteurs à Vent. Le projet que formait Graham de parcourir les chemins de la Cité était toutefois prématuré, à cause de l'agitation énorme du peuple. Il lui était d'ailleurs tout à fait facile de voir la Cité à vol d'oiseau, du poste-vigie qu'occupait le gardien des Moteurs. Lincoln, avec de gracieux éloges pour l'assistant qu'il chargea de conduire Graham au poste-vigie, s'excusa de ne pouvoir les accompagner, à cause du travail administratif pressant qui le réclamait en ce moment.

Plus haut encore que les plus gigantesques roues à vent, ce poste-vigie était perché à un bon millier de pieds au-dessus des toits, petite tache en forme de disque, sur une tige de filigrane maintenue par des étais. Graham fut transporté au sommet dans une sorte de petit siège-panier, suspendu par des câbles de métal souple. Au milieu de la frêle tige était fixée une galerie légère d'où descendaient, tournant autour de sa rampe extérieure, un certain nombre de tubes qui, vus d'en haut, paraissaient des fils. C'étaient les *spécula,* en communication avec les tiroirs dans l'un desquels Ostrog avait montré à Graham la révolution triomphante. L'assistant japonais monta devant, et ils passèrent là près d'une heure, l'un questionnant, l'autre répondant.

La journée rayonnait de la promesse et du charme anticipé du printemps. Le vent se faisait sentir plus chaud, le ciel était d'un bleu intense, et la vaste étendue de la ville étincelait, éblouissante, au soleil matinal. L'atmosphère, pure de fumée et

de brouillard, était douce comme l'air d'une vallée des montagnes.

Sauf l'ovale irrégulier des ruines avoisinant le Palais du Conseil et sauf le pavillon noir de la reddition qui flottait sur l'édifice, la puissante Cité, à cette hauteur, offrait peu de signes de la révolution rapide qui avait, en une seule nuit et un seul jour, changé les destinées du Monde. La multitude continuait de s'assembler sur ces ruines, et au loin l'énorme arène à ciel ouvert, d'où partait, en temps de paix, le service des aéroplanes pour les diverses grandes villes d'Europe et d'Amérique, était noire aussi de la foule des vainqueurs.

Au moyen d'un étroit plancher élevé sur des tréteaux et qui traversait les ruines, une foule d'ouvriers étaient occupés à rétablir la communication entre les câbles et fils du Palais, et le reste de la Cité, afin que l'on pût transférer en cet endroit le quartier général d'Ostrog.

Partout ailleurs, rien ne troublait l'étendue lumineuse. Elle était d'une sérénité si vaste, en comparaison des dessous pleins de désordre, que bientôt Graham, dont les regards se perdaient au-delà, put presque oublier les milliers d'hommes gisant hors de sa vue, dans la lueur artificielle du labyrinthe quasi souterrain, morts ou mourants des blessures de la nuit, oublier les ambulances improvisées, avec leur armée de chirurgiens, d'infirmiers, de porteurs fiévreusement occupés, oublier vraiment les merveilles, les prodiges, et la consternation aussi, qu'éclairaient les lumières électriques. Là, en bas, dans les invisibles chemins de cette fourmilière, il savait que la révolution triomphait, que le noir, partout, était victorieux : ornements noirs, bannières noires, noirs festons à travers les rues. Et ici, au-dehors, sous la fraîche clarté du soleil, au-dessus du volcan de la bataille, comme si rien ne s'était passé, la forêt des ailes à vent, qui avait été créée sous le règne du Conseil, bruissait, paisible, en son travail incessant.

Il apprit que là-bas, par la contrée, sur chaque crête et sur chaque colline, là où jadis se dessinaient, nichées au milieu de la verdure, les haies, les villas, les auberges, les églises et les fermes – des roues à vent, semblables à celles qu'il voyait, et portant aussi d'immenses réclames, symboles distinctifs et laids du siècle nouveau, jetaient leurs ombres tourbillonnantes et accumulaient continuellement l'énergie qui coulait à flots, perpétuellement, à travers toutes les artères de la Cité. Et, audessous, les innombrables troupeaux du Trust de l'Alimentation erraient, surveillés par leurs bergers solitaires.

Aucun contour familier, nulle part, ne venait rompre le groupe des formes démesurées d'en bas. Il savait que la cathédrale Saint-Paul avait survécu, ainsi que nombre des vieux bâtiments de Westminster, hors de vue, enfouis, encastrés et recouverts, parmi les croissances gigantesques de ce grand siècle. La Tamise elle-même ne venait plus interrompre et égayer, de l'éclat de ses flots, l'immense étendue de la Cité ; les aqueducs altérés absorbaient jusqu'à la moindre goutte de ses eaux, avant qu'elle pût atteindre la ville. Le lit et l'estuaire du fleuve, considérablement dragués et creusés, formaient maintenant un canal alimenté par la mer, où un peuple de bateliers sordides amenaient, sous les pieds mêmes des ouvriers, les lourdes matières premières nécessaires à l'industrie. À l'est, entre ciel et terre, on entrevoyait, vague et confuse, la forêt des mâts rassemblés dans le *Pool* par le colossal service maritime, car tout le gros trafic, pour lequel nulle hâte n'est nécessaire, se faisait sur d'énormes navires à voiles, et les marchandises dont l'emploi était urgent arrivaient par des vaisseaux plus petits, plus rapides, et actionnés par de puissants moteurs. Au sud, par-dessus les collines, de vastes aqueducs amenaient l'eau de la mer dans les égouts ; et des lignes pâles partaient dans trois directions différentes : c'étaient les routes, tachetées de mouvants points gris. Le dignitaire préposé à son service lui expliqua que ces chemins étaient formés de deux surfaces en pente douce, d'une largeur de cent mètres, et chacune réservée au transport dans une même direction. Le sol de ces voies nouvelles consistait en une substance

artificielle appelée *eadhamite*, et ressemblant, à ce qu'il put conjecturer, à du verre opaque et durci. Le long de ces routes, c'était un mouvement étrange et furieux d'étroits véhicules caoutchoutés : grandes roues uniques, véhicules à deux et à quatre roues, filant à des vitesses de un à dix kilomètres à la minute. Les chemins de fer avaient disparu ; quelques remblais restaient, quelques tranchées, çà et là, montrant de vieux rails rouillés et formant parfois le noyau de voies eadhamitées. Il décida qu'à la première occasion il irait visiter ces routes ; mais ce ne serait qu'après la course en vaisseau volant qu'il allait faire tout à l'heure.

L'une des particularités qui frappèrent son attention fut les grandes flottes de ballons et de cerfs-volants-réclames qui se perdaient en perspectives irrégulières au nord et au sud, le long du parcours des aéronats. On ne voyait nulle part d'aéroplanes ; leur service avait cessé. Seul, imperceptible tache planant à une hauteur prodigieuse dans le lointain bleu, un aéropile décrivait des larges cercles au-dessus des collines.

Une chose que Graham avait apprise déjà, et qu'il trouvait très difficile à concevoir, c'était qu'à peu près toutes les petites villes et presque tous les villages avaient disparu. Ici et là seulement, à ce qu'il comprit, un gigantesque édifice, semblable à un hôtel, se dressait au milieu de kilomètres carrés de quelque culture et conservait le nom de la ville dont il occupait l'emplacement. Cependant son compagnon l'avait convaincu rapidement qu'un tel changement avait été tout à fait inévitable. L'ordre ancien avait parsemé le pays de fermes nombreuses, et, tous les quatre ou cinq kilomètres, s'étendait le domaine du seigneur propriétaire ; puis, non loin, l'auberge, l'échoppe du savetier, l'épicerie et l'église, le tout formant le village. Environ tous les douze kilomètres s'élevait la petite ville campagnarde où vivaient l'homme de loi, les marchands de blé, de laine, de nouveautés, le sellier, le vétérinaire, le médecin, le drapier, le chapelier, etc. – tous les dix à douze kilomètres, simplement parce que c'était la distance que pouvait franchir commodément le

fermier pour se rendre au marché, moitié pour l'aller et autant pour le retour. Mais dès que les chemins de fer entrèrent en jeu, puis les trains légers et tous les nouveaux véhicules rapides automoteurs qui avaient remplacé le roulage et les chevaux, et, plus tard, dès que l'on commença à construire les grandes routes en bois, en caoutchouc, en eadhamite, et en toutes sortes de substances élastiques durables, la nécessité d'avoir de si fréquents marchés, dans les petites villes, disparut. Et c'est alors que les grandes villes s'accrurent encore. Elles attiraient à la fois l'ouvrier par la force de gravitation du travail en apparence continu, et les patrons par la promesse d'une main-d'œuvre facile et infinie.

Comme le niveau du confortable s'élevait en même temps que la complexité du mécanisme de la vie augmentait, l'existence à la campagne était devenue de plus en plus coûteuse, ou réduite et impossible. La disparition du curé et du seigneur foncier, le remplacement du médecin praticien par le spécialiste de la ville avaient dépouillé le village de sa dernière marque de culture intellectuelle. Après que le téléphone, le cinématographe et le phonographe eurent remplacé le journal, le livre, le maître d'école et l'alphabet, – vivre en dehors du champ des câbles électriques eût été vivre en sauvage isolé. À la campagne, il n'y avait ni ressources, ni moyens de se vêtir ou de se nourrir (selon les conceptions raffinées du temps), ni médecins capables dans un cas urgent, ni société, ni occupation utile d'aucune sorte. De plus, les applications de la mécanique à l'agriculture faisaient d'un mécanicien l'équivalent de trente laboureurs.

De la sorte, à l'inverse de l'employé citadin au temps où Londres était à peine habitable à cause de ses fumées charbonneuses et insalubres, les laboureurs maintenant affluaient le soir, par les routes ou en fendant les airs, vers la Cité, vers ses distractions et ses délices, pour en repartir le matin. La Cité avait absorbé l'humanité ; l'homme était entré dans une phase nouvelle de son développement. D'abord, avait régné le no-

made, le chasseur, puis le cultivateur de l'époque agricole, pour qui les villes et les ports n'étaient que des quartiers généraux et des marchés. Et maintenant, conséquence logique d'une époque d'inventions nouvelles, l'énorme agrégation d'hommes s'était faite. En dehors de Londres, on ne comptait que quatre grandes villes en Angleterre : Édimbourg, Portsmouth, Manchester et Shrewsbury. Graham avait peine à s'imaginer sérieusement toutes ces transformations, qui n'étaient pour les contemporains que de simples faits. Et, lorsqu'il jetait un coup d'œil vers « l'autre côté du détroit », vers les choses étranges qui existaient sur le continent, son esprit s'égarait absolument.

Devant lui se déroulait une vision sans fin de villes – villes au milieu de vastes plaines, villes à côté de puissants fleuves, immenses villes le long du littoral, villes ceintes de montagnes couronnées de neige. Sur une grande partie de la terre, on parlait la langue anglaise ; avec l'amalgame hispano-américain, et les dialectes anglo-nègre, anglo-hindou anglo-chinois, c'était le langage quotidien des deux tiers des habitants du globe. Sur le continent, à part quelques survivances antiques et curieuses, trois langues régnaient seules : l'allemand, qui allait jusqu'à Antioche et Gênes et venait coudoyer l'anglo-espagnol à Cadix ; le russe gallicisé qui se heurtait à l'anglo-hindou en Perse et au Kurdistan, et à l'anglo-chinois à Pékin ; et le français, toujours clair et brillant, langage de la lucidité, qui se partageait le bassin méditerranéen avec l'anglo-hindou et l'allemand et s'avançait, avec un dialecte franco-nègre, jusqu'au Congo.

Partout, maintenant, à travers la terre parsemée de cités, sauf dans les zones noires des tropiques, régnait la même organisation sociale cosmopolite et, partout, du pôle à l'équateur, s'étendaient la propriété et les responsabilités de Graham. Le monde entier était civilisé ; le monde entier habitait dans des villes ; le monde entier était accaparé. D'un bout à l'autre de l'Empire britannique et de l'Amérique, le droit de propriété de Graham était à peine déguisé ; Congrès et Parlements étaient, en pratique, considérés comme des vestiges antiques, des curio-

sités. Même dans les deux empires de Russie et d'Allemagne, l'influence de sa richesse avait un poids énorme. Là, naturellement des problèmes, des difficultés, des dangers se présentaient – des possibilités, – mais, perché haut comme il l'était, la Russie et l'Allemagne même lui paraissaient suffisamment lointaines. Quant à ce qu'était l'administration de la zone noire, à ce que pouvait signifier au juste la zone noire, il ne s'en préoccupa aucunement, selon l'habitude qu'il avait prise dans sa première existence. Qu'il y eût là une menace suspendue au-dessus de la spacieuse vision qu'il avait devant lui, son cerveau du dix-neuvième siècle ne pouvait l'imaginer. Mais par contre son esprit se détournait tout d'un coup de cette scène vers la pensée d'une frayeur évanouie.

– Où en est le péril jaune ? – demanda-t-il, et Asano le pria de s'expliquer.

Le spectre jaune avait disparu. Chinois et Européens vivaient en paix. Le vingtième siècle était arrivé malgré lui à la certitude qu'en moyenne le Chinois était aussi civilisé, plus moral et beaucoup plus intelligent que le serf européen, et il avait renouvelé, sur une vaste échelle, la fraternisation de l'Écossais et de l'Anglais, qui s'était opérée au dix-septième siècle. Comme Asano le disait :

– On a réfléchi, on a reconnu que nous étions des blancs, après tout.

Graham revint vers le spectacle qu'il avait sous les yeux, et ses pensées prirent une direction nouvelle.

Au sud-ouest obscur, étincelantes et enchanteresses, voluptueuses et redoutables aussi, brillaient ces Villes de Plaisirs, dont le cinématophonographe et le vieillard de la rue lui avaient révélé l'existence. Lieux étranges, rappelant la légendaire Sybaris, cités de l'Art et de la Beauté, art mercenaire et beauté mercenaire ; cités stériles et merveilleuses d'animation et d'harmonie, où se rendaient tous ceux qu'enrichissait la lutte

économique, féroce et ignominieuse, qui se poursuivait dans l'aveuglant labyrinthe d'en bas.

Il savait qu'elle était féroce, cette lutte. Il pouvait en juger par ce seul fait, que ce peuple regardait l'Angleterre du dix-neuvième siècle comme la contrée où la vie avait été idyllique et facile. Il considéra encore la région qu'il avait sous les yeux, essayant de concevoir l'énormité du labeur qui s'accomplissait dans cet inextricable réseau.

Il savait que, vers le nord, étaient les potiers, qui fabriquaient non seulement des ustensiles de terre et de porcelaine, mais les pâtes et produits de même genre, qu'une chimie minérale plus subtile avait imaginés ; là vivaient les fabricants de statuettes, d'ornements muraux, et de mobiliers délicats ; là aussi des auteurs, dans une émulation fiévreuse, composaient leurs discours et leurs réclames phonographiques, groupaient les personnages et développaient les sujets de leurs drames cinémato-phonographiques, toujours nouveaux et sensationnels. De là encore partaient comme l'éclair les messages pour le monde entier, les impostures et les mensonges universellement répandus par les lanceurs de nouvelles. C'est là enfin qu'on chargeait les machines téléphoniques qui avaient remplacé les journaux d'autrefois.

Vers l'ouest, au-delà des ruines du Palais du Conseil, s'élevaient les immenses bureaux de l'administration municipale et du Gouvernement. À l'est, vers le port, se trouvaient les quartiers du commerce, les énormes marchés publics, les théâtres, les lieux de réunion, les palais de jeux, plusieurs lieues de salons de billards, les cirques de base-ball et de football, les arènes de bêtes féroces et les temples innombrables des sectes chrétiennes et quasi chrétiennes, des mahométans, des bouddhistes, gnostiques, adorateurs de fantômes, adorateurs des incubes, des idolâtres et adorateurs d'objets divers, etc., etc. ; et au sud encore, une immense manufacture de tissus, de conserves, de vins et de condiments. D'un point à l'autre se ruaient

les multitudes le long des chemins mécaniques mugissants. Ruche gigantesque ! dont les vents étaient les serviteurs infatigables, et qui avait comme couronne et symbole appropriés ces perpétuels moteurs aériens...

Il songeait à la population fantastique qui était comme sucée par cette éponge immense, creusée de halls et de galeries, aux trente-trois millions de vies qui jouaient chacune leur propre drame, bref et trivial, au-dessous de lui ; et alors le charme qu'il trouvait à l'éclat du jour, à l'immensité et à la splendeur du tableau, et, par-dessus tout, le sentiment qu'avait fait naître en lui sa propre importance, tout cela s'amoindrissait, s'en allait. En contemplant de cette hauteur les sommets de la Cité, il devenait possible de concevoir ce qu'était cette cohue de trente-trois millions, et aussi le poids de la responsabilité qu'il allait endosser, et l'immensité de ce maelström au-dessus duquel planait sa chétive royauté.

Il essaya de se figurer l'existence individuelle de ses contemporains ; il s'étonnait de voir combien peu l'homme du peuple avait changé, en dépit de la transformation visible de sa condition. La vie et la propriété étaient, à la vérité, à l'abri de la violence, d'un bout à l'autre du monde ; les maladies contagieuses, les infections bactériennes de toutes sortes avaient pratiquement disparu ; chacun avait sa suffisance comme nourriture et comme vêtement, était chauffé dans les chemins de la Cité et abrité contre les intempéries ; la marche presque mécanique de la science et l'organisation matérielle de la société avaient accompli ces progrès. Mais il découvrait déjà que la foule était toujours la foule, sans défense entre les mains du démagogue et de l'organisateur, individuellement poltronne et menée par l'appétit, collectivement instable et incompréhensible. Le souvenir des multitudes vêtues de toile bleu pâle lui revenait à l'esprit. Il savait que là, au-dessous de lui, des millions de ces êtres, hommes et femmes, n'étaient jamais sortis de la Cité, n'avaient jamais rien vu au-delà du petit cercle de leur participation inintelligente et pénible à la marche du monde ou à ses

plaisirs tapageurs et faux qui n'arrivaient pas à les satisfaire. Il songea aux espérances de ses contemporains et, pendant un moment, le rêve que narre William Morris dans ses étonnantes *Nouvelles de Nulle part* et le pays parfait décrit par Hudson dans son *Âge de Cristal* apparurent devant lui comme des chimères écroulées... et il songea aussi à ses propres espérances.

Car, dans les derniers jours de cette vie antérieure, si loin maintenant dans le passé, la conception d'une humanité libre et égale était devenue pour lui une hypothèse très réalisable. Avec une conviction téméraire, il avait espéré, comme en vérité toute l'époque à laquelle il avait appartenu l'espérait, que le sacrifice du grand nombre au petit nombre cesserait quelque jour ; que le moment était proche où tout enfant né d'une femme aurait une chance équitable et assurée de bonheur. Après deux cents ans, la même espérance, toujours trompée, faisait entendre, à travers la Cité, son cri passionné. Après deux cents ans, il le constatait, le paupérisme, le travail sans espoir, toutes les misères de jadis, plus grandes que jamais, avaient crû avec la Cité, et pris des proportions gigantesques.

Peu à peu, il s'instruisait des événements qui avaient marqué le temps de son sommeil. Il savait maintenant quelle décadence morale avait suivi la ruine de la religion surnaturelle dans l'esprit du vulgaire, le déclin de l'honneur public, l'ascendant de la richesse. Car les hommes qui avaient perdu leur croyance en Dieu avaient gardé toujours leur foi en la propriété, et la richesse régnait sur un monde vénal.

Son dignitaire japonais, Asano, qui lui exposait l'histoire politique des deux siècles passés, se servit d'une image assez juste, en comparant l'état social à une graine rongée par des insectes parasites. D'abord, la graine originelle, qui mûrit avec vigueur. Puis vient un insecte qui dépose un œuf, et tout à coup, en un rien de temps, la graine est devenue une enveloppe creuse, qui porte, au-dedans d'elle, un ver actif, lequel aura bientôt dévoré sa substance ; arrive ensuite quelque parasite se-

condaire, quelque mouche ichneumon qui dépose un œuf dans ce ver, et celui-ci à son tour n'est plus qu'une coque vide, – et la nouvelle chose vivante se développe sous la peau de son prédécesseur qui lui-même s'est abrité sous l'enveloppe de la graine. L'enveloppe de la graine garde toujours sa forme ; tout le monde continue à croire que c'est une graine, et, elle aussi, rien ne l'empêche de se croire toujours une graine vigoureuse et vivante.

– Votre royaume, du temps de Victoria, – conclut Asano, – était ainsi... une royauté avec le cœur dévoré.

Les possesseurs de terre, les barons et la petite noblesse entrèrent en scène, il y a des siècles, avec le roi Jean ; un long temps s'écoula, puis ils décapitèrent le roi Charles, et aboutirent, pratiquement, au roi George, qui n'était que l'apparence d'un roi, le pouvoir réel passant alors aux mains du Parlement. Mais le Parlement, l'organe de la petite noblesse propriétaire, maîtresse de la terre, ne garda pas sa puissance. Déjà au dix-neuvième siècle la transformation était achevée.

Les franchises avaient été élargies jusqu'à comprendre des masses d'hommes ignorants, « des myriades urbaines » qui venaient en multitudes confuses voter ensemble. Une quantité considérable d'électeurs entraîne, comme conséquence naturelle, le règne successif des partis organisés. Le pouvoir, même au temps de Victoria, était devenu la proie des partis secrètement organisés, complexes et corrompus. Très vite, il tomba entre les mains des grands hommes d'affaires qui fournissaient les subsides nécessaires à l'organisation du parti. Un temps arriva où ce pouvoir et l'intérêt réel de l'Empire reposèrent visiblement entre les mains des conseils de deux partis, gouvernant par les journaux et les campagnes électorales, – deux petits groupes d'hommes riches et habiles manœuvrant d'abord en opposition, puis d'accord. Il y eut une réaction douce et sans effet, comme le prouvent quantité de livres encore existants, assura Asano, et dont certains remontaient à l'époque où Graham

s'était endormi : toute une littérature de réaction, en fait. Le parti réactionnaire semble s'être enfermé dans son cabinet et s'être révolté avec une résolution intrépide – sur le papier. La nécessité urgente soit de capturer les conseils des partis, soit de les priver de la puissance, est une idée commune que l'on trouve au fond de tout le travail de la pensée du XIXe siècle, tant en Amérique qu'en Angleterre et sur le continent. Dans la plupart des cas, l'Amérique fut un peu plus prompte que l'Angleterre, bien que les deux pays suivissent le même chemin.

Cette contre-révolution ne vint jamais. Elle ne put jamais s'organiser et demeurer pure : il ne restait plus aux hommes assez du sentimentalisme primitif, de l'antique foi dans la justice. Toute organisation qui acquérait assez de puissance pour influencer les élections devenait du même coup assez complexe pour être minée, disloquée, ou achetée complètement par des individus riches et capables. Les partis socialiste, populaire, réactionnaire, le parti des purs, furent tous, à la fin, des comptoirs d'agents de change qui vendaient leurs principes pour payer leurs élections. La grande préoccupation du riche était naturellement de garder intacte la propriété, de tenir la place nette pour le jeu du commerce, tout comme avait fait la vieille féodalité pour se réserver la chasse et la guerre. Le monde entier fut mis en exploitation ; ce fut le champ de bataille des affaires, et les bouleversements financiers, l'agio des valeurs et des monnaies, les guerres de tarifs, tous ces fléaux causèrent plus de misère pendant le XXe siècle, – parce que la misère d'alors fut la tristesse de vivre, au lieu de la mort prompte – que ne l'avaient fait la guerre, la peste, la famine, aux heures les plus sombres de l'histoire.

Graham connaissait maintenant assez clairement le rôle qu'il avait joué dans la préparation de cet état de choses. À travers les phases successives du développement de cette civilisation mécanique, – aidant et bientôt dirigeant son développement, – un nouveau pouvoir était né, le Conseil, le Comité des administrateurs de sa fortune. Cet accaparement formidable

avait commencé par la réunion purement accidentelle des millions d'Isbister à ceux de Warming ; il était la création du caprice de deux testateurs sans enfants. Mais le talent collectif des premiers administrateurs l'avait rapidement amené à exercer une influence considérable, jusqu'à ce que, par des hypothèques, des prêts et des actions, sous des centaines de déguisements et de pseudonymes, il se fût ramifié à travers l'édifice des États américain et anglais.

Disposant d'une influence et d'un patronage énormes, le Conseil n'avait pas tardé à prendre un caractère politique ; et, dans son ascension continuelle, il avait employé sa fortune à faire incliner la balance des décisions politiques, et à se servir de ces avantages politiques pour l'accaparement de richesses toujours plus grandes. À la fin, l'organisation des partis politiques des deux hémisphères fut entre ses mains ; il devenait un Conseil intérieur de contrôle politique. Son dernier combat avait été livré contre l'alliance tacite des grandes familles juives. Mais ces familles n'étaient liées que par un faible sentiment ; à tout moment, un héritage pouvait jeter à un mineur ou à un imbécile un énorme fragment de leurs fortunes ; les mariages et les legs aliénaient des sommes colossales d'un seul coup. Le Conseil n'avait pas de ces solutions de continuité : il se développait d'une manière constante et sûre.

Le Conseil originel n'était pas seulement composé de douze hommes d'une habileté exceptionnelle : ces douze individus se fondaient en une seule personnalité de génie. Les Conseillers visaient hardiment à la fortune, à l'influence politique, et ces deux recherches se favorisaient réciproquement. Avec une prévoyance surprenante, ils consacrèrent de grandes sommes à l'aéronautique, attendant l'heure propice pour révéler les inventions acquises. Ils eurent recours aux lois privilégiant les brevets, et à mille expédients semi-légaux, pour réduire à l'impuissance l'investigateur qui refusait de travailler avec eux. Autrefois, ils ne manquaient jamais de s'assurer la collaboration de tout homme capable, sans lésiner sur le prix. Le Conseil sui-

vait, en ce temps-là, une politique vigoureuse, jamais en défaut, et il grandissait d'une manière formidable, ne rencontrant d'autre obstacle que l'opposition chaotique et égoïste des riches accidentels. En cent ans, Graham était devenu possesseur presque exclusif de l'Afrique, de l'Amérique du Sud, de la France, de l'Angleterre ; il imposait sa force aux États-Unis qui avaient alors la prépondérance dans toute l'Amérique. Le Conseil acheta et organisa la Chine, exploita l'Asie, paralysa, mina financièrement les empires du vieux monde, engagea la lutte avec eux et les battit.

Cette vorace usurpation du globe fut accomplie avec tant de dextérité, – des centaines de banques, de compagnies, de syndicats masquaient les opérations de ce Conseil-Protée, – qu'elle avait fait déjà bien du chemin avant que le vulgaire soupçonnât quelle tyrannie il subissait. Le Conseil n'hésita, ne trembla jamais. Moyens de communication, terres, domaines, édifices, gouvernements, municipalités, compagnies territoriales des Tropiques – toutes les entreprises humaines, il les accapara avidement. Il dressa et dirigea ses hommes, la police de ses chemins de fer, de ses routes, les gardes de ses innombrables immeubles, ceux des câbles et des canaux, ses armées de travailleurs agricoles. Il ne témoignait aucune hostilité ouverte contre les unions et les associations de ses salariés, mais il les sapait, les trahissait et les achetait. Il finit ainsi par acheter le monde entier. Et alors son coup de maître fut l'introduction des machines volantes.

Lorsque le Conseil, en conflit avec les travailleurs d'un de ses énormes monopoles, se livra à des agissements dont l'illégalité était trop flagrante, – et cela sans même avoir la politesse de soudoyer à l'avance ceux qui pouvaient le gêner, – la vieille loi, alarmée de voir lui échapper les profits de ses complaisances, chercha autour d'elle les armes dont elle disposait. Mais il n'y avait plus d'armée, plus de flotte de guerre : l'âge de la paix était venu. Les seuls vaisseaux de guerre possibles étaient les grands vapeurs appartenant au Trust Maritime, un

des avatars les plus puissants du Conseil. Toutes les forces policières obéissaient au Conseil : police des chemins de fer, police de la navigation, police agricole, gardiens et surveillants de tous genres, dont le nombre était dix fois plus élevé que celui de la force publique au service du Gouvernement et des vieilles organisations municipales. Alors furent lancées les machines volantes. Il existe encore des vieillards qui se rappellent le dernier grand débat à la Chambre des Communes : le parti légal, le parti opposé au Conseil était en minorité, mais il lutta désespérément : et les députés sortaient en foule, sur la terrasse, pour voir ces vastes et extraordinaires formes ailées qui décrivaient paisiblement leurs cercles dans l'air. Le Conseil avait pris son essor vers la toute-puissance. C'en était fini du dernier semblant d'une démocratie qui avait permis l'existence de la propriété irresponsable, illimitée.

Cent cinquante ans après que Graham se fut endormi, le Conseil avait pu, en toute sécurité, jeter le masque et régner ouvertement, en se réclamant de l'autorité suprême. Les élections n'étaient plus qu'une plaisante formalité, une sottise septennale, un ancien usage sans signification. Un Parlement social – aussi nul et superflu que le Synode de l'Église Nationale, au temps de Victoria, s'assemblait de temps en temps ; et un roi légitime d'Angleterre, détrôné, ivrogne et imbécile, s'exhibait stupidement dans un music-hall de second ordre. Ainsi le rêve magnifique du XIXe siècle, le noble projet de liberté individuelle et de bonheur universel, contaminé par la maladie de l'honneur, rétréci par la superstition de la propriété absolue, paralysé par les querelles religieuses des sectes qui se disputaient l'éducation du peuple, détruisaient toutes les règles de conduite, et jetaient la déconsidération et le mépris sur toute sanction morale, – ce rêve, refaçonné et torturé par des nécessités et des inventions nouvelles, dénaturé par des attentats et des crimes ignominieux, s'était réalisé et transformé, d'abord en une ploutocratie avide et agressive, puis en une ploutocratie triomphante. Le Conseil bientôt ne prit même plus la peine de faire légaliser ses décrets par les autorités constitutionnelles.

Pendant ce temps, Graham, être sans mouvement, décharné et jaune, ni mort, ni vivant, reposait dans son cadre de verre, possesseur incontesté de la Terre. Il se réveillait enfin pour se trouver le maître de cet héritage, pour venir contempler, sous le ciel sans nuages, la grandeur de son empire.

Pour quelle fin s'était-il réveillé ? Cette Cité, cette ruche où tant de gens peinaient sans espoir, était-elle la réfutation finale de ses anciennes espérances ? Ou bien ce feu sacré de liberté, ce feu qui avait flambé et s'était éteint dans les années de sa vie passée, couvait-il encore là-dessous ? Il pensait à l'élan, à l'impulsion entraînante de ce chant de la révolution. Cet hymne n'était-il que la supercherie d'un démagogue, et serait-il oublié après avoir atteint son but ?...

L'espoir qui s'agitait toujours en lui n'était-il que le souvenir de choses abandonnées, le vestige d'une croyance morte ? Ou avait-il un sens plus large, une portée qui viendrait se mêler aux destinées de l'homme ? Pour quelle fin s'était-il réveillé ? Qu'avait-il à faire ici ?

L'humanité s'étendait au-dessous de lui, comme une carte géographique. Il songeait aux millions et aux millions d'êtres humains se suivant incessamment et à jamais, des ténèbres de la non-existence dans les ténèbres de la mort. Pour quelle fin ?

Un but, il devait y en avoir, mais ce but passait la puissance de sa pensée. Pour la première fois il voyait clairement son infinie petitesse ; il voyait, véritable et terrible, le contraste tragique entre la force humaine et les aspirations du cœur humain. Pendant ce court moment, il se reconnut pour le petit accident infime qu'il était, et il sentit en même temps la grandeur de son désir. Soudain sa petitesse et ses aspirations lui parurent intolérables, et quelque chose d'irrésistible le poussa à prier. Et il pria, balbutiant des choses vagues, incohérentes, contradictoires ; son âme, à travers le temps et l'espace, et à travers toute la confusion multiple et flottante de l'existence, était tendue

vers quelque chose – il ne savait guère quoi – vers quelque chose qui pût comprendre son angoisse et y compatir.

Tout au loin, là-bas, sur une terrasse, un homme et une femme jouissaient de la fraîcheur de l'air matinal. L'homme avait apporté une lunette d'approche pour épier le Palais du Conseil, et il montrait à la femme à s'en servir. Bientôt, leur curiosité fut satisfaite ; d'où ils étaient, ils n'avaient pu voir aucune effusion de sang. Après une inspection du ciel sans nuages, la femme tourna l'objectif vers le poste-vigie. Et là, elle aperçut deux petits personnages noirs, si petits qu'il était difficile de croire que ce fussent des hommes : l'un qui observait, et l'autre qui gesticulait, les mains tendues vers le vide silencieux du ciel.

Elle passa la lunette à l'homme. Il regarda et s'écria :

– Je crois que c'est le Maître ! Oui, j'en suis sûr ! C'est le Maître !

Puis, abaissant la lunette, il continua :

– Il agite les mains vers quelque chose, comme s'il priait. Je me demande ce qu'il est, en réalité. Adore-t-il le Soleil ? De son temps, il n'y avait pas de Parsis dans le pays, n'est-ce pas ?

Il braqua de nouveau l'instrument.

– Il cesse maintenant. C'était une attitude qu'il avait prise par hasard, je suppose.

Il posa la lunette, et réfléchit.

– Il n'aura pas d'autre occupation que de se donner du plaisir, rien que du plaisir. Ostrog se chargera de mener la barque... et il le faudra bien, pour tenir dans l'ordre tous ces imbéciles du Travail, avec leur chant !... Et tout cela lui est venu en dormant, rien qu'en dormant ! C'est merveilleux !...

CHAPITRE XV

Personnages éminents

Les grands appartements du Directeur des Moteurs à Vent auraient semblé étonnamment complexes à Graham, s'il y était entré, tout frais sorti de sa vie du XIX[e] siècle ; mais il s'accoutumait déjà aux proportions du temps nouveau. Il eût été difficile de voir là des salles ou des chambres ; un système inextricable de ponts, d'arches, de couloirs et de galeries divisait et unissait chaque partie de ce vaste espace. Graham déboucha, par un de ces panneaux glissants qui lui étaient devenus familiers, sur un palier, en haut d'un perron aux marches larges et peu élevées, où montaient et descendaient des hommes et des femmes, bien plus magnifiquement habillés qu'aucun de ceux qu'il avait vus jusqu'alors. De là, ses regards s'étendaient sur une perspective aux parois chargées d'ornements compliqués, d'un blanc mat ou bien mauve et pourpre, traversée de ponts qui semblaient faits de porcelaine et de filigrane, et se terminant tout au loin en un nuageux mystère d'écrans perforés.

Levant la tête, il vit d'interminables rangées de galeries superposées, d'où des visages le guettaient. L'air était plein d'un murmure de voix innombrables et d'une musique qui tombait d'en haut, une musique gaie et exhilarante, dont il ne parvint pas à découvrir la source.

La nef centrale était remplie de monde, sans cependant que ce fût là une cohue désordonnée ; l'assemblée devait compter plusieurs milliers de personnes, toutes vêtues somptueusement, étrangement même – les hommes d'une façon aussi fantaisiste que les femmes, car on avait renoncé à cette conception puritaine de la dignité, qui avait eu jadis une influence si restrictive

sur la toilette masculine. Les cheveux des hommes, bien qu'ils fussent rarement longs, étaient ondulés généralement par les soins minutieux du coiffeur, et il n'y avait plus de chauves sur terre. Les chevelures frisées, qui auraient charmé Rossetti, abondaient, et un personnage baroque, qu'on désigna à Graham comme un *amoriste*, portait deux tresses gracieuses « à la Gretchen ».

La queue nattée n'était point rare. Là, les citoyens d'origine chinoise n'avaient pas honte de leur race. La coupe des vêtements ne révélait que peu d'uniformité dans les modes. Les hommes les mieux faits exhibaient leur symétrie par des hauts-de-chausses, et l'on voyait ici des bouffants et des crevés, et là un manteau, là une robe. Les modes datant du siècle de Léon X prévalaient peut-être, mais les conceptions esthétiques de l'Extrême-Orient étaient aussi très sensibles. L'embonpoint masculin, qui, au temps de Victoria, aurait été assujetti aux périls d'un boutonnage étroit, à l'exagération impitoyable des habits et culottes emprisonnant bras et jambes, donnait maintenant prétexte à une abondance de drapés et de plis tombant avec noblesse. La mince et gracieuse élégance prédominait. Pour Graham, type d'homme roidi, d'une époque typiquement roide, ces gens semblaient non seulement trop gracieux dans leurs personnes, mais aussi trop mobiles dans leurs physionomies, si vivement significatives. Ils gesticulaient, exprimaient la surprise, l'intérêt, l'amusement, et, par-dessus tout, ils manifestaient, avec une franchise étonnante, les émotions qu'excitaient dans leur esprit les dames qui les environnaient. Dès le premier coup d'œil, il constata que les femmes se trouvaient là en grande majorité.

Les dames montraient dans leurs toilettes, dans leurs airs et dans leurs manières, moins d'emphase et plus de complication. Quelques-unes affectaient dans leurs robes la simplicité classique et la grâce de la mode française du premier Empire ; et Graham subissait, en passant auprès d'elles, l'éblouissement de leurs épaules et de leurs bras. D'autres portaient des robes col-

lantes, sans couture, ni ceinture à la taille, quelquefois avec de longs plis tombant des épaules. Les délicieuses confidences des toilettes du soir n'avaient pas été diminuées par le passage de deux siècles.

Les mouvements de tous étaient empreints d'une grâce extrême. Graham ayant constaté que les hommes, en marchant, lui rappelaient les cartons de Raphaël, Lincoln lui apprit que l'acquisition d'un certain nombre de gestes appropriés faisait partie de l'éducation de toute personne riche. L'entrée du Maître fut saluée par une sorte de petit rire approbatif ; mais ces gens révélaient la distinction de leurs manières, en ne se précipitant pas en foule autour de lui et en ne l'ennuyant pas par la persistance de leurs regards, tandis qu'il descendait les marches pour se diriger vers la nef.

Il avait appris déjà par Lincoln que l'assistance était composée des principaux membres de la société londonienne. Presque toutes ces personnes étaient de puissants fonctionnaires, leurs parents ou leurs alliés. Beaucoup étaient revenus des Villes de Plaisirs tout exprès pour lui souhaiter la bienvenue. Les autorités aéronautiques, dont la défection avait joué dans la chute du Conseil un rôle presque aussi important que celui de Graham, étaient présentes en grand nombre, ainsi que les chefs du contrôle des Moteurs à Vent. Il y avait là encore plusieurs des principaux fonctionnaires du Trust de l'Alimentation : le contrôleur des Porcheries Européennes, figure particulièrement mélancolique et intéressante, avec des manières délicatement cyniques ; un évêque, en grand costume, conversant avec un personnage habillé exactement comme le traditionnel Chaucer, y compris même la couronne de laurier.

– Qui est celui-là ? – demanda Graham, involontairement.

– L'évêque de Londres, – répondit Lincoln.

– Non !... je veux dire l'autre.

– Le poète lauréat.

– Il y en a encore ?

– Il ne fait pas de la poésie, bien entendu. C'est un cousin de Wotton, l'un des conseillers. Mais il est du clan royaliste de la Rose Rouge… un club charmant… où l'on perpétue ces traditions.

– Asano m'a dit qu'il y avait un roi.

– Le roi n'est pas du club… On a dû l'expulser. C'est le sang des Stuarts, je suppose, mais réellement il abusait…

– C'était à ce point-là ?

– Bien pis encore !

Graham ne comprit pas tout à fait ces réticences, mais cela semblait faire partie de l'anomalie générale du nouveau siècle…

Il s'inclina avec condescendance devant la première personne qu'on lui présenta. Évidemment de subtiles distinctions de classes régnaient encore, même dans cette assemblée, puisque Lincoln ne considérait qu'une petite proportion de ses membres, un petit groupe choisi, comme dignes d'être nommés au Maître.

Cette première personne présentée fut le Chef Aéronaute, dont le visage brûlé par le soleil contrastait bizarrement avec les teints délicats qui l'entouraient. Son opportune défection venait d'en faire justement un personnage véritablement important. Son attitude tranchait d'une manière très favorable, selon les idées de Graham, avec les allures générales de ce monde. Il bredouilla quelques phrases banales, assura le Maître de sa fidélité, et s'enquit, avec un sincère intérêt, de sa santé. Ses manières étaient frustes, son accent n'avait pas le staccato négligé de la langue du jour. Il fit comprendre à Graham, d'une façon tout à fait claire, qu'il était un vieux loup des airs – c'est la phrase dont il se servit, – qu'il ne se payait pas de balivernes, et qu'il était

des pieds à la tête un gaillard d'attaque et de la vieille marque ; qu'il ne faisait pas profession de savoir beaucoup, et que ce qu'il ignorait ne valait pas la peine d'être su. Il fit une virile révérence, exempte ostensiblement de toute obséquiosité, et passa.

– Je suis content de voir que ce type d'hommes existe encore, – fit Graham.

– Phonographes et cinématographes, – répondit Lincoln, d'un air pincé. – Il a étudié d'après nature.

Graham jeta encore un coup d'œil du côté du grand et gros homme. Des ressouvenirs étranges lui revenaient.

– En fait, nous avons acheté sa bonne volonté, – reprit Lincoln, – en partie, et la peur d'Ostrog a fait le reste. Tout reposait sur lui.

Il se détourna vivement pour présenter l'Inspecteur Général du Trust des Écoles Publiques ; celui-ci avait un peu l'air d'un saule : vêtu d'une robe académique gris-bleu, il regardait Graham à travers un pince-nez d'un modèle d'autrefois, et illustrait ses paroles de gestes que traçait avec art une main admirablement soignée. Graham s'intéressa d'emblée aux fonctions de ce personnage et lui posa un grand nombre de questions singulièrement précises. L'Inspecteur Général, très calme, parut amusé de la brusque franchise de Graham. Il resta plutôt vague au sujet du monopole de l'éducation que possédait sa Compagnie en vertu d'un contrat passé avec le Syndicat Directeur des nombreuses municipalités de Londres ; en revanche, il s'enthousiasma en énumérant les progrès qu'avaient faits l'instruction et l'éducation depuis l'époque de Victoria.

– Nous avons supprimé tous les surmenages... on ne gave plus de candidats, car il n'existe plus un seul examen dans le monde. N'êtes-vous pas content ?

– Comment alors réussissez-vous à faire travailler les élèves ? – demanda Graham.

– Nous avons rendu le travail attrayant, aussi attrayant que possible... et ceux pour lesquels il ne l'est pas, nous les abandonnons. Notre champ d'activité est immense.

Il entra dans des détails, et l'entretien se prolongea. L'Inspecteur Général mentionna les noms de Pestalozzi et de Froebel, avec un profond respect, sans toutefois démontrer qu'il fût très familier avec leurs œuvres. Graham apprit que les Universités populaires existaient toujours, sous une forme modifiée toutefois.

– Il y a, par exemple, – expliqua l'Inspecteur Général, tout gonflé du sentiment de son importance, – un certain type de jeune fille qui a une passion véritable pour les études sévères... quand elles ne sont pas trop difficiles, évidemment. Nous pourvoyons à ces besoins. En ce moment, – dit-il, avec un air napoléonien, – près de cinq cents phonographes, dans les différentes parties de Londres, répètent un cours sur l'influence exercée par Platon et Swift sur les amours de Shelley, Hazlitt et Burns. Et après cela, ces élèves écriront là-dessus des essais, et leurs noms seront affichés, par ordre de mérite. Vous voyez ce qu'est devenu votre petit germe. La classe moyenne illettrée de jadis n'existe plus.

– Et les écoles publiques élémentaires, – s'enquit Graham, – dépendent-elles de votre service ?

Elles en dépendaient « entièrement ». Or, Graham dans les derniers jours de son existence, à l'époque démocratique, avait pris un vif intérêt à ces écoles, et ses questions redoublèrent. Certaines phrases accidentelles, tombées des lèvres du vieillard avec lequel il avait causé dans l'obscurité, lui revenaient. L'Inspecteur Général, en effet, confirma les paroles du vieillard.

– Nous avons aboli le surmenage et on ne gave plus personne, personne, – déclara-t-il ; et Graham se demandait s'il ne fallait pas entendre par là la suppression de toute sorte de travail soutenu. L'Inspecteur Général se fit sentimental. – Nous es-

sayons de rendre les écoles élémentaires très agréables pour les petits enfants. Ils sont destinés à travailler si tôt... Tout juste quelques principes simples... obéissance... travail...

– Vous leur apprenez très peu de choses ?

– À quoi servirait de les gaver ? Cela ne fait que des malheureux et des mécontents. Nous les amusons. Et, même en l'état actuel... il y a du mécontentement, de l'agitation. Où les travailleurs prennent-ils des idées ? On en saurait le dire. Ils s'en communiquent les uns aux autres. Il y a des rêves socialistes... de l'anarchie même ! Des agitateurs sont à l'œuvre sans cesse parmi eux. Je suis d'avis... et j'ai toujours été d'avis... que mon premier devoir est de lutter contre le mécontentement populaire. Pourquoi rendre le peuple malheureux ?

– Je me le demande, – dit Graham, d'un air pensif. – Mais il y a un grand nombre de choses que je voudrais savoir.

Lincoln qui, pendant toute la conversation, avait observé Graham, intervint.

– J'ai à vous présenter d'autres personnes, – fit-il tout bas.

L'Inspecteur Général des écoles esquissa un beau geste et se retira.

– Peut-être, – dit Lincoln, remarquant un regard de Graham, – vous serait-il agréable de connaître quelques-unes de ces dames ?

La fille du Directeur des Porcheries du Trust de l'Alimentation Européenne était une petite personne particulièrement charmante, avec une chevelure rousse et des yeux bleus animés. Lincoln laissa Graham causer un instant avec elle, et elle se montra tout à fait enthousiaste de ce « bon vieux temps », comme elle l'appelait, vers la fin duquel le Maître s'était endormi.

Elle souriait en parlant, et ses yeux souriaient aussi, d'une manière qui appelait la réciprocité.

– J'ai essayé, – dit-elle, – bien des fois, de m'imaginer ces anciens temps romanesques. Et vous, ils sont dans votre mémoire ! Quelle invraisemblance et quelle cohue doit être pour vous le monde d'à présent ! J'ai vu des photographies et des tableaux des vieux temps, les petites maisons isolées, bâties de briques faites d'argile brûlée, et toutes noires de suie à cause de vos feux, les ponts de chemins de fer, les affiches toutes simples, les puritains solennels et sauvages avec leurs étranges habits noirs et leurs hauts chapeaux, les trains en fer sur des ponts de fer au-dessus de vos têtes, les chevaux, le bétail, et même les chiens courant à demi enragés par les rues. Et tout d'un coup, vous êtes tombé dans ce monde-ci.

– Dans ce monde-ci, – répéta Graham.

– Hors de votre vie, de tout ce qui vous était familier.

– La vie de jadis n'était pas une vie heureuse, – répondit Graham, – je ne la regrette pas.

Elle lui lança un rapide coup d'œil, et une courte pause suivit.

– Vraiment ? – soupira-t-elle enfin, d'un air encourageant.

– Vraiment, – certifia Graham. – C'était une vie mesquine et qui n'avait pas de sens. Mais celle-ci... Nous croyions notre monde assez complexe, assez encombré, et assez civilisé. Pourtant... quoique ma nouvelle existence ne date que de quatre jours, je vois, en regardant vers mon temps de jadis, que c'était un monde suranné, barbare... le commencement seulement de ce nouvel ordre de choses. Il vous serait difficile de comprendre combien je suis encore mal informé.

– Vous pouvez m'interroger autant qu'il vous plaira, – fit-elle en lui souriant.

– Alors, dites-moi qui sont ces gens ? Je suis toujours un peu dans les ténèbres à leur sujet. C'est déconcertant. Sont-ce des généraux ?

– Ces hommes avec des chapeaux à plumes ?

– Non, évidemment. Il n'y a plus de généraux. Je suppose que ce sont les gens chargés du contrôle des grandes affaires publiques. Qui est cet homme à l'air distingué ?

– Celui-là, c'est un fonctionnaire de première importance. C'est Morden, le directeur général de la Compagnie des Pilules antibilieuses. J'ai entendu dire que ses ouvriers fabriquaient, en vingt-quatre heures, jusqu'à une myriade de myriades de pilules. Imaginez un peu : une myriade de myriades !

– Une myriade de myriades ! Il n'est pas étonnant qu'il ait l'air si fier, – remarqua Graham. – Des pilules ! En quel temps merveilleux nous vivons ! Et cet homme en rouge ?

– Il n'est pas tout à fait de notre monde, celui-là ; mais nous l'aimons. Il est réellement intelligent et très amusant. C'est une des sommités de la Faculté de Médecine de notre Université de Londres. Tous les membres du corps de santé sont actionnaires de la Compagnie de la Faculté de Médecine et portent cette pourpre. Il faut que chacun soit qualifié, ait des capacités. Mais, naturellement, les gens qui reçoivent des honoraires pour *faire* quelque chose...

Elle souriait ironiquement des prétentions sociales des gens de cette catégorie.

– Y a-t-il ici quelques-uns de vos grands artistes et de vos grands auteurs ?

– Il n'y a pas d'auteurs dans cette réunion. Ce sont, en général, des gens si drôles... si préoccupés d'eux-mêmes. Et ils se querellent si terriblement. Certains d'entre eux sont capables de se battre pour la préséance dans les escaliers ! N'est-ce pas

épouvantable ? Mais je crois que Wraysbury, le capillotomiste à la mode, est ici. Il arrive de Capri.

– Capillotomiste ? – dit Graham. – Ah ! Je me souviens. Un artiste ! Pourquoi pas ?

– Il faut bien le ménager, – dit-elle, en manière d'excuse. – Nos têtes sont entre ses mains.

Elle sourit. Graham hésitait à risquer le compliment qu'elle cherchait, mais son regard fut expressif.

– Est-ce que les arts ont progressé comme le reste ? – questionna-t-il. – Quels sont vos grands peintres ?

Elle le regarda d'un air indécis, puis se mit à rire.

– J'ai cru un moment qu'il s'agissait...

Puis elle s'interrompit pour rire de nouveau.

– Vous voulez parler sans doute de ces braves gens dont vous faisiez tant de cas, parce qu'ils savaient couvrir de grands espaces de toile avec de la couleur à l'huile ? Et les riches mettaient ordinairement ces choses-là dans des cadres dorés, et les suspendaient dans leurs galeries. Nous n'avons plus de peintres et l'on s'est fatigué de ces toiles peintes.

– Mais qu'avez-vous cru que je voulais dire ?

D'un geste significatif, elle plaça son doigt sur sa joue, dont l'éclat était au-dessus de tout soupçon, et sourit d'un air espiègle, charmante et provoquante.

– Et ici, – ajouta-t-elle, en montrant sa paupière.

Graham eut une seconde de tentation. Une honte archaïque le prit. Il éprouva la sensation aiguë d'être le point de mire d'un grand nombre de curieux.

– Je comprends, – dit-il à tout hasard.

D'un air gêné, il se détourna de son attirante et complaisante compagne. Il regarda autour de lui et vit des yeux qui immédiatement s'occupaient d'autre chose. Il se sentit rougir légèrement.

– Qui est cet homme qui cause avec la dame en safran ? – demanda-t-il sans oser se retourner.

Il apprit que l'homme en question était un des grands organisateurs des théâtres américains, tout nouvellement de retour d'une représentation gigantesque à Mexico. Son visage rappelait à Graham un buste de Caligula. Un autre personnage digne de remarque était le Maître des Travailleurs Noirs. Ce titre, sur le moment, ne le frappa guère, mais plus tard il lui revint : le Maître des Travailleurs Noirs !... Puis la petite dame, nullement embarrassée, lui désigna une charmante femme qui passait comme étant l'une des épouses subsidiaires de l'évêque anglican de Londres. Elle en profita pour faire l'éloge du courage épiscopal. Jusque-là, il avait été de règle que les ecclésiastiques restassent fidèles à la monogamie, ordre de choses, ajouta-t-elle, qui n'était ni nature ni avantageux. Pourquoi le développement normal des affections serait-il comprimé ou restreint parce qu'un homme est prêtre ?

– Et à propos, – questionna-t-elle, – êtes-vous anglican ?

Graham hésitait encore à lui demander ce que c'était au juste qu'une épouse subsidiaire, phrase apparemment euphémique, lorsque le retour de Lincoln interrompit cette très suggestive et intéressante conversation. Ils traversèrent la nef pour joindre un homme de haute taille, en rouge cramoisi, et deux charmantes personnes en costumes birmans (à ce qu'il lui sembla) qui l'attendaient avec un air timide. Après avoir reçu leurs hommages, Graham subit d'autres présentations. Au bout d'un moment, ses impressions multiples commencèrent à se fondre en un effet général. D'abord l'éclat de cette réunion avait ressuscité en lui le démocrate : il s'était senti hostile et satirique. Mais il n'est pas dans la nature humaine de résister à la courtoisie et

aux hommages. Bientôt, la musique, la lumière, le jeu des couleurs, l'éclat des bras et les épaules autour de lui, le contact des mains, la curiosité passagère des visages souriants, la caresse des phrases habilement modulées, l'atmosphère de compliments, de sympathie et de respect, tout cela constitua pour Graham un indiscutable plaisir. Il oublia un instant ses vastes résolutions, et céda insensiblement à la griserie de sa nouvelle situation. Il y eut moins de retenue dans ses manières, plus de conviction dans sa royauté, sa démarche devint plus sûre ; sa robe noire retomba avec un pli plus hardi, et la fierté ennoblit sa voix. Après tout, c'était là un monde brillant et ravissant.

Son regard errait, approbatif, sur les couleurs changeantes de la foule ; il s'arrêtait çà et là, bienveillamment critique, sur un visage. Il lui vint tout à coup à l'esprit qu'il devait quelque excuse à la charmante petite personne aux cheveux roux et aux yeux bleus. Il eut conscience d'avoir commis une bévue. Ce n'était guère princier d'ignorer de telles avances, même si sa politique l'obligeait à les rejeter. Il se demandait s'il devait la revoir. Et soudain, un souvenir effleura tout le charme de cette brillante réunion et en modifia le caractère.

Il leva les yeux et aperçut, traversant un pont de porcelaine et tournée de son côté, une figure qui se cacha presque aussitôt, la figure de la jeune fille qu'il avait admirée la veille, dans la petite chambre, derrière le théâtre, après sa fuite. Elle avait dans le regard la même expression d'espoir contenu, expression incertaine et opiniâtrement attentive. Tout d'abord, il ne se rappela pas où il l'avait vue, et puis, en la reconnaissant, une réminiscence lui vint des émotions de leur première rencontre. Mais la trame dansante de la mélodie qui emplissait en ce moment ses oreilles l'empêchait de se remémorer le chant qui scandait la marche du peuple.

L'interlocutrice qu'il négligeait répéta sa remarque, et Graham revint au flirt quasi royal dans lequel il était engagé. Mais, dès ce moment, une agitation vague, un sentiment qui allait

jusqu'au déplaisir, prit possession de son esprit. Il fut troublé comme par le reproche d'un devoir à demi oublié, par le regret de choses importantes qu'il sentait lui échapper au milieu de cette lumière et de cet éclat. L'attraction cessa, qu'exerçait sur lui la foule de ces femmes ensorcelantes. Il n'accorda plus que de vagues et confuses réponses aux subtiles avances amoureuses qui, il en avait la certitude maintenant, lui étaient faites à dessein, et son œil cherchait, pour le contempler encore une fois, ce beau visage dont il avait gardé une impression si profonde.

Graham se trouvait à présent dans l'une des galeries supérieures, en compagnie d'une dame aux yeux brillants, avec laquelle il avait entamé une conversation sur l'eadhamite – il avait choisi ce sujet, en interrompant par une interrogation d'ordre pratique les chaleureuses assurances de dévouement tout particulier de la dame. Il jugea cette personne, comme déjà plusieurs autres, moins cultivée que charmante. Soudain, luttant contre le flot de la mélodie plus proche, le chant de la révolte, l'hymne majestueux, rauque et puissant, qu'il avait entendu dans le hall, résonna à son oreille.

Il leva les yeux, stupéfait, et aperçut un œil-de-bœuf ouvert, par où le chant arrivait et, au-delà, c'étaient les réseaux des câbles supérieurs, le brouillard bleu, et la perspective des lumières des chemins publics. Le chant se brisa en une confusion de voix, puis cessa. Mais, à présent, il percevait très clairement le bourdonnement et le tumulte des plates-formes mouvantes, le murmure de la foule. Il eut la conviction inexplicable, une sorte de sentiment instinctif, qu'au-dehors, dans les chemins, une foule énorme devait entourer ce lieu où s'amusait le Maître. Il se demanda quelle pouvait être la pensée de ce peuple.

Bien que le chant se fût arrêté si court, bien que la musique de la salle noyât de nouveau les autres bruits, le motif de l'hymne révolutionnaire l'obséda.

La dame aux beaux yeux continuait à se débattre avec les mystères de l'eadhamite, lorsqu'apparut de nouveau la jeune fille du théâtre. Elle suivait maintenant la galerie, venant vers lui ; il la vit avant qu'elle ne l'eût vu. Ses vêtements étaient d'une teinte grise chatoyante, sa chevelure sombre semblait un nuage autour de son front, et, lorsqu'il l'aperçut, la froide lueur de l'ouverture circulaire donnant sur les chemins tombait sur son visage penché.

La dame, qui barbotait dans l'eadhamite, surprit le changement d'expression de la figure de Graham et elle en profita pour échapper à cette conversation ennuyeuse.

– Désirez-vous connaître cette jeune fille, Sire ? – demanda-t-elle hardiment. – C'est Hélène Wotton, une nièce d'Ostrog. Elle connaît beaucoup de choses sérieuses. C'est une des personnes les plus instruites que nous ayons. Je suis certaine qu'elle vous plaira...

Un moment après, Graham s'entretenait avec la jeune fille, et la dame aux beaux yeux s'était éclipsée.

– Je me souviens très bien de vous, – disait Graham. – Vous étiez dans cette petite chambre, alors que tout le peuple chantait en marquant la mesure avec les pieds, avant mon retour dans l'amphithéâtre.

L'embarras momentané de la jeune personne se dissipa. Elle leva les yeux sur Graham, mais les traits de son visage restaient immobiles.

– Ce fut merveilleux ! – dit-elle, puis elle hésita et parla soudain avec effort. – Tout ce peuple serait mort pour vous, Sire... Un nombre incalculable de gens sont morts pour vous, ce soir-là !

Son visage devenait radieux. Elle lança un rapide coup d'œil de côté, pour s'assurer que nul n'entendait ses paroles. Lincoln apparut, à quelque distance, dans la galerie, se frayant

un passage vers eux, à travers la foule. Elle le vit, se tourna vers Graham avec un empressement étrange, soudain confidentielle et intime.

– Sire, – dit-elle vivement, – je ne puis rien vous dire ici, en ce moment, mais le peuple est très malheureux, il est opprimé… mal gouverné. N'oubliez pas le peuple, qui a affronté la mort… la mort pour que vous viviez…

– Je ne sais rien… – commença Graham.

– Je ne puis vous en dire davantage.

La figure de Lincoln était tout auprès d'eux. Il s'inclina en manière d'excuse devant la jeune fille.

– Trouvez-vous notre monde agréable, Sire ? – demanda-t-il, avec une déférence souriante, et en montrant, d'un geste significatif, l'étendue et la splendeur de la réunion. – Quoi qu'il en soit, vous le trouverez changé.

– Oui, – fit Graham, – changé… Et pourtant, après tout, le changement n'est peut-être pas si grand.

– Vous vous en rendrez mieux compte quand vous serez dans les airs, – répondit Lincoln. – Le vent est tombé : à cette minute même, un aéropile se tient à votre disposition.

La jeune fille attendait le salut de Graham pour s'éloigner. Graham la regarda, fut sur le point de lui poser une question, vit un avertissement dans ses yeux, s'inclina devant elle et partit avec Lincoln.

CHAPITRE XVI

L'aéropile

Pendant qu'il traversait avec Lincoln les couloirs des bureaux des Moteurs à Vent, Graham resta préoccupé. Cependant, par un effort, il prêta attention à ce que Lincoln lui disait, et bientôt sa préoccupation l'abandonna. Lincoln parlait d'une excursion dans les airs. Graham avait un vif désir de connaître davantage cette nouvelle conquête du progrès humain. Il se mit à accabler Lincoln de questions. Dans sa première période d'existence, il s'était passionnément intéressé aux débuts tâtonnants de la navigation aérienne ; il retrouvait avec ravissement les noms familiers de Maxim et de Pilcher, de Langley et de Chanute, et surtout du proto-martyr de la navigation aérienne Lilienthal, toujours honoré parmi les hommes.

Même durant sa vie première, des recherches parallèles avaient mis en évidence les deux types distincts d'appareils possibles, et ces deux types étaient à présent réalisés. D'un côté le grand aéroplane, qu'actionnait un moteur, avec une double rangée de planeurs horizontaux, et à l'arrière une grosse hélice aérienne ; et, de l'autre, l'aéropile plus léger.

Les aéroplanes ne volaient avec sécurité que par un vent calme ou modéré, et les tempêtes soudaines, les brusques perturbations de l'atmosphère, que l'on pouvait maintenant prévoir d'une manière précise, les rendaient inutilisables pour toute fin pratique. On les construisait de dimensions énormes, leur envergure ordinaire étant de six cents pieds ou davantage, et leur longueur totale de mille pieds. Ils ne servaient que pour le transport des voyageurs. Le wagon qui se balançait au bout de légères attaches, au-dessous, avait cent à cent cinquante pieds

de long. Il était suspendu de manière à réduire au minimum la vibration complexe que produisait un vent même modéré, et, pour la même raison, les petits sièges, à l'intérieur du wagon – car chaque passager restait assis pendant le voyage, – conservaient une grande liberté de mouvement. Le lancement de l'appareil n'était possible que par le moyen d'un car gigantesque, placé sur le rail d'une plateforme construite spécialement. Graham avait très bien vu, du poste-vigie, ces vastes plates-formes, les plates-formes volantes. C'étaient six arènes immenses, avec chacune un gigantesque « chariot porteur ».

Le choix du lieu de la descente était également circonscrit, une surface absolument plane étant nécessaire pour atterrir avec sécurité. À part les dégâts qu'aurait causés la descente de ce grand ensemble de voiture et de métal, et l'impossibilité de le dégager ensuite, – le choc sur une surface irrégulière, comme le flanc d'une colline, aurait suffi pour percer ou endommager la carcasse, fracasser la membrure, et peut-être causer la mort des passagers.

Devant ces encombrants appareils, Graham fut d'abord désappointé, mais il se convainquit vite que de plus petites machines n'eussent pas été rémunératrices, par cette simple raison que leur capacité aurait considérablement diminué en même temps que leur volume. De plus, leurs dimensions colossales les mettaient à même – et c'était là une considération d'importance primordiale – de traverser l'air à des vitesses énormes, et de ne jamais courir le risque des intempéries imprévues. Le plus bref trajet accompli, celui de Londres à Paris, prenait environ trois quarts d'heure, mais dans ce cas la vitesse atteinte n'était pas très grande ; le saut jusqu'à New York demandait environ deux heures et, en calculant bien son temps aux stations, il était possible, par un temps calme, de faire le tour de monde en un seul jour.

Les petits aéropiles (sans raison spéciale on leur avait donné ce nom particulier) étaient d'un type tout différent. Plusieurs

de ceux-ci allaient et venaient dans l'air en ce moment. Ces appareils étaient destinés à porter seulement une ou deux personnes : leur fabrication et leur entretien étaient assez coûteux pour ne les mettre qu'à la portée des gens tout à fait fortunés. Ces machines à voiles aux brillantes couleurs consistaient en deux paires de planeurs latéraux dans le même plan, avec une hélice à l'arrière. Leurs petites dimensions rendaient la descente aisée et agréable dans tout espace libre, et il était possible de les munir de roues pneumatiques ou même de moteurs ordinaires pour trafic terrestre, ce qui permettait de les amener à un point de départ convenable. Ils exigeaient une sorte spéciale de chariot rapide pour les lancer dans l'air, mais ce chariot pouvait fonctionner dans tous les lieux dépourvus d'arbres et d'édifices élevés. L'aéronautique humaine, à ce que vit Graham, était encore bien au-dessous du don naturel de l'albatros et du gobe-mouches. Un puissant stimulant manquait, qui aurait pu rapidement amener l'aéropile à un degré de perfection : ces inventions n'avaient jamais été utilisées pour la guerre. La dernière grande lutte internationale avait eu lieu avant l'usurpation du Conseil.

Les six plates-formes volantes de Londres étaient réunies en un croissant irrégulier, sur la rive droite du fleuve. Elles constituaient trois groupes de deux, et avaient conservé les noms d'anciennes collines ou villages suburbains : Roehampton, Wimbledon Park, Streatham, Norwood, Blackheath, et Shooter's Hill. C'étaient des constructions uniformes s'élevant bien au-dessus de la hauteur moyenne des toitures. Chacune avait environ 4 000 pieds de long et 1 000 de large et elles étaient faites de cet alliage d'aluminium et de fer qui avait remplacé le fer dans l'architecture. Elles formaient une claire-voie de chevrons, à travers lesquels montaient des ascenseurs et des escaliers, et au sommet, s'étendait un espace uniforme où les chariots porteurs pouvaient, sur des rails très légèrement inclinés, courir aisément, jusqu'à l'extrémité de la plate-forme. Quand aucun aéropile ou aéroplane n'était en chargement, ces

espaces à ciel ouvert étaient tenus libres pour les machines signalées.

Pendant que l'on ajustait les aéroplanes, les passagers attendaient d'ordinaire dans les théâtres, restaurants et lieux de plaisirs divers qu'on trouvait auprès des magnifiques magasins d'en-bas. Cette partie de Londres était généralement la plus animée de toutes, avec quelque chose de la gaieté facile et voluptueuse d'un port de mer ou d'une ville d'eaux. Et non loin de là, pour ceux à qui une excursion dans les airs inspirait des pensées plus sérieuses, les quartiers religieux étaient emplis d'attrayantes chapelles votives, auxquelles faisaient concurrence une foule de superbes établissements médicaux qui fournissaient les drogues réconfortantes en prévision du voyage. À des niveaux différents, à travers l'ensemble des chambres et des couloirs d'au-dessous, courait, s'ajoutant encore aux grands chemins mouvants de la Cité, un système complexe de passages spéciaux, d'ascenseurs et de chariots, pour permettre l'échange de voyageurs et de bagages, de plate-forme à plate-forme. Et le trait distinctif de l'architecture de ce quartier était la massivité pleine d'ostentation des piliers et chevrons métalliques, qui partout brisaient la perspective et reliaient les halls et les passages, se pressant et s'entrelaçant pour soutenir le poids des plates-formes et le choc pesant des aéroplanes.

Graham se rendit à ces embarcadères par les chemins publics. Il était accompagné d'Asano, son dignitaire japonais. Lincoln avait été rappelé par Ostrog, tout affairé de préoccupations administratives. Une escouade de vigoureux agents de la Police des Moteurs à Vent attendait le Maître, en dehors des bureaux, pour lui frayer un passage sur les voies mobiles supérieures. Sa visite était inattendue, mais néanmoins une foule considérable accourut et le suivit jusqu'à destination ; tandis qu'il marchait, il entendait le peuple crier son nom, et il vit sortir par les escaliers du chemin central, gesticulant et criant, une multitude innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants en bleu. Il ne put comprendre ce qu'ils braillaient. L'existence évidente d'un dia-

lecte vulgaire, parmi les pauvres de la Cité, le frappa encore. Quand il quitta la voie mobile, ses gardes furent immédiatement entourés par une populace dense et surexcitée. Il lui sembla ensuite que quelques individus avaient essayé d'arriver jusqu'à lui pour remettre des placets. Ses gardes lui ouvrirent un passage avec difficulté.

Il trouva l'aéropile avec un aéronaute l'attendant sur la plateforme ouest. Vue de près, la machine paraissait plus petite. Placé sur le chariot lanceur, son squelette d'aluminium était aussi gros que la coque d'un yacht de 20 tonnes. Ses ailes latérales étaient étagées et liées de nervures métalliques presque semblables aux nervures d'une aile d'abeille, et garnies d'une membrane vitreuse, et elles projetaient leur ombre sur des centaines de mètres carrés. Deux sièges se balançaient librement, suspendus à un système de cordages, en dedans des membranes protectrices de la carcasse, et presque à l'arrière. Le siège du passager était protégé par un coupe-vent, et entouré de baguettes métalliques, portant des coussins pneumatiques. Il pouvait, si on le désirait, être complètement clos, mais Graham, anxieux de voir du nouveau, voulut qu'il restât ouvert. L'aéronaute était assis derrière un vitrage qui abritait sa tête. Le passager avait la faculté de se fixer sur son siège, ce qui était presque indispensable pour atterrir et de se mouvoir au moyen d'un petit rail et d'un levier jusqu'à un coffre, à la proue de la machine, où il plaçait son bagage, ses couvertures et ses provisions, et qui, ainsi que les sièges, servait de contrepoids aux parties de l'appareil central qui se projetaient jusqu'à l'hélice et à la poupe.

L'appareil était très simple, en apparence, Asano, montrant du doigt ses différentes parties, expliqua que, comme le moteur à gaz du temps de Victoria, il était du type explosif, consumant à chaque coup une petite goutte d'une substance appelée *fomile.* Le moteur consistait en un réservoir et un piston adapté sur la longue manivelle cannelée de la tige de l'hélice ; c'est tout ce que Graham put voir.

Graham, Asano et leur suite avaient seuls été admis sur la plate-forme. Dirigé par l'aéronaute, Graham s'installa sur son siège. Il but ensuite une mixture contenant de l'ergotine, breuvage, à ce qu'il apprit, que l'on administrait invariablement à ceux qui entreprenaient un voyage dans l'air, et destiné à contrebalancer l'effet possible de la diminution de la pression atmosphérique sur l'organisme. Cela fait, il se déclara prêt à partir. Asano lui prit des mains le verre vide, enjamba les barres de la coque et resta sur la plate-forme, agitant la main. Soudain, Graham crut le voir glisser vers la droite, et disparaître.

Le moteur gronda, l'hélice déroula ses spirales et, pendant une seconde, la plate-forme et les toits des édifices glissèrent rapidement et horizontalement devant les yeux de Graham. Il se cramponna instinctivement aux barres de son siège, se sentit monter et entendit l'air siffler au-dessus du coupe-vent. L'hélice tournait avec de puissantes impulsions rythmiques : une, deux, trois, puis une pause, – mouvements que le mécanicien contrôlait très délicatement. La machine commença à vibrer, avec une trépidation qui se continua tout le temps qu'elle fut en vol, et les toits, les maisons, semblaient fuir avec une vitesse extrême, devenant de plus en plus petits. Graham voulut voir à travers les membrures de la machine. En regardant de côté, on n'éprouvait aucun saisissement : un funiculaire rapide aurait donné les mêmes sensations ! Il reconnut le Palais du Conseil et le dôme de Highgate. Puis, il regarda droit en bas, entre ses pieds.

Alors, une terreur physique s'empara de lui, un sentiment atroce d'insécurité. Il s'arc-bouta solidement. Pendant une seconde ou deux, il ne put lever les yeux. À environ cent pieds, tout droit au-dessous de lui, un des énormes Moteurs à Vent du sud-ouest de Londres tournait, et au-delà, tout à fait au sud, une plate-forme volante se couvrait de milliers de points noirs qui étaient une foule humaine. Tout cela semblait chavirer en une chute vertigineuse. Une seconde, il eut l'irrésistible envie de se laisser dégringoler... Il serra les dents et leva les yeux, par un brusque effort musculaire... et la panique passa.

Il resta un instant les dents grinçantes, les yeux grands ouverts, fixant le ciel. Le moteur continuait à ronfler. Graham, cramponné aux barreaux, surprit un sourire sur la figure tannée de l'aéronaute. Il sourit en retour, – peut-être un peu artificiellement.

– Cela paraît étrange d'abord, – cria-t-il, oubliant momentanément le souci de sa dignité.

Mais il n'osa plus regarder en bas. Il porta sa vue, par-dessus la tête de l'aéronaute, vers un vague cercle d'horizon bleuâtre, en haut du ciel, mais sans bannir de son esprit l'idée d'un accident possible. Et le moteur continuait à trépider. Si pourtant, se disait-il, quelque pièce infime venait à se rompre dans cette machine qui m'enlève ! Il fit un effort violent pour chasser toutes les suppositions de ce genre. Elles abandonnèrent enfin le premier plan de ses pensées, et il monta tranquille, d'une allure égale, de plus en plus haut, dans l'air pur.

Une fois que le choc mental de ce mouvement aérien sans support eut disparu, ses sensations cessèrent d'être désagréables, et il ne tarda pas à éprouver du plaisir. On lui avait parlé du mal de l'air. Mais il trouva que le mouvement pulsatif de l'aéropile, soutenu sur la faible brise du sud-ouest, n'était presque rien, comparé au choc d'une proue de navire sur de grosses lames, par une brise modérée, – et il était, par constitution, bon marin. Le piquant de l'air raréfié dans lequel ils montaient produisait une sensation de légèreté et une certaine disposition à la gaieté. Il leva la tête et vit, en haut, le ciel bleu sillonné de nuages blanchâtres. Ses yeux descendirent ensuite avec circonspection, à travers les membrures et les barres, vers une fuite brillante d'oiseaux blancs, au-dessous de lui. Un moment il les observa. Puis, regardant plus bas, et avec moins d'appréhension, il découvrit, plus petit d'instant en instant, le frêle poste-vigie du gardien des Moteurs à Vent, que dorait le soleil. Comme il dirigeait ses yeux maintenant avec plus de confiance, il aperçut une ligne bleue de collines, puis Londres, déjà

sous le vent, réseau inextricable de toits. La limite de la ville se présenta, tranchante et claire, et elle bannit ses dernières appréhensions en lui causant une vive surprise. Car cette limite de Londres était comme un mur, une falaise, une chute abrupte de trois ou quatre cents pieds, une paroi qu'interrompaient seulement, çà et là, des terrasses, une façade complexe et décorative.

Le passage graduel de la ville à la campagne, à travers une immense éponge de faubourgs, qui était un trait si caractéristique des grandes villes du dix-neuvième siècle, n'existait plus. Rien ne restait de la ceinture de Londres que de verdoyants espaces couverts d'arbres et un désert de ruines, diapré et rempli de fourrés de croissances hétérogènes qui avaient, jadis, orné les jardins de la banlieue, entremêlés à des terrains nivelés, au sol ensemencé. Les frondaisons avaient même envahi les vestiges des constructions de jadis. Mais, pour la plupart, ces sortes de récifs, rochers isolés, s'élevaient parmi les anciennes rues et les anciennes routes, îlots baroques au milieu de ces étendues aplanies de vert et de brun, abandonnés à la vérité par les habitants depuis des années, mais trop massifs, semblait-il, pour qu'on en pût débarrasser les chemins, ces chemins que parcouraient les énormes mécanismes agricoles du temps.

La végétation de ce désert ondulait et écumait, au milieu des murs croulants des maisons, et se brisait au pied de l'enceinte de la Cité, en un ressac de ronces et de houx, de lierres, de chardons et de hautes herbes. Çà et là, les fastueux palais de plaisirs dominaient au milieu des restes chétifs de l'époque victorienne, et des chemins de câbles s'inclinaient vers eux, venant de la ville. Par ce jour d'hiver ces palais semblaient abandonnés. Abandonnés aussi, les jardins artificiels parmi les ruines. Les limites de la Cité étaient, à vrai dire, aussi nettement définies que dans les jours anciens, lorsqu'on fermait les portes à la tombée de la nuit et que le pillard ennemi rôdait jusqu'aux murs mêmes... Une énorme gorge semi-circulaire déversait un trafic colossal sur la route eadhamitée qui se dirigeait vers Bath.

Tel fut subitement le premier aspect du monde, au-delà de la Cité, aux yeux de Graham, et peu à peu ce panorama disparut. Et lorsque, à la fin, il put regarder verticalement vers le bas, il vit au-dessous de lui les champs cultivés des allées de la Tamise, innombrables et infinies petites pièces rectangulaires, d'un brun vermeil, semées de fils brillants qui étaient des fossés d'écoulement.

Ses dispositions hilares augmentèrent rapidement, devinrent une sorte d'ivresse. Il aspirait de grandes gorgées d'air, riait plus haut, avait une envie folle de crier. Au bout d'un moment, cette envie devint trop forte, et il cria.

La machine avait atteint la hauteur que son élan lui permettait de gagner, et elle commença à décrire une courbe vers le sud. La direction de cet esquif aérien, remarqua Graham, s'effectuait par le mouvement de va-et-vient de tout le moteur en arrière ou en avant, le long de ses supports, et par l'ouverture ou la fermeture d'une ou deux minces bandes de membranes, dans l'une ou l'autre des ailes qui, autrement, restaient rigides. L'aéronaute fit glisser lentement le moteur en avant, le long du rail, et ouvrit le clapet de l'aile sous le vent, jusqu'à ce que la tige centrale de l'aéropile fût horizontale et pointât au sud-ouest. Et, dans cette direction, ils filèrent en donnant légèrement de la bande sous le vent, avec un mouvement lentement alterné, d'abord une ascension brève, violente, puis une longue glissade descendante qui était très rapide et agréable. Pendant ces glissades, l'hélice restait inactive.

Les ascensions donnaient à Graham la sensation suprême de l'effort heureux ; les descentes à travers l'air raréfié étaient une joie inexprimable. Il aurait voulu ne plus jamais s'arrêter.

Il examina attentivement le paysage qui courait, vers le nord, au-dessous de lui, et dont les détails, menus et nets, lui plaisaient extrêmement. Les ruines des maisons qui se dressaient jadis dans la campagne l'impressionnaient, ainsi que les vastes étendues sans arbres, d'où avaient disparu fermes, vil-

lages, bourgs et villes, dont il ne restait plus que des décombres. Il s'était attendu à ce spectacle, mais le voir de ses yeux, c'était tout autre chose. Il essaya de s'orienter et d'identifier les localités qu'il avait connues au fond de ce bassin creux, mais, tout d'abord, il ne put distinguer aucun point de repère, à présent qu'ils avaient laissé derrière eux la vallée de la Tamise. Bientôt, cependant, ils passèrent au-dessus d'une colline, aux lignes précises, qu'il reconnut pour le dos d'âne de Guildford, à cause de la silhouette familière de la gorge à son extrémité orientale, et à cause des ruines de la ville qui jadis s'élevait abruptement sur chaque versant de la vallée. Et de là, il découvrit d'autres points, Leith Hill, les landes sablonneuses d'Aldershot, d'autres encore. Un escarpement de dunes montrait de gigantesques moteurs à vent qui tournaient lentement. Sauf là où la route eadhamitée de Portsmouth, toute pointillée de formes hâtives, suivait l'ancien chemin de fer, la vallée où coulait la Wey était fermée par des fourrés épais.

Toute l'étendue de l'escarpement des dunes, aussi loin que la vue pouvait atteindre à travers la buée grise, était hérissée de moteurs à vent, auprès desquels les plus grands de la Cité semblaient petits. Ils tournaient avec majesté, sous l'effort du vent du sud-ouest. Et çà et là on apercevait des espaces parsemés de moutons, les moutons du Trust Britannique de l'Alimentation, avec un berger à cheval faisant une tache noire. Puis, semblant se précipiter sous l'arrière de l'aéropile, ce furent les hauteurs de Wealden, la chaîne de collines de Hindhead, de Pitch et de Leith, avec une seconde rangée de moteurs à vent qui cherchaient à ravir à ceux des dunes leur part de brise. La bruyère pourpre était tachetée d'ajoncs et de genêts jaunes et, sur le versant le plus éloigné, un troupeau de bœufs fuyait devant deux hommes à cheval. Rapidement tout cela passa derrière le véhicule aérien, en diminuant, perdit sa couleur, et ce ne furent plus que des points mouvants qu'engloutit la brume.

Lorsque tout ce paysage eut disparu dans le lointain, Graham entendit tout auprès de lui le cri plaintif d'un vanneau

huppé. Il s'aperçut qu'il planait maintenant au-dessus des dunes méridionales, et il distingua les créneaux du débarcadère aérien de Portsmouth, qui dépassaient le sommet de Portsdown Hill. Un moment après, semblables à un éparpillement de petites villes flottantes, les falaises des Aiguilles s'offrirent à sa vue, basses et blanches, naines et dorées par la lumière qui frappait les eaux grises et scintillantes de l'étroit bras de mer. Ils franchirent d'un élan le Solent, et, quelques secondes après, l'île de Wight fuyait derrière eux ; alors, au-dessous de lui, la mer s'étendit de plus en plus large, ici empourprée de l'ombre d'un nuage, là grise, plus loin miroir bruni, là encore immense plaine d'un bleu verdâtre et trouble. L'île de Wight diminuait déjà dans la distance. Bientôt un lambeau de brouillard gris se détacha d'autres lambeaux qui étaient des nuages, descendit du ciel, précisa ses contours : c'était une côte dorée par le soleil et agréable à voir, la côte septentrionale de France. Elle s'élevait, prenait couleur, se définissait et se détaillait, et la contrepartie du pays des dunes d'Angleterre s'étalait, peu à peu, au-dessous d'eux.

Paris se montra soudain sur l'horizon, y resta comme suspendu, et retomba de nouveau hors de vue, tandis que l'aéropile décrivait une vaste courbe pour remonter vers le nord. Graham reconnut la tour Eiffel, toujours debout, et à côté d'elle un énorme dôme, surmonté d'une statue, colossale à coup sûr, mais qui apparaissait comme une tête d'épingle. Et il aperçut aussi, sans comprendre sur le moment ce que cela signifiait, un immense nuage oblique de fumée. L'aéronaute parla de « perturbations dans les chemins inférieurs », phrase à laquelle Graham ne prêta pas tout d'abord grande attention. Mais il remarqua les minarets, les clochers, les tours et les gracieux édifices qui s'élançaient, innombrables, vers les cieux, au-dessus des ailes des moteurs à vent de la cité, et il conclut qu'en fait de grâce et d'élégance au moins, Paris avait toujours le pas sur Londres, sa rivale plus vaste et plus populeuse. Pendant que ses regards s'attardaient sur ce panorama, une forme bleu pâle monta très vite de la cité, comme une feuille morte chassée par

le vent. Elle décrivit plusieurs courbes et prit son essor vers eux, devenant rapidement de plus en plus grande. L'aéronaute prononça quelques paroles.

– Quoi ? – fit Graham, détournant à regret ses yeux de ce grandiose spectacle.

– Aéroplane, Sire, – lui cria l'aéronaute, le bras tendu.

L'énorme machine avançait à vue d'œil ; l'aéropile monta encore et glissa en une longue courbe vers le nord. Mais l'aéroplane était plus proche à chaque seconde, plus proche et plus énorme. L'essor de l'aéropile, qui avait semblé si puissant et si rapide, apparut soudain lent, en comparaison de cette envolée terrible. Quel monstre gigantesque ! Quelle vitesse vertigineuse et constante ! Il passa au-dessous d'eux, dans sa course silencieuse, vaste éploiement d'ailes transparentes, réseau d'antennes et de fils, masse vivante. Graham, en un coup d'œil rapide, put contempler des rangées et des rangées de voyageurs emmitouflés, suspendus dans leurs petits sièges derrière les coupe-vent, un mécanicien vêtu de blanc qui se glissait, malgré le vent soufflant en rafales, le long d'un chemin d'échelles, des moteurs grondant et crachant la vapeur en un mouvement simultané, une hélice qui tourbillonnait, et une immense surface d'ailes. Cette vue l'enthousiasma. Et en un instant, le monstre était passé.

Il s'éleva légèrement, et les petites ailes de l'aéropile vinrent planer dans le sillage de sa fuite. À peine avaient-ils bougé, semblait-il, qu'il n'était plus déjà qu'une tache bleue, courte et plate, qui se perdait de plus en plus dans le ciel. C'était l'aéroplane qui circulait entre Londres et Paris. Par beau temps il accomplissait ce parcours quatre fois par jour dans chaque sens.

Ils traversèrent la Manche – bien lentement, au gré de Graham dont les idées s'exagéraient. Bientôt, pourtant, Beachy Head s'éleva grisâtre à leur gauche.

– Terre ! – cria l'aéronaute, la voix affaiblie par le sifflement du coupe-vent.

– Pas encore ! – protesta Graham en riant. – Pas encore terre. Je veux en voir et en savoir davantage.

– Je croyais... – dit l'aéronaute.

– Je veux savoir comment on manœuvre cette machine, – continua Graham. – Je viens à vous, – dit-il, et, se jetant hors de son siège il fit un pas le long de la lisse qui les séparait. Il s'arrêta aussitôt, changea de couleur, ses mains se crispèrent. Un autre pas, et il se trouva cramponné tout près de l'aéronaute. Il sentit un poids sur son épaule, la pression de l'air. Sa coiffure n'était plus qu'un point tourbillonnant derrière lui. Le vent passait en rafales par-dessus l'écran et éparpillait ses cheveux sur ses joues. L'aéronaute procéda à quelques arrangements hâtifs, déplaçant le centre de gravité, assurant la stabilité, et modifiant la pression.

– Je voudrais que vous m'expliquiez le maniement – dit Graham. – Qu'arrive-t-il quand vous poussez le moteur en avant ?

L'aéronaute hésita, puis il répondit évasivement :

– C'est compliqué, Sire.

– Cela m'est égal, – s'écria Graham, – cela m'est égal.

Il y eut un moment de silence.

– L'aéronautique est le secret... le privilège...

– Oui, très bien, mais je suis le Maître, et j'entends savoir.

Il eut un éclat de rire, se rendant pleinement compte de la puissance qu'il pouvait exercer, même dans les régions supérieures de l'air. L'aéropile décrivait une courbe, le vent frais et piquant cinglait le visage de Graham, et ses vêtements bouf-

faient, l'entraînant presque, tandis que l'avant virait avec légèreté, pointant vers l'ouest. Les deux hommes se regardèrent dans les yeux.

– Sire, il y a les règlements...

– Les règlements ne me concernent pas, – répliqua Graham. – Vous semblez l'oublier.

L'aéronaute scrutait la physionomie du Maître.

– Non, – dit-il, – je ne l'oublie pas, Sire. Mais, par toute la terre... quiconque n'est pas aéronaute assermenté... n'a pas le droit... Nous ne prenons que des passagers, et pas d'élèves.

– Je l'ai entendu dire. Mais je ne vais pas m'amuser à discuter ces points-là. Savez-vous pourquoi j'ai dormi deux cents ans ? Pour voyager dans l'air !

– Sire, – reprit l'aéronaute, – les règlements... Si je viole les règlements...

Graham fit un geste qui signifiait : Vous n'avez rien à craindre.

– Eh bien, alors, si vous voulez observer mes mouvements...

– Non ! – protesta Graham, qui, tout à coup, chancela et se cramponna ferme, car l'aéropile soulevait encore sa proue pour une montée. – Cela ne me suffit pas. Je veux manœuvrer moi-même... manœuvrer moi-même, quand je devrais aller m'écrabouiller à terre. Si ! Je le veux ! Vous comprenez. Je vais grimper par là et irai m'asseoir auprès de vous. Attention ! Je veux voler de mon propre vol, quand je devrais à la fin faire la culbute. J'aurai eu au moins une compensation à ma léthargie. Autrefois, c'était un rêve de voler. Allons ! Maintenez l'équilibre.

– Une douzaine d'espions me guettent, Sire !

La patience de Graham était à bout. Peut-être exagérait-il un peu son irritation. Avec un juron, il se lança à travers la masse intermédiaire des leviers, et l'aéropile oscilla.

– Suis-je le Maître de la Terre ? Ou bien est-ce votre corporation ? Allons ! Ôtez vos mains de ces leviers, et tenez mes poignets. Oui, c'est cela. Et maintenant, comment tourne-t-on sa proue pour une glissade en bas ?

– Sire ! – protesta encore l'aéronaute.

– Qu'est-ce ?

– Vous me protégerez ?

– Sapristi, oui ! Quand je devrais brûler Londres. Allons !

Et, avec cette promesse, Graham paya sa première leçon de navigation aérienne.

– Vous avez évidemment tout avantage à m'apprendre vite et bien la manœuvre à ce voyage-ci, – ajouta-t-il avec un gros rire, car l'air lui produisait l'effet d'un vin généreux. – Faut-il que je tire ceci ? Ah ! Comme cela ! Hé là !

– En arrière, Sire, en arrière !

– En arrière ?... Bien ! Un... deux... trois... bon Dieu ! Ah ! Le voilà qui monte ! Mais c'est un organisme vivant !

Et la machine se mit à danser dans l'air, de la manière la plus fantasque. Tantôt, elle décrivait une spirale de cent mètres au plus de diamètre. Tantôt, elle remontait avec une vitesse folle, puis s'abaissait encore à pic, rapidement, retombant comme un faucon, pour se reprendre et remonter bien haut tout à coup, en un élan furieux. Dans une de ces descentes, elle sembla filer droit vers le parc des ballons-réclames, au sud-est, mais ne fit qu'une courbe et passa au-delà, dans une reprise soudaine de dextérité. La vitesse et la douceur extraordinaire du mouve-

ment, l'effet bizarre de l'air raréfié sur sa constitution, jetaient Graham en une sorte de fureur insouciante.

Mais, à la fin, un incident baroque vint le calmer, le ramener une fois de plus vers cette vie multiple d'en bas, avec ses énigmes insolubles. Dans une course descendante, un petit choc se fit sentir, quelque chose passa vite contre la machine, et quelques gouttes de pluie, crut-il, l'éclaboussèrent. Puis, tandis qu'il continuait à descendre, il aperçut en tournant la tête comme un chiffon blanc tourbillonnant dans son sillage.

– Qu'est-ce que cela ? – demanda-t-il. – Je ne me suis pas rendu compte...

L'aéronaute regarda, puis saisit vivement le levier pour redresser l'appareil, qui plongeait avec une vitesse vertigineuse. Lorsqu'il eut imprimé à l'aéropile un mouvement ascendant, il respira fortement et répondit :

– Cela ? – Et il montrait la chose blanche qui dégringolait. – Cela, c'est un cygne.

– Je ne l'avais pas vu, – dit Graham.

L'aéronaute ne répondit pas, et sur son front Graham remarqua de petites éclaboussures rouges.

Ils filèrent horizontalement, tandis que Graham regagnait sa place, en évitant le coup de fouet du courant d'air. Puis ce fut une descente furieuse, tandis que l'hélice, en marche arrière, tourbillonnait pour ralentir leur chute, et que la plate-forme volante s'élargissait, toute sombre, devant eux. Le soleil s'enfonçait derrière les collines calcaires à l'ouest et laissait le ciel tout flamboyant d'or.

Bientôt, la masse indistincte de la foule se sépara en une infinité d'individus, comme autant de petits points. Graham entendit un bruit qui montait vers lui, un bruit comme celui des flots sur une grève de galets. Les toits autour de la plate-forme

volante étaient noirs de son peuple qui se réjouissait de le revoir sain et sauf. Au-dessous de la plate-forme s'écrasait une cohue sombre où apparaissaient d'innombrables visages, au milieu du minuscule tremblotement des blancs mouchoirs et des mains tendues.

CHAPITRE XVII

Trois journées

Lincoln attendait Graham dans un appartement, au-dessous des plates-formes volantes. Il parut curieux d'apprendre les détails du voyage et charmé du plaisir et de l'intérêt extraordinaires que le Maître prenait à voguer dans l'air.

– Il faut que j'apprenne à voler, – criait Graham. – Il faut que je sois maître à la manœuvre. Je plains tous les pauvres êtres qui sont morts sans avoir éprouvé cette impression. Oh ! le délice de la vitesse dans les airs. C'est l'expérience la plus merveilleuse de toutes.

– Vous trouverez à faire, en nos temps nouveaux, une infinité d'expériences merveilleuses, – répondit Lincoln. – Je me demande ce qui va vous séduire, maintenant... Nous avons de la musique dont la nouveauté vous plaira aussi.

– Pour le moment, – dit Graham, – ce qui m'intéresse, c'est de voler. Je veux en apprendre davantage. Votre aéronaute me disait que je ne sais quel privilège s'y oppose.

– En effet, je le crois, – attesta Lincoln. – Mais pour vous !... Si vous y tenez, nous pouvons faire de vous, dès demain, un aéronaute assermenté.

Graham en exprima vivement le désir, et s'étendit sur l'originalité de ses sensations.

– Et les affaires ? – demanda-t-il brusquement. – Où en sommes-nous ?

D’un geste, Lincoln écarta ces préoccupations.

– Ostrog vous racontera cela demain, – dit-il. – Tout s’apaise et s’arrange. La révolution s’accomplit sur toute la terre. Quelques froissements sont inévitables çà et là, naturellement ; mais votre règne est assuré. Vous pouvez être tranquille, les choses se trouvant entre les mains d’Ostrog.

– Est-il possible que je sois nommé aéronaute assermenté, comme vous dites, tout de suite... avant d’aller dormir ? – demanda Graham, en faisant lentement les cent pas. – Alors, je pourrais m’y remettre dès demain matin, ce serait la première chose que je ferais...

– Rien ne s’y oppose, – répondit Lincoln, d’un air pensif. – C’est tout à fait possible. Et, en vérité, cela sera. – Il se mit à rire. – J’arrivais tout prêt à vous suggérer des amusements, mais vous en avez trouvé un vous-même. Je vais téléphoner d’ici aux bureaux aéronautiques, et nous retournerons à vos appartements, au Contrôle des Moteurs à Vent. Vous dînerez, et cela donnera aux aéronautes le temps de se préparer. Vous ne pensez pas qu’après dîner vous préféreriez peut-être...

Il n’acheva pas.

– Eh bien ? – fit Graham.

– Nous avions organisé un divertissement de danseuses... Elles viennent du théâtre de Capri.

– Je déteste les ballets, – répliqua Graham brièvement. – Je les ai toujours détestés. Ce n’est pas là ce que je veux voir. Nous avions des danseuses autrefois... Des danseuses... il y en avait en Égypte, jadis. Mais voler...

– C’est vrai, – objecta Lincoln, – mais nos danseuses...

– Elles peuvent attendre, – riposta Graham. – Elles peuvent bien attendre... Je ne suis pas un Latin... Il y a des questions sur lesquelles je veux interroger quelque expert... les ques-

tions de mécanique. Tout cela me passionne. Je n'ai pas envie de distractions.

– Vous avez le monde entier pour choisir, – dit Lincoln. – Tout ce que vous voudrez est à vous.

Asano parut, et, escortés d'une garde imposante, ils revinrent, à travers les rues de la Cité, aux appartements de Graham. Des foules s'étaient assemblées pour assister à son retour, des foules encore plus considérables que celles qu'avait attirées son départ, et les cris et les acclamations étouffaient parfois les réponses de Lincoln aux questions sans fin que faisait naître le voyage aérien de Graham. D'abord le Maître avait accueilli les cris et les vivats du peuple par des révérences et des gestes, mais Lincoln l'avertit que cela serait considéré comme incorrect. Graham, déjà un peu las de ces civilités rythmiques, ignora ses sujets pendant le reste de sa marche en public.

Ils arrivèrent bientôt à ses appartements. Asano partit en quête de reproductions cinématographiques de moteurs en mouvement, et Lincoln expédia des ordres pour qu'on lui procurât des modèles de machines, grandes et petites, devant représenter les divers progrès mécaniques accomplis depuis deux siècles. Le petit groupe des appareils destinés aux communications à distance fut si captivant pour le Maître que son dîner, délicieusement préparé, et servi par un certain nombre de charmantes et adroites servantes, dut attendre.

L'habitude de fumer avait à peu près disparu de la face de la terre, mais, lorsqu'il exprima le désir de se payer cette fantaisie, on fit des recherches et on découvrit incontinent, en Floride, quelques excellents cigares, qui, par un système pneumatique spécial, lui furent apportés tandis qu'il était encore à table.

Ensuite, vinrent les aéronautes, avec un ingénieur qui présenta au Maître les plus surprenantes merveilles qu'on pût voir. Pour le moment, en tout cas, l'élégante dextérité des machines à compter et à marquer, machines à bâtir, à filer, portes breve-

tées, moteurs à explosifs, élévateurs pour les grains et l'eau, machines pour abattoirs, et appareils mécaniques de culture et de moissonnage, – était plus fascinante pour Graham que n'importe quelle bayadère.

– Nous étions des sauvages – répétait-il sans cesse. – Des sauvages ! Nous étions à l'âge de pierre... en comparaison de ce siècle-ci... Et qu'avez-vous encore ?

Des psychologues vinrent aussi le mettre au courant des développements très intéressants obtenus dans l'art de l'hypnotisme. Les noms de Milne Bramwell, Fechner, Liebault, William James, Myers et Gurney avaient acquis une valeur qui eût étonné leurs contemporains. Plusieurs applications pratiques de la psychologie étaient maintenant d'un usage général ; cette science avait dans une large mesure remplacé les drogues, les antiseptiques et les anesthésiques, en médecine ; elle était utilisée presque par tous ceux qui avaient quelque besoin de concentration mentale. Un agrandissement réel des facultés humaines semblait avoir été effectué dans ce domaine. Les exploits des enfants calculateurs, que Graham avait coutume de considérer comme le triomphe des hypnotiseurs, étaient à présent à la portée de quiconque pouvait payer les services d'un hypnotiste expert. Depuis longtemps, la vieille méthode des examens, dans l'éducation, avait fait place à ce système. Au lieu d'années d'études, les candidats passaient quelques semaines en catalepsie, et, pendant ce temps, des professeurs habiles avaient simplement à leur inculquer toutes les notions nécessaires pour obtenir une réponse correspondante, y compris la notion du souvenir posthypnotique de ces notions. En ce qui concerne les mathématiques, cette aide avait été singulièrement précieuse, et tous les joueurs d'échecs et de jeux demandant aussi une dextérité mentale, du moins les rares personnes qui les pratiquaient encore, s'en servaient invariablement. En fait, toutes les opérations conduites par des règles déterminées, c'est-à-dire d'une espèce quasi mécanique, avaient été complètement libérées des errements de l'imagination et de l'émotion, et amenées à un de-

gré extraordinaire de précision. Les enfants des classes laborieuses, aussitôt qu'ils étaient en âge d'être hypnotisés, étaient ainsi transformés en machines pensantes d'une ponctualité et d'une fidélité admirables, et déchargés immédiatement des longues, longues études de la jeunesse. Les apprentis aéronautes qui cédaient au vertige étaient hypnotiquement débarrassés de leurs terreurs imaginaires. Dans chaque rue, on trouvait des hypnotistes prêts à suggérer à l'esprit des souvenirs permanents. Si quelqu'un souhaitait se rappeler un nom, une série de nombres, un chant ou un discours, il avait recours à ce procédé ; et de même des souvenirs pouvaient être effacés, des habitudes perdues, et des passions déracinées. Cette sorte de chirurgie psychique était, en fait, d'un usage général. On oubliait ainsi indignités, bassesses, humiliations ; les veuves amoureuses oblitéraient l'effigie de leurs anciens époux, les amants déçus pouvaient s'affranchir de leur esclavage. Il restait impossible, toutefois, de greffer des désirs, et le transfert de la pensée n'était pas encore systématisé. Les psychologues rendaient sensibles leurs exposés par des expériences mnémotechniques étonnantes, dont une troupe de pâles enfants en bleu étaient les sujets.

Graham, comme beaucoup de gens de son temps, se défiait de l'hypnotiseur, sans quoi il aurait sur-le-champ affranchi son esprit de beaucoup de préoccupations pénibles. Mais, malgré toutes les assurances de Lincoln, il s'en tint à la vieille théorie, d'après laquelle la soumission au sommeil hypnotique était en quelque sorte l'abdication de la personnalité, de la volonté. Au banquet des expériences merveilleuses qui commençait, il avait l'intention bien arrêtée de ne pas perdre la tête et de rester entièrement lui-même.

Le lendemain et deux autres jours encore se passèrent pour Graham à des études de ce genre, avec plusieurs heures consacrées au superbe plaisir de parcourir les airs. Le troisième jour, il plana au-dessus du centre de la France, et arriva en vue des neiges des Alpes. Ces exercices vigoureux lui donnaient un

sommeil paisible, et la morne anémie de son premier réveil diminuait de plus en plus, faisant place à la santé. Et, quand Graham n'était pas dans les airs, Lincoln s'occupait assidûment de le distraire et de lui fournir tout ce qui pouvait amuser sa curiosité. Toutes les inventions exceptionnelles et récentes lui étaient exposées, jusqu'à ce qu'enfin son désir de nouveau fût rassasié. On pourrait remplir une douzaine de volumes disparates avec les choses étranges qu'on lui montra. Chaque après-midi, il tenait sa cour pendant une heure environ. Il éprouva bien vite de l'intérêt à voir ses contemporains devenir pour lui personnels et intimes. D'abord, il s'était attaché surtout à ce qu'il trouvait en eux de bizarre, de particulier, d'inattendu. Les signes de recherche dans leur toilette, et tout ce qui dans leurs manières se montrait en désaccord avec ses notions du bon goût, lui avaient fait une impression désagréable. Or, il fut tout étonné de voir comment cette étrangeté et l'antipathie qui en résultait disparaissaient vite, comment il en était venu à se rendre compte de la perspective véritable de sa position, et à considérer l'ancien temps, le XIXe siècle, comme lointain et rococo.

La fille du Directeur des Porcheries Européennes, avec ses cheveux rouges, l'amusa tout particulièrement. Le jour suivant, après dîner, il fit la connaissance d'une danseuse moderne, et découvrit en elle une artiste étonnante. Et, après cela, ce furent des merveilles hypnotiques encore. Le troisième jour, Lincoln revint à la charge pour suggérer au Maître qu'il ne serait pas mauvais de visiter une Ville de Plaisirs, mais Graham s'y refusa. Le lien local l'attachait à Londres, et il trouvait un émerveillement perpétuel à des identifications topographiques qui ailleurs lui auraient manqué.

– Ici, ou plusieurs étages au-dessous, – pouvait-il dire, – je déjeunais d'une côtelette pendant mes années d'Université. Plus loin, c'était la gare, et la perpétuelle chasse aux trains, dans l'encombrement des quais. Combien de fois suis-je resté là, attendant, mon sac de voyage à la main, et regardant le ciel à travers la forêt des signaux, ne m'imaginant guère que quelque

jour je me promènerais à des centaines de mètres en l'air. Et maintenant, dans ce ciel qui était jadis un dais de fumée grise, je tourbillonne dans un aéropile…

Pendant ces trois journées, Graham fut si occupé de distractions semblables, que les vastes mouvements politiques en progrès au-dehors n'eurent qu'une faible part de son attention. Ceux qui l'entouraient ne lui en disaient presque rien. Chaque jour venait Ostrog, le Grand Meneur, le Grand Vizir, le Maire du Palais, rapportant en termes vagues l'établissement tranquille et sûr du règne du Maître, « de légers troubles » bientôt calmés dans une telle ville, « une rébellion sans importance » dans telle autre. Le chant de la révolte sociale ne parvenait plus aux oreilles de Graham ; il ignorait que ses couplets avaient été proscrits dans les limites de la ville, et les grandes émotions éprouvées lors de la visite au poste-vigie se dissipaient.

Mais pendant la seconde et la troisième de ces journées, en dépit de son intérêt pour la fille du Directeur des Porcheries, ou peut-être même en raison des pensées que la conversation avec celle-ci lui avait suggérées, le souvenir d'Hélène Wotton, l'énigmatique fille qui lui avait parlé d'une façon si étrange, à l'issue de la réunion, le hanta malgré lui. L'impression qu'elle lui avait laissée était vivace, quoique les incessantes surprises des circonstances nouvelles l'eussent empêché de ressasser longtemps cette même pensée. Mais ce souvenir reprenait maintenant sa place. Graham se demandait ce qu'elle avait voulu dire par ces lambeaux de phrases, à demi oubliés : ses yeux, l'animation passionnée, ardente, de son visage, se représentaient plus vivement à la mémoire du Maître, à mesure qu'il sentait diminuer son intérêt pour les nouveautés mécaniques. La beauté d'Hélène s'interposait, dominatrice, entre lui et certaines tentations immédiates de satisfactions peu nobles. Mais il ne la revit pas de trois grands jours entiers.

CHAPITRE XVIII

Graham se souvient

Il la rencontra dans une petite galerie qui allait des bureaux des Moteurs à Vent à ses grands appartements. La galerie était longue et étroite, avec une série de niches dans lesquelles une fenêtre massive et voûtée s'ouvrait sur une cour plantée de palmiers. Il l'aperçut tout à coup, assise dans l'une de ces niches. Au bruit de ses pas elle tourna la tête, et, le reconnaissant, elle tressaillit et devint toute pâle. Elle se leva immédiatement, fit un pas en avant, et hésita. Lui, silencieux et impassible, attendait. Puis, voyant qu'une violente agitation nerveuse empêchait la jeune fille de parler, il se dit qu'elle s'était vraisemblablement placée en cet endroit dans l'intention d'avoir un entretien avec lui. Un sentiment de royale condescendance le poussa à venir en aide à l'énigmatique beauté.

– J'ai bien souhaité vous voir, – fit-il. – Il y a quelques jours, vous vouliez me dire quelque chose... me parler du peuple. Quelles sont donc ces confidences ?

Elle le regarda avec de l'inquiétude dans les yeux et sans répondre.

– Vous disiez que le peuple était malheureux ? – reprit-il.

Un instant, elle s'obstina dans son silence.

– Mes quelques mots durent vous sembler étranges, – fit-elle tout à coup.

– En effet. Et cependant...

– C'était un mouvement irréfléchi.

– Vraiment ?

– Rien de plus.

Elle l'observait, embarrassée, indécise. Puis elle s'exprima avec effort.

– Vous oubliez, – dit-elle, en laissant échapper un profond soupir.

– Quoi ?

– Le peuple...

– Que voulez-vous dire ?

– Vous oubliez le peuple.

Graham la dévisagea d'un air interrogateur.

– Oui, vous êtes surpris, – continua-t-elle, – car vous ne comprenez pas ce que vous êtes. Vous ne savez pas ce qui se passe.

– Eh bien ?

– Vous ne comprenez pas ?

– Pas très clairement, peut-être, mais... expliquez-le-moi.

Elle se tourna vers lui, avec une résolution soudaine.

– C'est si malaisé à expliquer. Je le désirais, je l'ai voulu, et maintenant je ne le puis. Les mots ne me viennent plus. En ce qui vous concerne... c'est une merveille. Votre sommeil... votre réveil, ce sont des miracles... pour moi du moins et pour tout le peuple. Vous qui avez vécu, qui avez souffert et qui êtes mort, vous qui avez été un citoyen comme les autres, vous vous réveillez, vous revivez, pour vous trouver presque le Maître de la terre.

– Maître de la terre, – répéta-t-il. – C'est ce qu'ils me disent. Mais essayez de vous imaginer combien peu je suis au courant. Cités... Trusts... Compagnie de Travail... Principautés, Puissances, États... le pouvoir et la gloire. Oui, je les ai entendus me crier tout cela. Je sais. Je suis Maître... Roi, si vous voulez... avec Ostrog comme Grand Meneur.

Il s'interrompit. La jeune fille épiait curieusement ses traits.

– Eh bien ? – interrogea-t-elle.

– Avec Ostrog, pour assumer les responsabilités, – ajouta-t-il en souriant.

– C'est ce que nous commençons à redouter.

Sur ces mots, elle resta silencieuse, puis elle reprit lentement :

– Non, c'est vous... vous qui prendrez la responsabilité. Les peuples ont mis leur espoir en vous. – Sa voix se fit très douce. – Écoutez. Pendant au moins la moitié de votre sommeil, dans chaque génération, des multitudes, des multitudes plus grandes à chaque génération, ont prié pour que votre réveil arrive... Oui, prié.

Graham fit un mouvement, comme s'il voulait parler, mais il ne put desserrer les dents. Peu à peu, une faible rougeur revenait aux joues d'Hélène ; elle hésita encore.

– Savez-vous ce que vous avez été pour ces myriades ?... Le roi Arthur, Barberousse, le Prince qui surgirait, au moment opportun, pour redresser le monde...

– Je suppose que l'imagination du peuple...

– N'avez-vous pas entendu notre proverbe : « Quand le Dormeur s'éveillera » ? Pendant que vous étiez là, étendu sans mouvement et sans vie... des milliers de gens venaient... Des

milliers... Le premier jour de chaque mois, vous reposiez en grand apparat, avec une robe blanche, et le peuple défilait devant vous. Quand j'étais petite fille, c'est ainsi que je vous ai vu, avec votre figure pâle et calme.

Elle détourna les regards, et se mit à examiner le mur avec obstination. Elle baissa ensuite la voix.

– Lorsque j'étais petite fille, je contemplais toujours votre figure... elle me semblait dans l'attente, immuable, comme la patience de Dieu... C'était là ce que nous pensions de vous, – dit-elle. – C'est ainsi que vous nous apparaissiez.

Elle leva sur lui des yeux brillants, sa voix se fit claire et forte.

– Dans la Cité, sur la terre entière, une myriade de myriades d'hommes et de femmes attendent ce que vous ferez, et cette attente est pleine d'espoirs fabuleux, incroyables.

– Oui ?

– Ni Ostrog... ni personne... ne peut prendre cette responsabilité.

Graham la considéra avec surprise, s'intéressant à ce beau visage transfiguré par l'émotion. Elle avait commencé avec effort, et elle se grisait maintenant de ses propres paroles.

– Croyez-vous, – dit-elle, – que vous qui avez vécu cette petite vie si lointaine dans le passé, vous qui étiez couché dans ce miraculeux sommeil et qui vous en êtes relevé, croyez-vous que l'émerveillement, la vénération et l'espérance de la moitié du monde se soient rassemblés autour de vous, seulement pour vous permettre de vivre une autre petite vie ?... pour que vous esquiviez la responsabilité en la transférant à un autre ?

– Je devine quelle est l'importance de cette royauté, – répliqua Graham d'un ton hésitant. – Je sais combien elle paraît

grande. Mais est-elle réelle ? Elle est inconcevable... elle semble un rêve. Est-elle réelle, ou bien n'est-ce qu'une grande illusion ?

– Elle est réelle, si vous osez, – affirma la jeune fille.

– Après tout, comme toutes les royautés, ma royauté est une croyance. C'est une illusion dans les esprits des hommes.

– Si vous osez... – répéta-t-elle.

– Mais...

– Des hommes innombrables y croient, et tant que cette idée restera en leur esprit... ils obéiront.

– Mais je ne sais rien, malgré toute ma bonne volonté. Je ne sais rien. Et ces autres... les Conseillers, Ostrog... ils sont plus sages, plus froids, ils savent tant de choses, connaissent tous les détails. Et en vérité, quelles sont ces misères dont vous parlez ? Que faut-il que je sache ? Voulez-vous m'expliquer...

Il s'arrêta court.

– Je ne suis guère qu'une enfant, – répondit-elle. – Mais le monde me paraît rempli de misère. Le monde a changé depuis votre temps, changé d'une façon très étrange. J'ai prié pour qu'il me fût donné de vous voir et de vous dire ces choses. Le monde a changé, comme si un chancre s'y était mis... qui ronge la vie et tout ce qu'elle a de bon...

Elle le regarda en face, soudain rougissante.

– Votre temps était le temps de la liberté. Oui, j'y ai pensé. On m'y a fait penser, car ma vie... ma vie n'a pas été heureuse. Les hommes ne sont plus libres... ils ne sont pas meilleurs, ils ne sont pas plus grands que les hommes de votre temps. Et ce n'est pas tout. Cette Cité, c'est une prison. Toutes les cités du monde sont des prisons. Mammon tient la clef bien serrée dans ses doigts. Des myriades, d'innombrables myriades de malheureux ont peiné et peinent encore du berceau à la tombe. Est-ce que

cela doit durer… durer toujours ? Oui, c'est bien pire que de votre temps. Autour de nous, au-dessous de nous, ce n'est que douleur et que souffrance. Toutes les fausses délices, dont on vous entoure, touchent de près à une existence de misère indicible. Oui, le pauvre le sait… il sait qu'il souffre. Ces multitudes qui affrontèrent la mort pour vous, il y a deux nuits… c'est à elles que vous devez de vivre !

– Oui, – répéta Graham, lentement, – c'est à elles que je dois de vivre.

– Vous nous êtes venu – reprit-elle, – de ces jours où la tyrannie des cités commençait seulement. Oui, c'est une tyrannie… une tyrannie. De votre temps les seigneurs féodaux n'existaient plus, et la domination de l'argent était à naître. La moitié des hommes qui peuplaient la terre vivaient dans la campagne libre : les cités ne les avaient pas encore dévorés. J'ai appris ces histoires dans les vieux livres… Il y avait la noblesse, sans doute ! Mais le vulgaire menait alors une vie d'amour et de fidélité. Et vous… vous venez de ce temps-là.

– Ce n'était pas… Mais n'importe. Et maintenant ?

– Le gain acharné et les Villes de Plaisirs !… Ou bien la servitude sans merci, sans honneur… l'esclavage !

– L'esclavage ? – s'écria-t-il.

– L'esclavage.

– Vous ne prétendez pas que les êtres humains sont traités comme des choses ? Qu'ils sont esclaves, strictement…

– Bien pis. C'est ce que je veux que vous sachiez, que vous voyiez. Je sais que vous l'ignorez, et qu'ils vous laisseront dans votre ignorance… Ils se proposent de vous emmener dans une Ville de Plaisirs. Mais vous avez remarqué les hommes, les femmes et les enfants, en toile bleu pâle, avec leurs visages émaciés et leurs yeux sans vie ?

– Oui, partout.

– ... leur dialecte horrible, grossier, appauvri ?

– Je l'ai entendu.

– Voilà les esclaves... les vôtres. Ce sont les esclaves de la Compagnie du Travail, qui est votre propriété.

– La Compagnie du Travail ? Mais cela ne m'est pas inconnu. Ah ! je me souviens maintenant. J'ai vu cela quand j'errais par la Cité, après que les lumières furent revenues... de grandes façades, du bleu pâle partout. Est-ce que réellement... ?

– Oui. Comment vous expliquer cela ? Naturellement, l'uniforme bleu vous a frappé. Près d'un tiers de votre peuple le porte... et à présent des recrues toujours plus nombreuses le revêtent chaque jour. La Compagnie du Travail s'est accrue imperceptiblement.

– Qu'est-ce que cette Compagnie du Travail ? – demanda Graham.

– Autrefois, que faisiez-vous de ceux qui mouraient de faim ?

– Il y avait le *workhouse*, des asiles du travail... que patronnaient les paroisses, les communes.

– Le workhouse ! Oui... C'est cela... Dans nos leçons d'histoire... Je me rappelle maintenant. La Compagnie du Travail a fait disparaître le workhouse. Elle s'est édifiée en partie... sur une association... vous vous la rappelez peut-être... sur une organisation religieuse appelée l'Armée du Salut... qui devint une compagnie d'affaires ? En premier lieu ce fut presque une institution charitable, pour sauver le peuple des rigueurs du workhouse. Mais j'y pense, ce fut une des premières propriétés qu'acquirent vos commissaires. Ils achetèrent l'Armée du Salut et la reconstituèrent sous sa forme actuelle. L'idée fondamentale avait été de donner du travail aux gens sans asile.

– Oui.

– À présent, il n'y a plus de workhouse, plus de refuges ni de maisons de charité, il n'y a rien que cette Compagnie. Elle a des bureaux partout. Le bleu est sa couleur. Et tout homme, toute femme, tout enfant, qui, à bout de force et mourant de faim, n'a plus ni foyer, ni ami, ni ressources, est obligé, à la fin, de s'adresser à cette Compagnie... ou de chercher une manière quelconque de mourir. Or l'euthanasie n'est pas dans leurs moyens : pour les pauvres il n'est pas de mort facile. Et à toute heure du jour ou de la nuit, il y a de la nourriture, un abri et un uniforme bleu pour tous... c'est la condition essentielle de la constitution de la Compagnie... et en retour, pour un abri d'un jour, la Compagnie extorque un jour de travail, puis rend au visiteur son vêtement et le met à la porte.

– Vraiment ?

– Peut-être cela ne vous semble-t-il pas si terrible ? De votre temps, des gens mouraient de faim dans la rue. Triste fin, sans doute, mais ils mouraient en restant des hommes. Tandis que ces gens en bleu... Il y a un proverbe : « Une fois la toile bleue, toujours la toile bleue. » La Compagnie fait commerce de leur travail et elle a pris soin de s'assurer perpétuellement de l'ouvrage pour eux. Les gens se présentent, mourant d'inanition et sans ressources, ils sont nourris pendant un jour et dorment pendant la nuit, et ensuite ils repartent. S'ils ont bien travaillé, on leur donne quelques sous... de quoi s'offrir une entrée dans un théâtre ou dans une salle de danse à bon marché, ou une séance de cinématographe, ou un dîner, ou un pari. Ils errent çà et là quand l'argent est dépensé. La mendicité est sévèrement réprimée par la police. Et du reste, personne ne donne. Ils se représentent le jour suivant ou le surlendemain... ramenés par la même incapacité que la première fois. À la fin, leurs vêtements s'usent, ou leurs guenilles deviennent si minables qu'ils ont honte. Alors il leur faut travailler des mois, s'ils veulent avoir des vêtements neufs. Un grand nombre d'enfants naissent

sous l'autorité de la Compagnie. En retour des soins qu'elle a reçus, la mère doit un mois de travail, puis les enfants sont élevés et éduqués jusqu'à quatorze ans, après quoi ils doivent deux années de service. Vous pouvez être sûr que ces enfants sont d'avance condamnés à perpétuité à la toile bleue. Et c'est ainsi que la Compagnie fonctionne.

– Et il n'y a pas d'indigents dans la Cité ?

– Aucun. Ceux qui pourraient l'être sont ou vêtus de toile bleue, ou en prison.

– Et s'ils ne veulent pas travailler ?

– Quand ils en sont tombés là, la plupart des gens consentent à travailler, et la Compagnie dispose, d'ailleurs, de moyens de coercition. Elle applique un système de pénalités : suppression de toute nourriture, et que sais-je ? En outre, celui qui refuse une fois de travailler est dénoncé, dans le monde entier, à tous les bureaux de la Compagnie, qui reçoivent son signalement et l'empreinte de ses pouces. Et puis, quel pauvre diable pourrait quitter la Cité ? Ça coûte deux lions pour aller jusqu'à Paris. Et pour les cas d'insubordination il y a les prisons... sombres et misérables, en bas, invisibles, dans les profondeurs. On emprisonne pour beaucoup de motifs.

– Et un tiers du peuple porte cette toile bleue ?

– Plus d'un tiers. Travailleurs misérables vivant sans fierté, sans joie ni espérance, avec, dans les oreilles, toutes les histoires des Villes de Plaisirs, comme une dérision pour leur existence d'opprobre, pour leurs privations, pour leurs fatigues... trop pauvres même pour l'euthanasie, ce refuge du riche contre la vie... multitudes sans nombre, muettes, opprimées, mutilées, écrasées, d'un bout à l'autre de la terre, ne connaissant de la vie que le dénuement et la non-satisfaction de leurs désirs... ils naissent, souffrent et meurent. Tel est l'état auquel nous sommes arrivés.

Elle se tut, et Graham demeurait la tête basse, navré, accablé.

– Mais la révolution est venue, – dit-il enfin. – Toutes ces choses-là vont changer... Ostrog...

– C'était notre espérance. C'était l'espérance du monde entier. Mais Ostrog ne le fera pas. C'est un politicien. Pour lui, les choses doivent rester telles qu'elles sont. Peu lui importe. Il trouve cela naturel. Tous les gens riches, influents, tous les heureux arrivent à admettre parfaitement la nécessité de ces misères. Ils se servent du peuple pour leur politique, et jouissent de leurs aises, grâce à son état de dégradation. Mais vous... vous qui venez d'un siècle plus heureux, c'est vers vous que le peuple lève les yeux... Vers vous !

Des larmes contenues brillaient aux yeux de la jeune fille : devant l'humanité tout immédiate de cette exquise beauté, une émotion étrange saisit Graham : il oublia la Cité, il oublia la race des hommes et toutes ces voix vagues et lointaines.

– Mais que faut-il que je fasse ? – demanda-t-il, sans détacher d'elle ses regards passionnés.

– Gouvernez, – répondit-elle à voix basse en s'inclinant vers lui. – Gouvernez le monde comme il n'a jamais été gouverné, en vue du bien et du bonheur des hommes. Car vous en avez le pouvoir... vous en êtes capable. Le peuple s'agite. Par le monde entier le peuple se remue. Il ne lui faut qu'un mot, mais un mot de vous, pour qu'il s'unisse. La classe moyenne elle-même est inquiète, malheureuse. Ils ne vous disent pas ce qui se passe ! Le peuple ne veut pas retourner à son esclavage, il refuse de se laisser désarmer. Ostrog a réveillé quelque chose de plus grand que ce qu'il rêvait... il a réveillé des espérances !

Graham sentit que son cœur battait très vite. Il essaya de prendre un air judicieux, réfléchi ; il fit mine de peser des considérations.

– Il ne leur manque qu'un chef, – dit-elle encore.

– Et après ?

– Vous feriez ce que vous voudriez ; le monde est à vous !

Il n'osait plus la regarder, et, pour cacher son trouble, il se remit à parler.

– Les vieux rêves, et les utopies que j'avais imaginées... liberté, bonheur... Sont-ce des rêves ? Est-ce qu'un seul homme pourrait... un seul homme ?

Sa voix faiblit, il se tut.

– Non pas un seul homme, mais tous les hommes. Qu'on leur donne seulement un chef pour formuler les désirs de leur cœur, – proféra ardemment la jeune fille.

Il hocha la tête, cherchant ce qu'il devait dire. Tout à coup leurs regards se rencontrèrent.

– Je n'ai pas votre foi ; je n'ai pas votre jeunesse, – commença-t-il. – Je n'exerce ici qu'un pouvoir dérisoire. Non... laissez-moi parler. Je veux établir... non point le règne de la justice, je n'ai pas la force nécessaire... mais quelque chose qui soit plus près du juste que de l'injuste. Cela n'amènera pas un règne millénaire, mais j'ai résolu de gouverner désormais, et je le veux. Ce que vous m'avez dit m'a réveillé... Vous avez raison. Ostrog saura qu'il est des bornes à son autorité. Et j'apprendrai... Il y a une chose que je tiens à vous promettre. Cet esclavage du travail finira.

– Et vous gouvernerez ?

– Oui. Pourvu que... À une condition.

– Laquelle ?

– Que vous m'aidiez.

– Moi ?... Une jeune fille !

– Oui. Ne voyez-vous pas que je suis absolument seul ?

Elle tressaillit, et ses yeux eurent une lueur de commisération.

– Avez-vous besoin de demander si je veux vous aider ? – fit-elle.

Elle se tenait devant lui, belle, adorable, et son enthousiasme, la grandeur de leur dessein les séparaient comme un abîme. La toucher, étreindre sa main, parut à Graham une joie au-delà de tout espoir.

– Alors, je gouvernerai, – dit-il lentement. – Je gouvernerai... avec vous ! – ajouta-t-il après un silence significatif.

L'heure sonna à une horloge. La jeune fille ne répondait pas. Graham se leva.

– En ce moment même, – dit-il, – Ostrog m'attend. – Il hésitait, la dévisageant bien en face. – Lorsque je lui aurai posé certaines questions... il y a tant de choses que j'ignore !... il se pourrait que je veuille aller voir de mes yeux les misères dont vous m'avez parlé. Et alors, au retour... ?

– Je saurai quand vous irez et quand vous reviendrez. Je vous attendrai ici.

Il l'enveloppa d'un long regard.

– Je savais... – dit-elle, et elle s'arrêta.

Il attendit, mais elle n'ajouta rien de plus. Ils restèrent un moment anxieux, puis il se dirigea vers les bureaux du Grand Meneur.

CHAPITRE XIX

Le point de vue d'Ostrog

Ostrog l'attendait, pour lui donner un compte rendu formel de son administration de la journée. Auparavant, Graham avait expédié semblables cérémonies aussi promptement que possible, pour reprendre ses expériences aéronautiques, mais cette fois il se mit à lui poser des questions brèves et nettes, plein qu'il était du désir d'entrer immédiatement en possession de sa puissance. Ostrog lui fit des rapports flatteurs sur le développement des affaires à l'extérieur. Graham apprit ainsi qu'à Paris et à Berlin il y avait eu des troubles, non pas à la vérité une résistance organisée, mais des commencements d'insubordination.

– Après tant d'années, – dit Ostrog, pressé de questions, – la Commune a de nouveau levé la tête. La nature réelle de la lutte est anarchique, pour parler clair.

Mais l'ordre avait été rétabli dans ces cités. Graham, voulant se montrer d'autant plus délibérément soucieux de ces questions qu'il se sentait encouragé par les émotions de sa conversation précédente, demanda s'il y avait eu conflit armé.

– Un peu, – répondit Ostrog, – dans un quartier seulement.

Mais la division sénégalaise de notre police agricole d'Afrique était prête, ainsi que les aéroplanes. Les Compagnies Africaines Réunies ont une police très bien dressée. Nous nous attendions à quelques perturbations dans les cités continentales et en Amérique. Mais tout est très tranquille en Amérique. Ils sont satisfaits du renversement du Conseil, pour le moment.

– Pourquoi vous attendiez-vous à des perturbations ? – demanda Graham brusquement.

– Il y a beaucoup de mécontentement... de mécontentement social.

– La Compagnie du Travail ?

– Vous vous mettez au courant, – observa Ostrog quelque peu surpris. – Oui, on est surtout mécontent de la Compagnie du Travail. Ce fut cette irritation qui fournit l'élan nécessaire pour renverser le Conseil... cela, et votre réveil.

– Vraiment ?

Ostrog sourit. Il devint explicite.

– Il nous fallut exciter le mécontentement, ressusciter le vieil idéal de bonheur universel... tous les hommes égaux... tous les hommes heureux... aucun luxe dont un seul puisse être exclu... des idées qui sommeillaient depuis deux siècles. Vous connaissez cela ! Il nous a fallu faire revivre cet idéal, si impossible soit-il, pour jeter bas le Conseil. Et maintenant...

– Eh bien ?

– Notre révolution est accomplie, le Conseil est supprimé, et le peuple, que nous avons soulevé... reste insurgé. On ne s'est pas assez battu... Nous avons fait des promesses, naturellement. C'est extraordinaire de voir avec quelle violence et quelle rapidité ce vague humanitarisme suranné s'est mis à revivre et à se répandre. Nous-mêmes, qui l'avons lancé, en sommes demeurés tout stupéfaits. À Paris, comme je vous l'ai dit, il nous a fallu demander un peu de renfort extérieur.

– Et ici ?

– Il y a du trouble. Les multitudes ne veulent pas reprendre le travail. La grève générale a éclaté. La moitié des usines sont vides, et le peuple fourmille par les chemins. Ils parlent

d'installer une Commune. Des hommes vêtus de soie et de satin ont été insultés dans les rues. La toile bleue attend de vous toutes sortes de choses... Bien entendu, vous n'avez pas le moins du monde à vous tourmenter. Nous mettons les machines parlantes à l'œuvre pour contrebalancer les suggestions mauvaises, nuisibles à l'ordre et à la loi. Il faut de la poigne, et voilà tout.

Graham songeait. Il perçut un moyen d'affirmer ses droits. Mais il parlait avec contrainte.

– Même jusqu'à faire intervenir la police africaine, la police nègre ? – dit-il.

– C'est indispensable, – répondit Ostrog. – Ces nègres sont des brutes superbes et loyales, sans l'ombre d'une idée dans la tête... de ces idées qui gâtent notre populace. Si le Conseil les avait eus pour sa police des chemins, les choses auraient pu tourner autrement. D'ailleurs, il n'y a rien à craindre de plus que des émeutes et des dégâts. Vous pouvez voler de vos propres ailes, maintenant, et prendre votre essor vers Capri, s'il y a fumée ou tapage. Nous tenons les fils de tous les grands services, les aéronautes sont privilégiés et riches, c'est la corporation du monde la plus fermée, et il en est de même pour les ingénieurs et les mécaniciens des Moteurs à Vent. L'air est à nous, et être les maîtres de l'air, c'est être les maîtres de la terre. Ils n'ont aucun individu capable, pour les mener contre nous. Ils n'ont pas de chef... à part les chefs locaux de la société secrète que nous avions créée avant votre très opportun réveil. Ce ne sont que des énergumènes et des faiseurs de sentiments qui se jalousent terriblement. Nul d'entre eux n'est assez un homme pour faire un chef. Ce ne sera qu'un soulèvement sans organisation. Pour être franc, ce soulèvement peut se produire, mais il n'interrompra pas vos exercices aéronautiques. Le temps où le peuple pouvait réussir une révolution n'est plus.

– Je le crois, – dit Graham, songeur. – Je le crois. Ce monde, qui est le vôtre, a été plein de surprises pour moi. Jadis,

nous rêvions d'une merveilleuse vie démocratique, d'un temps où tous les hommes seraient égaux et heureux.

Ostrog le regarda fixement.

– Le temps de la démocratie est passé, – affirma-t-il, – passé pour jamais. Ce temps-là a commencé avec les archers de Crécy, il a pris fin en même temps que l'infanterie de ligne, lorsque les hommes en masse cessèrent de gagner les batailles, lorsque les canons coûteux, les grands cuirassés et les chemins de fer stratégiques devinrent les moyens de puissance. Aujourd'hui, c'est l'époque de la richesse. La richesse, à l'heure actuelle, a acquis une force qu'elle n'avait jamais eue encore... Elle commande à la terre, à la mer et au ciel. Tout pouvoir appartient à ceux qui savent manier la richesse... Il faut accepter les faits, et ce sont là des faits... Le monde pour la foule ! La foule gouvernant le monde ! De votre temps, même, cette doctrine avait été jugée et condamnée. Aujourd'hui, elle n'a plus qu'un adepte... multiple et niais, l'individu dans la foule.

Graham ne répondit pas immédiatement. Il restait perdu dans de sombres préoccupations.

– Non, – reprit Ostrog, – l'époque de l'homme du peuple est passée. Sur les champs libres, un homme en vaut un autre, ou presque. L'ancienne aristocratie était constituée par une supériorité précaire de force et d'audace. Elle a été tempérée... tempérée. Il y eut des insurrections, des conflits, des émeutes. La première aristocratie réelle, la première aristocratie permanente est venue avec les châteaux forts et les armures, elle s'est évanouie dans le mousquet et l'arc. Mais nous voici maintenant à la seconde aristocratie, la vraie. Ces temps de poudre à canon et de démocratie n'ont été qu'un remous dans le courant. Le citoyen n'est plus qu'une unité désemparée. De nos jours, nous avons cette grande machine qu'est la Cité, et une organisation complète qui dépasse l'entendement de l'homme du peuple.

– Cependant, – objecta Graham, – il y a quelque chose qui résiste, quelque chose que vous contenez... mais qui remue et gronde...

– Vous verrez, – dit Ostrog avec un sourire forcé, qui semblait vouloir écarter ces difficultés. – Je n'ai pas soulevé la force pour me détruire... Vous pouvez vous fier à moi.

– Je me le demande, – murmura Graham.

Ostrog le regarda d'un air stupéfait.

– Faut-il réellement que le monde aille de cette manière ? – reprit Graham, incapable de se contenir davantage. – Faut-il qu'il aille ainsi ? Est-ce que toutes nos espérances auront été vaines ?

– Que voulez-vous dire ? – demanda Ostrog. – Quelles espérances ?

– Je proviens d'un siècle démocratique... et je me trouve en pleine tyrannie aristocratique.

– Hé... mais, vous êtes l'incarnation même du tyran.

Graham hocha la tête.

– Eh bien, – dit Ostrog, – placez-vous au point de vue général. C'est ainsi que la transformation s'est toujours faite. D'un côté l'aristocratie, la prédominance des meilleurs... de l'autre, la souffrance et la suppression des incapables ; c'est ainsi qu'on marche vers le progrès.

– L'aristocratie ! Sont-ce ces gens que j'ai rencontrés ?...

– Oh ! Non pas ceux-là ! – s'écria Ostrog. – La plupart d'entre eux vont à la mort par le vice et le plaisir ! Ils n'ont pas de progéniture. Cette espèce-là s'éteindra, si le monde garde la bonne route, s'il ne rebrousse pas chemin... La voie agréable des excès, avec, au bout, la parfaite euthanasie pour les chercheurs

de plaisirs que la flamme a grillés... Voilà la meilleure manière d'améliorer la race.

– Charmante manière, – répliqua Graham. – Cependant... – il réfléchit un instant, –... il y a cet élément... la foule, la grande masse des pauvres. S'éteindront-ils, ceux-là ? Mais non, ils ne s'éteindront pas. Et ils souffrent. Leur souffrance est une force que nous-mêmes...

Ostrog eut un mouvement d'impatience, et lorsqu'il parla de nouveau, ce fut d'un ton moins égal.

– Ne vous inquiétez pas de cela, – dit-il. – Tout sera arrangé d'ici peu. La foule est une brute énorme et stupide. Qu'importe qu'elle ne s'éteigne pas... Même si elle ne meurt pas, elle peut toujours être domptée et menée. Je n'ai aucune sympathie pour les esclaves. Vous avez entendu ces gens-là crier et chanter, il y a deux nuits. On leur avait enseigné, seriné cet hymne. Si vous aviez pris le premier venu, de sang-froid, et si vous lui aviez demandé pourquoi il braillait, il n'aurait pas su vous le dire. Ils croyaient que leurs clameurs vous charmaient, ils s'imaginaient vous témoigner ainsi leur fidélité et leur dévouement. À ce moment-là, ils étaient prêts à massacrer le Conseil. Aujourd'hui... ils commencent déjà à murmurer contre ceux qui ont renversé le Conseil.

– Non, non, ce n'est pas cela ! – protesta Graham. – Ils criaient parce que leur existence est misérable, sans joie ni fierté, et parce que... en moi... en moi... ils espéraient...

– Et quel était leur espoir ? Quel est-il ? Quel droit ont-ils d'espérer ? Ils travaillent mal, et veulent la récompense de ceux qui travaillent bien. L'espoir de l'humanité... quel est-il ? Que quelque jour le Surhomme surgira, que quelque jour l'inférieur, le faible et le stupide pourront être subjugués et éliminés... subjugués, sinon éliminés. Le monde n'a pas de place pour le mauvais, les stupides, les énervés. Leur devoir... un devoir superbe aussi... c'est de mourir. La mort, récompense de l'insuccès, de

l'échec ! C'est le sentier par lequel la bête s'est élevée jusqu'à l'humanité, par lequel l'homme va de l'avant vers une destinée plus haute.

Ostrog fit quelques pas, sembla réfléchir et se tourna vers Graham.

– Je m'imagine aisément combien étrange doit sembler notre monde à un Anglais de la période victorienne. Vous regrettez toutes les vieilles formes de gouvernement représentatif, les parlements, les assemblées délibérantes, et toute cette folie enfantine du XIXe siècle, dont les spectres hantent encore certains cerveaux. Vous êtes prêt à honnir, à repousser nos Villes de Plaisirs. J'aurais dû y songer... si je n'avais pas eu tant à faire. Mais vous vous instruirez et penserez mieux... Le peuple est affolé d'envie... et vos sentiments seraient d'accord avec les siens. Dans les rues, on réclame à grands cris la destruction des Villes de Plaisirs. Mais elles sont les organes d'excrétion de l'État, les lieux attrayants qui, chaque année, rassemblent à la fois tout ce qui est faible et vicieux, débauché et paresseux, toute la canaillerie aisée qui court à une destruction élégante. Ils vont là, y prennent du bon temps, meurent sans progéniture, car toutes les jolies femmes niaises et lascives meurent sans enfants... et l'humanité s'améliore. Si le peuple jugeait sainement, il n'envierait pas aux riches leur manière de mourir... Et vous voudriez émanciper ces travailleurs stupides et idiots, dont nous avons fait des esclaves, vous voudriez essayer de rendre à nouveau leur vie aisée et plaisante, et cela juste au moment où ils sont tombés aux fonctions pour lesquelles ils sont bons.

Il eut un sourire qui irrita étrangement Graham.

– Vous vous instruirez, – reprit-il. – Je connais ces idées-là ; dans mon enfance j'ai lu votre Shelley et rêvé de liberté. Il n'y a pas de liberté en dehors de la sagesse et du contrôle de soi-même. La liberté est en nous... non au-dehors. C'est l'affaire de chacun. Supposez, ce qui est impossible, que ces bandes aboyeuses d'idiots vêtus de bleu arrivent à triompher de nous.

Ensuite ? Ils ne feraient que retomber sous d'autres maîtres. Tant qu'il y aura des moutons, la nature produira forcément des loups. Leur triomphe ne signifierait autre chose qu'un retard de quelques centaines d'années. La venue de l'aristocratie est fatale et assurée. La fin sera le Surhomme, malgré toutes les folles protestations de l'humanité. Qu'ils se révoltent, qu'ils triomphent et me tuent, moi et mes pareils… d'autres s'élèveront… d'autres maîtres. La fin sera la même.

– Je me le demande, – répéta obstinément Graham.

Il restait debout, les yeux fixés à terre.

– Mais je veux voir ces choses par moi-même, – dit-il en prenant tout à coup un ton ferme et résolu. – Ce n'est qu'en voyant que je pourrai comprendre. Il faut que je m'instruise. C'est là ce que je voulais vous dire, Ostrog. Je ne me soucie pas d'être roi dans une Ville de Plaisirs, ce n'est pas mon plaisir à moi. J'ai consacré assez de temps à l'aéronautique… et aux autres distractions. Il faut que j'apprenne comment on vit maintenant, comment les existences inférieures se sont développées. Alors, je comprendrai mieux toutes ces choses. Il faut que j'apprenne comment vit l'humble peuple… le peuple qui peine, surtout… comment ils travaillent, se marient, ont des enfants, meurent…

– Vous trouverez tout cela dans nos romanciers réalistes, – suggéra Ostrog, soudain préoccupé.

– Je veux la réalité, – riposta Graham, – non le réalisme.

– Il y a des difficultés, – objecta Ostrog, l'air songeur. – À tout prendre, peut-être…

– Je ne m'attendais pas…

– J'avais pensé… Et pourtant, qui sait ?… Vous dites que vous voulez aller, par les chemins de la Cité, voir le peuple…

Soudain, il arriva à une conclusion.

– Il faudrait que vous fussiez déguisé, – dit-il. – La Cité est dans un état de surexcitation intense, et la découverte de votre présence parmi eux provoquerait une redoutable effervescence. Toutefois ce désir que vous avez d'aller à travers la Cité... Oui, en y réfléchissant, cela ne me semble pas tout à fait impossible... On cherchera le moyen... Si vous pensez réellement y trouver un intérêt ! Vous êtes le Maître, naturellement. Vous partirez tout de suite, si vous voulez. Asano vous procurera un déguisement pour cette excursion. Il vous accompagnera. Après tout, ce n'est pas une mauvaise idée.

– N'aurez-vous pas besoin de me consulter pour quoi que ce soit ? – demanda tout à coup Graham, qu'un soupçon étrange venait de saisir.

– Oh, mon Dieu, non ! Je crois que vous pouvez me confier les affaires... pour un certain temps, tout au moins, – ajouta Ostrog en souriant. – Même si nous différons...

Graham lui lança un regard aigu.

– Pensez-vous qu'une émeute sanglante se produise bientôt ? – s'enquit-il à brûle-pourpoint.

– Certainement non.

– J'ai songé à ces nègres. Je ne crois pas que le peuple ait l'intention de se livrer à des hostilités contre moi, et, d'ailleurs, je suis le Maître. Je ne tiens pas à ce qu'on fasse venir des nègres à Londres. C'est un préjugé archaïque, peut-être, mais j'ai des sentiments particuliers touchant les Européens et les races sujettes. Et même pour Paris, je...

Ostrog l'observait, sous ses sourcils froncés.

– Je ne me propose pas d'amener des nègres à Londres, – dit-il lentement. – Mais si...

– Vous n'amènerez pas de nègres armés à Londres, quoi qu'il arrive, – fit Graham. – Sur ce point, je suis absolument décidé.

Ostrog, après un instant de silence, se résolut à ne rien dire, et s'inclina avec déférence.

CHAPITRE XX

Dans les chemins de la Cité

Et cette nuit-là, inconnu et insoupçonné, Graham, vêtu comme un employé subalterne des Moteurs à Vent, qui aurait pris un jour de liberté, et accompagné d'Asano, accoutré du costume bleu de la Compagnie du Travail, explora la Cité, à travers laquelle il avait erré lorsqu'elle était voilée de ténèbres. Mais à présent, il la voyait éclairée et éveillée, dans un tourbillon de vie. En dépit du flot agité de la révolution, en dépit du mécontentement anormal et des murmures de la lutte grandie, dont la première révolte n'avait été que le prélude, les courants multiples du commerce coulaient toujours, larges et irrésistibles. Il savait maintenant quelque chose du caractère général et des proportions de l'âge nouveau, mais il n'était pas préparé à la surprise infinie des détails, au torrent de couleurs et d'impressions vives qui affluait autour de lui.

Ce fut son premier contact réel avec ce peuple nouveau. Il comprit que tout ce qui était arrivé avant, sauf ses aperçus du grand théâtre et des marchés publics, avait eu un aspect particulier, avait été un mouvement limité au quartier politique, comparativement étroit, et que toutes ses expériences antérieures avaient tourné autour de sa situation. Mais voilà que la Cité s'offrait à lui aux heures de la nuit les plus laborieuses et les plus actives ; il voyait le peuple revenu à ses propres intérêts immédiats, il voyait la vie réelle et non officielle, les habitudes communes du temps nouveau.

Ils entrèrent d'abord dans une rue dont les chemins mouvants, se dirigeant en sens opposés, étaient bondés de gens en livrée de toile bleue. Graham remarqua que cette troupe faisait

partie d'un cortège qui, spectacle bizarre, parcourait la cité *assis*. Les hommes portaient des bannières d'une grossière étoffe rouge, garnies d'inscriptions.

« Pas de désarmement », disaient ces bannières, en un barbouillage grossier pour la plupart, et avec une orthographe variable : « Pourquoi désarmerions-nous ? » « Pas de désarmement. » Bannière après bannière, elles passaient, en torrent, et, tout à la fin, ce fut le chant de la révolte accompagné par un orchestre assourdissant d'instruments insolites.

– Ils devraient être tous au travail, – dit Asano. – Ils n'ont pas eu de nourriture depuis deux jours, ou, s'ils en ont eu, ils l'ont volée.

Bientôt, Asano fit un détour pour éviter la foule compacte qui badaudait sur le passage de cadavres que l'on portait d'un hospice à un cimetière, glanures de la moisson de mort de la première révolte.

Cette nuit-là, peu de gens dormaient, tout le monde était dehors. Une animation immense, de perpétuelles foules perpétuellement changeantes entouraient Graham ; un tumulte incessant, les cris et les fragments énigmatiques de la lutte sociale, qui ne faisait encore que commencer, confondaient et assombrissaient son esprit. Partout, des festons et des étendards, des décorations noires et baroques, rendaient plus intense le caractère de sa popularité... Partout il saisissait des bribes de ce dialecte épais et grossier qu'employait la classe illettrée, c'est-à-dire la classe qui ne pouvait s'offrir la culture phonographique. Partout, ces protestations contre le désarmement se répétaient avec une violence dont il n'avait pas eu la moindre idée tant qu'il était resté confiné dans le quartier des Moteurs à Vent. Il comprit qu'aussitôt revenu il lui faudrait discuter cette question avec Ostrog, d'une façon bien plus concluante qu'il n'avait fait jusqu'alors, et aussi les conséquences plus grandes dont ces troubles étaient l'expression. Continuellement, cette nuit-là, même dans les premières heures de leur promenade vagabonde

à travers la Cité, cet esprit de désordre et de révolte occupa uniquement son attention, à l'exclusion des innombrables détails qu'il aurait pu observer dans d'autres circonstances.

À cause de cette préoccupation, il ne put recueillir que des impressions fragmentaires. Cependant, parmi tant de choses étranges et vives, aucun fait, aucun sujet, si personnel et si persistant qu'il fût, ne pouvait exercer une prépondérance sans partage. Souvent le mouvement révolutionnaire passait absolument hors de son esprit, était tiré de côté, comme un rideau dissimulant quelque aspect saisissant de l'époque. Hélène lui avait imposé cette ardeur intense de recherche, mais, par instants, elle-même s'éloignait au-delà de ses pensées conscientes. Un moment, par exemple, il s'aperçut qu'ils traversaient le quartier religieux, – car la circulation facile à travers la Cité, grâce aux voies mouvantes, ne rendait plus nécessaire la dispersion des églises et des chapelles, – et son attention fut vivement arrêtée par la façade du bâtiment de l'une des sectes chrétiennes.

Ils voyageaient, assis sur l'une des plates-formes supérieures. À un tournant, le bâtiment apparut tout à coup, semblant avancer vers eux à toute vitesse. La façade était, du faîte à la base, couverte d'inscriptions rouges et bleues, sauf là où l'immense écran transparent d'un cinématographe présentait une crucifixion réaliste, et où un vaste feston de couleur noire, pour montrer que la religion populaire suivait la politique populaire, flottait devant les enseignes. Graham s'était déjà familiarisé avec l'écriture phonétique, et ces inscriptions le frappèrent, pour la plupart, comme autant de blasphèmes stupéfiants, à son sens. Parmi les moins choquantes, on lisait : « Le salut au premier étage en tournant à droite. » « Placez votre argent sur votre Créateur. » « La plus rapide conversion de Londres. Opérateurs consommés ! Ouvrez l'œil ! » « Ce que le Christ dirait au Dormeur. » « Ralliez-vous aux Saints dernier cri ! » « Soyez chrétiens sans nulle gêne pour vos occupations présentes. » « Grâces rapides et commodes pour gens d'affaires. »

– Mais cela est renversant ! – s'écria Graham, devant l'édifice géant où s'étalaient ces appels d'une piété mercantile.

– Qu'est-ce qui est renversant ? – demanda son petit assistant, cherchant apparemment quelque chose d'insolite dans ces boniments criards.

– Mais ces réclames ! L'essence de la religion est assurément le respect.

– Oh ! *cela !* – Asano regarda Graham. – Cela vous choque ? – dit-il, du ton de quelqu'un qui fait une découverte. – En effet, je le conçois. J'avais oublié... De nos jours, la concurrence pour attirer l'attention ne recule devant rien, et les gens, simplement, n'ont pas le loisir de s'occuper de leurs âmes, comme ils le faisaient autrefois. Jadis, vous aviez de paisibles jours de sabbat, et les excursions à la campagne... bien que j'aie lu quelque part... que les après-midi du dimanche, parfois...

– Mais cela, – dit Graham, désignant de l'œil, en se retournant, ce bleu et ce blanc qui s'éloignaient, – cela n'est sûrement pas le seul moyen...

– Il y a des centaines de manières différentes. Mais, naturellement, si une secte n'a pas recours à la réclame, elle ne fait pas ses affaires. Le culte a marché avec le temps. Il y a des sectes de la haute société qui ont des moyens plus discrets... encens précieux, cérémonies privées, etc. Mais ces gens-ci sont extrêmement populaires et prospères. Ils paient au Conseil... à vous, je veux dire... plusieurs douzaines de lions pour ces locaux...

Les monnaies avaient déjà embarrassé Graham, et cette mention de « douzaines de lions » l'amena à se faire donner d'indispensables explications. Tout de suite, ce nouveau sujet lui fit oublier les temples tapageurs et toutes leurs fanfares. Un tour de phrase suggéra, et une réponse confirma en lui cette idée que l'or et l'argent étaient tous deux démonétisés, que l'or estampillé, qui avait commencé son règne parmi les marchands de Phé-

nicie, était enfin détrôné. Ce changement avait été graduel, mais rapide, amené par une extension du système des chèques, qui, déjà dans sa vie antérieure, avait remplacé l'or dans les grandes transactions commerciales. En réalité, le trafic commun de la Cité et le crédit commun du monde entier étaient conduits au moyen de ces petits chèques du Conseil, bruns, verts et roses, pour des sommes minimes, imprimés sur du papier indéchirable, une sorte de tissu d'une flexibilité soyeuse semi-transparente, entremêlé de soie, – avec un espace en blanc pour indiquer le bénéficiaire de la somme mentionnée. Asano en avait plusieurs sur lui, et, à la première occasion, il combla les lacunes de sa collection. Sur tous s'étalait un fac-similé de la signature du Maître. Depuis deux cent trois ans, Graham rencontrait pour la première fois les courbes et fioritures de cet autographe familier.

Quelques expériences intermédiaires ne firent pas sur lui d'impression assez vive pour empêcher la question du « désarmement » de s'emparer à nouveau de ses pensées. L'image embrouillée d'un temple théosophe qui promettait des MIRACLES en lettres énormes, d'une luminosité intermittente, ne fut pas entièrement submergée peut-être, mais le spectacle de l'énorme réfectoire de l'avenue de Northumberland l'intéressa grandement. Grâce à l'énergie et à la perspicacité d'Asano, il fut à même de contempler ces immenses tablées du haut d'une petite galerie abritée, réservée aux garçons de service. L'édifice était envahi, d'un bout à l'autre, par un bruit lointain, sorte de huée, de sifflement, de clameur étouffée, dont il ne put distinguer le sens tout d'abord, mais qui lui rappelait une certaine voix mystérieuse et rauque qu'il avait entendue après la reprise des lumières, la nuit de sa promenade solitaire.

Il s'habituait maintenant aux proportions vastes et aux multitudes ; néanmoins ce spectacle le retint assez longtemps. Pendant qu'il observait le service de la table située immédiatement au-dessous, et au milieu de questions et de réponses incessantes concernant les détails, la pleine signification de ce re-

pas, auquel prenaient part plusieurs milliers de gens, se fit jour dans son esprit.

C'était sa surprise perpétuelle de constater que des faits, qui auraient dû le frapper vivement du premier coup, lui échappaient tant qu'une circonstance triviale n'avait complété l'énigme en y attirant son attention. Ainsi, par exemple, il ne lui était pas venu à l'idée que cette enceinte continue de la Cité, cette exclusion des intempéries, ces vastes salles, ces interminables chemins, impliquaient la disparition du foyer domestique ; que le typique « home » victorien, la petite cellule de briques contenant cuisine et office et les deux ou trois pièces d'habitation, avait, sauf parmi les ruines qui diversifiaient la campagne, aussi complètement disparu que la hutte d'osier. Mais à présent il voyait ce qui avait été manifeste dès le commencement, que Londres, considéré comme lieu habité, n'était plus une agglomération de maisons, mais un prodigieux hôtel, un hôtel offrant mille catégories de bien-être, des milliers de réfectoires, de chapelles, de théâtres, de marchés et de lieux de réunion, toute une synthèse d'entreprises, dont lui, Graham était le principal possesseur. Le peuple avait ses dortoirs, avec, peut-être, des antichambres, des salles qui du moins étaient toujours saines, quel qu'en fût le degré de confort et d'isolement ; et, quant aux autres habitants, ils vivaient comme beaucoup de gens avaient vécu dans les hôtels géants de la période victorienne, mangeant, lisant, songeant, jouant, conversant, toujours dans des lieux de rendez-vous publics, allant à leur travail dans les quartiers industriels de la Cité ou se livrant aux affaires dans leurs bureaux, dans le quartier commercial.

Il s'aperçut combien cet état de choses s'était nécessairement développé, en partant de la cité victorienne. La raison fondamentale de la Cité moderne avait toujours été l'économie par la coopération. Le principal obstacle qui avait empêché, dans sa propre génération, la fusion des habitations était simplement la civilisation encore imparfaite du peuple, la résistance de l'orgueil barbare, des passions et des préjugés, les ja-

lousies, les rivalités et la violence des classes moyenne et inférieure : voilà ce qui avait nécessité l'entière séparation des habitacles contigus. Mais la transformation et la domestication du peuple avaient subi, même alors, un rapide progrès. Dans le bref espace des trente années de la vie précédente, il avait vu se répandre de plus en plus l'habitude de prendre les repas hors de chez soi, les salles communes de restaurant s'étaient multipliées, les clubs de femmes commençaient à se fonder, – et le développement immense des salons de lecture et des bibliothèques avait témoigné, au point de vue social, d'une confiance mutuelle plus grande. Ces promesses avaient atteint maintenant leur réalisation complète. Le chez-soi verrouillé, barré, et fermé à clef, n'existait plus. Les convives du réfectoire appartenaient, apprit-il, à la classe moyenne inférieure, juste au-dessus des travailleurs bleus, une classe si habituée, à l'époque victorienne, à s'alimenter à l'écart, en particulier, que ses membres, lorsque la nécessité s'imposait à eux d'un repas public, cachaient ordinairement leur embarras sous un échange de grosses plaisanteries ou sous une attitude ostensiblement revêche. Mais ces gens au costume gai, léger et simple, bien qu'ils fussent prompts, pressés et peu communicatifs, avaient des manières adroites et dégagées, et se trouvaient certainement tout à fait à leur aise dans les rapports qu'ils avaient entre eux.

Graham remarqua un détail significatif : la table, autant qu'il put voir, était et restait délicieusement propre ; rien qui indiquât la confusion, ni miettes de pain répandues de tous côtés, ni déchets de viande ou de condiments, ni boisson renversée, ni fouillis de bibelots, de vaisselles et de verreries, ni rien enfin de ce qui aurait marqué une fin de repas à la période victorienne. Les ustensiles différaient beaucoup. Il n'y avait pas d'ornements, pas de fleurs ; la table était sans nappe, et faite, lui dit-on, d'une substance solide ayant la contexture et l'apparence du damas. Il découvrit que cette substance damassée offrait des dessins gracieux qui étaient autant de réclames commerciales.

Dans une sorte de renfoncement, devant chaque convive, était placé un appareil complexe de porcelaine et de métal. Chacun avait une seule assiette de porcelaine blanche, et, au moyen de robinets pour fluides volatils chauds et froids, il lavait cette assiette lui-même, entre les services ; il lavait aussi son élégant couvert de métal blanc. La soupe et le vin chimique, – la boisson commune, – arrivaient par des robinets semblables, et les autres mets voyageaient automatiquement, arrangés avec goût, le long de rails d'argent disposés sur la table. Ils apparaissaient à une petite porte, à l'une des extrémités de la table, et disparaissaient à l'autre, de la même manière. Le convive les arrêtait et se servait à discrétion. Cette forme du sentiment démocratique en décadence, cet orgueil horrible des âmes viles, qui fait que les égaux répugnent à se servir les uns les autres, était très visible parmi le peuple. Graham était si préoccupé de ces détails que ce fut juste au moment où il s'en allait qu'il remarqua les énormes dioramas réclames s'avançant majestueusement en haut des murs et proclamant les vertus remarquables d'articles divers.

De là, ils passèrent, en payant chacun leur entrée à un tourniquet, dans une salle bondée de monde, où Graham découvrit la cause du bruit qui l'avait rendu perplexe. Son attention fut immédiatement accaparée par une huée puissante, violente, que suivit aussitôt le bruit d'une voix rauque et dure.

– Le Maître dort paisiblement, – vociférait la voix. – Sa santé est excellente. Il va consacrer le reste de sa vie à l'aéronautique. Il dit que les femmes sont plus belles que jamais. Gloup-wou-wou... ! Notre civilisation merveilleuse l'étonne outre mesure. Outre toute mesure. Galloup. Il a une grande confiance en Ostrog, une confiance absolue. Ostrog sera son principal ministre... autorisé à destituer ou à réintégrer les fonctionnaires publics... tout patronage sera entre ses mains. Tout patronage entre les mains d'Ostrog ! Les Conseillers ont été reconduits à la prison qu'ils avaient fait construire au-dessus du Palais du Conseil.

Graham s'arrêta à la première phrase, et, levant les yeux, aperçut une ridicule trompette en forme de figure humaine, d'où émanait ce bruit. C'était la grande machine des Nouvelles Générales. Pendant un instant elle sembla reprendre haleine, et on entendit la trépidation régulière de son corps cylindrique. Puis elle trompetta : Gloup-gloup, et recommença :

– Paris est maintenant pacifié. Toute résistance est finie. Gloup. La Police Noire occupe toutes les positions importantes de la Cité. Ils ont combattu avec une grande bravoure, chanté des hymnes écrits à la louange de leurs ancêtres par le poète Kipling. Une ou deux fois, ils ont échappé à l'autorité de ceux qui les menaient, et ils ont torturé et mutilé des insurgés blessés et capturés, hommes et femmes. Morale : pas de rébellion ! Ha ! ha ! Gloup ! Gloup ! Ce sont de rudes gars. Hardis et braves. Que cela serve de leçon aux braillards désordonnés de la Cité, immondices de la terre ! Gloup ! Gloup !

La voix cessa son tintamarre. Il y eut dans la foule un murmure confus de désapprobation.

– Maudits nègres !

Un homme, près d'eux, commença à haranguer la foule.

– Est-ce le Maître qui ordonne cela, frères ? Est-ce le Maître ?

– La Police Noire ? – dit Graham. – Qu'est-ce que c'est ? N'ai-je pas... ?

Asano lui toucha le bras et l'avertit du regard. En ce moment, un autre de ces organes fit entendre un bruit perçant et assourdissant et se mit à clabauder une petite voix suraiguë :

– Yahaha, Yaha, Yap ! Entendez glapir un journal vivant ! Journal vivant ! Yaha ! Affreux attentats à Paris. Les Parisiens exaspérés par la Police Noire commettent de nombreux mas-

sacres. Terribles représailles. Les temps barbares reviennent. Du sang ! Du sang ! Yaha !

La trompette parlante la plus proche articula d'une manière formidable.

– Gloup ! Gloup !

La fin de la phrase fut inintelligible, et la machine continua, sur un timbre plus doux, à commenter les horreurs du désordre.

– Il faut soutenir l'ordre et la loi ! – prononça-t-elle.

– Mais… – commença Graham.

– Ne me posez pas de questions, ici, – dit Asano, – si vous ne voulez pas entrer en discussion avec ces gens.

– Allons plus loin, alors, – répondit Graham, – car je veux être renseigné davantage là-dessus.

Tandis que tous deux jouaient des coudes pour se frayer un chemin vers la sortie, à travers la foule agitée qui se pressait pour écouter ces voix puissantes, Graham put juger plus exactement de la proportion et du caractère de cette salle. En tout, il devait y avoir là environ un millier de ces appareils, grands ou petits, sifflant, hurlant, braillant et caquetant, chacun avec sa foule d'auditeurs inquiets et agités, dont les hommes vêtus de toile bleue composaient la majorité. Il y en avait de toutes les tailles, de ces machines, depuis les petites causeuses qui gloussaient leurs sarcasmes mécaniques dans des coins perdus, jusqu'aux machines géantes de cinquante pieds, comme celle dont Graham avait d'abord entendu le vacarme hurleur au-dessus de lui.

L'énorme salle était bondée d'une manière extraordinaire, à cause de l'intérêt intense que faisaient naître les événements parisiens. Évidemment, la lutte avait été beaucoup plus sauvage qu'Ostrog ne l'avouait. Toutes les machines discouraient sur cet

unique sujet, et les phrases, répétées par le peuple, faisaient dans l'immense ruche un bourdonnement où l'on discernait des bribes, comme « policemen lynchés », « femmes brûlées vives ».

– Mais est-ce que le Maître permet de telles choses ? – demanda un homme tout près de Graham. – Est-ce donc cela le commencement du règne du Maître ?

Longtemps après qu'il eut quitté ce lieu, le vacarme des huées, des sifflements, des hurlements des machines parlantes le poursuivit : – Gloup. Gloup. Yahaha. Yaha. Yap. Yaha. – Et cette phrase le hantait : « Est-ce cela, le commencement du règne du Maître ? »

Aussitôt qu'ils se trouvèrent dehors, sur les chemins, il questionna Asano sur la nature de l'émeute parisienne.

– Quels sont ces troubles qui ont été fomentés ? Et ce désarmement ? Que signifie tout cela ?

Asano semblait surtout anxieux de le convaincre que tout était pour le mieux.

– Mais ces horreurs ? Ces massacres ?

– On ne peut pas faire une omelette, – lui répondit Asano, – sans casser des œufs. Ce n'est que la populace qui « trinque ». Et seulement dans une partie de la Cité. Tout le reste va bien. Les ouvriers parisiens sont les plus terribles du monde, après les nôtres.

– Quoi ? Les Londoniens ?

– Non, les Japonais. Il faut les maintenir dans l'ordre.

– Mais des femmes brûlées vives !

– C'est la Commune. Ils voudraient vous ravir votre propriété. Ils voudraient supprimer toute propriété et livrer le monde à la populace. Vous êtes le Maître, le monde est à vous.

Mais il n'y aura pas de Commune. Il n'y a pas besoin ici de Police Noire... D'ailleurs, on leur a témoigné toutes les attentions possibles. Ce sont leurs propres nègres... nègres parlant français, régiments du Sénégal, du Niger et de Tombouctou.

– Des régiments ? – fit Graham. – Je croyais qu'il n'y en avait qu'un.

– Non, – dit Asano, en lui lançant un bref regard. – Il y en a plus d'un.

Graham se sentit lamentablement impuissant.

– Je ne croyais pas... – commença-t-il, puis il s'arrêta.

Il affecta de reprendre sa phrase, en demandant des renseignements au sujet des machines parlantes. En général, cette foule qu'il venait de voir était vêtue misérablement, et Graham apprit que, pour les classes riches, dans tout appartement confortable de la Cité, des machines parlantes étaient installées, qui fonctionnaient aussitôt qu'on tirait un levier. L'occupant pouvait relier sa machine aux câbles de n'importe lequel des grands Syndicats d'Information. Graham demanda pourquoi il ne se trouvait aucune installation semblable dans ses appartements. Asano le regarda d'un air ahuri.

– Je n'y pensais plus, – fit-il. – Ostrog a dû les faire enlever.

Graham resta perplexe.

– Comment pouvais-je savoir, alors ? – s'écria-t-il.

– Il a peut-être pensé que cela vous incommoderait, – expliqua Asano.

– Je veux qu'ils soient remis en place dès mon retour, – déclara Graham au bout d'un instant.

Il eut de la peine à admettre que cette salle des nouvelles et ce réfectoire n'étaient pas uniques, que de tels établissements se répétaient, en nombre presque incalculable, dans tous les quartiers de la Cité. Mais toujours, durant cette expédition nocturne, ses oreilles devaient être frappées, parmi le tumulte des chemins, de ce gloussement particulier à l'organe spécial d'Ostrog le Grand Meneur : « Gloup ! Gloup ! » ou bien du cri aigu : « Yahaha, Yaha, Yap ! Écoutez glapir un journal vivant » de son principal concurrent.

Partout aussi étaient installées des crèches semblables à celle où il pénétrait maintenant. On y parvenait au moyen d'ascenseurs, par un pont de verre jeté à travers le réfectoire et montant au-dessus des chemins. Pour entrer dans la première section de l'établissement, il lui fallut faire usage de sa signature-monnaie, sous la direction d'Asano. Un homme en robe violette, avec une agrafe d'or, insignes des médecins-praticiens, se mit immédiatement à leur disposition. Graham s'aperçut, aux manières du personnage, que son identité était reconnue, et il le questionna librement sur les dispositions étranges du lieu.

De chaque côté du passage, silencieux et capitonné, pour amortir le bruit, s'ouvraient des portes étroites, dont l'aspect et les dimensions rappelaient les cellules d'une prison d'autrefois. Mais la partie supérieure de chaque porte était de la même substance verdâtre et transparente dont il s'était trouvé entouré à son réveil, et, au-dedans, on apercevait confusément, dans chaque case, un tout jeune bébé au fond d'un petit nid de ouate. Un appareil perfectionné indiquait les variations atmosphériques et mettait en mouvement une sonnerie, située assez loin de là, dans le bureau central, dès que se produisait la moindre diminution de l'optimum de température et d'humidité. Ce système de crèches avait presque entièrement remplacé les risques aventureux de l'antique nourrice. Le médecin qui accompagnait Graham attira aussitôt son attention sur les « nourricières », perspective de personnages mécaniques, avec bras, épaules et poitrine, dont le modelé, les articulations et la substance étaient

d'un réalisme étonnant, mais consistaient seulement en un buste sur un trépied, avec, au lieu du visage, un disque plat couvert de réclames intéressant les mères.

De tous les spectacles étranges que Graham avait contemplés cette nuit-là, aucun ne contrariait autant que celui-là ses idées conventionnelles. Il éprouva un insurmontable écœurement à la vue de ces petites créatures roses, abandonnées là, sans baisers ni caresses, et dont les faibles membres esquissaient leurs premiers mouvements encore incertains et vagues. Le docteur qui l'accompagnait ne partageait pas du tout son sentiment de répugnance. Il démontrait, statistiquement et sans conteste, qu'au XIXe siècle la période la plus dangereuse pour l'enfant était celle qu'il passait entre les bras de sa mère, que là la mortalité humaine avait toujours été la plus terrible. Par contre, cette Compagnie Internationale des Crèches ne perdait pas un demi pour cent des millions de bébés dont elle avait la charge. Mais le préjugé de Graham était trop ancré en lui pour disparaître, même devant ces chiffres.

Le long d'un des nombreux corridors, ils rencontrèrent bientôt un jeune couple vêtu de l'habituelle toile bleue ; ces gens regardaient à travers le vasistas transparent, et pouffaient de rire en contemplant la tête chauve de leur premier-né. Graham dut laisser paraître sur ses traits la réprobation que cette attitude lui inspirait, car leur gaieté cessa, et ils eurent l'air confus. Mais ce petit incident accentua en lui la notion soudaine du gouffre qui séparait ses habitudes de penser et d'agir de celles du siècle nouveau. Perplexe et navré, il alla jusqu'aux promenoirs et aux jardins des bébés. Les salles de récréation, d'une longueur infinie, étaient vides : les enfants d'alors passaient du moins leurs nuits à dormir. Tandis qu'il traversait ces salles, son guide lui décrivait la nature des jouets, développements de ceux imaginés par Froebel, le sentimentaliste inspiré. Il y avait là quelques nourrices et « bonnes d'enfants », mais presque tout se faisait mécaniquement, par des machines à chanter, à bercer,

à danser. Pourtant bien des points restaient encore obscurs pour Graham.

– Mais tant d'orphelins ! – s'écria-t-il tout désenchanté, en revenant à une première conception fausse ; et il fallut lui rappeler que ce n'étaient point des orphelins.

Aussitôt qu'ils eurent quitté la crèche, il exprima l'horreur que ces bébés, dans leurs cases d'incubation, lui avaient causée.

– Le sentiment de la maternité n'existe-t-il plus ? – demanda-t-il. – N'était-ce qu'une convention ? Mais non, c'est un instinct, et tout ceci est antinaturel... abominable presque.

– Nous allons arriver à l'endroit où l'on danse, – dit Asano en manière de réponse. – Sûrement, ce sera plein de monde, malgré les désordres du dehors. Les femmes ne prennent pas grand intérêt à la politique... sauf quelques-unes, par ci par là. Vous verrez les mères... la plupart des jeunes femmes de Londres sont mères... Dans cette classe-là il est considéré comme honorable d'avoir un enfant... c'est une preuve de vitalité, mais peu de couples de la classe moyenne en ont plus d'un. Dans la Compagnie du Travail, c'est différent. Quant à la maternité, aux sentiments maternels, les femmes s'enorgueillissent toujours énormément de leurs enfants. Elles viennent très souvent leur jeter un petit coup d'œil.

– Alors, pensez-vous que la population du monde... ?

– Soit en décroissance ? Oui. Excepté parmi les gens qui appartiennent à la Compagnie du Travail : ceux-là sont insouciants...

Des airs de musique tout à coup se firent entendre, et, au long du chemin auquel ils étaient parvenus, entre des piliers magnifiques qui semblaient en améthyste claire, circulait, dans un tumulte de cris joyeux et d'éclats de rire, un flot de gens à la figure réjouie. Des chevelures frisées, des fronts ornés de cou-

ronnes, et tout un émoi d'étoffes jaunes passaient triomphalement.

– Vous allez voir, – fit Asano, avec un léger sourire. – Le monde a changé. Dans un moment vous contemplerez les mères du siècle nouveau. Venez par ici. Nous verrons celles des crèches, sans tarder.

Ils s'élevèrent à une certaine hauteur dans un ascenseur rapide, qu'ils quittèrent pour en prendre un plus lent. Tandis qu'ils montaient, la musique se faisait de plus en plus distincte, jusqu'à ce qu'elle devînt toute proche, pleine et splendide ; ils perçurent alors la trépidation confuse et précipitée de pieds qui dansaient, entraînés par des cadences brillantes. Ils s'arrêtèrent pour payer leur entrée à un guichet et émergèrent sur la vaste galerie qui dominait la salle de danse et procurait l'enchantement de l'ouïe et de la vue.

– Voici, – dit Asano – les pères et les mères de ces petits des crèches.

Le hall n'était pas aussi richement décoré que celui de l'Atlas, mais, à cela près, c'était, quant à ses dimensions, le plus splendide que Graham eût encore vu. Les belles statues aux formes blanches, qui supportaient les galeries, le faisaient songer, une fois de plus, à la renaissance magnifique de la sculpture : elles semblaient se tordre en des attitudes engageantes, et leurs figures riaient. La musique qui remplissait la salle provenait d'une source invisible, et tout le vaste parquet brillant disparaissait sous les couples de danseurs.

– Regardez les femmes, – lui dit son guide, – voyez comment elles manifestent leur sentiment maternel.

La galerie d'où ils assistaient à ce spectacle courait le long de l'arête supérieure d'une énorme cloison qui coupait la salle de danse d'un côté, et la séparait d'une sorte de hall extérieur d'où l'on apercevait, à travers de larges arches, le mouvement

furieux, incessant, continu, des chemins de la Cité. Dans ce hall extérieur se pressait une foule moins brillamment habillée et dont la grande majorité portait l'uniforme bleu de la Compagnie du Travail, uniforme maintenant si familier à Graham. Trop pauvres pour franchir les guichets de la salle des fêtes, ces gens étaient cependant incapables de s'éloigner des bruits de la danse et de ses séductions. Quelques-uns même s'étaient ménagé un espace libre pour danser aussi, agitant en cadence leurs guenilles. D'autres se contorsionnaient, poussaient des cris, plaisantaient, avec des doubles sens baroques que Graham ne comprenait pas. À un moment, l'un d'eux se mit à siffler le refrain du chant révolutionnaire, et Graham crut s'apercevoir qu'on le faisait taire subitement, mais le coin où l'incident se passait était trop sombre pour qu'il distinguât nettement la scène. Il se tourna du côté de la grande salle. Au-dessus des cariatides reposaient des bustes de marbre, bustes des hommes que ce siècle nouveau estimait comme les grands émancipateurs et pionniers moraux : leurs noms, pour la plupart, étaient étrangers à Graham, mais il reconnut Grant Allen, Le Gallienne, Nietzsche, Shelley et Godwin. De grands festons noirs et des sentences éloquentes renforçaient l'énorme inscription qui défigurait à peu près complètement la partie supérieure de la salle de danse et qui affirmait que le « Festival du Réveil » battait son plein.

– Des myriades de gens ont abandonné leur poste sous le prétexte de ce Réveil, sans compter les serfs de la Compagnie, qui refusent de reprendre le travail, – dit Asano. – Ces gens sont toujours prêts à chômer et à profiter de toutes les occasions de congé.

Graham s'avança jusqu'au parapet et s'y appuya, observant les danseurs. À part deux ou trois couples, qui s'étaient éloignés pour chuchoter à leur aise, la galerie n'était occupée que par le Maître et son guide. Une chaude haleine de parfum et de vitalité montait vers eux. Hommes et femmes, en bas, étaient légèrement vêtus, les bras nus, le cou libre, comme le permettait la température universellement tiède de la Cité. Les hommes

avaient généralement comme coiffure une masse de boucles efféminées, le menton toujours rasé, et souvent les joues fardées ou même coloriées. Beaucoup de femmes étaient très jolies, et toutes habillées avec une coquetterie raffinée. Tandis que les couples passaient rapides au-dessous de Graham, il entrevoyait des figures extatiques, aux yeux mi-clos de plaisir.

– Quelle sorte de gens sont-ce là ? – demanda-t-il tout à coup.

– Des ouvriers... des ouvriers aisés, ce que vous auriez appelé la classe moyenne. Les commerçants indépendants, avec leurs petites affaires à part, ont disparu depuis longtemps. Mais il y a des employés de magasins ou d'entrepôts, des directeurs, administrateurs, ingénieurs et mécaniciens de toutes sortes. Aujourd'hui est un jour de repos, et naturellement, toutes les salles de danse de la Cité sont bondées, ainsi que tous les lieux de culte.

– Mais les femmes ?

– La même chose. Il y a mille formes de travail féminin de nos jours. Mais le commencement de l'indépendance de la femme pour le travail date de votre temps. La majorité des femmes sont indépendantes maintenant. Presque toutes celles-ci sont mariées... plus ou moins... Les contrats matrimoniaux se diversifient extrêmement et, par ce moyen, les femmes augmentent leurs ressources et peuvent se donner davantage de plaisir.

– Je comprends, – dit Graham, en regardant les figures animées, l'éclat et le tourbillon du mouvement, et toujours poursuivi, ainsi que par un cauchemar, du souvenir des petits êtres roses de la crèche. – Et toutes ces femmes sont... des mères.

– Pour la plupart.

– Plus j'observe, plus vos problèmes m'apparaissent complexes. Ceci, par exemple, est une surprise. La nouvelle de la répression de l'émeute à Paris fut aussi une surprise.

Au bout d'un instant, il reprit :

– Et ce sont là des mères... D'ici peu, je suppose, j'adopterai la manière moderne de voir les choses. Mes vieilles habitudes ne veulent pas me lâcher... habitudes basées, je pense, sur des nécessités disparues et abolies. De notre temps, on pensait qu'une femme n'était pas faite uniquement pour mettre au monde des enfants, mais aussi pour les soigner, les élever, se dévouer à eux, les éduquer... C'était à sa mère qu'un enfant devait l'essentiel de son éducation morale et intellectuelle... éducation qu'il avait ou n'avait pas ! Un grand nombre, je l'admets, n'en avaient pas. Il est clair qu'il n'y a plus besoin de tels soins, pas plus que si les enfants étaient des papillons. Je comprends cela. Seulement, il existait un idéal... ce type de la femme grave, patiente, silencieusement et sereinement maîtresse d'un foyer, mère et créatrice d'hommes... l'aimer c'était une sorte de culte. – Il s'arrêta et répéta : –... une sorte de culte.

– Les idéaux changent avec les besoins – dit le petit homme.

Graham parut plongé dans une soudaine rêverie, et Asano dut répéter ses paroles.

– C'est évident, – fit Graham. Puis, revenant à la question de la maternité. – Je vois ce qu'il y a de parfaitement raisonnable dans ceci. La contrainte, la gravité, la pensée mûrie, l'acte sans égoïsme sont des nécessités de l'état barbare, d'une existence entourée de dangers. L'inquiétude et la méfiance sont le tribut de l'homme à la nature inconquise. Mais à présent l'homme a conquis la nature, pour toutes les fins pratiques... Ses affaires politiques sont dirigées par des meneurs disposant d'une police noire... et la vie est joyeuse.

Il regarda encore les danseurs.

– La vie est joyeuse, – répéta-t-il.

– Elle a ses moments d'ennui et de lassitude, – prononça son guide d'un air réfléchi.

– Ils ont tous l'air jeune. En bas, là, je serais visiblement le plus vieux. Et, de mon temps, j'aurais passé pour un homme d'âge moyen.

– Ils sont jeunes. Il y a peu de gens âgés parmi ceux qui appartiennent à cette classe.

– Comment cela ?

– La vie des vieillards n'est plus aussi agréable qu'elle l'était jadis, à moins qu'ils soient riches et puissent louer des personnes qui les aiment et s'occupent d'eux... et nous avons une institution appelée « Euthanasie ».

– Ah ! cette Euthanasie... – s'écria Graham. – La mort rendue agréable et facile, n'est-ce pas ?

– La mort facile : c'est le dernier plaisir. La Compagnie de l'Euthanasie est fort prospère. Les gens, d'ordinaire, paient la redevance longtemps à l'avance... et elle est élevée... puis s'en vont à quelque Ville de Plaisirs, d'où ils reviennent appauvris et las, très las.

– Il me reste encore beaucoup de choses à comprendre, – dit Graham au bout d'un moment. – Cependant, j'entrevois la logique de tout cela. Notre déploiement de vertus chagrines et d'aigres contraintes était la conséquence du danger et de l'insécurité. Le stoïque, le puritain, même de mon temps, étaient des types qui disparaissaient. Dans les anciens jours, l'homme devait s'armer contre la douleur ; désormais, il peut réserver toute son ardeur pour le plaisir. C'est là toute la différence. La civilisation a chassé au loin la peine et le danger pour les gens

opulents… et il n’y a que ceux-là qui comptent à présent… J’ai dormi pendant deux cents ans.

Une minute encore, ils restèrent accoudés à la balustrade, suivant l’évolution compliquée de la danse. À la vérité, le coup d’œil était magnifique.

– En toute sincérité, – fit soudain Graham, – je préférerais être une sentinelle blessée, frissonnant sous la neige, qu’un de ces sots peinturlurés.

– La sentinelle, sous la neige, – dit Asano, – penserait peut-être différemment.

– Je suis incivilisé… – continua Graham, sans faire attention à lui, – c’est là le mal. Je suis un primitif… un paléolithique. Il faut que vous fassiez la part de mes répulsions et de mes dégoûts du XIX[e] siècle. La fontaine de haine, de crainte et de colère est close et scellée pour vos contemporains, les habitudes de toute une vie les rendent joyeux, faciles, radieux… Ces gens, dites-vous, sont d’habiles ouvriers, des artisans… Et pendant qu’ils dansent ici, d’autres hommes combattent… d’autres meurent à Paris, pour que le monde continue à vivre ainsi… pour que ceux-ci puissent danser…

Asano sourit faiblement.

– Pour ce même résultat, – murmura-t-il, – des hommes meurent aussi à Londres.

Il y eut un moment de silence.

– Où dorment-ils ? – demanda Graham.

– Au-dessus et au-dessous… une espèce de parquage très compliqué.

– Et c’est cela, la vie domestique… Où travaillent-ils ?

– On travaille peu ce soir. La moitié des ouvriers sont dehors ou sous les armes, beaucoup sont en fête. Mais nous irons vers les ateliers, si vous le désirez.

Un moment Graham observa les danseurs, puis soudain il fit volte-face.

– Je veux voir les ouvriers, j'ai assez vu ceux-ci, – déclara-t-il.

Asano le mena, par la galerie, à l'autre bout de la salle de danse. Bientôt ils rencontrèrent un passage transversal par où entrait un souffle d'air plus frais.

Asano y jeta un coup d'œil, s'arrêta, revint sur ses pas et se tourna vers Graham avec un sourire.

– Sire, – dit-il, – il y a là quelque chose... qui vous sera du moins familier. Et pourtant... Mais je ne veux pas vous avertir. Venez !

Il l'entraîna au long du passage fermé, où ils sentirent tout à coup le froid. La réverbération de leurs pieds indiquait qu'ils marchaient sur un pont de verre. Par une galerie circulaire qu'un vitrage protégeait contre l'air extérieur, ils atteignirent une chambre, qui semblait familière à Graham, bien qu'il ne pût se rappeler distinctement à quel moment il y était entré déjà.

Dans cette chambre, circulaire aussi, se dressait une échelle, à laquelle ils grimpèrent, et ils parvinrent à un endroit élevé, sombre et glacial où se trouvait une autre échelle presque verticale. Ils montèrent encore, Graham toujours perplexe.

Mais, arrivé en haut, Graham reconnut les barres métalliques auxquelles il s'appuyait. Il était dans la cage que recouvrait le globe de la cathédrale Saint-Paul. Le sommet du dôme ne s'élevait qu'un peu au-dessus du contour général de la Cité, dans le tranquille crépuscule, et s'inclinait, luisant et comme

huileux, sous quelques lumières lointaines, tout le monument se perdant en un fossé de ténèbres.

Au-dehors, entre les barres, sa vue plongea sur le clair ciel du nord, où ne soufflait aucun vent, et il revit, toujours pareilles, immuables, les constellations. Capella apparaissait à l'ouest, Véga se levait, et les sept points brillants de la grande Ourse dessinaient au-dessus de sa tête leur arc majestueux vers le pôle.

À l'est et au sud, les grandes formes tournoyantes des Moteurs à Vent, au bruissement plaintif, s'élevaient comme des taches sur le ciel, et cachaient, dans la direction du Palais du Conseil, tout un pan de ciel. Au sud-ouest, la pâle et spectrale figure d'Orion scintillait, à travers un réseau de fer et un entrelacement de formes confuses, au-dessus d'une éblouissante irradiation de lumière. Un mugissement rompit le silence, et l'appel déchirant de la sirène, du côté des plates-formes aérostatiques, avertit le monde qu'un aéroplane était prêt à prendre son vol. Graham resta un moment les yeux fixés vers ce quai de départ illuminé. Puis son regard revint aux constellations du nord.

Asano l'emmena ensuite, par des chemins détournés, vers les grands quartiers du jeu et des affaires, où se faisaient et se perdaient la plupart des fortunes de la Cité. Cela lui donna l'impression d'une série presque interminable de halls très hauts, entourés de rangées superposées de galeries, dans lesquelles s'ouvraient des milliers de bureaux et que traversaient une multitude compliquée de ponts, de trottoirs, de rails aériens, de câbles et de trapèzes. Et là, plus que partout ailleurs, la note de vitalité véhémente, d'activité incontrôlable, hâtive, se montrait puissante. Partout, de violentes affiches, des réclames, au point qu'enfin il pensa perdre la tête, dans le choc furieux de la lumière et des couleurs. Des machines parlantes, à la voix particulièrement aigre, abondaient, et remplissaient l'air d'un glapissement énergique, d'un jargon idiot. Elles disaient :

– Fermez les yeux et laissez-vous glisser !

– Dji-houp, Bonanza.

– Causeurs, venez et écoutez !

L'immense espace lui semblait plein de gens plongés dans une agitation profonde ou surgissant de partout par d'obscurs sortilèges, et cependant il apprit que ce lieu était comparativement vide, que les grandes convulsions politiques des derniers jours avaient réduit les transactions à un minimum sans précédent. Sur une vaste place, on voyait de longues avenues de tables de roulette, chacune entourée d'une cohue vulgaire et surexcitée ; ailleurs, c'était une Babel glapissante de femmes au visage blême, et d'hommes au cou gonflé et rouge, aux robustes poumons : ces énergumènes achetaient et vendaient les actions d'une entreprise absolument fictive, qui, toutes les cinq minutes, payait un dividende de 10 p. 100, et qui annulait une certaine proportion de ses actions au moyen d'une roue de loterie.

Ces fièvres et ces agios se déployaient avec une énergie qui passait facilement à la violence, et Graham, en s'approchant d'un groupe compact, aperçut, au milieu, deux individus engagés, bec et ongles, dans une querelle furibonde sur quelque point délicat d'étiquette commerciale. Il restait dans la vie quelque chose qui valait le risque d'un pugilat… Mais une annonce véhémente était répétée en langage phonétique et en caractères lumineux et écarlates, chacun haut deux fois comme un homme : « Nous assurons le Propriétaire. »

– Qui est ce Propriétaire ? – demanda Graham.

– Vous.

– Mais que m'assurent-ils ?

– N'aviez-vous pas d'assurances autrefois ?

Graham réfléchit, puis il s'enquit encore :

– Sur la vie ?

– Ah ! oui ! Assurances sur la vie. Oui, cela me revient, l'on disait ainsi de votre temps. Ils assurent votre vie. Des *dozandes* de gens se font délivrer des polices, on place sur vous des myriades de lions. Et, plus loin, là-bas, d'autres spéculateurs achètent des annuités. Ils font cela pour tous les personnages tant soit peu éminents. Regardez là-bas.

Une foule déferlait et mugissait, et Graham vit un vaste écran noir qui s'illuminait soudain de lettres plus grosses encore, de pourpre ardente : « Annuités sur le propriétaire – X5 pr. G. » La foule se mit à hurler en lisant ces résultats. Un certain nombre d'hommes hors d'haleine, les yeux fous, passèrent au galop, agitant en l'air leurs mains crispées. Il y eut une bousculade furieuse près d'une petite porte.

Asano fit un calcul rapide.

– 17 pour cent par année, c'est leur annuité sur vous. Ils n'offriraient pas ce taux, s'ils vous voyaient ici en ce moment, Sire. Mais ils ne savent pas... Vos annuités étaient jusqu'ici un bon placement... Maintenant ce n'est plus qu'un véritable jeu. Ce dernier coup est probablement une enchère désespérée. Je doute que les gens rentrent dans leurs fonds.

La foule des preneurs devenait si épaisse autour d'eux que pendant un moment ils ne purent ni avancer ni reculer. Graham remarqua que la proportion des femmes était grande parmi les spéculateurs, et il se rappela l'indépendance économique de leur sexe. Elles semblaient parfaitement capables de se tirer d'affaire dans la cohue, jouant des coudes avec une adresse particulière, ainsi qu'il l'apprit à ses dépens. Une personne jeune, à la chevelure bouclée, prise un moment dans cette presse, le regarda fixement plusieurs fois, presque comme si elle le reconnaissait ; puis, se faufilant vers lui délibérément, elle effleura la main de Graham d'une manière qu'il était impossible de croire accidentelle, et lui fit comprendre, par un regard aussi vieux que la Chaldée, qu'il avait trouvé faveur à ses yeux. Mais un homme maigre, à la barbe grise, transpirant abondamment dans les ef-

forts que lui suggérait le noble désir de s'enrichir, aveugle pour toutes les choses terrestres, hormis cet appât fulgurant, se jeta entre eux et les sépara dans son irrésistible élan vers l'alléchant X 5 pr. G.

– Je veux sortir de cette géhenne, – dit Graham à Asano. – Ce n'est pas ce que je cherchais. Montrez-moi les ouvriers. Je veux voir le peuple en bleu. Ces parasites affolés me…

Il se trouva empêtré dans une cohue furieuse, et cette phrase pleine de promesses resta inachevée.

CHAPITRE XXI

Dans les bas-fonds

Du quartier des affaires, ils se dirigèrent aussitôt, par les chemins mouvants, vers un quartier éloigné où se trouvait le gros des manufactures. Les plates-formes traversèrent deux fois la Tamise, et ils franchirent, sur un large viaduc, l'une des grandes routes qui aboutissaient à la Cité par le nord. Dans les deux cas, son impression fut rapide, et chaque fois très vive. Le fleuve, large surface brillante et ridée d'eau de mer noirâtre, coulait sous les arches des édifices et disparaissait, de chaque côté, dans une obscurité étoilée de lumières fuyantes. Une file de barques noires s'en allaient vers la mer, gouvernées par des hommes vêtus de bleu. La route que suivaient Graham et Asano était un tunnel, très large et très élevé, le long duquel des machines marchaient à toute vitesse, sans bruit. La double voie parfaitement unie, la hauteur et la légèreté des grosses roues pneumatiques proportionnées au corps véhiculaire, frappèrent vivement Graham. Ici aussi, le bleu distinctif de la Compagnie du Travail abondait. Une voiture étroite et très haute, avec de minces barres métalliques longitudinales où pendaient les carcasses sanglantes de centaines de moutons, arrêta son attention d'une façon particulière. Mais brusquement, la ligne arquée du passage vint couper et détruire la perspective.

Bientôt ils quittèrent le chemin, descendirent par un ascenseur et un couloir incliné, et reprirent encore un ascenseur. En bas, l'aspect des choses changea. Tout semblant d'ornement architectural avait disparu, les lumières diminuaient en nombre et en dimensions, les constructions devenaient de plus en plus massives, en rapport avec les espaces, à mesure que l'on atteignait les quartiers industriels. Et partout, dans le quartier pous-

siéreux des potiers fabricants de porcelaine, parmi les moulins à feldspath et à kaolin, aux fournaises des métallurgistes, autour des lacs incandescents d'eadhamite brute, partout le costume de toile bleue, accoutrement des hommes, des femmes et des enfants.

Beaucoup de ces grandes galeries poussiéreuses étaient de silencieuses avenues de machines, des fournaises sans fin, éteintes, ne montrant plus que de la cendre, et témoignaient de la perturbation révolutionnaire ; mais là où le travail continuait, il était fait par des hommes aux mouvements lents, portant la toile bleue. Les seules personnes vêtues différemment étaient les surveillants et les agents de la Police du Travail, à l'uniforme orange. Et, après les figures vermeilles des salles de danse, la vigueur volontaire et opiniâtre des quartiers d'affaires, Graham put noter les visages tirés, les muscles affaiblis et les yeux las des ouvriers. Tous ceux qu'il voyait au travail étaient visiblement inférieurs physiquement aux quelques chefs gaiement vêtus et aux contre-maîtresses, qui dirigeaient les travaux. Les robustes artisans du XIXe siècle avaient disparu par le même chemin que la bête de somme et tous les producteurs vivants de force ; quelque adroite machine tenait lieu maintenant, à meilleur compte, de leurs muscles trop coûteux. Le rôle du travailleur, homme ou femme, se réduisait à surveiller, à réparer, à alimenter la machine, à remplir des fonctions subalternes, dépendantes ou domestiques, ou à exercer un art, sous une direction globale, avec une discipline qui ne laisse place pour aucune initiative.

Les femmes, en comparaison de celles dont Graham se souvenait, étaient laides et plates dans cette catégorie. Deux cents années d'émancipation de toutes les contraintes morales d'une religion puritaine, deux cents années de vie citadine, avaient fait leur œuvre, en éliminant toute beauté et toute vigueur féminine parmi les myriades vêtues de toile bleue. Briller physiquement ou mentalement, paraître, de quelque manière que ce soit, attrayant ou exceptionnel, avait été et était toujours

un moyen de s'émanciper de l'esclavage, de s'enfuir vers la cité de plaisirs, vers ses splendeurs et ses délices, et, à la fin, vers l'euthanasie et la paix. La misérable nourriture qu'on dispensait à leurs âmes ne permettait guère à ces pauvres êtres de rester fermes contre de telles tentations. Dans les jeunes cités de la première vie de Graham, la masse travailleuse nouvellement agglomérée avait été une multitude diversifiée, toujours prise aux traditions d'honneur personnel et de haute moralité ; maintenant, elle se différenciait en une classe distincte, avec une caractéristique morale et physique particulière, et même avec un dialecte particulier.

Après une interminable descente, ils pénétrèrent dans les ateliers. En route, ils passèrent au-dessous d'une des rues aux chemins mouvants, et virent, au-dessus de leurs têtes, les plates-formes courant sur les rails, et des rais de clarté blanche entre les fentes transversales. De rares lumières brillaient faiblement, dans les usines qui n'étaient pas en activité, et leurs voûtes élevées, avec les machines géantes, semblaient à Graham ployées dans une demi-obscurité, et, même là où l'on travaillait, l'éclairage était beaucoup moins brillant que sur les chemins publics.

Au-delà des lacs aveuglants d'eadhamite, ils arrivèrent aux ateliers des bijoutiers, et ce ne fut qu'avec difficulté, et en faisant usage de sa signature, que Graham parvint à entrer dans ces galeries. Elles étaient hautes et sombres, et plutôt froides. Dans la première, des ouvriers fabriquaient des ornements en filigrane d'or, chacun travaillant seul devant un établi, sous une petite lumière voilée. La longue perspective de ces taches brillantes, – avec les doigts agiles fortement éclairés et remuant activement parmi les fils jaunes étincelants, et de ces visages absorbés, visages de spectres dans l'ombre, – produisait l'effet le plus étrange.

Le travail était admirablement exécuté, mais sans aucune vigueur de modelage ou de dessin : en général des arabesques

embrouillées ou des variantes entourant un motif géométrique. Les ouvriers portaient un uniforme blanc particulier, sans poches ni manches. Ils le revêtaient en arrivant, mais le soir ils l'ôtaient et on les fouillait avant de les laisser partir des ateliers. Malgré toutes les précautions, leur dit à voix basse l'agent de la Police du Travail, la Compagnie était volée très fréquemment.

Plus loin, s'étendait une spacieuse galerie, où des femmes taillaient et montaient des rubis artificiels, et, plus loin encore, des hommes et des femmes façonnaient des fils de cuivre destinés à la fabrication du cloisonné. Beaucoup de ces ouvriers avaient les lèvres et les narines d'un blanc livide, symptôme d'une maladie causée par un certain émail pourpre alors fort à la mode. Asano s'excusa auprès de Graham de lui faire voir des figures aussi repoussantes, et allégua les avantages de ce chemin.

– Mais c'est cela que je voulais voir, – répondit Graham, essayant de réprimer le tressaillement que provoquait en lui un visage de femme particulièrement abîmé, dont les yeux subitement le fixèrent.

– Elle aurait pu ne pas nous exhiber une pareille horreur, – dit Asano.

Graham exprima toute son indignation à ce spectacle.

– Mais, Sire, il est impossible de porter ces ornements sans l'émail pourpre, – protesta Asano. – De votre temps, on supportait ces crudités ; on était de deux cents ans plus près de la barbarie.

Ils poursuivirent leur route, le long d'une des galeries inférieures de ces ateliers de cloisonné.

Une énorme et sombre maçonnerie, s'élevant hors de l'eau couleur d'encre, ramena à l'esprit de Graham la pensée de la multitude de chemins, de couloirs et d'ascenseurs qui s'étageaient au-dessus de sa tête entre lui et le ciel.

Ils arrivèrent à un petit pont qui franchissait une voûte. En regardant par-dessus le parapet, Graham aperçut, au bas, un quai, sous des arches plus gigantesques encore que toutes celles qu'il avait vues jusque-là. Trois chalands, à peine visibles, dans une poussière presque impalpable, étaient en déchargement ; une multitude d'hommes, secoués à chaque instant par la toux, déblayaient les cargaisons de kaolin en poudre, chacun à l'aide d'un petit truck. Cette poussière remplissait l'air d'une sorte de brume étouffante, et atténuait l'éclat jaune de l'électricité. Les vagues ombres des débardeurs se démenaient, s'approchant et s'éloignant tour à tour d'une longue étendue de mur blanchi. À tout moment, l'un d'eux s'arrêtait pour tousser.

Les ouvriers travaillaient en silence, sous la surveillance de deux agents de la Police du Travail ; leurs pieds produisaient un grondement sourd sur les planches. Mais tout à coup une voix, dans les ténèbres, chanta.

– Silence ! – cria l'un des agents.

L'ordre ne fut pas écouté, et quelques-uns d'abord, puis tous ensemble, ces hommes empoussiérés de blanc reprirent le refrain, entonnèrent comme un défi le chant de la révolte. Les pieds, sur les planches, retentissaient maintenant, marquant le rythme. L'agent qui avait crié l'ordre de se taire regarda son compagnon, haussa les épaules, et n'insista point pour se faire obéir.

Ils continuèrent ainsi leur voyage à travers ces manufactures et ces antres du labeur, qui leur révélaient des spectacles pénibles, atroces, horribles. Cette promenade laissa dans l'esprit de Graham un dédale de souvenirs, des images confuses de salles ceinturées d'arches, de voûtes grouillantes d'hommes entrevus dans des nuages de poussière, de machines compliquées, de métiers où les fils courent et s'entremêlent, de salles souterraines mal éclairées, dortoirs du peuple, de perspectives illimitées de lumières menues comme des pointes d'épingles ; il entendit longtemps les lourdes pulsations des machines trépi-

dantes, le grondement et le cliquetis des courroies et des armatures. Ici l'odeur du tannage, la fumée d'une brasserie, là des vapeurs inconnues, et partout des piliers et des arceaux, si massifs que Graham n'avait encore rien vu de semblable, Titans épais de brique graisseuse et luisante, écrasés sous le poids énorme du monde qu'était cette Cité complexe, comme ces millions d'êtres anémiés étaient écrasés par sa complexité. Et partout aussi, des visages blêmes, des membres amaigris, la difformité et la dégradation.

Trois fois encore, Graham reconnut le chant de la révolte, durant sa longue et désagréable exploration ; il entrevit même une lutte confuse dans un passage, et il apprit qu'un certain nombre de ces serfs s'étaient emparés de leur pain avant d'avoir terminé leur travail.

Graham montait de nouveau vers les chemins roulants, lorsqu'il aperçut quelques enfants vêtus de bleu qui descendaient au galop un passage transversal ; il comprit aussitôt la raison de leur panique, en voyant déboucher une brigade de la Police du Travail, armée de gourdins et courant vers quelque émeute inconnue. Ensuite, il distingua le vacarme d'une échauffourée lointaine. Mais, pour la plupart, ceux qui étaient descendus dans les ateliers travaillaient sans espérance. Tout ce qui restait d'ardeur et d'enthousiasme dans cette humanité déchue était en haut, cette nuit-là, dans les rues, réclamant le Maître, et combattant pour lui, vaillamment, tumultueusement.

Ils sortirent des bas-fonds, et se retrouvèrent sous la lumière brillante et aveuglante du passage central des plates-formes. Ils entendirent au loin le gloussement et le glapissement des machines de l'un des bureaux appartenant à la Compagnie des Nouvelles Générales, et soudain des hommes accoururent à toutes jambes : le long des plates-formes et par les galeries, partout, ce furent des appels et des clameurs. Une femme passa, le visage hagard, dans une muette et pâle terreur, puis une autre qui haletait et poussait des cris aigus et déchirants.

– Qu’est-il arrivé ? – s’enquit Graham, qui ne pouvait comprendre le langage de ces gens.

Il entendit répéter les mêmes phrases en anglais, et s’aperçut que ce que tout le monde criait, ce que les hommes se hurlaient les uns aux autres, ce que les femmes vociféraient avec des voix perçantes, la nouvelle qui passait, comme la première rafale d’un orage glacial et subit, à travers la Cité, c’était :

– Ostrog fait venir à Londres la Police Noire. La Police Noire arrive de l’Afrique du Sud... La Police Noire. La Police Noire...

Asano pâlit, et ses traits marquèrent sa surprise. Il hésita, regarda Graham, et lui expliqua ce que Graham avait déjà compris.

– Mais comment ont-ils pu le savoir ? – murmurait Asano.

Graham entendit, non loin, quelqu’un qui vociférait :

– Suspendez le travail ! Suspendez le travail !

Un bossu au teint hâlé, ridiculement vêtu d’un gai costume gris et or, dégringola au pas de course des plates-formes, hurlant sans fin :

– C’est l’œuvre d’Ostrog ! Ostrog, la canaille ! Le Maître est trahi !

Sa voix était rauque, et une écume tombait de sa hideuse bouche. Il énumérait à tue-tête les horreurs inexprimables que la Police Noire avait commises à Paris, et il poursuivit son chemin, vomissant ses invectives.

– Ostrog, le misérable, le bandit ! Ostrog, l’assassin !

Un moment, Graham resta immobile, car il lui semblait une fois de plus que tout cela n’était qu’un rêve. Il jeta les yeux sur les grands édifices à pic, qui, de chaque côté,

s'évanouissaient en une brume bleue au-dessus des lumières, et en bas sur les rangées grondantes des plates-formes, où le peuple courait, s'époumonant, gesticulant.

– Le Maître est trahi ! Le Maître est trahi !

Soudain, la situation se dessina dans son esprit, réelle et pressante. Son cœur se mit à battre vite et fort.

– C'est fait, – dit-il. – J'aurais dû le prévoir. L'heure est venue. – Il réfléchit promptement. – Que faut-il que je fasse ?

– Retourner au Palais du Conseil, – répondit Asano.

– Pourquoi, en me faisant connaître, n'en appellerais-je pas... ? Le peuple est ici.

– Vous perdrez du temps. Ils douteront que ce soit vous. Mais ils vont se masser aux abords du Palais du Conseil. Là, vous trouverez leurs meneurs. Votre force est là... avec eux.

– Mais si ce n'était qu'une rumeur ?

– Elle paraît vraie, en tout cas, – répliqua Asano.

– Allons la vérifier, – fit Graham.

Asano haussa les épaules.

– Nous ferions mieux de nous rendre au Palais du Conseil, – insista-t-il. – C'est là qu'ils vont se rassembler. Déjà les ruines peuvent être infranchissables.

Graham le regarda d'un air de doute et le suivit.

Ils gravirent les plates-formes jusqu'à la plus rapide. Là, Asano accosta et questionna un ouvrier qui lui répondit dans la langue vulgaire.

– Qu'a-t-il dit ? – demanda Graham.

– Il sait peu de choses, mais il raconte que la Police Noire serait déjà arrivée ici, avant que le peuple en eût connaissance... si quelqu'un, dans les bureaux des Moteurs à Vent, n'avait ébruité la nouvelle. Il raconte que c'est une jeune fille.

– Une jeune fille ? Ce n'est pas... ?

– Il a dit une jeune fille... mais ne m'a pas dit qui. Elle est sortie du Palais du Conseil en criant très fort la nouvelle, et elle a prévenu les hommes au travail dans les ruines.

En ce moment, on entendit clamer autre chose, et aussitôt ce tumulte vague se changea en un mouvement déterminé. Ce fut comme une rafale qui passa le long des rues.

– À vos sections. À vos sections. Tout le monde en armes. Chacun à son poste.

CHAPITRE XXII

La lutte dans le Palais du Conseil

Comme Asano et Graham couraient vers les ruines qui entouraient le Palais du Conseil, ils virent que de tous côtés le peuple se soulevait de plus en plus.

– Aux sections ! Aux sections !

Partout, des hommes et des femmes en bleu sortaient en hâte de quelque atelier souterrain, montaient les escaliers aboutissant au chemin central. À un endroit, Graham aperçut un arsenal du comité révolutionnaire, qu'assiégeait bruyamment une troupe d'insurgés ; ailleurs, deux agents de la Police du Travail, vêtus de l'uniforme jaune abhorré, étaient poursuivis par toute une foule, et fuyaient le long du chemin rapide qui s'en allait dans la direction opposée. Les cris : « À vos sections ! » devinrent à la fin un appel unique et continu, à mesure que l'on approchait du quartier du gouvernement. Beaucoup d'autres clameurs s'y mêlaient, qui étaient inintelligibles.

– Ostrog nous a trahis ! – hurla un homme à la voix rauque, et il se mit à répéter obstinément sa phrase, la cornant aux oreilles de Graham, qui bientôt n'entendit plus autre chose.

L'homme se tenait à côté de Graham et d'Asano, sur le chemin rapide, lançant au passage son refrain vers les gens massés sur les plates-formes inférieures. Son accusation contre Ostrog alternait avec des ordres incompréhensibles. Bientôt, il sauta à terre et disparut. Ce tumulte accaparait l'esprit de Graham et ne lui suggérait que des plans vagues et informes. Il se voyait tantôt haranguant la multitude du haut de quelque estrade, tantôt se retrouvant face à face avec Ostrog. Il était plein

de rage, d'un irrésistible besoin d'action musculaire, ses poings se crispaient, ses lèvres étaient serrées.

Le chemin qui menait au Palais du Conseil, à travers les ruines, était infranchissable, mais Asano esquiva cette difficulté en emmenant Graham dans les dépendances du bureau central de la poste. Le service des postes fonctionnait normalement, mais les facteurs vêtus de bleu marchaient avec répugnance, ou s'arrêtaient pour contempler avec de grands yeux, à travers les arches de leurs galeries, les hommes qui leur criaient du dehors, en passant : « Tout le monde aux sections. » Sur l'avis d'Asano, Graham se fit connaître.

Ils pénétrèrent dans le Palais du Conseil par un câble transporteur. Déjà, dans le court laps de temps qui s'était écoulé depuis la capitulation des Conseillers, un grand changement s'était produit dans l'aspect de ces ruines. Les cascades jaillissantes, qui s'échappaient des aqueducs d'eau de mer rompus, avaient été détournées et contenues, et d'énormes tuyaux provisoires étaient disposés en haut, le long d'un système de chevrons d'apparence peu solide. Les câbles qui desservaient le Palais du Conseil avaient été réparés et s'entrelaçaient en l'air, et une masse nouvelle de maçonnerie, surchargée de grues et de machines à bâtir en activité, se projetait sur la gauche de l'édifice blanc.

Les chemins mouvants qui traversaient cet espace avaient été rétablis, et couraient sur une certaine distance, à ciel ouvert. C'étaient ces mêmes chemins que Graham avait vus du petit balcon, peu de temps après son réveil, il y avait à peine neuf jours, et la salle où il avait dormi se trouvait de l'autre côté, où maintenant s'entassaient d'informes et gigantesques décombres.

Il faisait déjà grand jour, et le soleil resplendissait. Les plates-formes rapides arrivaient sans cesse, couvertes de multitudes de plus en plus denses, qui venaient se masser sur les débris et la confusion des ruines. L'air était plein de cris, et les

foules se pressaient et ondoyaient vers le bâtiment central. En général, cette masse bruyante se composait de bandes informes, mais çà et là Graham pouvait constater qu'une discipline grossière tendait à s'établir. Et toutes les voix, dans ce chaos, réclamaient de l'ordre.

– À vos sections, tout le monde aux sections !

Le câble les transporta dans un hall que Graham reconnut pour l'antichambre de la salle de l'Atlas, près de la galerie que, plusieurs jours auparavant, il avait suivie avec Howard, pour venir se montrer au Conseil aujourd'hui renversé. La salle était vide, deux employés des câbles s'y trouvaient seuls. Ces hommes parurent complètement stupéfaits de reconnaître le Dormeur dans l'homme qui venait de descendre du siège du câble.

– Où est Hélène Wotton ? – demanda-t-il. – Où est-elle ?

Ils l'ignoraient.

– Alors, où est Ostrog ? Il faut que je le voie tout de suite. Il m'a désobéi. Je suis venu pour lui retirer la conduite des affaires.

Sans attendre Asano, il traversa d'un trait le hall, monta les degrés qui se trouvaient à l'extrémité, et, tirant le rideau, se trouva face à face avec le Titan toujours accablé sous son fantastique labeur.

La hall était désert. Son aspect avait grandement changé depuis que Graham l'avait vu. Dans la lutte violente de la première émeute, il avait subi de graves dommages. À main droite de la grande statue, la partie supérieure du mur avait été démolie sur près de deux cents pieds de long, et une immense plaque de cette membrane vitreuse, semblable à celle qui enfermait Graham lorsqu'il s'était réveillé, masquait la brèche et amortissait, sans les étouffer complètement, les vociférations du peuple au-dehors.

– Aux sections ! Aux sections ! Aux sections !

À travers cette membrane on apercevait les poutres et les supports des échafaudages métalliques qui s'élevaient et s'abaissaient, suivant les besoins des ouvriers. Une machine à construire, avec de longs bras de métal peint en rouge, qui saisissaient d'un mouvement lent les blocs encore plastiques de pâte minérale et les plaçaient exactement dans la position voulue, se dressait, décharnée, dans la perspective teintée de vert. Elle portait encore un certain nombre d'ouvriers qui examinaient d'un œil surpris la foule d'en bas. Un moment, Graham s'arrêta devant ce spectacle, et Asano le rejoignit.

– Ostrog, – dit Asano, – doit être dans les bureaux là-bas.

Le petit homme était livide maintenant, et ses yeux scrutaient attentivement le visage de Graham.

Ils avaient à peine fait dix pas qu'un panneau, à gauche de l'Atlas, fut relevé, et Ostrog, accompagné de Lincoln et suivi de deux nègres vêtus de noir et de jaune, apparut, traversant le coin éloigné du hall, et se dirigeant de biais vers un second panneau qui était soulevé et ouvert.

– Ostrog ! – appela Graham, et, au son de sa voix, la petite troupe s'arrêta étonnée.

Ostrog dit quelque chose à Lincoln et s'avança seul. Graham fut le premier à parler. Il avait pris un ton élevé et dictatorial.

– Qu'est-ce que j'apprends ? – demanda-t-il. – Vous amenez des nègres ici pour tenir le peuple en respect ?

– Ce n'est même pas trop tôt, – répondit Ostrog. – Cette tourbe fainéante échappe de plus en plus à notre direction, depuis la révolte. Je ne me doutais pas que...

– Alors ces maudits nègres sont en route ?

– Ils y sont. En tout cas vous avez vu le peuple, dehors...

– Quoi d'étonnant ?... Mais, après ce qui était convenu... vous avez pris trop sur vous, Ostrog.

Ostrog ne répondit rien, mais se rapprocha de son interlocuteur.

– Je ne veux pas que ces nègres viennent jusqu'ici, – déclara Graham. – Je suis le Maître, et ils ne viendront pas.

Ostrog lança un coup d'œil à Lincoln, qui s'approcha d'eux aussitôt, avec ses suivants bariolés à ses talons.

– Pourquoi pas ? – demanda Ostrog.

– Chez les blancs, l'ordre doit être maintenu par les blancs. D'ailleurs...

– Les nègres ne sont qu'un instrument.

– Mais là n'est pas la question. Je suis le Maître, j'entends être le Maître. Et je vous défends de faire venir ces nègres.

– Le peuple...

– J'ai foi dans le peuple.

– Parce que vous êtes un anachronisme. Vous arrivez du passé... Vous êtes un accident. Vous possédez la moitié peut-être du monde... mais vous n'êtes point le Maître. Vous n'avez pas assez de savoir pour être le Maître.

Il jeta un nouveau coup d'œil à Lincoln.

– Je sais maintenant ce que vous pensez, – reprit-il. – Je devine ce que vous avez envie de faire. Il n'est pas encore trop tard pour vous avertir. Vous rêvez d'égalité humaine... d'une organisation socialiste... Ces vieux rêves usés du XIXe siècle sont toujours neufs et vivants dans votre esprit, et vous voudriez gouverner, bouleverser ce siècle qui pour vous est une énigme.

– Écoutez, – dit Graham. – Vous entendez cela… ce bruit semblable à celui de la mer… Ce ne sont pas des voix… mais c'est une voix. Comprenez-vous bien ?

– C'est nous qui leur avons enseigné ce chant, – ricana Ostrog.

– Peut-être. Mais pouvez-vous leur enseigner à l'oublier ? D'ailleurs, en voilà assez ! Ces nègres ne viendront pas.

Il y eut un silence, et Ostrog le regarda bien en face.

– Ils viendront, – articula-t-il nettement.

– Je le défends, – s'écria Graham.

– Ils sont en route.

– Je ne veux pas…

– Non ? – fit Ostrog. – Si désolé que je sois d'avoir recours à la méthode du Conseil… pour votre propre bien… il ne faut pas que vous soyez du côté du désordre. Et puisque vous voilà ici… C'est gentil à vous d'être rentré.

Lincoln posa sa main sur l'épaule du Maître. Brusquement, Graham comprit quelle sottise énorme il avait commise en revenant au Palais. Il se précipita vers les tentures qui séparaient le hall de l'antichambre. La poigne d'Asano intervint, et presque aussitôt Lincoln avait saisi le manteau de Graham. Celui-ci se retourna et frappa Lincoln au visage ; incontinent un nègre le prit au collet et par le bras. Il se dégagea d'un effort désespéré, sa manche se déchira avec bruit, il se rejeta en arrière en trébuchant, et reçut un croc-en-jambe de l'autre noir. Il heurta lourdement le sol et demeura quelques secondes immobile, regardant le plafond lointain.

Puis il cria, roula sur lui-même, dans une lutte furieuse, agrippa la jambe de l'un des nègres qui tomba de tout son long, et il arriva à se remettre sur pieds.

Lincoln, se dressant devant lui, reçut un coup de poing formidable sous le menton et s'affala sur le plancher où il resta inerte. Graham fit deux pas, puis chancela. Le bras d'Ostrog lui entourait le cou ; il fut renversé en arrière, et ses bras furent cloués au sol. Après quelques efforts violents, il cessa de se débattre et resta étendu, les yeux fixés sur Ostrog qui haletait.

– Vous... êtes... prisonnier, – bégaya Ostrog, essoufflé et triomphant. – Vous n'avez pas été malin de revenir.

Graham tourna la tête à gauche et à droite, et, à travers l'ouverture irrégulière, dans la paroi verte du hall, il aperçut les hommes qui manœuvraient les grues à bâtir gesticulant avec animation, penchés vers le peuple, au-dessous d'eux. Ils avaient vu !

Ostrog suivit la direction de ses yeux, et tressaillit. Il cria quelque chose à Lincoln, mais celui-ci ne bougea pas. Une balle vint s'enfoncer dans les moulures, au-dessus de l'Atlas. Les deux feuilles de matière transparente qui masquaient l'ouverture se déchirèrent, les bords de la déchirure noircirent, se recroquevillèrent rapidement vers le cadre, et en un clin d'œil, la salle du Conseil fut ouverte à l'air. Une froide rafale entra, apportant avec elle une confusion de voix qui montaient des ruines, et des clameurs menaçantes.

– Sauvez le Maître ! Que font-ils au Maître ? Le Maître est trahi !

Graham se rendit compte que l'attention d'Ostrog était distraite, et que son étreinte se relâchait. Dégageant d'un seul coup ses bras, il se mit vivement à genoux ; ensuite, d'un coup d'épaules, il repoussa son adversaire, et, un genou encore à terre, il saisit Ostrog à la gorge, tandis que celui-ci se cramponnait des deux mains à l'écharpe de soie qui entourait le cou de Graham.

Mais des hommes, descendant l'estrade d'honneur, venaient vers eux – des hommes sur les intentions desquels Graham se méprit. Il entrevit quelqu'un courant au loin, vers les rideaux de l'antichambre, et, au même instant, les nouveaux venus se jetaient sur lui, tandis qu'Ostrog lui échappait des mains. À son étonnement infini, ces gens s'emparèrent de lui. Ils obéissaient aux ordres que leur hurlait Ostrog.

Il fut tiré pendant une douzaine de mètres avant de comprendre que ce n'étaient pas des amis et qu'ils l'entraînaient vers le panneau ouvert. Mais alors il résista, essaya de se jeter à terre, et appela au secours de toutes ses forces. Cette fois, des cris répondirent aux siens.

L'étreinte sur son cou s'était relâchée, et voilà que, dans le coin inférieur de la déchirure, se montrèrent, un à un d'abord, puis par groupes, un grand nombre de petits bonshommes noirs, qui criaient en agitant les bras. Ils bondirent dans la galerie légère qui menait aux chambres silencieuses, courant le long de cette galerie, si près que Graham distingua les armes qu'ils avaient entre les mains. Ostrog, à côté de lui, vociféra des encouragements aux hommes qui le tenaient, et, une fois de plus, Graham résista de toutes ses forces à ceux qui le poussaient vers l'ouverture béante.

– Ils ne peuvent descendre, – haleta Ostrog. – Ils n'osent pas faire feu. C'est parfait. Ils ne l'auront pas encore.

Pendant quelques minutes, qui parurent longues à Graham, cette lutte épouvantable se prolongea. Ses habits étaient déchirés en maint endroit, il était couvert de poussière, une de ses mains avait été piétinée. Il entendait les clameurs de ses partisans, et il discerna même des coups de feu. Ses forces l'abandonnaient, il eut conscience qu'il opposait une résistance folle et inutile. Nul secours n'arrivait, et sûrement irrésistiblement, l'ouverture noire, béante, se rapprochait.

Tout à coup la multiple étreinte qui l'accablait se relâcha : il se débattit et se remit sur pieds. La tête grise d'Ostrog recula soudain et Graham s'aperçut qu'on ne le tenait plus. En se retournant, il se trouva face à face avec un homme en noir. Une arme verte détona tout auprès de lui, un nuage de fumée âcre lui arriva au visage, une lame d'acier brilla. L'immense salle tournoya…

Il vit un homme en bleu pâle qui poignardait un des agents en noir et jaune, à moins de trois pas de sa figure. Puis des mains s'abattirent encore sur lui.

On le tirait maintenant dans deux directions. Il lui sembla qu'on lui disait quelque chose ; il voulait comprendre, mais n'y arrivait pas. Quelqu'un avait empoigné ses jambes, on le soulevait, en dépit de ses efforts vigoureux. Il comprit brusquement, et cessa de résister. Des hommes l'enlevaient sur leurs épaules, l'éloignaient du dangereux panneau et l'emportaient au centre du hall. Dix mille poitrines l'acclamaient.

Il se rendit compte qu'une sorte de garde du corps se formait autour de lui. Des gens se démenaient, s'époumonaient, lançant de vagues ordres. Tout près de lui, l'homme en jaune à la moustache noire qu'il avait déjà remarqué parmi ceux qui l'avaient salué dans l'amphithéâtre public dirigeait et commandait. Le hall était tout encombré d'une foule agitée ; la petite galerie de métal ployait sous le poids des insurgés qui poussaient des acclamations ; les tentures, à l'extrémité, avaient été violemment écartées, laissant voir l'antichambre pleine d'une multitude dense. Le tumulte lui permettait à peine de se faire entendre de l'homme qui était auprès de lui.

– Où est Ostrog ? – demanda-t-il.

Celui qu'il interrogeait étendit la main par-dessus les têtes dans la direction du côté opposé à la brèche. Les panneaux inférieurs étaient ouverts, et des insurgés armés, vêtus de bleu et portant des ceintures noires, s'y engouffraient en courant, et

disparaissaient dans les chambres et les passages où ces panneaux donnaient accès. Un crépitement de fusillade flottait à travers le tumulte. Graham se vit emporté, suivant une courbe brisée, à travers le grand hall, vers une ouverture, au-dessous de la brèche.

Il aperçut des hommes s'efforçant, avec une sorte de discipline violente, d'écarter la foule, autour de lui, pour former un espace libre. Au sortir du hall, un grand mur blanc, récemment construit, et au-dessus duquel apparaissait l'azur du ciel, se dressa devant eux. Alors ses porteurs le remirent sur ses pieds, quelqu'un saisit son bras et le dirigea. L'homme en jaune restait à ses côtés. On lui fit monter un étroit escalier de briques, et tout auprès il distingua les grandes masses peintes en rouge, les grues, les leviers et les mécanismes silencieux de l'énorme machine à construire.

Il arriva en haut de l'escalier, traversa rapidement un trottoir étroit muni d'une rampe, et soudain, dans une acclamation immense, l'amphithéâtre des ruines s'ouvrit à nouveau devant lui.

– Le Maître est avec nous ! Le Maître ! Le Maître !

L'acclamation gagna de proche en proche, comme un flot, sur cet océan de visages tournés vers lui, et vint se heurter à la falaise lointaine des ruines, d'où elle rebondit en arrière, dans une houle de cris.

– Le Maître a pris parti pour nous !

Graham s'aperçut qu'il n'était plus environné par le peuple, qu'il était debout sur une petite plate-forme temporaire faisant partie d'un échafaudage d'apparence peu solide, qui entourait le Palais du Conseil. Sur toute l'immense étendue des ruines, ondoyait la multitude bruyante qui l'acclamait ; çà et là, les bannières noires des sociétés révolutionnaires s'inclinaient et s'agitaient, formant de rares centres d'organisation dans ce

chaos. Sur les murailles et les échafaudages, par lesquels ses sauveurs avaient atteint l'ouverture de la salle de l'Atlas, se suspendait une foule compacte, et de petites formes humaines, noires, actives, énergiques, s'attachant aux colonnes et aux saillies, faisaient d'opiniâtres efforts pour mettre en mouvement ces masses serrées et immobiles. Derrière lui, à la cime de l'échafaudage, un certain nombre d'hommes grimpaient péniblement, avec un étendard énorme aux plis battants. Les lointaines plates-formes volantes, au sud, se détachaient vives et brillantes, comme rapprochées par une transparence inaccoutumée de l'air. Un aéropile solitaire partit tout à coup de la levée centrale, comme pour aller à la rencontre des aéroplanes attendus.

– Qu'est devenu Ostrog ? – demanda Graham.

Au même instant, il vit tous les yeux se tourner vers la crête du Palais du Conseil. Il regarda, lui aussi, dans cette direction. D'abord, il ne remarqua rien que le coin déchiqueté d'un mur, se détachant net et dur sur le ciel. Puis, dans l'ombre, il discerna l'intérieur d'une chambre, et reconnut, avec un tressaillement, la décoration verte et blanche de son ancienne prison. Traversant rapidement cet espace ouvert, jusqu'au rebord même de l'éboulement des ruines, parut une petite forme vêtue de blanc, suivie de deux autres en noir et jaune. L'homme à côté de lui s'écria : « Ostrog ! »

Graham se retourna pour poser une question, mais il en fut empêché par l'exclamation véhémente d'un autre personnage, qui indiquait en même temps quelque chose avec son doigt maigre. Il leva les yeux : l'aéropile qu'il avait vu s'élever de la plate-forme volante, lorsqu'il avait regardé dans cette direction, s'avançait maintenant vers eux. Son vol rapide et régulier était encore, pour lui, quelque chose d'assez nouveau pour retenir sa curiosité.

La machine volante approcha, devint de plus en plus grande, dépassa enfin la ligne la plus éloignée des ruines, arriva

en vue des multitudes d'en bas. Elle plongea en traversant cet espace, remonta, passa par-dessus les têtes et, pour éviter le massif Palais du Conseil, elle remonta encore, forme transparente, où apparaissait, à travers les membranes, l'aéronaute solitaire. Elle s'évanouit à l'horizon des ruines.

Graham reporta son attention vers Ostrog, qui faisait des signaux avec ses bras, pendant que ses compagnons se hâtaient d'abattre le mur à côté de lui. Un instant après, l'aéropile se montra de nouveau, petit point lointain, dessinant une vaste courbe et ralentissant sa marche.

Puis soudain l'homme en jaune cria :

– Que font-ils ? Que fait le peuple ? Pourquoi laisse-t-on Ostrog là-haut ? Pourquoi ne le capture-t-on pas ? Ils vont l'enlever… L'aéropile va l'enlever ! Ah !

L'immense clameur d'en bas fit écho à cette exclamation. Le crépitement des armes vertes franchit le gouffre intermédiaire, jusqu'à Graham. D'en bas, un certain nombre d'uniformes noirs et jaunes s'élançaient le long de l'une des galeries qui s'ouvraient en plein air, au-dessous du promontoire sur lequel se tenait Ostrog. Ils faisaient feu, en courant, sur des gens qu'on ne voyait pas ; puis on distingua une troupe en bleu pâle qui les poursuivait. Ce combat entre ces formes réduites produisait l'effet le plus bizarre ; on eût dit, dans leur course, de petits soldats de plomb. L'aspect étrange de cet édifice ouvert, éventré, donnait à cette bataille, au milieu des meubles et des corridors, quelque chose d'irréel. Ces péripéties se déroulaient à environ deux cents mètres de Graham et à près de cinquante pieds au-dessus de la foule qui avait envahi les ruines. Les hommes en noir et jaune s'engouffrèrent dans un passage voûté, se retournèrent pour lâcher une décharge. Un de ceux qui les poursuivaient, s'avançant à grands pas jusqu'au rebord, jeta les bras en l'air, trébucha de côté, sembla à Graham rester en équilibre pendant quelques instants, et tomba la tête la première. Graham le vit heurter un coin en saillie, rebondir, tourner sur

lui-même plusieurs fois, et disparaître derrière le bras rouge de la machine à bâtir.

Puis une ombre passa entre Graham et le soleil. Il leva la tête : le ciel était clair, mais il comprit que l'aéropile venait de passer. Ostrog avait disparu. L'homme en jaune se jeta en avant, tout en sueur, plein de zèle et montra quelque chose du doigt, en hurlant.

– Ils atterrissent !... Ils atterrissent ! Dites qu'on tire dessus ! Qu'on tire dessus !

Graham ne démêlait rien dans cette confusion. Il entendit des voix tonnantes répéter ces ordres énigmatiques.

Soudain, à la cime des ruines, il vit la proue de l'aéropile glisser et s'arrêter avec une secousse. Tout de suite, il comprit que la machine venait cueillir Ostrog qui prenait la fuite. Un brouillard bleu monta du gouffre ; c'était le peuple, au-dessous de lui, qui faisait feu maintenant à toute volée sur la proue qui surplombait. Un homme, à côté de lui, poussa une rauque acclamation : les insurgés avaient gagné le passage voûté qui leur avait été disputé par les troupes en noir et jaune un instant auparavant, et ils se précipitaient en un torrent continuel, le long du passage libre.

Tout à coup, l'aéropile glissa par-dessus le faîte du Palais du Conseil et tomba. Il baissa le nez selon un angle de quarante-cinq degrés et se pencha d'une manière si brusque qu'il sembla à Graham, ainsi qu'à tous les spectateurs, qu'il ne lui serait plus possible de se relever.

Dans sa chute, il passa si près de Graham que celui-ci put voir Ostrog se cramponnant aux poignées du siège, sa chevelure grise flottante, et l'aéronaute tout pâle, pesant de toutes ses forces sur le levier qui faisait mouvoir le moteur au long de ses glissières. Il entendit la rumeur de vague appréhension qui parcourut les spectateurs d'en bas.

Graham s'arc-bouta contre la balustrade devant lui, la bouche ouverte et suffoquant. Cette seconde lui sembla un siècle. La membrane inférieure de l'appareil toucha presque la foule qui, pour fuir, se culbutait, s'écrasait, en poussant des cris horribles.

Enfin l'aéropile remonta. Un instant, il sembla ne pouvoir pas franchir le mur opposé, ni éviter le moteur à vent qui tournait plus loin. Mais tout à coup il se trouva dégagé complètement : il prit son essor, toujours incliné sur le côté, et monta dans le ciel que balayait le vent.

Ce moment de suspens fit place à une exaspération furieuse, car tout le peuple comprit qu'Ostrog avait échappé. On se remit à faire feu, avec une activité tardive ; le crépitement des armes se changea en un grondement continu, l'arène tout entière s'emplit d'une fumée bleuâtre, et l'air devint âcre et piquant. Trop tard ! L'aéropile, de plus en plus petit, décrivait des courbes et descendait, glissait avec grâce vers le débarcadère d'où il s'était envolé si peu de temps auparavant. Ostrog avait échappé.

Pendant un moment, une rumeur confuse s'éleva des ruines, puis l'attention universelle revint vers Graham, haut perché parmi les échafaudages. Il vit des milliers de figures se tourner vers lui, acclamer sa délivrance. Du fond des chemins mouvants le chant de la révolte, agitant comme une brise cette mer ondoyante d'hommes.

Le petit groupe qui l'entourait le félicitait bruyamment d'être sorti sain et sauf des griffes d'Ostrog. L'homme en jaune était tout près de lui, les traits immobiles, les yeux brillants. Le chant s'élevait, de plus en plus puissant, et le sourd fracas des pieds en marche se rapprochait.

Lentement, il discerna la pleine signification de tous ces événements, il comprit le changement rapide de sa position. Ostrog, qui l'avait assisté toutes les fois qu'il s'était trouvé face à

face avec cette multitude, fuyait là-bas maintenant... c'était l'antagoniste. Il n'y avait plus personne pour régner à la place du Maître. Le peuple même qui l'environnait, les chefs et les meneurs de la multitude demandaient de lui un geste, un signal pour agir ; ils attendaient ses ordres. Il était réellement roi. Son règne de fantoche avait pris fin.

Une préoccupation unique accaparait maintenant toutes ses facultés : faire le geste exact, prononcer le mot qu'on espérait de lui. Ses nerfs et ses muscles tressaillaient, son esprit était peut-être un peu troublé, mais il ne ressentait ni crainte ni colère.

Sa main était brûlante et secouée d'élancements. L'attitude à prendre le rendait un peu nerveux. Il savait qu'il n'avait pas peur, mais il était anxieux de ne pas paraître avoir peur. Dans sa vie antérieure, il avait éprouvé souvent plus de surexcitation en jouant à des jeux d'adresse. Il désirait l'action immédiate, il savait qu'il ne devait pas considérer trop en détail l'énorme complexité de la lutte, de crainte d'être paralysé par le sentiment de sa complication. Là-bas, de l'autre côté, ces formes bleues carrées, ces embarcadères aérostatiques signifiaient Ostrog... Il combattait maintenant pour le monde contre Ostrog.

CHAPITRE XXIII

Pendant qu'arrivent les aéroplanes

Le Maître de la terre n'était pas même, en ces conjonctures, maître de son propre esprit. Sa volonté semblait ne plus lui appartenir, ses actes mêmes le surprenaient et n'étaient qu'une partie de la confusion d'étrangetés qui pleuvaient sur son être. Les seules choses certaines, c'est que les aéroplanes étaient en route, qu'Hélène Wotton avait averti le peuple de leur venue, et qu'il était Maître de la terre. Chacun de ces faits luttait pour prendre complète possession de sa pensée. Ils se dégageaient d'un arrière-plan d'étendues fourmillantes, de passages élevés, de salles où délibéraient des chefs de sections, de chambres à cinématographes et à téléphones, et de fenêtres donnant sur les flots houleux de la cohue en marche. Il n'arrivait pas à saisir si l'homme en jaune, et d'autres qu'il entendait désigner sous le nom de chefs de sections, le poussaient en avant ou le suivaient avec soumission. Peut-être faisaient-ils un peu des deux. Peut-être quelque puissance invisible et insoupçonnée les dirigeait-elle tous. Mais il savait parfaitement qu'il était sur le point de lancer une proclamation au peuple de la Terre, et il avait dans son esprit des phrases grandioses, flottantes et imprécises comme ce qu'il voulait dire.

Après beaucoup de menus incidents il entra enfin, avec l'homme en jaune, dans une petite pièce où il lui fallait déclamer ce manifeste. L'aménagement et le mobilier, dans ce qu'ils avaient d'inconnu pour lui, paraissaient singulièrement étranges. Au centre était un ovale brillant, éclairé d'en haut par des lumières électriques à réflecteurs. Le reste de la pièce demeurait dans l'ombre, et les doubles portes délicatement agencées, par où il était venu du hall fourmillant de l'Atlas, étouf-

faient tout bruit, en se refermant silencieusement. Le tumulte dans lequel il avait vécu depuis tant d'heures avait cessé soudain ; il se trouvait dans un cercle tremblotant de lumière, au milieu de chuchotements, de mouvements rapides et silencieux de fonctionnaires à peine visibles : tout cela produisit sur Graham un effet bizarre.

Les oreilles énormes d'un mécanisme phonographique bâillaient dans une batterie, prêtes à recevoir ses paroles ; les yeux noirs de grandes chambres photographiques attendaient ses débuts ; plus loin, des baguettes et des bobines métalliques brillaient faiblement, et quelque chose tourbillonnait dans un coin, avec un bourdonnement incessant. Il s'avança jusqu'au centre de la partie éclairée, et son ombre se ramassa noire et nette, en une petite tache, à ses pieds.

Les choses qu'il se proposait de dire prenaient déjà vaguement forme dans son esprit. Mais ce silence, cet isolement, ce retrait soudain de l'exaltation contagieuse de la foule, cet auditoire muet de machines béantes, éblouissantes, étaient un changement imprévu. On eût dit que tout ce qui le soutenait s'était retiré d'un seul coup ; il semblait être tombé là inopinément, s'être retrouvé à l'improviste. En un instant, il ne fut plus le même. Il craignit de ne plus être à la hauteur de la situation, eut peur d'être théâtral, redouta le son de sa voix, le sens de ses paroles ; étonné, il se tourna vers l'homme en jaune, avec un geste propitiatoire.

– Un moment, – fit-il, – il me faut attendre un peu. Je ne croyais pas que cela se passerait ainsi. Il faut que je réfléchisse à ce que j'ai à dire.

Tandis qu'il hésitait, un messager arriva, apportant la nouvelle que les premiers aéroplanes passaient au-dessus d'Arawan.

– Arawan ? – demanda-t-il. – Où est-ce ? Mais, quoi qu'il en soit, ils viennent... Ils vont être ici. Quand ?

– Au crépuscule.

– Grand Dieu ! Dans quelques heures ! Quelles nouvelles des embarcadères ? – s'informa-t-il.

– Le peuple des sections du sud-ouest est prêt.

– Prêt !

Il se tourna avec impatience vers les cercles blancs des lentilles.

– Je suppose que mon discours doit être une sorte d'allocution… Je donnerais beaucoup pour savoir avec certitude ce que je dois dire. Les aéroplanes à Arawan ! Ceux-là ont dû partir avant le gros de la flotte. Et le peuple n'est que prêt ! Sûrement… Oh ! Qu'importe que je parle bien ou mal ! – s'écria-t-il, et il s'aperçut que la lumière devenait plus vive.

Il avait fabriqué déjà quelques phrases vagues, pleines de sentimentalisme démocratique, lorsque tout à coup des doutes l'accablèrent. Il constata que sa foi en son rôle héroïque et en sa vocation avait perdu de sa belle assurance. Le tableau d'une petite futilité prétentieuse, dans un désert orageux de destinées incompréhensibles, la remplaçait. Brusquement, la vérité lui apparut : cette révolte contre Ostrog était prématurée, condamnée d'avance à échouer, premier mouvement de la passion inhabile contre les choses inévitables. Ce vol rapide d'aéroplanes, pensa-t-il, représentait assez bien la destinée venant fondre sur lui. Il s'étonnait d'avoir pu envisager les choses sous un autre jour. Dans ces circonstances critiques, il jeta absolument de côté tout examen et tout débat, déterminé, coûte que coûte, à aller jusqu'au bout de ce qu'il avait entrepris. Et, pour commencer, il ne pouvait trouver une seule parole à dire. Tandis qu'il était là, embarrassé, hésitant, de maladroites excuses tremblant sur ses lèvres, on entendit des clameurs de surprise et des bruits de pas courant çà et là.

– Attendez ! – cria quelqu'un, et une porte s'ouvrit.

– Elle vient, – dirent des voix.

Graham se retourna, et les lumières s'affaiblirent.

Dans l'encadrement de la porte, il vit une forme grise, légère, s'avançant à travers une salle spacieuse. Son cœur bondit. C'était Hélène Wotton. Une acclamation tumultueuse la suivait et l'entourait. L'homme en jaune sortit de l'ombre et parut dans le cercle de lumière.

– C'est elle qui nous a prévenus de ce qu'avait fait Ostrog, – dit-il.

Le visage de la jeune fille était enflammé, et les lourdes boucles de sa chevelure noire retombaient sur ses épaules. Les plis de sa robe de soie souple flottaient selon le rythme de sa démarche. Elle s'approchait de plus en plus, et le cœur de Graham battait avec précipitation. Ses doutes s'étaient envolés. Sur le seuil, l'ombre enveloppa et voila les formes d'Hélène, l'animation de son visage s'atténua, et elle se trouva auprès de lui.

– Vous ne nous avez pas trahis ! – dit-elle. – Vous êtes avec nous !

– Où étiez-vous ? – demanda Graham.

– Au bureau des sections du sud-ouest. Il y a dix minutes, je ne savais pas encore que vous étiez revenu. Je suis allée à ces bureaux prévenir les chefs, afin qu'ils annoncent au peuple votre retour.

– Je suis revenu aussitôt que j'ai appris...

– Je le savais, – s'écria-t-elle, – je savais que vous seriez avec nous. Et c'est moi, c'est moi qui le leur ai dit. Ils se sont levés. Le monde entier se soulève. Le peuple s'est réveillé. Dieu merci, je n'ai pas agi en vain ! Vous êtes encore le Maître.

– Vous les avez prévenus, – dit-il lentement, et il vit qu'en dépit de ses regards assurés les lèvres de la jeune fille tremblaient et que sa gorge oppressée haletait.

– Je les ai prévenus. J'étais ici quand j'ai entendu donner l'ordre de faire venir les nègres à Londres pour vous garder et pour maintenir le peuple... pour vous garder prisonnier. Et j'ai bouleversé tous ces projets. Je suis sortie et j'ai parlé au peuple. Et vous êtes le Maître encore.

Graham lança un coup d'œil aux lentilles obscures des chambres noires, aux vastes oreilles des appareils attentifs, puis il la regarda.

– Je suis le Maître encore, – fit-il lentement, et le vol rapide d'une flotte d'aéroplanes passa au milieu de ses pensées. – Et vous avez fait cela ? Vous, qui êtes la nièce d'Ostrog ?

– Pour vous, – répliqua-t-elle, – pour vous... afin que vous, que le monde a attendu, vous ne soyez pas frustré de votre pouvoir.

Graham resta muet un instant, la contemplant. Ses doutes et ses hésitations avaient disparu devant cette présence. Il se rappela les choses qu'il s'était proposé de déclamer. Encore une fois il fit face aux appareils, et la lumière, autour de lui, devint plus brillante. Il se tourna de nouveau vers elle.

– Vous m'avez sauvé, – dit-il, – vous avez sauvé mon pouvoir. Et la bataille commence. Dieu sait ce que verra cette nuit... du moins ce ne sera pas le déshonneur...

Il se tut. Puis il s'adressa aux multitudes invisibles qui le fixaient à travers ces grotesques yeux noirs. D'abord, il parla lentement.

– Hommes et femmes du siècle nouveau, vous vous êtes levés afin de combattre pour l'humanité... Et, dans la lutte qui se présente, la victoire sera difficile...

Il s'arrêta, pour rechercher ses phrases. Les pensées qui se pressaient dans son esprit avant qu'elle n'arrivât reparurent, mais transformées et n'ayant plus ce caractère hétéroclite qui les lui avait gâtées.

– Aujourd'hui, tout recommence, – s'écria-t-il. – Cette bataille qui approche, qui arrive foudroyante ce soir, n'est qu'un commencement. Toute votre vie, peut-être, il vous faudra combattre. Ne vous alarmez pas, même si j'étais battu, même si j'étais complètement anéanti.

Il sentit que l'idée qui accaparait son esprit était trop imprécise pour s'exprimer par des mots. Il s'arrêta un moment, et se lança dans de vagues exhortations, puis ce fut tout à coup un flot de paroles. Une grande partie de ce qu'il débitait n'était que grandiloquences humanitaires d'un siècle disparu, mais son accent de conviction donnait de la vie à ces banalités. Il raconta ce qu'étaient les anciens jours au peuple du nouveau siècle, à la femme qui était à son côté.

– J'arrive à vous du passé, avec le souvenir d'un siècle qui espérait. Mon siècle était un siècle de rêves... de commencements, un siècle de nobles aspirations. Dans le monde entier nous avions mis fin à l'esclavage ; dans le monde entier, nous avions répandu le désir de voir cesser la guerre, le désir que tous, hommes et femmes, pussent vivre noblement dans la paix et la liberté... c'est là ce que nous espérions jadis. Et qu'est-il advenu de ces espérances ? Où en est l'homme, après ces deux cents ans ?... D'immenses cités, de vastes puissances, une grandeur collective qui a dépassé nos rêves... ce n'est pas pour cela que nous avons travaillé, et c'est cela qui est. Mais qu'a-t-on fait de ces innombrables existences qui constituent cette vie plus grande ?

Qu'est devenue l'existence individuelle ? Elle est restée ce qu'elle a toujours été : douleur et labeur, entraves et déceptions, avec l'appât, la convoitise du pouvoir, de la fortune, et toutes ces forces employées en pure perte, atrophiées ou viciées. Les

vieilles croyances se sont éteintes ou transformées, la nouvelle croyance... Y a-t-il une nouvelle croyance ?

Des choses que longtemps il avait désiré croire, il s'apercevait maintenant qu'il les croyait. Il bondit sur la foi, la saisit, s'y cramponna pendant un temps. Il exprima avec transport, en phrases incomplètes et sans suite, mais avec tout son cœur et toute sa force, cette foi nouvelle qui était en lui. Il parla de la grandeur de l'abnégation, de sa foi en la vie immortelle de l'humanité... Sa voix s'élevait et retombait, et les appareils enregistreurs bourdonnaient des applaudissements précipités. Dans l'ombre, auprès de lui, des spectateurs invisibles l'épiaient, et, en ses moments de doute et d'incertitude, le sentiment qu'il avait d'une auditrice silencieuse, à côté de lui, soutenait sa sincérité. Pendant quelques minutes enivrantes, il se laissa emporter ; il n'éprouvait aucun doute touchant sa qualité de héros, et des paroles héroïques lui venaient naturellement, sans hésitation ni gêne. Son éloquence n'était plus boiteuse. Enfin il songea à la péroraison.

– En ce moment même, – s'écria-t-il, – je fais mon testament. Tout ce qui au monde est à moi, je le donne au peuple du monde. C'est à vous que je le donne, et que je me donne moi-même. Et, si Dieu le veut, je vivrai pour vous, ou pour vous je mourrai.

Il termina avec un grand geste, et se retourna. Il vit l'ardeur de son exaltation présente se refléter sur le visage de la jeune fille. Leurs yeux se rencontrèrent, pleins de larmes d'enthousiasme. Il semblait que quelque chose les poussât l'un vers l'autre. Ils se saisirent les mains et continuèrent cette étreinte, face à face, en un silence significatif. Elle murmura :

– Je le savais ! Je le savais !

Graham ne trouva aucune parole, et il serra fortement la main de la jeune fille dans la sienne. En son esprit se débattaient des passions gigantesques.

L'homme en jaune était à côté d'eux. Ni l'un ni l'autre n'avait remarqué sa venue. Il disait que les sections du sud-ouest étaient en marche.

– Je ne m'y attendais pas si tôt – s'écria-t-il. – Ils ont fait des merveilles. Il faut que vous leur envoyiez un mot d'encouragement.

Graham laissa retomber la main d'Hélène, et fixa sur l'homme de grands yeux au regard absent. Puis, en tressaillant, il revint à la préoccupation des embarcadères aérostatiques.

– Oui ? Voilà qui est bon, voilà qui est excellent, – dit-il en cherchant le message souhaité. – Mandez-leur : Bravo, sections du sud-ouest, nous sommes de cœur avec vous !

Il se retourna vers Hélène Wotton. Sur son visage, elle put lire l'angoissante lutte d'idées dans laquelle il se débattait.

– Il faut nous emparer de ces embarcadères, – déclara-t-il. – Si nous n'y réussissons pas, ils débarqueront les nègres. À tout prix il faut les en empêcher.

Il sentait tout en parlant que ce n'était pas là ce qu'il avait eu dans l'esprit avant l'interruption. Il remarqua une ombre de surprise dans les yeux d'Hélène. Elle ouvrait la bouche, quand une sonnerie aiguë étouffa sa voix. Graham devina qu'elle attendait de lui qu'il se mît à la tête de ce peuple en marche, que c'était là son devoir. D'emblée, il le proposa, s'adressant à l'homme en jaune, mais c'était à elle qu'il parlait. En réponse, elle lui montra un visage rayonnant.

– Ici, je ne fais rien, – disait-il.

– C'est impossible, – protesta l'homme en jaune. – C'est un combat corps à corps... Votre place est ici.

Il se lança dans de copieuses considérations, spécifiant dans quelle pièce Graham devait attendre en affirmant avec insistance que nul autre parti n'était possible.

– Il faut que nous sachions où vous êtes, – conclut-il. – À tout moment, une crise peut se produire, nécessitant votre présence et vos ordres.

La pièce où il les fit entrer était luxueuse et abondamment garnie de machines à nouvelles, avec un miroir brisé qui avait été jadis en communication avec ceux du poste-vigie. Il sembla à Graham tout naturel qu'Hélène demeurât avec lui.

Les ruines colossales et les décombres qu'il avait eus sous les yeux lui avaient fait imaginer un champ de bataille immense, couvert de troupes compactes, qui luttent avec acharnement. Ici point de champ de bataille à grand spectacle, tel qu'il se le figurait : au lieu de cela, la claustration, et l'attente. Ce ne fut qu'assez tard dans l'après-midi qu'il put avoir peu à peu une image exacte du combat qui faisait rage, inaudible et invisible, à une distance de cinq kilomètres, au-dessous de l'embarcadère de Roehampton. C'était un choc étrange et sans précédent, une bataille qui était composée de cent mille petites mêlées, une lutte dans une éponge de chemins et de couloirs, hors de la vue du ciel ou du soleil, sous les reflets électriques, dans une confusion immense, une lutte que des multitudes inexercées, menées par l'emballement et les acclamations, des multitudes abêties par un travail machinal et énervées par la tradition de deux cents ans de sécurité servile, engageaient contre d'autres multitudes démoralisées par une vie sensuelle et privilégiée.

Ils n'avaient point d'artillerie ni les uns ni les autres, et aucun uniforme ne les différenciait ; des deux côtés la seule arme était la petite carabine en métal vert, dont la fabrication secrète et la soudaine distribution en quantités énormes, à l'insu du Conseil, avait été un des coups les plus habiles d'Ostrog. Rares étaient ceux qui possédaient l'expérience de cette arme ; le plus grand nombre ne l'avaient jamais maniée, et beaucoup de ceux qui la portaient étaient venus sans munitions. Jamais il n'y eut de salves plus fantastiques dans l'histoire de la guerre. C'était une bataille d'amateurs, une atroce guerre de tâtonnements, des

émeutiers armés combattant les uns contre les autres, poussés en avant par les paroles et l'entraînement d'un chant, par la confiance en leur nombre, se déversant par myriades incalculables vers les petits chemins, les ascenseurs démolis, les galeries glissantes de sang, les salles et les passages pleins de fumée, au-dessous des embarcadères aérostatiques. Et, acculés là où toute retraite était impossible, ils apprenaient d'eux-mêmes les anciens mystères de la guerre. Le jour était d'une claire sérénité, et, à part quelques rubans de vapeur qui se multiplièrent vers le soir, pas le moindre petit nuage ne troublait l'éclat du ciel, qui paraissait vouloir rester ainsi, spacieux et vide, jusqu'à la venue des aéroplanes.

Ostrog, semblait-il, n'avait pas de bombes à sa disposition, et, dans les premières phases du combat, les aéropiles ne jouèrent aucun rôle.

À tout moment, des messages annonçaient l'approche des aéroplanes, messages venant d'abord d'un port de la côte méridionale de la Méditerranée, ensuite d'un autre port de la côte septentrionale, et bientôt du sud de la France. Mais, malgré l'insistance de Graham, on ne retrouvait aucune trace des nouveaux canons qu'Ostrog avait fait fondre et qui se trouvaient quelque part dans la Cité ; on ignorait également l'issue du combat que livrait la multitude grouillante pour s'emparer des embarcadères aérostatiques.

Les sections de la Compagnie du Travail, les unes après les autres, faisaient savoir qu'elles s'assemblaient, qu'elles se mettaient en marche ; puis, elles s'engouffraient dans le labyrinthe où s'engageaient les combats, et on n'en entendait plus parler. Que se passait-il là-bas ? Même les chefs de sections les plus actifs ne le savaient pas. Malgré l'ouverture et la fermeture continuelles des portes, malgré les messagers empressés, et le tapage des sonneries, et le perpétuel clic-clac des appareils enregistreurs, Graham se sentait isolé, étrangement inactif, inutile.

Cet isolement lui semblait parfois l'événement le plus étrange, le plus inattendu, de tous ceux qui étaient arrivés depuis son réveil. Il lui rappelait cette inertie forcée que l'on éprouve parfois en rêvant. Un tumulte, la réalisation stupéfiante d'une lutte entre Ostrog et lui, agitant le monde entier… et puis ce confinement dans cette chambre paisible, avec ses pavillons de trompette, ses sonneries et son miroir brisé.

Tantôt la porte se fermait, et ils restaient seuls tous les deux, nettement mis à part de ce bouleversement universel sans précédent qui faisait rage au-dehors, vivement conscients l'un de l'autre, dans une préoccupation, une sollicitude mutuelle absolue. Tantôt la porte s'ouvrait, des messagers entraient, – ou bien une sonnerie perçante venait rompre leur intimité, et c'était comme un cyclone enfonçant tout à coup une fenêtre dans une maison brillamment éclairée. Une hâte sinistre, tumultueuse, la violence et l'impétuosité de la bataille pénétraient tout à coup jusqu'à eux, et les accablaient. Ils n'étaient plus des personnages, mais de simples spectateurs, de pures empreintes d'une convulsion terrible. Ils devenaient irréels, même pour eux-mêmes, des miniatures de personnalités, indescriptiblement petits, – et les deux réalités antagonistes, les deux réalités en existence, étaient : la Cité, qui palpitait et mugissait là-bas dans une frénésie prolongée de défense, et en second lieu les aéroplanes, qui se précipitaient inexorablement vers eux, par-dessus la ronde épaule du monde.

D'abord, ils s'étaient sentis pénétrés d'une confiance exaltée, – un immense orgueil les avait possédés, un orgueil réciproque devant la grandeur des événements qu'ils avaient provoqués. Graham avait commencé par arpenter la chambre, éloquent d'une conviction passagère de sa colossale destinée. Mais lentement, de vagues et inquiétantes suggestions de la défaite approchante avaient agi quelque peu sur son enthousiasme. Il s'écoula un long espace de temps, pendant lequel ils restèrent seuls. Il changea alors de thème, devint égoïste, parla de son sommeil merveilleux, de la petite vie de ses souvenirs lointains

mais clairs, comme de choses vues par le gros bout de la lorgnette, et de tout le jeu rapide de passions et d'erreurs qui avait formé sa première existence. Hélène parlait peu, mais l'émotion, sur son visage, suivait les accents de la voix du Maître, et Graham se sentait heureux d'avoir enfin trouvé quelqu'un qui le comprenait parfaitement. Laissant là ces pures réminiscences, il revint à ce sentiment de grandeur qu'elle lui imposait.

– Et, à travers tout cela, cette destinée était devant moi, – disait-il, – cet immense héritage auquel je ne rêvais pas. Insensiblement, leur préoccupation héroïque de la lutte révolutionnaire fit place à la question de leur prédilection mutuelle. Il se mit à la questionner. Elle l'entretint, avec une vivacité brève, de ses rêves de fillette, qui avaient donné une direction à sa vie ; elle parla des jours qui avaient précédé le réveil du Dormeur, et de l'émoi incrédule que ce réveil avait fait naître. Elle lui parla aussi d'une circonstance tragique de son adolescence, qui avait assombri ses pensées, avivé sa haine de l'injustice, ouvert prématurément son cœur aux douleurs plus larges de l'humanité. Pendant quelques moments, pour Graham, la grande guerre qui les entourait ne fut que l'arrière-plan qui ennoblissait ces circonstances personnelles.

Presque aussitôt, ces confidences furent interrompues. Des messagers vinrent annoncer qu'une grande flotte d'aéroplanes passait au-dessus d'Avignon. Graham s'approcha du cadran de cristal, dans le coin de la chambre, et constata que la chose était exacte. Il se rendit dans une salle voisine, consulta une carte pour mesurer les distances qui séparaient Londres d'Avignon et de New-Arawan, et fit de rapides calculs. Puis, rejoignant les chefs de sections, il demanda des nouvelles du combat des embarcadères, et ne put en avoir. Il revint auprès d'Hélène.

Son visage avait changé. Il lui était vaguement venu à l'esprit que la lutte était peut-être plus qu'à moitié achevée, qu'Ostrog tenait bon, que de l'arrivée des aéroplanes résulterait

une panique qui pourrait être funeste. Une phrase d'un message lui avait fait entrevoir la réalité qui approchait : chacun de ces géants ailés apportait, pour étrangler la Cité, un millier de nègres demi-sauvages. Soudain, son enthousiasme humanitaire se tempéra. Deux chefs de sections seulement se trouvaient dans la salle, lorsque bientôt il y retourna. Le hall de l'Atlas paraissait vide et il crut remarquer un changement dans l'attitude des personnages qui l'occupaient. Un pressentiment assombrit son esprit. Hélène le regarda, l'air anxieux, lorsqu'il reparut.

– Pas de nouvelles, – dit-il avec une indifférence affectée, en réponse au regard qui l'interrogeait. – Ou plutôt... mauvaises nouvelles. Nous perdons. Nous ne gagnons pas de terrain... les aéroplanes approchent toujours.

Il s'éloigna jusqu'au bout de la pièce, puis revint.

– Si nous ne nous emparons pas le plus tôt possible de ces embarcadères... il se passera des choses horribles. Nous serons battus.

– Non ! – dit-elle. – Nous ne serons pas battus. Nous luttons pour la justice, nous avons le peuple... nous avons Dieu pour nous.

– Ostrog a la discipline... il a un plan. Savez-vous ce que j'éprouvais tout à l'heure... lorsque j'ai appris que ces aéroplanes approchaient toujours ? Il m'a semblé que je luttais contre le formidable appareil du destin...

Du dehors, leur parvint l'appel aigu d'une sonnerie, un bruit de piétinement, et le glapissement d'un message phonographique. Graham marchait de long en large, énervé, impatient. Soudain, il se laissa aller à l'emportement, qui était le fond de sa nature.

– Maudit soit ce monde complexe ! – s'écria-t-il. – Maudites soient toutes les inventions humaines. Faut-il qu'un

homme meure comme un rat dans un piège, sans voir jamais son ennemi ! Oh ! que ne donnerais-je pour pouvoir cogner !...

Il se retourna, changeant brusquement de manières.

– C'est insensé ! – fit-il. – Je suis un sauvage.

Il marcha, puis s'arrêta.

– Après tout, Londres et Paris ne sont que deux villes. Toute la zone tempérée s'est soulevée ! Qu'importe que Londres soit condamnée et Paris détruit ! Ce ne sont que des accidents.

Le besoin d'avoir des nouvelles même inquiétantes le fit sortir une fois encore. Il revint, le visage plus grave, et s'assit à côté d'Hélène.

– La fin doit être proche, – dit-il. – Le peuple lutte et succombe, à ce qu'il semble, par dizaines de mille. Les chemins, aux abords de Roehampton, doivent être comme une ruche enfumée. Et ces gens-là meurent en vain. Ils attaquent seulement le plancher inférieur. Les aéroplanes sont près de Paris. Même si une lueur de succès brillait maintenant, il n'y aurait rien à faire, nous n'aurions le temps de rien organiser avant qu'ils arrivent sur nous. Les canons qui auraient pu nous sauver ont été égarés. Égarés ! Voyez quel désordre ! Voyez ce tumulte insensé où l'on ne peut même trouver ses armes. Oh ! si j'avais seulement un aéropile... rien qu'un ! Faute de cela, je suis battu !... l'humanité est battue et notre cause perdue ! Ma royauté, ma royauté téméraire et folle ne durera pas une nuit. Et c'est moi qui ai excité le peuple à combattre.

– Ils auraient combattu quand même.

– J'en doute. Je suis venu au milieu d'eux...

– Non ! – s'écria-t-elle. – Ce n'est point cela. Si c'est la défaite... si même vous mourez... Mais cela ne saurait être, cela ne saurait être, après toutes ces années.

– Ah ! la bonne volonté ne nous a pas manqué. Mais... croyez-vous vraiment... ?

– Si vous êtes battu, – s'écria-t-elle, – vous avez parlé. Votre parole a passé comme un grand vent à travers le monde, soufflant sur la liberté pour l'enflammer. Qu'importe que la flamme vacille un peu ! Rien ne pourra changer ce que vous avez dit. Votre message s'est propagé.

– Pour quelle fin ?... C'est possible, après tout. Vous savez ce que je vous ai répondu, lorsque vous m'avez parlé de ces choses... Grand Dieu ! mais il y a à peine vingt heures de cela !... J'ai objecté que je n'avais pas votre foi. Enfin ! quoi qu'il en soit, il n'y a rien à faire maintenant.

– Vous n'avez pas ma foi, voulez-vous dire... ? Vous *regrettez... ?*

– Non, – protesta-t-il vivement, – non ! Devant Dieu, *non !* – sa voix changea. – Mais... Je savais trop peu de choses... J'ai décidé trop vite... – Il se tut, honteux de cet aveu. – Il est un bonheur qui compense tout. Je vous ai connue. À travers cet abîme de temps, je suis arrivé jusqu'à vous. Le reste est accompli... c'est fini. Pour vous aussi, il y a eu quelque chose de plus... ou quelque chose de moins...

Il s'arrêta, et l'examina attentivement. Au dehors on clamait des nouvelles désespérées, auxquelles ils ne prêtaient nulle attention.

Elle porta la main à sa gorge, ses lèvres étaient pâles, et elle ouvrait des yeux hagards, comme si elle eût entrevu quelque horrible possibilité. Soudain, ses traits changèrent.

– Oh ! j'ai été sincère, loyale ! – s'écria-t-elle. – Ai-je été loyale ?... J'aime l'humanité et la liberté, je hais la cruauté et l'oppression. Sûrement, c'était cela.

– Oui, – dit-il, – oui. Et nous avons fait ce qu'il était en nous de faire. Nous avons lancé notre message, notre message ! Mais… c'est peut-être notre dernière heure, maintenant que toutes ces grandes choses sont achevées…

Il s'interrompit. Elle garda le silence, et son visage restait énigmatique et pâle. Ils n'avaient pas entendu un soudain tapage au-dehors. – des gens courant çà et là, et des cris. Hélène, tout à coup, tressaillit et prêta l'oreille.

– C'est… – s'écria-t-elle, et elle se dressa sans voix, incrédule, triomphante. Et Graham, lui aussi, écouta. Des voix métalliques criaient :

– Victoire ! Victoire !

Oui, c'était bien cela. Il se leva à son tour, une lueur de suprême espoir dans le regard. L'homme en jaune écarta violemment les rideaux et apparut, frémissant, échevelé, surexcité.

– Victoire ! – cria-t-il. – Victoire ! Le peuple l'emporte ! Les gens d'Ostrog sont culbutés !

– Victoire ? – articula Hélène, dont la voix était rauque et défaillante.

– Qu'y a-t-il au juste, enfin ? – s'enquit Graham. – Dites-moi ! Quoi ?

– Nous les avons chassés des galeries inférieures à Norwood. Streatham est en feu et Roehampton est à nous, *à nous*… et nous avons capturé l'aéropile qui y était resté.

Graham et Hélène demeuraient silencieux, ils se regardaient, leurs cœurs battaient. Pendant un dernier moment, le rêve de Graham miroita dans son esprit, son rêve de royauté, avec Hélène à côté de lui. Il miroita et passa. Une sonnerie aiguë retentit. Un homme agité, à tête grise, apparut à la porte de la salle des chefs de sections.

– Tout est fini ! – s'écria-t-il. – À quoi nous servira Roehampton ? Les aéroplanes ont été signalés en vue à Amiens.

– Ils ont la Manche à traverser ! – fit l'homme en jaune. Il calcula rapidement. – Une demi-heure.

– Mais ils tiennent encore trois embarcadères, – riposta le vieux.

– Les canons ? – interrogea Graham.

– Nous ne pouvons les mettre en batterie... en une demi-heure.

– Alors on les a trouvés ?

– Trop tard, – répliqua le vieux.

– Si nous pouvions les retarder d'une heure ! – cria l'homme en jaune.

– Rien ne peut les arrêter maintenant, – dit le vieux. – Ils ont une centaine d'aéroplanes dans la première flotte.

– Les retarder d'une heure ? – questionna Graham.

– Si près du succès ! – fit le chef de section. – Maintenant que nous avons trouvé ces canons... Être si près... Si seulement nous pouvions les monter sur les toitures...

– Combien de temps faudrait-il ? – demanda tout à coup Graham.

– Une heure... certainement.

– Trop tard ! – cria le vieux. – Trop tard !

– Vraiment trop tard ? – insista Graham. – À présent même, avec un délai d'une heure... ?

Il avait aperçu soudain une possibilité. Il essayait de parler avec calme, mais son visage était blême.

– Nous avons une chance... Vous dites qu'il y avait un aéropile... ?

– Sur l'embarcadère de Roehampton, Sire.

– Démoli ?

– Non... il est posé en travers, sur le chariot. On pourrait aisément le remettre sur les glissières... Mais il n'y a pas d'aéronautes.

Graham lança un coup d'œil aux deux hommes, puis à Hélène. Après une longue pause, il parla.

– Nous n'avons pas d'aéronaute ?

– Non.

– Les aéroplanes sont lourds et difficiles à manier, – dit-il d'un air pensif, – si on les compare aux aéropiles.

Il se tourna soudain vers Hélène. Sa décision était prise.

– C'est moi qui les tiendrai en échec.

– En échec ?

– Je vais aller à cet embarcadère... à cet aéropile.

– Que voulez-vous dire ?

– Je suis aéronaute, après tout !... Maître du monde !... Recommencer à vivre après deux cents ans ! Ce serait absurde ! Mais... il y a quelque chose... quelque chose que je puis faire. Pourquoi pas ?... Ces quelques jours de distraction que vous me reprochiez n'auront pas été tout à fait perdus.

Et, s'adressant à l'homme en jaune :

– Dites-leur de préparer l'aéropile.

L'homme en jaune hésitait.

– Que voulez-vous dire ? – s'écria Hélène.

– Cet aéropile... c'est une chance...

– Vous n'allez pas... ?

– Combattre ?... Si ! Combattre dans les airs. J'y ai songé déjà... Un aéroplane est un mécanisme pesant et difficile à manier... et un homme résolu...

– Mais... jamais depuis qu'existe la navigation aérienne... – commença l'homme en jaune.

– Les occasions ont manqué. Maintenant, le temps est venu. Allons, dites-leur... transmettez mon ordre de le préparer.

Le vieillard interrogea du regard l'homme en jaune, hocha la tête, et sortit vivement. Hélène fit un pas vers Graham. Elle était toute pâle et elle parla à voix basse.

– Mais de quelle façon peut-on combattre ? Vous vous ferez tuer.

– Peut-être. Cependant, ne pas tenter l'aventure... ou laisser quelque autre s'y risquer...

Il se tut, incapable d'articuler un seul mot. D'un geste, il écarta toute autre alternative, et ils se regardèrent un moment.

– Vous avez raison, – dit-elle enfin, à voix basse. – Vous avez raison. Si cela se peut... il faut que vous le tentiez.

Il avança d'un pas vers elle, et elle recula, détourna de lui son visage pâle, et lui résista.

– Non, – dit-elle haletante. – Je ne puis souffrir... Partez maintenant.

Il étendit les mains stupidement. Elle serra les poings.

– Partez, maintenant, – cria-t-elle, – allez !

Il hésita et comprit. Il leva les bras en l'air d'une façon gauche et quasi théâtrale, ne trouva rien à dire, et s'éloigna.

L'homme en jaune se dirigea vers la porte, mais Graham le dépassa, et traversa à grands pas la salle où le chef de section donnait, par téléphone, l'ordre de préparer l'aéropile. La tenture qui fermait le hall de l'Atlas retomba derrière lui.

L'homme en jaune considéra un instant Hélène, muette et rigide, hésita, puis, tournant les talons, il courut après Graham.

CHAPITRE XXIV

L'arrivée des aéroplanes

Au long de la voie qui courait d'un bout à l'autre de l'embarcadère capturé de Roehampton, deux sentinelles en bleu pâle étaient blotties, étreignant leurs carabines, et écarquillant les yeux pour apercevoir, dans l'ombre, l'embarcadère de Wimbledon Park. De temps à autre, les deux hommes échangeaient quelques mots, dans ce langage défiguré que parlait leur classe à cette époque. Le feu des Ostroghites avait diminué, puis cessé, et, depuis un moment, on n'avait plus aperçu qu'un petit nombre d'ennemis. Mais les échos de la bataille, qui s'éternisait tout en bas, dans les galeries inférieures de l'embarcadère, montaient parfois, quand se calmait la fusillade.

À quelques mètres derrière eux, gisait un combattant mort, le visage vers le ciel, avec la toile bleue de sa blouse brûlant lentement et en cercle autour du trou par où la balle était entrée, sur sa poitrine. Tout à côté du cadavre, un blessé, la jambe emmaillotée, était assis, le visage sans expression, et regardant les progrès de cette combustion. Plus loin, gigantesque posé en travers sur la cale de départ, s'étendait l'aéropile capturé.

L'un des hommes racontait comment, ayant vu un ennemi bondir pour se cacher derrière un montant, il avait tiré dessus au jugé et l'avait atteint au moment où l'autre, entraîné par son élan, dépassait l'abri du montant.

– Il est encore là, – disait le tireur. – Vois ce petit point. Oui... entre ces barres.

– Je ne le vois pas du tout, moi, – fit l'autre d'un ton agressif.

Le tireur répondit par des gros mots et cria, s'emportant dans son ardeur à prouver ce qu'il affirmait. Et soudain, l'interrompant, une acclamation bruyante monta du plancher inférieur.

– Qu'est-ce qui se passe ? – dit-il, et il se haussa sur un bras pour regarder le haut de l'escalier, dans le passage central, par où arrivaient un certain nombre d'hommes en bleu, qui s'assemblèrent sur la plate-forme de l'embarcadère, près de l'aéropile.

– Nous n'avons pas besoin de tous ces imbéciles, – dit son camarade. – Ils ne font que nous gêner pour tirer. Mais qu'est-ce qui leur prend ?

– Écoute !... Ils crient quelque chose.

Les deux hommes prêtèrent l'oreille. Les nouveaux venus, très nombreux, s'étaient massés autour de l'aéropile. Trois chefs de sections, reconnaissables à leurs manteaux et à leurs insignes noirs, grimpèrent dans l'intérieur de l'aéropile et apparurent au-dessus. La troupe se précipita sur la machine, saisissant, à deux et trois hommes parfois, toutes les barres et les traverses, jusqu'à ce que le contour entier du châssis fût agrippé. L'un des tireurs se souleva sur les genoux.

– Ils sont en train de le remettre sur le chariot...

Pour mieux voir, il se redressa complètement, et son compagnon l'imita.

– À quoi bon ? – dit ce dernier. – Nous n'avons pas d'aéronautes.

– En tout cas, ils l'apprêtent. – Il regarda sa carabine, puis cette foule, et, se tournant soudain vers son camarade : – Garde-moi ça, – dit-il en lui confiant son arme et sa cartouchière.

Un instant après, il courait vers l'aéropile. Pendant un quart d'heure, il fut, avec les autres, un Titan en sueur, tirant, poussant, criant et prêtant l'oreille aux cris ; puis, la chose faite, il se trouva au milieu d'une multitude d'autres Titans, acclamant leur propre exploit. Il apprit alors, ce qu'à la vérité chacun savait déjà dans la Cité, que le Maître, tout novice qu'il fût, entendait monter lui-même cette machine, qu'il arrivait en ce moment pour en prendre la direction, et qu'il ne voulait permettre à nul autre de s'y risquer.

– Celui qui affronte le plus grand danger, qui supporte le plus lourd fardeau, celui-là est roi !

C'est ainsi que l'on rapportait les paroles du Maître. Le tireur poussait encore ses hourras, les gouttes de sueur tombaient encore de sa chevelure en désordre, lorsqu'il entendit un grondement retentissant, et, par lambeaux intermittents, le rythme et l'élan du chant révolutionnaire. Par une éclaircie dans la foule, il vit qu'un flot épais de gens gravissait encore l'escalier.

– Le Maître arrive ! – criaient des voix, et la cohue devenait de plus en plus dense. Le tireur fit des efforts opiniâtres pour gagner le passage central.

– Le Maître arrive ! Le Dormeur ! Le Maître ! Le Seigneur et le Maître ! – hurlaient des voix.

– Soudain, à deux pas de là, surgirent les uniformes noirs des gardes révolutionnaires, et, pour la première et la dernière fois de sa vie, le tireur vit Graham. Il le vit de très près : grand et brun, dans une robe noire flottante, le visage pâle et résolu, le regard fixé tout droit devant lui, héros qui, pour toutes les petites choses qui l'environnaient, n'avait ni oreilles, ni yeux, ni pensées… Jusqu'à la fin de ses jours, le tireur se rappela le visage blême du Dormeur qui, en un instant, avait passé et disparu, tandis que lui restait là, jouant des coudes dans la foule ondoyante. Un jeune garde, pleurant de terreur, le heurta, pressé de gagner les escaliers, et continua sa course en glapissant :

– Place pour l'aéropile !

La cloche du départ retentit soudain, puissante et peu mélodieuse. Avec ce son étourdissant dans les oreilles, Graham s'approcha de l'aéropile, s'avança dans l'ombre de son aile inclinée. Il s'aperçut qu'un certain nombre de gens, autour de lui, s'offraient à l'accompagner, et d'un geste il refusa. Il avait besoin de réfléchir à la manière de s'y prendre pour mettre la machine en mouvement. La cloche sonnait de plus en plus vite ; le piétinement du peuple grondait, plus rapide et plus puissant. Le chef de section l'aida à enjamber les membrures. Graham gagna le siège de l'aéronaute, s'installant soigneusement et délibérément... Que se passait-il ? Le chef lui montrait de la main deux aéropiles montant au ciel dans la direction du sud-ouest. Sans aucun doute ils épiaient la venue des aéroplanes. Pour l'instant, ce qu'il y avait d'urgent, c'était de se mettre en route. On lui criait des questions, des avertissements. Ces gens-là l'ennuyaient. Il voulait réfléchir, se rappeler tous les détails de ses précédentes expériences. Le chef de section se glissa entre les membrures. Graham fit signe qu'on le laissât tranquille, et la foule, à son geste, s'écarta : la voie du départ était libre.

Graham, immobile, fixa des yeux les leviers, le volant de manœuvre, et tous les appareils délicats qui lui étaient si peu familiers. Un niveau, dont la bulle d'air se trouvait de son côté, lui rappela une manœuvre essentielle ; il passa une douzaine de secondes à équilibrer la machine, jusqu'à ce que la bulle vînt flotter au centre du tube. Il remarqua que la foule était silencieuse, qu'elle épiait chacun de ses gestes assurés et réfléchis... Une balle vint s'aplatir sur une barre au-dessus de sa tête. Qui tirait ?... N'y avait-il plus personne sur la voie de départ ? Il se leva pour s'en rendre compte, et se rassit.

Une seconde après, le propulseur tournait, et Graham partit à toute vitesse au long des glissières. Il agrippa le volant, et ramena le moteur en arrière pour soulever la proue. Alors le peuple l'acclama... Un moment il resta étourdi, et son cœur pal-

pita à l'unisson de la machine ; les cris diminuèrent rapidement, s'affaiblirent jusqu'au silence. Le vent siffla au-dessus du coupe-vent, et le monde parut s'affaisser sous lui, loin de lui, très vite.

Il gagna les hauteurs et se sentit calme et sûr de lui-même, exempt de toute surexcitation. Il leva la proue davantage encore, ouvrit une valve sur son aile gauche, tourbillonna et monta. Il regarda en bas, sans vertige, puis en haut. Un des aéropiles Ostroghites arrivait pour lui barrer la route. Graham s'avança obliquement vers cet ennemi, de manière à passer au-dessous de lui, par une chute brusque. Les aéronautes le surveillaient. Quel était leur projet ? Son esprit travailla. L'un d'eux, à ce qu'il vit, tenait une arme, prêt à tirer. Que pensaient-ils qu'il allait faire ? Il comprit bien vite leur tactique, et sa résolution fut prise. Son engourdissement momentané était passé. Il ouvrit deux valves de plus à sa gauche, décrivit un demi-cercle autour de son agresseur, et, protégé contre le tireur par la proue et le coupe-vent, fonça droit sur l'aéropile qui s'inclina un peu, comme pour l'éviter. Graham rejeta sa proue vers le haut. Il serrait les dents, une grimace involontaire contractait ses traits... et crac ! Il heurta l'adversaire, donnant de bas en haut, sous la plus proche des deux ailes.

Très lentement, cette aile sembla grandir, retournée par le choc. Il la vit dans sa pleine largeur, puis l'aéropile glissa et disparut à sa vue.

Il constata que sa proue s'abaissait : ses mains se crispèrent sur les leviers, pour refouler brusquement le moteur en arrière ; il sentit la secousse du déplacement. Le bec de la machine se redressa vivement, et, pendant un instant, il lui sembla qu'il restait étendu sur le dos. La machine oscillait et chancelait, elle dansait sur son hélice. Il fit un effort violent, se suspendit aux leviers, et lentement se remit à avancer. Il montait, mais non plus d'une façon aussi verticale. Oppressé, haletant, il actionna à nouveau les leviers. Le vent sifflait autour de lui. Un effort de plus, et il se trouva presque horizontal. Il put respirer. Il inspec-

ta de nouveau ses leviers et sonda du regard l'abîme où il planait. Pour la première fois, il tourna la tête, afin de découvrir ce qu'étaient devenus ses ennemis. Un moment, il aurait pu les croire annihilés. Mais, comme une pièce de monnaie tombe dans la fente d'une tire-lire, il vit choir, dans l'intervalle qui séparait les deux embarcadères de l'est, un objet mince et plat, léger et fragile. D'abord il ne comprit pas, puis une joie féroce s'empara de lui. Il cria de toutes ses forces, émit un son inarticulé, et s'élança plus haut encore dans le ciel...

– Où est l'autre aéropile ? – se demanda-t-il. – À lui maintenant...

En jetant un regard circulaire dans le ciel vide, il eut la crainte passagère que la seconde machine se fût élevée au-dessus de lui, mais il la vit atterrir sur le débarcadère de Norwood. Les Ostroghites avaient eu, sans doute, l'intention d'user de leurs projectiles, mais leur bravoure n'avait osé affronter le risque d'être éperonnés et précipités à toute vitesse d'une hauteur de mille pieds dans les airs... Ils avaient refusé le combat.

Pendant un certain temps, Graham décrivit de larges cercles, puis se dirigea, en une raide descente, vers les plates-formes de l'ouest. Le crépuscule s'avançait ; la fumée du débarcadère incendié de Streatham, qui avait été si dense et si sombre, formait maintenant une colonne mêlée de flammes. Toutes les courbes entrelacées des chemins mouvants, les toits et les dômes transparents, les abîmes entre les édifices, brillaient d'un éclat doux et resplendissaient, sous le rayonnement de la lumière électrique que tempéraient les derniers rayons du soleil. Les trois débarcadères disponibles que tenaient encore les Ostroghites – car celui de Wimbledon Park était inutilisable, à cause de la proximité de l'incendie de Roehampton, et Streatham ronflait comme une fournaise – étaient éclairés par les phares allumés pour guider les aéroplanes attendus. Comme il passait au-dessus de l'embarcadère de Roehampton, Graham aperçut les sombres masses du peuple, et entendit une acclama-

tion frénétique. Une balle, partie de Wimbledon Park, siffla dans l'air et continua sa course au-dessus des landes du Surrey. Il sentit une brise venant du sud-ouest, et redressa sa voile du côté ouest, ainsi qu'on le lui avait appris, et par cette manœuvre il s'éleva, ranimé par l'air plus rare et plus vif des régions supérieures.

Il monta, monta encore, surveillant les pulsations rythmées de la machine, jusqu'à ce que la campagne au-dessous de lui fût devenue bleue et indistincte, et qu'il vît Londres s'étendre comme une petite carte au tracé lumineux, Cité joujou, dans le lointain. Au sud-ouest, le ciel était de saphir, sous la ligne ombrée de l'horizon, et toujours, tandis qu'il s'élevait, la multitude des étoiles augmentait.

Tout à coup, au sud-ouest, très bas, et s'approchant rapidement, apparurent deux petites lumières confuses... puis deux autres, et enfin tout un rayonnement nébuleux de formes rapides. Bientôt, il put les compter. Il y en avait vingt-quatre. La première flotte des aéroplanes arrivait ! Au-delà s'entrevoyait une lueur plus grande encore.

Il décrivit un demi-cercle, sans perdre du regard cette flotte menaçante, dont le vol était disposé en forme de coin, – essor triangulaire de gigantesques formes phosphorescentes lancées à toutes ailes dans les airs au-dessous de Graham. Calculant rapidement leur vitesse, il actionna le levier qui ramenait le moteur en avant, et commença à descendre avec une rapidité de plus en plus grande. Il avait pris pour but le sommet de l'angle. Il tombait, ainsi qu'une pierre, à travers l'air sifflant. Il lui sembla qu'entre cet instant et celui où il vint frapper le premier aéroplane une seconde à peine s'était écoulée.

Nul, parmi toute cette multitude de corps noirs, ne fut averti du destin qui les menaçait tous, nul ne songeait au faucon qui venait ainsi fondre sur eux des profondeurs du ciel. Ceux que n'avaient pas affaissés les nausées du « mal d'air » allongeaient leurs cous noirs et ouvraient de grands yeux pour voir la

Cité vaporeuse qui sortait du brouillard, la riche et splendide Cité pour laquelle Massa Bosso faisait venir leurs muscles obéissants. Des dents brillaient, des faces noires luisaient. Ils avaient entendu parler des exploits de leurs camarades amenés à Paris, et ils savaient qu'ils auraient, eux aussi, de superbes moments parmi les misérables Londoniens. Et, soudain, Graham les frappa.

Il avait visé le corps de l'aéroplane, mais tout à fait au dernier moment, une idée meilleure avait lui dans son esprit. Il fit quelques méandres, et vint heurter l'extrémité de l'aile de tribord avec tout son poids accumulé. La secousse le rejeta en arrière. Sa proue glissa à travers l'étendue lisse de l'aéroplane, vers le bord. Il se sentit balayé par la poussée en avant de l'énorme machine qui l'emportait, lui et son aéropile, et il se passa un instant, qui lui parut un siècle, pendant lequel il se demanda ce qui allait arriver. Il entendit glapir un millier de poitrines, et constata que sa machine était retenue en équilibre sur le bord de la gigantesque carène qui l'entraînait ; il regarda par-dessus son épaule et vit la poutre centrale de l'aéroplane et l'aile opposée s'élever en oscillant. Il eut, à travers les membranes, la vision de sièges glissant, de visages aux yeux écarquillés, et de mains cramponnées aux barres d'appui inclinées. Les châssis mobiles de l'aile opposée s'ouvrirent brusquement ; l'aéronaute manœuvrait pour redresser son véhicule ! Au-delà, un second aéroplane fit un bond subit pour éviter les embardées et les tournoiements de son compagnon déséquilibré. La large surface ondoyante des ailes tressauta, et Graham sentit que son aéropile avait franchi le bord qui le retenait. Le monstre blessé, complètement retourné, dégringolait dans le vide.

Graham ne se rendit pas clairement compte qu'après avoir frappé l'aile extérieure de l'aéroplane il s'en était dégagé, mais il s'aperçut qu'il volait libre maintenant, en une glissade descendante, s'approchant rapidement de la terre. Qu'avait-il fait ? Son cœur battait, comme une machine bruyante, dans sa poitrine, et, pendant un instant périlleux, à cause de l'engourdissement

de ses mains, il ne put mouvoir ses leviers. Il y parvint enfin et jeta violemment le moteur en arrière, lutta pendant deux secondes contre les oscillations, sentit la machine se redresser, planer horizontalement, et remit enfin le moteur en mouvement.

Il leva les yeux : deux aéroplanes passaient, bien au-dessus de sa tête ; les passagers poussaient des cris. Il regarda en arrière, et vit le corps principal de la flotte se disloquer et s'enfuir dans toutes les directions ; l'aéroplane qu'il avait frappé et qui n'avait pu se redresser achevait de tomber de champ, et venait trancher comme une lame de couteau gigantesque les ailes des Moteurs à Vent, au-dessous de lui.

Graham abaissa l'arrière de son engin et regarda encore. Il donna toute son attention au spectacle, et se laissa monter en l'air, sans prendre garde à sa direction : l'immense machine frappa la terre, et sa structure inférieure s'écrasa sous le poids de la chute ; puis tout le colosse chavira, s'abîma, s'effondra. Soudain, de son flanc haletant, une mince languette de feu blanc sortit et s'éleva vers le zénith. À ce moment, Graham s'aperçut qu'une masse énorme volait vers lui à travers l'air, et il fit bondir son engin, juste à temps pour éviter la charge – si c'était une charge – d'un second aéroplane, qui descendit, en tourbillonnant, l'entraîna d'une toise en bas, et le renversa presque, dans la rafale de son passage.

Il en aperçut trois autres approchant rapidement, et la nécessité s'imposa de les gagner de hauteur. Il y en eut bientôt autour de lui, de tous les côtés, décrivant de brusques cercles pour l'éviter, lui semblait-il. Ils filaient près de lui, au-dessus, au-dessous, à l'est et à l'ouest. Très loin, vers l'ouest, il y entendit le fracas d'une collision, et deux énormes objets lumineux dégringolèrent vers la terre. De très loin aussi, vers le sud-ouest, arrivait une seconde escadre. Graham s'éleva d'une allure ferme et régulière. Bientôt tous les aéroplanes se trouvèrent au-dessous de lui, mais, pendant un moment, ignorant la distance qui le sé-

parait d'eux, il n'osa se risquer à l'attaque. Enfin, il se précipita sur une seconde victime, dont tout le chargement de soldats le vit approcher. L'énorme machine dansa et oscilla, quand les passagers, fous de terreur, grimpèrent à la poupe pour saisir leurs armes. Une vingtaine de balles sifflèrent à travers l'air, puis une étoile scintilla, un instant, dans l'écran de verre épais qui protégeait Graham. L'aéroplane ralentit et se laissa tomber, pour éviter son choc, mais il tomba trop bas. Juste à temps, Graham aperçut les ailes des Moteurs à Vent de Bromley Hill qui montaient rapides vers lui ; il fit demi-tour, tandis que l'aéroplane auquel il avait donné la chasse allait s'écraser sur l'obstacle. Toutes les voix se fondirent en un hurlement. La grande machine sembla rester debout sur son extrémité pendant une seconde, au milieu des éclats éparpillés des ailes, puis elle se disloqua. D'énormes fragments furent projetés çà et là dans l'air ; les moteurs se brisèrent comme des coquilles. Une flamme vive jaillit dans le ciel crépusculaire.

– Deux ! – s'écria Graham, au moment où une bombe lancée d'en haut éclatait en tombant.

Il remonta à toute allure. Il se sentait maintenant plein d'une fierté joyeuse, une activité géante le possédait. Ses inquiétudes sur l'humanité, sur son inaptitude personnelle, avaient complètement disparu. C'était un combattant qui jouissait de sa puissance. Les aéroplanes s'enfuyaient dans toutes les directions, ne cherchant plus qu'à l'éviter ; le glapissement de leurs passagers entassés lui arrivait en courtes bouffées. Il choisit sa troisième proie, fonça, l'atteignit, mais sans parvenir à la renverser complètement. Elle se déroba pour aller se briser contre la haute falaise du mur de Londres. Échappant à ce choc, il effleura de si près le sol à demi obscur qu'il put voir un lapin effrayé galoper au haut d'un talus. D'une brusque secousse, il remonta verticalement, et s'aperçut qu'il passait au-dessus de la partie méridionale de Londres, et que l'air autour de lui était libre. À sa droite, un bouquet de fusées, que les Ostroghites lançaient comme signaux, crevait bruyamment dans le ciel. Au sud,

les débris d'une demi-douzaine de vaisseaux aériens flambaient, et à l'est, à l'ouest et au nord, les aéroplanes fuyaient devant lui. Ils filaient vers l'est et le nord, et virevoltaient çà et là dans le sud, car ils ne pouvaient s'arrêter sans appui : dans leur confusion présente, tout essai d'évolution tactique n'eût amené que collisions désastreuses. Il avait peine à se rendre réellement compte de ce qu'il avait fait. De tous côtés, les aéroplanes s'éloignaient, devenaient de plus en plus petits, disparaissaient. Ils étaient en fuite !

Il passa à deux cents pieds environ au-dessus de l'embarcadère de Roehampton, noir de monde et résonnant de cris frénétiques. Mais pourquoi l'embarcadère de Wimbledon Park était-il également noir et plein de cris ? La fumée et la flamme de Streatham cachaient maintenant les trois embarcadères plus éloignés. Il fit quelques détours, et s'éleva pour les voir et pour examiner les quartiers du nord. D'abord apparurent, derrière la fumée, les masses carrées de Shooter's Hill, éclairées, et où se dressait l'aéroplane qui avait réussi à atterrir et qui débarquait ses nègres. Puis, ce fut Blackheath, et, sous les derniers flocons de fumée, l'embarcadère de Norwood. À Blackheath, nul aéroplane n'avait atterri, mais un aéropile était prêt à partir. Norwood était couvert d'un essaim de petits bonshommes courant çà et là en une confusion furieuse. La résistance acharnée des embarcadères et de leurs dépendances avait cessé, et le peuple affluait dans les sous-sols de ces dernières places fortes d'Ostrog l'usurpateur. Soudain, de très loin, sur la ligne septentrionale de la Cité, un tonnerre assourdi monta, glorieux pour lui, un signal, une note de triomphe, la sourde décharge d'un canon. Ses lèvres s'entrouvraient, l'émotion contracta son visage. Il respira largement.

– Ils l'emportent ! – cria-t-il dans l'air libre. – Le peuple a la victoire !

Le bruit d'un second coup de canon lui arriva comme une réponse. Tout à coup il vit qu'on lançait l'aéropile de

Blackheath. Complètement soulevé maintenant, celui-ci montait dans le ciel. Il bondit dans l'air comme une balle, filant droit vers le sud.

Graham comprit tout de suite. Ce ne pouvait être qu'Ostrog en fuite. Il poussa un cri et se laissa tomber dans cette direction. Avec l'accélération de sa chute il glissa obliquement et très vite. Le fuyard s'éleva brusquement à son approche. Graham redoubla de vitesse et fondit droit sur lui. Mais l'aéropile évolua soudain, ne présenta plus qu'une arête, et Graham, l'ayant dépassé, descendait à toute vitesse, avec toute la force de son inutile élan.

Il était furieux. Il fit reculer le moteur, le ramenant en arrière le long de son arbre, et monta en décrivant des cercles. Il vit la machine d'Ostrog filer devant lui en spirale. Il s'éleva aussi dans cette direction, gagna de vitesse et de hauteur, grâce à son élan et à l'avantage qu'il avait sur Ostrog du poids d'un homme en moins. De nouveau il se laissa tomber tête baissée et manqua encore son coup. En frôlant son adversaire, il vit la figure calme et confiante de l'aéronaute et l'attitude inébranlablement résolue d'Ostrog. Celui-ci regardait fixement dans une autre direction, vers le sud. Graham comprit, avec un accès de colère, combien son vol devait paraître maladroit. Au-dessous, il entrevit les collines de Croydon. D'une secousse, il remonta, et une fois encore gagna sur son ennemi.

Il regarda par-dessus son épaule, et un spectacle étrange arrêta son attention. L'embarcadère de l'est, celui de Shooter's Hill, parut s'élever. Un jet de lumière, qui devint une grande forme grise, une sorte de capuchon de fumée, jaillit dans l'air. Pendant une seconde, cette forme encapuchonnée resta immobile, laissant tomber de ses épaules d'énormes masses de métal, puis elle se mit à dérouler une fumée dense. Le peuple avait tout fait sauter, embarcadères et aéroplanes !... Un jet de lumière et une forme grise identiques émergèrent tout d'un coup de Norwood. Et tandis qu'il regardait, un bruit sourd se fit entendre, et

l'énorme colonne d'air lancée par la première explosion vint le frapper.

D'abord l'aéropile tomba presque de côté, le nez en bas, et fut sur le point de se renverser tout à fait. Graham, appuyé sur son coupe-vent, luttait désespérément avec le volant qui oscillait au-dessus de sa tête. Puis la seconde colonne d'air, celle de Norwood, frappa sa machine obliquement.

Graham se cramponna à une traverse, tandis que l'air sifflait autour de lui en une rafale vertigineuse. Il lui semblait qu'il était suspendu, immobile, dans l'atmosphère. La pensée lui vint qu'il tombait… Puis il en fut sûr… Il ne pouvait regarder en bas.

Il se prit à récapituler, avec une rapidité incroyable, tout ce qui s'était passé depuis son réveil, les moments de doute, les moments de puissance, et, à la fin, la découverte tumultueuse de la trahison calculée d'Ostrog… Il était battu, mais la ville était sauvée !

La ville était sauvée !

Ses pensées se déroulaient de plus en plus vite. Il se demandait s'il reverrait Hélène. Il lui semblait si déraisonnable qu'il ne dût pas la revoir !

Tout cela avait quelque chose d'absolument irréel… Qui était-il ?… Pourquoi se cramponnait-il ainsi de toutes ses forces, sans pouvoir lâcher prise ?… C'est dans de telles conditions qu'ont fini d'innombrables rêves… Mais, dans quelques secondes, il va s'éveiller…

1898

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2014

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, Jean-YvesM, Coolmicro.